

BLANCHE CHAMPAGNE

**«LA FEMME DE GOUTTIÈRE», recueil de nouvelles, suivi de «L'ÉVOLUTION
DE L'ESPACE FÉMININ DANS DES NOUVELLES QUÉBÉCOISES DES
ANNÉES 1954-1992»**

**Thèse
présentée
à la Faculté des études supérieures
de l'Université Laval
pour l'obtention
du grade de Philosophiae Doctor (Ph.D.)**

**FACULTÉ DES LETTRES
UNIVERSITÉ LAVAL
QUÉBEC
Juin 1997**

© Blanche Champagne, 1997



National Library
of Canada

Acquisitions and
Bibliographic Services

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Bibliothèque nationale
du Canada

Acquisitions et
services bibliographiques

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file *Votre référence*

Our file *Notre référence*

The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.

The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

0-612-43053-7

Canada

RÉSUMÉ COURT

La femme de gouttière, recueil de nouvelles, suivi de L'évolution de l'espace féminin dans des nouvelles québécoises des années 1954-1992 nous aide à mieux comprendre le mécanisme de l'évolution féminine à travers des nouvelles qui définissent la femme d'après les rôles qu'elle occupe. Ce qui ressort de cette analyse, c'est la nécessité de rompre avec les habitudes issues de la tradition pour s'adapter aux nouvelles réalités amenées par le progrès technologique et par l'urbanisation.

RÉSUMÉ LONG

La femme de gouttière, recueil de nouvelles, suivi de L'évolution de l'espace féminin dans des nouvelles québécoises des années 1954-1992 montre l'évolution de la femme à travers les rôles assumés : mère, épouse, amante et citoyenne. Cette thèse tente aussi de démontrer, à partir de la méthode des polarités utilisée par Jean Weisgerber pour les romans du XVIII^e siècle, comment s'effectue le passage de la représentation spatiale du type II (intérieurisation, espace restreint, tendance à la pure projection psychologique) à celle du type I (action concrète, positive, tournée vers l'extérieur, multiples personnages, lieux variés). La première qui caractérise le milieu rural (selon la théorie de Weisgerber) s'applique aussi à l'espace traditionnellement réservé aux femmes alors que la deuxième met en parallèle le milieu urbain et l'univers masculin.

Les polarités intérieur-extérieur, fermé-ouvert, dépendance-autonomie, silence-parole, animé-inanimé, etc. se fondent peu à peu l'une dans l'autre pour atteindre la synonymie ou l'égalité. La prise de conscience individuelle et collective est à l'origine du mouvement qui s'effectue lentement par des aller-retour, des reculs et des hésitations. Les oppositions sous-jacentes visent à créer des brèches dans le cercle traditionnel qui fixe le personnage féminin dans une sorte de permanence qui lui donne l'apparence d'un objet inanimé. Le passage de l'inanimé à l'animé implique la réduction des polarités énumérées plus haut et suppose l'abolition des stéréotypes. Pour y arriver, le personnage féminin devra vaincre les obstacles intérieurs reliés à son conditionnement antérieur et les obstacles extérieurs imputables en grande partie au dressage psychologique dont les hommes sont également victimes.

Bref, à partir de 79 nouvelles québécoises parues entre les années 1954-1992 et des 27 nouvelles constituant le recueil, nous pouvons mieux

comprendre comment s'effectue le mécanisme de l'évolution humaine et quels sont les obstacles à vaincre pour y parvenir. Le besoin de sécurité maintient les individus, hommes ou femmes, dans des poses apprises et souvent grotesques parce que ce qui les justifiait antérieurement n'existe plus. La routine issue de la crainte du changement les perpétue au-delà de toute justification. L'évolution implique une remise en question de ces valeurs périmées avec tout ce que cela comporte de remue-ménage.

AVANT-PROPOS

Je tiens à remercier M. André Berthiaume et Mme Christiane Lahaie qui ont accepté de faire une évaluation attentive de cette thèse de doctorat. Je remercie très particulièrement M. Alonzo Leblanc qui, depuis mes études collégiales, m'a toujours encouragée dans la voie littéraire et M. Vincent Nadeau qui a bien voulu co diriger cette recherche.

Enfin, je voue une très grande reconnaissance à mon directeur de thèse, M. Aurélien Boivin qui par son soutien et ses encouragements, par ses conseils judicieux et sa rigueur toute professionnelle m'a permis de rendre cette thèse conforme aux exigences de l'Université.

Enfin, hors de l'Université, je remercie mes amis Denis Brunet pour son encouragement et ses conseils, Hélène Turcotte pour la révision typographique ainsi que Jean-Claude et Francine Nicaise pour leur support informatique.

TABLES DES MATIÈRES

	PAGES
RÉSUMÉ COURT	2
RÉSUMÉ LONG	3
AVANT-PROPOS	5
TABLE DES MATIÈRES	6
INTRODUCTION	9
1. La partie création	9
2. Sujet	11
3. Méthode utilisée	12
4. Choix du corpus	21
5. Limites	24
6. Plan de travail	25
PARTIE CRÉATION : LA FEMME DE GOUTTIÈRE	27
I. LA MÈRE	
1. L'enfant monstre	29
2. Époussetage	47
3. Mon bébé	52
4. Les amulettes	58
5. Urgence	65
6. La tache de confiture	68
II. L'ÉPOUSE	
1. La cervelle de plomb	76

2. Évanescence	83
3. L'abribus	93
4. Le gouffre	97
5. Les pieds devant	102
6. Le pouvoir de Thérèse	107
7. La révolution	112
8. Drôle de couple	119

III. L'AMANTE

1. L'amante spirituelle	124
2. L'attente	127
3. Riche mendiante	129
4. Boule de cristal	135
5. L'araignée	140

IV. LA CITOYENNE

1. La chevelure	143
2. Méprise	153
3. La cartomancienne	160
4. La convocation	164
5. Le gant cleptomane	172
6. Les clefs	178
7. Piège électronique	182
8. Le hamac	189

PARTIE RÉFLEXION : L'ÉVOLUTION DE L'ESPACE FÉMININ DANS DES NOUVELLES QUÉBÉCOISES DES ANNES 1954 À 1992	202
--	------------

CHAPITRE I: LE TYPE II	203
I.1 Généralités	203

I.2 La maison	205
I.2.a) cuisine-prison	207
I.2.b) cuisine-royaume	215
I.2.c) cuisine-refuge	224
I.3 Seuil et balcon	230
I.4 Le jardin	231
I.5 Portes-fenêtres-murs	234
I.6 Opposition des valeurs	238
CHAPITRE II: LES OBSTACLES À L'ÉVOLUTION	249
II.1 Les obstacles intérieurs	250
II.2. Les obstacles extérieurs	261
CHAPITRE III: LE MOUVEMENT	276
III. 1 Attente	277
III. 2 La cellule corporelle ou intériorisation	283
III. 3 Le mouvement circulaire	295
III. 4 L'axe masculin	303
CHAPITRE IV: ÉCLATEMENT	314
IV. 1 Routine et matérialisation	315
IV. 2 La violence pour briser le cercle	323
IV. 3 La violence comme mécanisme de défense	329
IV. 4 Chasseur-chassé	337
CONCLUSION	342
BIBLIOGRAPHIE	361
INDEX CHRONOLOGIQUE	366
INDEX ALPHABÉTIQUE PAR TITRE	370
INDEX ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS	373

INTRODUCTION

1. La partie création

La première partie de cette thèse regroupe des nouvelles qui émergent de prises de conscience personnelles. Je les ai écrites sans aucune prétention, uniquement dans le but d'exprimer un état d'âme et, disons, d'évoluer vers autre chose. Les mots que l'on garde en soi nous empêchent d'avancer. Ils nous retiennent dans leur filet d'émotions et de réflexions. Je pourrais dire que la partie création de cette thèse exprime des émotions alors que la partie théorique relève de la réflexion. La première est forcément subjective alors que la deuxième se veut objective dans la mesure où nous nous basons sur des oeuvres fictives.

Les nouvelles qui constituent le recueil *Femme de gouttière* n'ont pas été écrites dans le but d'illustrer une théorie ou d'appuyer ma recherche. Cependant, je dois admettre qu'elles s'intègrent assez bien dans le corpus sans doute parce que mon analyse théorique a toujours accompagnée mon évolution personnelle. C'était inévitable : en relevant les prises de consciences des personnages féminins dans des nouvelles québécoises des années 1954-1992, je ne pouvais faire autrement que de m'interroger sur mon propre niveau d'évolution.

Les thèmes choisis à partir des rôles féminins: épouse, mère, amante et citoyenne se recoupent inévitablement puisqu'on peut les occuper tous à la fois. En les dissociant, j'ai voulu illustrer le processus d'évolution concernant les priorités accordées à l'un ou l'autre de ces rôles. Ainsi, la femme amante ou citoyenne n'était pas très populaire au cours des années 1954 où les rôles d'épouse et de mère étaient survalorisés. Le changement que l'on observe quant à l'importance accordée à chacun de ces rôles marque l'évolution de la situation

de la femme qui s'émancipe vis-à-vis de l'homme et s'implique de plus en plus socialement.

Les deux premiers thèmes remettent en question la consécration de la femme à des rôles dont l'enjeu ne dépend pas entièrement d'elle. Ils expriment le poids des responsabilités assumées et le peu de reconnaissance qu'elle en retire car, finalement, chacun est responsable de sa propre vie. Ils expriment aussi une prise de conscience du désespoir qui guettent les jeunes devant un avenir incertain quand il devient impossible de copier le modèle ancestral («Époussetage», «Les amulettes»). Nous assistons à la rupture du cercle familial et de toute autre forme de stabilité sociale avec ce que cela suppose d'inquiétudes et de remises en question des valeurs traditionnelles.

Les deux derniers thèmes nous mettent en présence d'une femme qui s'approprie graduellement son univers et retrouve son identité. A l'anneau, symbole d'engagement, succède la recherche de l'amour véritable entre individus égaux. Réapprendre à aimer après une rupture qui a toute l'apparence d'une trahison (unis pour le meilleur et pour le pire), représente un défi. Il faut d'abord s'assumer comme individu et retrouver la confiance en soi et en l'autre. Après avoir acquis son autonomie de gestes et de paroles, la femme de gouttière saura mieux s'impliquer socialement.

Bref, ce recueil nous fait cheminer, grosso-modo, de l'intériorisation vue à travers les préoccupations familiales, à la rupture du cercle qui provoque une prise en charge douloureuse, faite de craintes et d'hésitations, suivi d'une prise de conscience nouvelle et élargie de la société. La femme de gouttière, tout comme la plupart des héroïnes rencontrées dans des nouvelles québécoises des années 1954-1992, évolue d'abord sur l'axe vertical, siège de la prise de conscience, afin de mieux progresser ensuite sur l'axe horizontal.

2. Sujet

La deuxième partie de cette thèse étudie l'évolution de l'espace féminin dans des nouvelles québécoises des années 1954-1992. Ce sujet implique deux notions fondamentales en littérature : le temps et l'espace. En effet, le terme «évolution» suppose un déplacement dans le temps, une transformation graduelle formée de changements successifs. Combiné au temps, l'espace prend une forme moins concrète, plus subjective. Pour un être animé, le déplacement dans le temps implique un mouvement plus ou moins perceptible dans l'espace tout comme une évolution dans l'espace requiert un déplacement temporel plus ou moins important.

En admettant que la littérature est une représentation de la société, nous supposons que le mouvement évolutif illustré par des oeuvres littéraires publiées pendant une période donnée reflétera le mode d'évolution de la société durant cette même période. En nous permettant de faire parler plusieurs personnages par l'intermédiaire de divers auteurs masculins et féminins répartis entre les années 1954-1992, la nouvelle favorise l'objectivité dans la limite où le permet la fiction. Les divers points d'observation représentent plusieurs manières de vivre une même étape.

Nous pouvons dès lors parler d'une opposition temps-espace en ce sens que le temps qui s'étire provoque le même sentiment d'oppression qu'un espace physique qui se rétrécit. Les valeurs traditionnelles freinent l'évolution (passage de l'intérieur vers l'extérieur) aussi sûrement que les murs d'une cuisine ou la porte fermée d'une maison. Cette trompeuse opposition nous amène à nous interroger sur les polarités: axe vertical (spirituel) et axe horizontal (matériel).

Pour évoluer dans le temps et dans l'espace, il faudra donc tour à tour emprunter les deux axes, épurer le temps des valeurs traditionnelles surannées et ébranler l'espace physique reflétant la tradition. Cette démarche aura comme

effet d'élargir l'horizon tant physique (matériel) que psychologique (spirituel), permettant ainsi à la femme de quitter le cercle familial pour mieux s'impliquer dans la société. En d'autres mots, l'évolution semble assujettie aux notions de temps et d'espace mises en opposition sur le plan de l'étendue. Conséquemment, les obstacles à l'évolution relèvent des contraintes matérielles qui empêchent l'ouverture du cercle (espace restreint) par le maintien de la routine (répétition de gestes appris). À la réduction de l'espace physique (maison, cuisine) s'ajoute l'ancrage psychologique (habitudes issues de la tradition). En se conformant sans réserve aux valeurs traditionnelles, l'individu se fige dans une époque donnée avec l'impression de tourner en rond. Par contre, un espace réduit peut l'inciter à mieux cheminer sur l'axe vertical, siège de la prise de conscience indispensable à toute évolution. En tenant pour acquis que l'évolution vise l'amélioration, nous la définirons comme le passage d'un espace fermé vers un espace ouvert, de l'assujettissement à des valeurs ancestrales vers l'autonomie de pensée.

2. Méthode utilisée

Iouri Lotman a déjà expérimenté la méthode des polarités dans les œuvres poétiques. Dans *La structure du texte artistique*, il affirme : « (...) plus on va haut, plus l'espace est illimité, plus on va bas, plus il est étroit. Le point final du bas réunit tout l'espace qui a disparu »¹. En d'autres mots, selon ce théoricien, le mouvement vers le bas équivaut à la mort. Or, il associe le haut à la spiritualité et le bas à la matérialité, ce qui autorise à conclure en se servant de la règle de trois que la matérialité équivaut à la mort.

Jean Weisgerber, quant à lui, semble associer la matérialité à l'axe horizontal et la spiritualité à l'axe vertical. La mort serait un arrêt dans le temps et dans l'espace, sur l'axe vertical comme sur l'axe horizontal. Le système binaire employé par le théoricien allemand se prête parfaitement à la

¹ Iouri LOTMAN, *La structure du texte artistique*, Paris, Gallimard, 1973, p. 314.

représentation de l'espace-temps et me semble tout à fait approprié pour marquer les jalons de l'évolution de l'espace féminin dans des nouvelles québécoises des années 1954-1992. Les polarités que Weisgerber nomme «l'alphabet binaire» font ressortir les oppositions indispensables à la prise de conscience individuelle et sociale. Pour assurer son évolution, la femme doit préférer la parole au silence, l'ouverture à la fermeture, le mouvement à l'immobilité, l'autonomie à la dépendance, l'animé à l'inanimé, l'extérieur à l'intérieur.

L'évolution sociale², qui correspond ici à l'axe horizontal, renvoie aux polarités arrière-avant, dedans-dehors, intérieur-extérieur, fermé-ouvert et ne peut se réaliser sans un élargissement, du moins partiel, de l'espace psychologique associé à l'axe vertical auquel se rattachent, à leur tour, les polarités haut-bas, dessus-dessous, animé-inanimé, autonome-dépendant.

Les deux axes correspondent à ce que Weisgerber identifie comme une représentation spatiale du Type I et une représentation spatiale du Type II.

Le Type I se consacre principalement aux côtés matériels, utiles, pratiques, vitaux de la réalité romanesque. (...) Espace-chose, en somme, où le rapport de l'observateur au milieu se traduit par l'exploitation de celui-ci par celui-là, où ne compte que l'action positive, physique, extérieure.³

Le Type I correspond donc à l'axe horizontal auquel on identifie traditionnellement le masculin.

Dans le Type II, «temps et espace prennent des formes intériorisées, qualitatives, tendant respectivement à la durée et à la pure projection

² Dans le contexte de cette analyse, le mot «social» s'oppose à «familial». Il renvoie à l'extérieur par opposition à l'intérieur.

³ Jean Weisgerber, *L'espace romanesque*, Lausanne, Éditions l'âge d'homme, 1978 p. 241.

psychologique»⁴. Ce type rejoint l'axe vertical et s'associe davantage au féminin. Dans son ouvrage, Weisgerber rattache la représentation spatiale du Type I aux milieux urbains et la représentation spatiale du Type II au monde rural. Les caractéristiques de ces représentations spatiales sont amplifiées quand elles combinent les deux éléments du même type, soit le féminin et le rural, le masculin et l'urbain, ou atténuées quand elles fusionnent des éléments opposés. Ainsi le rural s'oppose à l'urbain comme l'axe vertical s'oppose à l'axe horizontal et comme le féminin se distingue du masculin, c'est-à-dire d'une manière tout à fait empirique, car cette opposition n'est pas réelle. Comme le signale Weisgerber, «les termes antithétiques s'appellent couramment l'un l'autre»⁵. Dans son introduction à *L'espace romanesque*, le théoricien allemand admet que «l'antithèse peut se réduire à la simple complémentarité ou, à la limite, s'évanouir et céder sa place à la synonymie»⁶.

En effet, tout comme l'horizontal est appelé à rejoindre le vertical, le milieu urbain s'infiltré peu à peu dans le milieu rural et «le masculin s'accorde avec le féminin» pour reprendre le refrain d'une vieille chanson de Guy Béart. Les nouvelles québécoises publiées entre les années 1954-1992 confirment que l'univers féminin s'élargit au rythme de l'urbanisation pour rejoindre l'élément masculin sur l'axe horizontal. Comme il fallait s'y attendre, le mouvement s'effectue également dans l'autre sens. L'activité féminine devient de plus en plus physique, positive et tournée vers l'extérieur, alors que la gent masculine, bousculée dans son univers, concède une partie de l'espace extérieur pour s'intéresser davantage aux valeurs familiales et domestiques. De même, l'intégration progressive de la femme dans le milieu social extérieur contribue à l'enrichir spirituellement.

⁴ *Ibid.*, p. 242.

⁵ *Ibid.*, p. 177.

⁶ *Ibid.*, p. 16.

Or, comme il faut s'y attendre, le rapprochement entre les pôles s'effectue lentement et emprunte des détours insoupçonnés. En voulant en tracer le cheminement exact et tenir compte du moindre détail, je risquerais de m'y perdre et d'y perdre aussi le lecteur. C'est pourquoi je me référerai continuellement aux deux grandes artères à partir desquelles Weisgerber décrit l'univers romanesque de Moll Flanders:

L'univers décrit s'ordonne en fonction de deux plans, l'horizontal et le vertical, et bien qu'abscisses et ordonnées n'aient ici rien de mathématique, le principe remémore la grille des latitudes et longitudes dont Robinson Crusoé recouvre le globe terrestre. (...) On assiste de la sorte à la réduction du concret à l'abstrait, du complexe à l'élémentaire, de l'affectif au rationnel.⁷

Weisgerber parle de la réduction du concret à l'abstrait, du complexe à l'élémentaire, de l'affectif au rationnel. Or, si le premier concept s'adapte bien aux romans du XVIII^e siècle, il s'ajuste fort mal à mon corpus. Au XX^e siècle, on ne réduit plus le concret à l'abstrait mais bien l'inverse: le concret rejoint la notion de rationnel et d'élémentaire. En d'autres mots, l'abstrait, le complexe et l'affectif semblent se rattacher à l'axe vertical (psychologie, spiritualité) alors que le concret, l'élémentaire et le rationnel relèvent, dans le cas des nouvelles sélectionnées, de l'axe horizontal (matérialité).

Cette structure géométrique, quoique commode, possède toutefois ses limites. Les mouvements affectifs, les relations humaines impliquent des aller-retour, des va-et-vient incessants qui nous ramènent à une autre structure géométrique, le cercle: «Outre à la configuration des corps et aux mouvements - rotation autour d'un axe ou tourbillons - l'image du cercle s'applique en particulier à la sphère d'influence dont tout être vivant (...) est environné»⁸.

⁷ Jean Weisgerber, *op. cit.*, p. 76.

⁸ Jean Weisgerber, *op. cit.*, p. 177.

Le cercle représente un schéma d'évolution particulièrement bien adapté à mon sujet. Le rapprochement des axes horizontal et vertical suggère la spirale qui représente une sorte de cercle évolutif, un cercle ouvert qui s'élargit de plus en plus.

Pour simplifier cette étude déjà complexe par le contenu, je m'en tiendrai aux plans perpendiculaires (axe horizontal et axe vertical) de même qu'à la forme circulaire. La fusion de ces deux éléments nous conduit elle-même vers la spirale qui constitue à la fois un mouvement horizontal, par son expansion et sa compression, et un mouvement vertical, par l'ascension et la descente. La spirale est un mouvement circulaire ascensionnel ou descendant jamais achevé dont la symbolique rend parfaitement compte de l'évolution humaine.

Ainsi ces références géométriques simples nous permettent de cerner l'évolution sur les deux plans, spirituel et matériel, et de tenir compte des nuances psychologiques exprimées par le va-et-vient continu et par la stagnation.

Si la stagnation, exprimant un malaise, peut se traduire par un mouvement circulaire ou d'aller-retour, l'immobilisation sur l'axe horizontal implique un choix: soit de privilégier l'axe vertical pur (spiritualité) ou d'abandonner la démarche horizontale (progression sociale ou matérielle).

Les valeurs spirituelles axées sur la prise de conscience constituent le siège de la transformation. Or, la prise de conscience s'effectue la plupart du temps dans la solitude. L'axe vertical marque en premier lieu le centre de l'individu. Le déplacement de ce centre suppose une aliénation car l'individu, téléguidé à partir d'un axe animé d'une volonté extérieure à la sienne, se trouve coupé de ses désirs et de ses aspirations profondes.

On entre en dedans de soi pour analyser, pour soupeser, pour chercher une orientation à partir de laquelle on décidera ou non d'affronter l'axe horizontal. Or, cet affrontement provoque des incertitudes, des hésitations et se manifeste souvent par des aller-retour que n'accompagne pas toujours, comme l'observe Weisgerber dans les romans du XVIII^e siècle, une nostalgie universelle de la sédentarité, de l'intimité, de l'union. Au contraire, le mouvement d'aller-retour traduit plutôt, à maintes occasions, le désir inassouvi de fuir la sédentarité, voire l'union. L'axe vertical peut aussi être représenté comme un point d'arrêt sur l'axe horizontal. Après une certaine évolution, on s'arrête pour analyser le chemin parcouru et évaluer le trajet qu'il reste à parcourir. Cette démarche est particulièrement bien rendue dans «Le cercle métallique» (11.1)⁹ dont je propose ici une analyse détaillée qui servira de grille pour l'ensemble du corpus.

Exemple d'application de la méthode de Weisgerber

Voici comment s'effectue le passage de la représentation spatiale du Type II à celle du Type I dans «Le cercle métallique»¹⁰.

Dans cette nouvelle de Claudette Charbonneau-Tissot, publiée en 1987, l'espace est découpé d'une façon tout à fait géométrique (cubes, cercles, plaque) et sa signification, quoique symbolique, ne laisse place à aucune ambiguïté.

Dès la première phrase, le lecteur est confronté à un univers clos: «une serre vitrée». Puis, la narratrice se présente elle-même comme un objet inanimé: «Ils me déshabillèrent, lavèrent mon corps et mes cheveux...»¹¹ Le mouvement est dès lors doublement freiné par l'espace physique (la serre) et par la manipulation tactile dont fait l'objet la narratrice. Et, comme si cela ne suffisait

⁹ Le nombre 11.1 renvoie au répertoire des nouvelles classées par ordre alphabétique des auteurs (1.1 à 36) qui se trouve en annexe. Le lecteur devra s'y référer régulièrement au cours de la lecture de cette thèse.

¹⁰ Claudette Charbonneau-Tissot, *Banc de brume*, Montréal, Les Éditions du roseau, 1987, «Le cercle métallique», p. 11-18.

¹¹ *Ibid.*, p. 11

pas, «Ils mirent des bagues à mes doigts, des colliers à mon cou. À ma cheville droite, il attachèrent une minuscule chaîne d'or»¹². Ainsi ligotée, la femme-objet, la femme-esclave (la chaîne aux chevilles) sera conduite dans un salon luxueux pour être exposée parmi d'autres objets de luxe.

Ce salon immense, c'est le domaine des hommes qui déplacent des pions sur des tables sans échiquier. L'absence d'échiquier combinée plus tard à l'uniformité de la couleur et à la forme inhabituelle des pièces du jeu de dames démontre l'aptitude des hommes à agir hors des cadres, aptitude tout à fait opposée à celle de la femme-objet dont nous parlions plus haut. Dans ce contexte, on pourrait quasiment parler de la polarité masculin-féminin.

Pour renforcer la polarité initiale animé/inanimé, la qualité d'objet de la femme vis-à-vis de l'homme sera de nouveau appuyée par la citation suivante: «D'autres jouaient aux dames. Mais au lieu de pièces rondes, noires et rouges, ils faisaient bouger entre leurs doigts de petites statuettes de femmes sculptées dans l'ébène.»¹³ Le parallèle entre ces petites statuettes et la narratrice manipulée comme un objet s'impose immédiatement. Dès la première page, on peut relever les caractéristiques suivantes illustrant la polarité masculin - féminin.

Femme = serre vitrée, bague, collier, chaîne. Espace clos, aucune issue possible. Dépendance. Solitude. Inanimée.

Homme = salon immense, parfaite maîtrise de ses gestes et mouvements. Autonomie. Nombreux. Animé.

Dans la page suivante, l'accent sera de nouveau mis sur la femme-objet traquée par le mâle. Comme nous le verrons plus loin, la chasse vise à transformer un être animé en objet inanimé. Après la statue d'ébène, la femme confondue avec le gibier femelle sera représentée

¹² *Ibid.*

- sur des toiles:

«(...) des femmes, la tête renversée, laissaient voir la blancheur de leur gorge», «(...) des bergères aux bures retroussées étaient violées par le bélier...», «des nobles à cravache chevauchaient des pur-sang et poursuivaient une biche...»¹⁴

- sur des coupes:

«Les hommes buvaient dans des coupes d'argent sur lesquelles, un héros transperçait de son glaive le sein d'une amazone»¹⁵.

Femelles exposées, violées, poursuivies, violentées. Sur le plan physique comme sur le plan psychologique, la femme est traquée, encerclée, paralysée. La solitude complète cette impression déjà insoutenable de fermeture. La narratrice se trouve seule parmi des statues de bronze et des bustes de plâtre exposés au regard des hommes.

Puis, elle est déposée sur un socle, enfermée dans un cube de verre constitué d'une «minuscule chambre» meublée exclusivement d'un lit-nacelle. On ne peut concevoir un espace plus restreint et plus fermé. Le socle empêche la narratrice de toucher le sol (qui aurait pu lui permettre de s'échapper si elle n'avait pas déjà été aliénée); le cube la tient prisonnière et le lit-nacelle, fixé au cube, limite les mouvements aux gestes de séduction. Le qualificatif nacelle qui désigne un petit bateau sans voile ironise d'autant plus sur le sort de la prisonnière que celle-ci, ayant subi un bon dressage, adopte sans discuter la position souhaitée par ses geôliers (aliénation): «(...) je me souvins du long dressage et m'étendis sur le satin, la tête appuyée avec grâce sur mon bras replié»¹⁶.

¹³ Claudette Charbonneau-Tissot, *op. cit.*, p. 11.

¹⁴ *Ibid.*, p. 12.

¹⁵ *Ibid.*, p. 12.

¹⁶ *Loc. cit.*

Le dressage, en contrôlant le comportement par l'intérieur, exacerbe le caractère inanimé de l'objet-femme. À la contrainte physique se greffe la contrainte morale, voire sociale. L'héroïne semble se complaire dans l'inertie. Enchaînée par les bijoux, incarcérée dans un cube, figée dans une position picturale, dressée comme un animal, la femme devient un objet admiré au même titre que les statuettes. Elle s'y complaît jusqu'au jour où, contrairement aux autres objets d'art, elle commence à se flétrir. Pour attirer de nouveau le regard des hommes, elle essaie de parler mais elle ne le peut pas. La parole ne fait pas partie de son dressage. Rideau noir sur le cube: la femme-objet devenue hors d'usage à cause de l'altération de sa beauté sera transportée dans une sorte d'entrepôt où se trouvent déjà entassées des milliers de femmes comme elle, prisonnières des cubes.

Enfin, un mot entendu chez les hommes permettra à la femme d'entamer sa libération. Trois lettres: N O N et la solitude est rompue. La voix d'une autre femme entre en communication avec celle de la narratrice. Le cube se fendille au son de leurs voix. Mais la plupart des femmes de l'entrepôt demeurent figées dans des «poses grotesques et inutiles» tandis que les plus belles ont été retirées de leurs cubes pour être coulées dans le bronze.

La femme initiatrice qui s'adresse à la narratrice s'est départie de ses bagues-bracelets-colliers. Elle s'est fabriqué un vêtement très ample qui la fait ressembler à un oiseau. À coup de paroles, les deux femmes parviennent à rompre leurs cubes pour se libérer. L'univers extérieur, «circonscrit et froid», débouche enfin sur la plaine. Seules les chaînettes d'or résonnent encore aux chevilles mais les évadées ne désespèrent pas de les briser un jour. De loin, elles aperçoivent les cercles aliénants dont sont encore prisonniers des femmes, des hommes et des enfants. La liberté des hommes n'était donc qu'apparente.

Ainsi les héroïnes quittent l'espace intérieur (représentation spatiale du Type II) pour «l'action positive, physique, extérieure» qui caractérise la représentation spatiale du Type I. Cette évolution implique le renversement des polarités: d'inanimées les héroïnes deviennent animées; l'univers clos s'ouvre sur la plaine; la solitude fait place à la solidarité; l'esclavage devient liberté et le silence se transmue en parole.

Ce que l'on retient surtout du Type I, c'est la valorisation de l'ouverture. L'accent mis sur les éléments de fermeture traduit un sentiment de claustrophobie et, comme le dit Weisgerber, «l'intérieur apparaîtra comme le contraire de l'extérieur dans la mesure où tel héros y associera respectivement sa claustrophobie et son désir de liberté.»¹⁷

«Le cercle métallique» de Claudette Charbonneau-Tissot (Aude) met en opposition les couples dialectiques suivants: ouvert/fermé; animé/inanimé; mobilité/immobilité; parole/silence; mouvement/repos; autonomie/dépendance; grand/petit; haut/bas.

3. Choix du corpus

En étalant mon corpus sur une période de trente-huit ans, je suis consciente des contraintes que je m'impose: mémorisation d'une part, disparité d'autre part. Il me fallait recourir à une méthode rigoureuse afin d'éviter d'embrouiller les pistes ou, ce qui me semble pire, d'imposer une orientation empirique qui m'aurait inévitablement conduite à une conclusion subjective. Devant l'impossibilité de considérer l'ensemble des nouvelles parues entre les années 1954-1992, j'ai sélectionné celles qui me semblaient le plus représentatives de la société québécoise à chaque étape de son évolution et selon divers milieux. Ainsi, les milieux ruraux et urbains, riches et pauvres devaient être représentés afin de donner une vision juste de la situation de la

¹⁷ Jean Weisgerber, *op. cit.*, p. 15.

femme à différentes étapes de son évolution. «La maîtresse» de Paule Saint-Onge dévoile un aspect tout à fait différent de la nouvelle «Le chat sauvage» d'Adrien Thério, publiée deux années plus tôt. La première se déroule dans le milieu urbain et bourgeois alors que la dernière relate les vicissitudes d'une mère de famille dans un milieu rural et pauvre. De plus, je devais tenir compte de certains aspects psychologiques susceptibles de conduire à des conclusions erronées. Ainsi un dictateur tel monsieur Ducasse («Le mauvais œil» d'Adrienne Choquette, 1954) influence négativement l'évolution de l'espace féminin tandis que le grand Kid Lanctôt («Jeux olympiques à l'horizon» du même auteur, 1975)¹⁸ contribue à son essor. En choisissant des nouvelles illustrant des situations quasi opposées, je visais à nuancer des observations trop concluantes. De même, j'ai pris soin d'intercaler entre les cas extrêmes des situations intermédiaires illustrées par des nouvelles mettant en situation des personnages variés afin que la représentation de l'espace féminin à différentes périodes soit le plus juste possible. Mon objectif était de faire intervenir le plus grand nombre de personnages, provenant de milieux variés afin d'en arriver à un portrait type de la femme québécoise en cours d'évolution.

De même, en adoptant la méthode d'analyse de Weisgerber, j'ai voulu éviter le piège de la subjectivité en laissant parler l'œuvre sans me référer au contexte de son écriture. J'aurais pu parler d'évolution en créant une ligne droite de 1954 à 1992 sur laquelle mes héroïnes passeraient sagement de la représentation spatiale du Type II (départ) à celle du Type I (arrivée), en d'autres mots, de la cuisine au bureau, du dedans au dehors, de l'insatisfaction à la satisfaction. Mais voilà! Les héroïnes de ces nouvelles ne sont pas des robots et, par conséquent, elles n'avancent pas nécessairement au pas. Certaines choisissent de courir, d'autres, de bien analyser chacune des étapes à franchir. Il s'en trouve même quelques-unes qui décident de rester sur place, voire de reculer. En d'autres mots, chaque personnage féminin évolue à sa manière et,

¹⁸ *Le temps des villages* dont a été tiré «Jeux olympiques à l'horizon» est une œuvre posthume qui regroupe des

sans la méthode rigoureuse des polarités, il y aurait risque de se perdre dans un dédale de courbes, de va-et-vient, de labyrinthes.

Les polarités de l'espace sont exploitées différemment d'une oeuvre à l'autre et, à plus forte raison, d'un auteur à l'autre. Celles qui s'appliquent le mieux à ma recherche sont les suivantes: dehors-dedans, ouvert-fermé, avant-arrière, haut-bas, silence-parole, dépendance-autonomie, immobilité-mobilité, animé-inanimé.

La diversité inhérente à l'étendue du corpus favorise l'impartialité, l'objectivité de la recherche. Comment, en effet, étudier l'évolution de l'espace féminin sans tenir compte d'un répertoire d'oeuvres s'étendant sur plusieurs années? Comment prétendre donner une vision juste de cette évolution en se basant sur quelques oeuvres choisies empiriquement? Comment ne pas déformer cette vision en sélectionnant des oeuvres d'auteurs exclusivement féminins? Soucieuse d'atteindre l'objectivité dans la mesure où l'analyse d'oeuvres fictives le permet, j'ai choisi d'analyser plusieurs nouvelles réparties sur trente-huit années et partagées entre auteurs masculins et auteurs féminins. Malgré toutes ces précautions, je ne prétends pas à une analyse tout à fait objective, étant moi-même un être sexué, pourvu d'expériences et de valeurs personnelles. De plus, les nouvelles choisies portent elles-mêmes leurs charges émotives et connotatives difficiles à éliminer. Aussi cette analyse ne prétend pas refléter mais plutôt décrire l'évolution de l'espace féminin dans la société québécoise des années 1954 à 1992.

Mon analyse se veut également objective en ce sens qu'elle n'est inspirée par aucun courant de pensée sexiste ou raciste. Elle demeure humaniste. En étudiant l'évolution de l'espace féminin dans la nouvelle québécoise, je prends

pour acquis que l'homme et la femme sont des êtres égaux quoique différents et qu'on ne peut s'intéresser au sort de l'un sans s'inquiéter de celui de l'autre.

Je me suis limitée aux nouvelles tirées des recueils, sauf en ce qui concerne «La dernière porte» de Claudette Charbonneau-Tissot que j'ai puisée dans *XYZ La revue de la nouvelle*. Ce choix n'exprime aucun mépris pour les textes parus ailleurs.

Parmi les nombreuses nouvelles publiées au cours de ces trente-huit dernières années, j'en ai retenu 79, dont 21 écrites par des hommes et 58 écrites par des femmes, ce qui regroupe 14 auteurs masculins et 17 auteurs féminins. Mon principal critère de sélection a été la présence d'au moins un personnage féminin. Or, les nouvelles écrites par les femmes répondaient plus à ce critère que celles d'auteurs masculins où l'action l'emporte souvent sur l'introspection. J'ai dû aussi, en cours d'analyse, laisser tomber quelques nouvelles dont «Les ennemis de jalbum» d'Emmanuel Cocke qui présente des personnages féminins de science-fiction dont le comportement ne saurait s'appliquer à la période se situant entre 1954 et 1992 mais plutôt à un futur indéterminé.

4. Limites

Pour cerner l'espace, il faut des repères. Où commence l'évolution et quel est son but? Terminée, elle serait équivalente à la mort. L'évolution de l'espace féminin s'effectue graduellement: sur le plan chronologique on doit supposer que le Type II se manifeste dans les environs de 1954 alors que le Type I débouche sur 1992. Entre ces deux dates, nous assistons au rapprochement des polarités (rural-urbain, femme-homme, fermé-ouvert, etc.). En terme d'espace physique, le Type II serait le lieu privé (domaine traditionnel de la femme) où se déroule le train-train familial tandis que le Type I serait le lieu public (domaine de l'homme) qui représente le pouvoir politique, économique et

religieux. Voici des éléments qui caractérisent ces deux représentations spatiales :

TYPE II = espace féminin = intérieur = fermé = axe vertical = valeurs spirituelles = aucun pouvoir.

TYPE I = espace masculin = extérieur = ouvert = axe horizontal = valeurs matérielles = pouvoir politique, économique et religieux.

Rappelons que, pour Weisgerber, le Type II se rattache au milieu rural alors que le Type I représente le milieu urbain. Ainsi la combinaison rural-féminin et urbain-masculin renforce l'importance des caractères de chacun alors que l'inverse les atténue. Par conséquent, l'urbanisation aura comme effet d'atténuer les caractéristiques de la représentation spatiale du Type II sur l'espace féminin. L'évolution subséquente à la prise de conscience (axe vertical) débouche sur des réalisations inégales, chancelantes ou franchement déterminées sur l'axe horizontal.

Par cette recherche, je ne prétends pas trouver la solution au dilemme homme-femme et, encore moins, faire le procès de l'un ou de l'autre. Je tenterai simplement d'illustrer le processus d'évolution avec ses buts, ses pièges et ses obstacles, à travers les nouvelles québécoises.

5. Plan de travail

En premier lieu, *La femme de gouttière*, recueil de nouvelles qui constitue la partie création de cette thèse de doctorat, exprime différentes préoccupations féminines à travers les rôles de mère, d'épouse, d'amante et de citoyenne.

En deuxième lieu *L'évolution de l'espace féminin à travers des nouvelles québécoises des années 1954-1992* illustre le passage du Type II au Type I, c'est-à-dire de l'espace fermé à l'espace ouvert; de l'intérieur à l'extérieur; du

silence à la parole; de l'immobilité à la mobilité; de la dépendance à l'indépendance, voire de l'inanimé à l'animé.

Un premier chapitre cerne l'espace occupé par la femme vers le milieu des années cinquante (Type II). Cet espace inclut la cuisine (prison, royaume ou refuge), le seuil, le jardin de même que les notions de murs, portes et fenêtres.

Le deuxième chapitre exprime les malaises précédant le désir de franchir l'espace de Type II, hésitations qui se traduisent par des aller-retour et des fugues. À ces obstacles reliés au dressage psychologique s'ajoutent des oppositions extérieures d'hommes et de femmes hostiles à l'évolution de l'espace féminin. Ces oppositions visent à empêcher la femme de quitter le cercle traditionnel de la famille pour accéder au monde extérieur.

Le troisième chapitre montre comment s'effectue le mouvement: par l'ajout de périphéries autour du cercle qui s'ouvre en s'élargissant. De l'attente (immobilité) à l'intériorisation (mouvement vertical au niveau de la conscience), se greffe le mouvement circulaire autour de l'axe masculin et finalement l'évasion du cercle.

Enfin, le quatrième chapitre traduit l'impatience de certaines femmes recourant à la violence physique ou verbale pour tailler leur place dans la société. Nous mettons en opposition la violence féminine à la violence masculine à travers la relation de chasseur-chassé. La violence féminine vise à rompre le cercle imposé par la tradition et consolidé par la routine tandis que la violence masculine semble vouloir assurer le maintien de ce cercle. Comme pour les romans du XVIII^e siècle sur lesquels repose l'analyse de Weisgerber, l'opposition originale vise «la complémentarité, l'identité, la symétrie, la synthèse et l'inclusion»¹⁹ par l'abolition des prototypes masculins et féminins.

¹⁹ Jean Weisgerber, *op. cit.*, p. 17.

LA FEMME DE GOUTTIÈRE
(Recueil de nouvelles)

La femme de gouttière n'a pas de résidence. Elle prend le gîte qu'on lui offre, s'agenouille pour assurer la sécurité de ses petits et vous caresse pour obtenir une faveur. Elle avance sur le bout des pieds pour ne pas déranger et cesse de penser pour ne pas provoquer. Elle reçoit les coups à genoux, la femme de gouttière. «Miaou! Miaou! Ne me fais pas mal. Je ferai tout ce que tu veux!»

La femme de gouttière reçoit le sexe en guise de tendresse. Elle subit la violence en silence. Pour avoir gîte et pitance, elle renonce à sa dignité et à ses valeurs. Longtemps, elle a léché les bottes de son maître. Longtemps, elle a subi le non-être. Maintenant qu'on la croit morte, elle ressuscite car elle dispose de neuf vies comme les neuf mois de la grossesse. La femme de gouttière marchera la tête haute sur une route où personne de sa race n'a laissé d'empreinte. Elle choisira le matou qui lui plaira mais ne subira plus les coups de griffes. Elle n'aura plus de maître car elle n'en a plus besoin depuis qu'elle remplit elle-même son assiette et construit son gîte.

I. LA MÈRE

L'ENFANT MONSTRE!

Toute la nuit, le vent avait heurté la fenêtre. Bernard, endormi à son côté, ne s'était aperçu de rien. Quelle heureuse nature que celle de Bernard! Il était imperméable au stress et à l'angoisse. Rien ne l'affectait ou ne l'inquiétait. C'est elle, Rolande, qui se chargeait de tout, qui traînait le baluchon familial. Elle n'avait pas besoin de tendre les bras, le matin, pour constater l'absence de Bernard. Il partait avant son lever et revenait après qu'elle eut bien essuyé tous les désagréments de la journée.

Un grognement bizarre... Il est encore là! Qu'a-t-il donc à rouspéter? Bernard n'est jamais content. Il a toujours quelque chose à redire. Il a dû passer l'heure et la soupçonner d'avoir dérangé le réveil... Elle se lève avec lassitude et, machinalement, entrouvre le store. Ténèbres. Le soleil n'a pas dû entendre le chant du coq. Les feuilles semblent avoir été piétinées toute la nuit. Rolande cligne des yeux. La voiture a disparu. Bernard est donc déjà parti. Mais alors? Le grognement? De qui provient-il? Elle a dû rêver... À moitié endormie, elle s'empresse de vérifier le verrou avant de se glisser de nouveau entre les draps douillets. Elle dispose encore d'une heure de sommeil et entend bien en profiter au maximum. Doit-elle faire un drame parce que Bernard, pour une fois, a usé de délicatesse avant de quitter la maison ?

Elle est sur le point de s'assoupir quand un nouveau hurlement la fait culbuter de son nuage sur un rocher abrupt. Bernard a sans doute oublié ses clefs ou son porte-monnaie? Pourquoi hurle-t-il comme un déchaîné?

- Démolis donc la maison, tant qu'à faire! Tu n'es pas à ton bureau ici et je ne suis pas ta secrétaire. Si tu n'es pas capable de te ramasser...

Silence. La maison semble vide. Elle tend l'oreille, à l'affût des pas de Bernard, de sa voix. Rien. Elle retourne à la fenêtre. Toujours pas de voiture! Elle n'a jamais autant désiré l'entendre maugréer. Ce scénario journalier la rassurerait. Une bonne dispute lui rendrait son assurance, lui donnerait le courage de sortir de sa chambre, de descendre, d'oublier le cauchemar...

Un bruit étrange la fait sursauter, éveillant du même coup son instinct maternel. Elle grelotte, enfile sa robe de chambre et se dirige courageusement vers la chambre de Marc-Antoine. La veilleuse placée dans le couloir distribue une lumière diffuse dans la petite pièce. Elle l'utilise pour ne pas réveiller l'enfant, s'approche du lit, palpe la masse rebondie qui semble désigner une présence. Que voit-elle en soulevant les couvertures? Un charnier d'oursons, de lapins, de chats, de souris et de chiens empilés les uns sur les autres. Aucune trace de Marc-Antoine! S'il était tombé de son lit, elle le verrait. Où est-il donc passé ce matin?

- Marc-Antoine?... Marc-Antoine?...

Un rugissement lui répond tandis que, du coin le plus sombre de la chambrette, des yeux de braise rougeoient dans le noir. Les lueurs se rapprochent en sautillant. L'instinct de survie se substituant à l'instinct maternel, Rolande recule et ferme la porte. Elle se précipite vers la salle de bains et s'asperge le visage d'eau froide.

- Voyons Rolande, Réveille-toi! se dit-elle tout haut. On te joue un vilain tour... On se paye ta tête d'endormiel!

La main sur le combiné, elle s'apprête à composer le numéro du bureau de Bernard mais la peur de sa moquerie l'emporte sur son angoisse. «Bon sang, tiens-toi debout, Rolande. T'es pas un bébé! Francine va arriver d'une minute à l'autre!»

Craintivement, elle se glisse au bas de l'escalier. Si Marc-Antoine l'attend en bas, un être monstrueux occupe sa chambre. Si elle n'aperçoit pas l'enfant, c'est qu'il aura été enlevé par quelqu'un ou transformé en mutant. Bien sûr que non! Tout cela n'est qu'un mauvais cauchemar. Un bon café le chassera sans problème, se dit-elle.

Pourquoi cette journée est-elle si sombre? Une pluie glaciale résonne lugubrement sur les carreaux. Le vert tendre de sa cuisine qui, d'ordinaire, ressemble à un jardin d'été, rend l'atmosphère sinistre. Sa peur bascule en constatant l'absence de Marc-Antoine. Avec lui, elle aurait pu quitter la maison pour déjeuner au restaurant ou chez sa mère, mais là, elle se sent coincée entre une crainte viscérale et un sentiment maternel qui la clouent sur place. Elle ne peut quand même pas abandonner le petit à "je ne sais quelle puissance diabolique"!

Elle allume la radio. On y diffuse les nouvelles. Encore un évadé! À croire que les gardiens sont devenus des complices! N'empêche qu'elle aimerait mieux affronter un homme armé que de subir l'appréhension sauvage et impalpable qui glace ses veines en ce moment.

L'odeur du café très chaud la ranime.

- Marc-Antoine! viens déjeuner! clame-t-elle du bas de l'escalier.

Un drôle de piétinement lui répond comme si quelqu'un se traînait les pieds sur un tapis. Au milieu d'un grognement, elle croit entendre un rire étouffé et cela la décontracte un peu.

Le terrible enfant! Il a manigancé tout cela pour l'effrayer! Il n'a pas oublié la peur «bleue» qu'elle s'était amusée à lui faire le mois dernier quand elle avait enfilé l'affreuse cagoule noire, revêtu le parka de Bernard et mué sa voix en celle d'un ogre. Le petit ange, pétrifié dans un coin de sa chambre, les yeux écarquillés, cherchait une issue. Puis, il s'était faufilé sous le lit d'où il ne devait sortir qu'à l'arrivée de Bernard. Ne parvenant pas à le déloger, malgré ses adjurations, elle s'était regardée dans le miroir de la commode et, si sa mémoire avait flanché, elle aurait eu peur d'elle-même. Oui, il avait raison aujourd'hui de vouloir lui rendre cette peur. Il la lui devait bien et elle la méritait parfaitement car la terreur qu'il avait connue en présence du cagouillard se justifiait. Pouvait-elle en dire autant d'elle-même aujourd'hui? Avoir peur d'un bambin de quatre ans? Du fruit de ses entrailles? Ridicule!

Contrite et rassurée, Rolande grimpe les escaliers. La voix sonore de Marc-Antoine lui manque. Elle a hâte de serrer dans ses bras son petit soleil d'été qui fera taire la pluie sur les carreaux et le vent dans les interstices. Un hurlement diabolique l'atteint, alors qu'elle grimpait l'escalier. Elle recule si vite que les marches fondent sous ses pas et elle se retrouve dans une position humiliante tandis que du haut de l'escalier, un ricanement inattendu la terrifie.

Malgré la douleur coccygienne, elle se soulève d'un bond et se précipite vers la cuisine. Elle voudrait prendre son courage à deux mains mais elles tremblent comme feuilles d'automne. Elles n'arrivent même pas à tenir la tasse de café salvatrice...La pauvre mère se surprend à laper le liquide noir, indifférente à l'absence du lait et du sucre, habituellement indispensables.

Habituellement! Cette journée ne s'annonce pas habituelle. Elle a même oublié d'avertir la gardienne. Elle doit reprendre le contrôle de ses gestes, vaincre les toxines de la peur qui envahissent tout son corps, maîtriser les palpitations de son cœur, assécher la sueur de sa lèvre, supprimer les picotements des lobes de l'oreille. Elle doit nier ce que son système nerveux tente d'insinuer. Son enfant ne peut pas avoir subi un tel changement en une seule nuit! Les yeux phosphorescents... Le cri démoniaque... Comment un enfant aussi jeune aurait-il pu monter un spectacle aussi horrifiant? Les émissions télévisées transforment nos enfants en des monstres sadiques! déplore-t-elle.

Son tremblement maîtrisé, elle sort du frigo croissants, jambon et fromage. La préparation d'un bon petit déjeuner saura contraindre l'enfant à abandonner son jeu ridicule.

Pauvre petit ange! Il avait tellement eu peur de l'ogre à la cagoule. Oh! ce jeu, elle ne l'avait pas inventé! On le lui avait enseigné très tôt! Son père, sa mère, ses oncles, ses tantes, tous s'amusaient de ses yeux exorbités, de ses cris de frayeur et de ses larmes. Par la suite, sans doute pour se faire pardonner, ils lui prodiguaient une bonne dose de caresses en échange des frissons de la peur. Pourquoi reprenait-elle ces simagrées avec son petit garçon? Pourquoi continuait-elle à nourrir son esprit des histoires les plus macabres? Pour rompre la monotonie des jours ou pour récupérer des bribes de son enfance?

Ah! si Bernard était là! Ensemble, ils prendraient le petit déjeuner dans la grande salle à manger comme tous les dimanches. Bernard ne serait pas effrayé. Ah que non! Il rirait à chaudes larmes de la façon dont le petit monstre serait parvenu à effrayer le cagoulard.

Il est grand temps d'avertir la gardienne. Ce qu'elle fait avec un flegme étonnant en prétendant une immense fatigue attribuable à une grippe. Non, aujourd'hui, elle reprendra contact avec son petit monstre. Elle le bercera, le cajolera, rattrapera le temps perdu. Elle lui expliquera comment elle en était venue à lui causer des peurs, qu'elle comprenait maintenant que c'était là une mauvaise chose à faire aux enfants et qu'elle regrettait. En accord avec lui, elle chassera le loup du Petit Chaperon rouge, la sorcière de Hansel et Grétel et tous les autres ogres, monstres ou géants qui hantent les contes pour enfants. Elle lui racontera l'histoire du petit Berger qui criait au loup sans raison, l'avertissant ainsi du danger qu'il y a à inventer de fausses histoires pour alarmer les autres.

Elle va se rassurer totalement quand une idée insidieuse s'évade de son subconscient. Et si Bernard avait monté cette mise en scène pour la faire mourir ou la rendre folle? Il était rentré tard la veille et elle n'avait pas pris la peine de vérifier où il avait garé la voiture. Il aurait très bien pu la garer ailleurs dans le but d'éloigner ses soupçons. Ce matin, elle ne l'a pas entendu sortir.

Par ailleurs, elle le soupçonne d'avoir une maîtresse. Voilà bien un mois qu'ils n'ont pas fait l'amour! Il faut dire qu'elle se plaignait peut-être un peu trop souvent du mal de tête. Au début, il insistait en lui apportant une aspirine ou un verre d'alcool... mais depuis au moins un mois, il ne quémandait plus rien. Avait-il obtenu ailleurs ce qu'elle lui refusait? Fatigué de la voir dans son lit, il aurait décidé de la chasser. Des scènes d'horreurs familiales inventoriées dans les *Allô Police* et les *Hebdo Police* remontent à sa mémoire.

Son inquiétude se transforme lentement en soupçon. Depuis quelque temps, Bernard feuillette régulièrement ces journaux morbides. Y puise-t-il des idées ou du courage? Lues et relues, ces monstruosité ne deviennent-elles pas, à la longue, plus tolérables, voire admissibles? La conscience d'abord révoltée

ou choquée ne finit-elle pas par s'y accoutumer? Les criminels trouvent de si bonnes excuses que la culpabilité en est quasiment reportée sur la victime. «Sa femme menaçait de le quitter. Il venait de perdre son emploi et était déprimé. Sa femme le trompait et il ne voulait pas que ses enfants soient déchirés par le divorce! Pauvre homme! Si aimant qu'il ne pouvait supporter l'idée de vivre sans ses enfants». C'est par de telles excuses qu'on entretient une société de violence... Rolande tente de chasser ces affreux soupçons : Bernard n'est pas un violent. Même s'il lit des horreurs, il ne ferait pas de mal à une mouche. N'empêche qu'il vaudrait mieux sortir d'ici au plus vite. Elle ne peut se résigner à le faire sans Marc-Antoine.

Comme elle va l'appeler, un coup de griffe lui déchire l'épaule. Elle hurle, les poings crispés dans un mouvement de défense. Saisie d'épouvante, Poussière fuit à toute vitesse et court se réfugier sous le sofa.

- Ah! la maudite chatte! Créature du diable!

C'est ainsi que sa mère les appelait et elle avait bien raison. C'est à croire qu'elles perçoivent nos états d'âme et profitent du moment où l'on est le plus vulnérable pour nous assaillir... Rolande éprouve tout à coup la désagréable sensation d'être seule dans une maison habitée par des démons : Satan prenant possession des corps de Marc-Antoine et de Poussière.

Elle y reconnaît ses lectures...Des produits de l'imagination! Des foutaises... Elle se nourrit d'horreurs, fictives bien sûres, mais qui n'en demeurent pas moins des horreurs. Des manifestations diaboliques, des mutants ... Comment une personne logique peut-elle croire en de telles balivernes? Le pauvre Marc-Antoine s'est sans doute rendormi... Du pied de l'escalier, elle appelle:

- Viens, Marc-Antoine, ton petit déjeuner est prêt, lance-t-elle en étouffant son angoisse.

- Marc-Antoine, viens mon ange!

Pas de réponse. Elle monte. L'idée lui vient de le surprendre mais, non! Non! elle ne le fera plus sursauter pas plus qu'elle ne lui fera peur.

- Marc-Antoine! répète-t-elle avec douceur avant d'ouvrir la porte.

Sa voix chevrote, sa peur mal dissimulée la trahit.

- Marc-Antoine! Devine ce que j'ai préparé pour déjeuner!

Pas de réponse. Sur les murs encore assombris par le store bien tiré, deux petites lumières dansent, s'agrandissent, se rétrécissent et se rapprochent. Les yeux de Marc-Antoine... les yeux de Marc-Antoine jettent des éclairs... Elle ne songe plus qu'à fuir, quitter la maison, partir au travail comme si de rien n'était... La gardienne s'arrangera avec le reste. Fraîche et dispose, uniquement soucieuse de toucher ses quinze dollars, Francine ne sera pas, comme elle, hantée par cette peur grandissante dont les tentacules l'envahissent tout entière. Rolande prétendra avoir reçu un appel urgent du bureau et Francine ne lui posera pas de questions. Elle se réfugie dans la salle de bains. Une bonne douche lui replacera les idées. Elle ira au bureau. Au retour, ce soir, ses craintes seront dissipées et Bernard prendra la situation en mains. Mais le doute et l'inquiétude résistent au pinceau, au rimmel, au mascara, au fard à paupières et à joues. Elle ne pourra pas les dissimuler. - «Qu'est-ce qui t'arrive?» lui demandera-t-on.-«J'ai peur de mon bébé de quatre

ans. Ses yeux brillent étrangement.» Suffisant pour que son patron lui offre gentiment un long congé malgré sa légendaire parcimonie.

Elle redescend à la cuisine. Le déjeuner a disparu. Quelques morceaux de croissants sont tombés sur le plancher. Aucune trace de Marc-Antoine. Serait-il devenu invisible, concentré entièrement dans ses yeux incandescents? Elle laisse le rire la démanteler, la dépouiller du stress. Ses épaules se soulèvent et, un instant, elle se demande si son patron n'aurait pas raison de lui accorder de longues vacances, de très longues vacances... La fatigue peut-être? L'épuisement? Elle devient folle. D'abord la peur du bambin, ensuite ce rire qu'elle ne peut plus contrôler et qui l'entraîne vers une négation d'elle-même. «Ah mon Dieu! si je peux finir par me réveiller tout à fait», soupire-t-elle. Dans les vrais cauchemars, elle s'éveillait en transe et craignait de s'aventurer dans la maison où elle avait cru entendre marcher et parler des esprits. Mais, au moins, elle finissait toujours par se réveiller. Elle s'avisait aussitôt du mauvais rêve. Mais cette fois, le cauchemar qui a commencé au réveil semble vouloir gober toute la journée. Et pourquoi donc Poussière fixe-t-elle le haut des escaliers comme si elle était confrontée à une présence invisible?

Des hallucinations! Quelqu'un l'aurait-il droguée? Mais comment? Elle n'a rien bu, ni mangé depuis son lever si ce n'est ce café noir qu'elle a préparé. Impossible! Elle déraille. Comme elle hait la vulnérabilité qui lui fait considérer chaque instant comme un gouffre où elle peut s'enfoncer pour toujours. Tout lui semble suspect: le présent menaçant et l'avenir ruiné. Le passé? Trente ans de sécurité et de routine. Trente ans au cours desquels toutes les appréhensions se sont révélées sans fondements. Trente ans de frayeurs consommées pour rompre la monotonie rassurante des jours. Trente années qu'elle n'a pas su apprécier à leur juste valeur. Maintenant que le plancher se dérobe, elle cherche à s'agripper à cette inconsistance des jours et à la banalité du quotidien.

Délire paranoïaque, se dit-elle, prononçant les mots qu'elle appréhende autant que la consultation médicale. Où se situe la limite entre folie et équilibre? Pour rester dans la norme, elle avance prudemment, observant les autres avec le souci constant de ne pas être distinguée. Aux autres le soin de délimiter les frontières de la normalité! Elle doit suivre le troupeau, ne pas le perdre de vue, en évitant de se retrouver seule devant les suppôts de la folie qui circulent en meute le long des marges.

Pourtant, tout à l'heure, elle les a bien vus les yeux projetant des éclairs comme des phares dans une nuit d'octobre! Elle revoit même assez nettement les griffes quand les mains de ce qu'elle avait pris pour Marc-Antoine se sont rapprochées des yeux ... Des griffes longues et brillantes... Une vision d'enfer... Non, elle n'a pas inventé cela. Et le petit déjeuner disparu? Aurait-il été avalé par l'être machiavélique qui se serait emparé du corps de l'enfant?

Des images défilent: de petits monstres qui ressemblent à des pompons ou des fruits de bardanes et qui déchiquettent leurs victimes avec une rage diabolique. Dans quel film a-t-elle vu cela? *Les Gremlins*. Et le diable qui féconde Rose-Marie? Et la douce jeune fille aux pouvoirs maléfiques... Y a-t-il du vrai dans toutes ces histoires?

Des rires de mépris fument en elle. La véritable folie consiste à suivre la majorité, à lire et à écouter les horreurs que l'on diffuse par tous les médias. Voilà la conclusion qui s'impose maintenant à elle! Voilà où l'a conduite le troupeau! Si elle l'avait devancé ou si elle avait retardé, elle n'en serait pas rendue là. Cette constatation la rassure: elle préfère se confondre avec la masse dans la folie plutôt que de se retrouver seule avec du génie.

Un premier pilier de sa peur, la solitude, tremble sur ses assises. «Au suivant», se dit-elle combative. Un cri perçant déboule les escaliers. Pendant un instant, la panique semble vouloir se substituer au raisonnement. Elle se dresse, décidée à démasquer l'objet de son angoisse. Pourquoi cette maison est-elle si sombre? Quelle est cette idée d'éclairer le couloir avec une ampoule bleue qui l'empêche de bien voir la forme repliée en haut de l'escalier? Est-ce bien des crocs qui débordent de la mâchoire? Son sang ne fait qu'un tour: cette chose étrange a-t-elle dévoré Marc-Antoine alors qu'elle s'enfermait lâchement dans la cuisine? Que n'a-t-elle pas demandé de l'aide alors qu'il était encore temps? A-t-elle vraiment eu peur de Marc-Antoine ou simplement craint de décrocher? Mère indigne et négligente! Plutôt que de porter secours à son gamin, elle n'a pensé qu'à préserver la petite image qu'elle se faisait d'elle-même. Bien réussie, cette image! Elle sera belle à contempler dans la première page des journaux : odieuse petite bonne femme, cherchant à dissimuler sous un vulgaire maquillage l'horreur de son inconscience!

En risquant un nouveau regard, elle reconnaît le petit pyjama à rayures. C'est bien Marc-Antoine habité ou dévoré par l'infecte créature. Pourquoi n'agit-elle pas? Pourquoi reste-t-elle clouée sur place comme sur un siège de cinéma? Le voilà son film d'horreur, sa peur gratuite et exclusive. Son cher paquet de frissons! La voilà bien servie. Elle en aura des choses à raconter au bureau, si jamais elle y retourne...

De nouveau bien à l'abri dans la cuisine, elle va saisir le téléphone quand la sonnerie retentit. C'est Bernard. Il semble surpris, hésite:

- Francine?

- Depuis quand appelles-tu à la maison pendant mon absence?

- Rolande? Que fais-tu là? Tu ne travailles pas aujourd'hui?

- Non, j'en suis désolée pour toi, mais un affreux mal de tête m'a clouée ici. Même que les deux cachets d'aspirine ne m'ont été d'aucun secours. Pas de chance pour toi!

- Bon, ça va... arrête tes insinuations. J'appelais pour avertir que je ne rentrerais pas pour souper. Puisque tu es là, le message est déjà fait. En passant, tu devrais faire attention aux aspirines. Je trouve que tu en prends un peu trop. Tu vas finir par avoir de gros problèmes...

C'est déjà fait..., a-t-elle envie de lui répondre, mais elle demande:

- Quelle sorte de problèmes?

- Je t'expliquerai une autre fois. Pour le moment, quelqu'un attend dans mon bureau.

- Bernard... Pourquoi ne viens-tu pas dîner?

- Je dois dîner avec un client ! Mais tu as l'air bizarre? Que se passe-t-il? Marc-Antoine va bien?

- Oui... Mais c'est une journée ennuyante... Laisse faire.

Elle raccroche. Elle ne va pas se ridiculiser devant lui. Il serait trop content de raconter cela à leurs amis. Cher Bernard, il réussit toujours à se défilier...et à se disculper. Bien sûr... il n'est jamais là, ce n'est jamais de sa

fautel Il s'en fiche éperdument. Non, tout est de sa faute à elle, à commencer par...

Encore une fois, il n'était pas là. Oh, il avait attisé le feu mais il n'était pas pour autant responsable de l'incendie. Tant pis pour lui! Martin avait utilisé son droit de «cuissage». Le beau Martin... le cher Martin... Lui, était toujours là. N'importe quand, elle pouvait compter sur lui. Cette fois-là, alors qu'elle était fiancée avec le fantôme de Bernard, Martin est venu. C'est Bernard lui-même qui l'avait invité. Il lui avait dit qu'il comptait sur lui pour empêcher sa Rolande de sombrer dans l'ennui. Elle se souvient: son besoin d'amour éclatait à travers chacun de ses pores comme un grand feu derrière un grillage. Martin est venu et elle n'a pas sombré dans l'ennui mais dans la plus merveilleuse nuit d'amour, à en regretter ses fiançailles. Oh, elle aurait pu tout annuler mais Martin n'était pas prêt à se mettre la «corde au cou», comme il disait. Non, Martin ne voulait surtout pas avoir d'enfant. Quelle ironie! Comme si l'enfant n'était que le fruit d'un contrat. Martin craignait les tares héréditaires. Trop de fous dans la famille! Il ne voulait pas en procréer d'autres... Blaguait-il en disant cela? Rolande l'avait toujours cru. Et si c'était vrai? Et si Marc-Antoine avait hérité des gènes maléfiques dont parlait Martin...? Pourquoi Martin lui a-t-il fait cela, s'il savait? Il aurait dû recourir à la vasectomie? Et Bernard qui n'est même pas foutu de lui faire un enfant, lui de la race des grands esprits... C'est trop injuste! Pourquoi serait-elle ainsi punie pour la seule faute qu'elle ait commise dans sa morne vie?

Encore le téléphone. Rolande se sent prise en flagrant délit, tarde à répondre. Le bruit a réveillé la bête.

- Mon dou, Francine, qu'est-ce qui se passe? Qui hurle de même?

- La télévision c't'affaire. Et veux-tu bien me dire ce que vous avez tous à appeler Francine aujourd'hui. C'est t'y sa fête?

- J'ai bien l'droit d'parler à mon p'tit fils! Il s'ennuie le pauvre enfant: sa mère n'est jamais là... Es-tu malade, toi, aujourd'hui? Encore une de ces gripes, j'suppose? Tu devrais te faire soigner... C'est pas normal...

- Encore! Veux-tu bien m'dire ce qui serait normal?

- Ce qui s'rait normal, ma fille, c'est que tu restes à la maison avec ton enfant. Bernard doit être capable de vous faire vivre! À part ça, tu travailles trop. On peut pas mener deux barques à la fois: la maison et le bureau. J'espère que Bernard t'aide au moins?

- Pauvre maman, tu ne pourras jamais t'habituer à la vie moderne. Veux-tu bien m'dire ce que j'ferais à la maison toute la journée? Te «placoter» au téléphone, peut-être? Pauvre maman! Bien sûr que Bernard m'aide quand il est là...

- Il travaille trop, lui aussi. Il faut savoir se reposer. La santé, vous l'aurez pas toujours. Tu devrais penser plus souvent à ton pauvre grand-père qui est devenu sénile à quarante ans. Il prenait les bouchées doubles, lui aussi et ça ne l'a pas avancé. Il a vieilli deux fois plus vite.

- Tu ne m'en avais jamais parlé... Es-tu certaine que c'était dû à un excès de fatigue?

- C'est ce qu'on a toujours pensé, en tout cas. Il était si vaillant, si ambitieux. À quarante ans, il avait déjà amassé une fortune. Une chance, parce qu'après...

- Mais c'est quand même pas héréditaire?

- Non, j'y pense pas, mais si tu continues à brûler la mèche par les deux bouts, ça pourrait aussi bien t'arriver. T'as bien fait de prendre congé aujourd'hui. Tu devrais le faire plus souvent... Ne va surtout pas te garrocher dans le ménage. Tiens, viens donc dîner avec Marc-Antoine?

- Oh non, maman, j'te remercie. Avec le temps qu'il fait dehors!

Voilà un superbe tableau, se dit Rolande. Des tares héréditaires des deux côtés... ce serait un miracle de s'en sortir. Et Bernard qui pigmente le tout avec ses histoires d'aspirines. Il sait pourtant bien que j'en prenais souvent durant ma grossesse, mais il a choisi aujourd'hui pour me prévenir.

Et la gardienne? Combien y a-t-il eu de gardiennes jusqu'ici? se demande-t-elle en revenant au discours de sa mère. Monique, Denise, Clémence, Marie-Jeanne, Josée et qui encore jusqu'à Francine? Elles ne sont jamais restées plus de trois mois. Pourquoi? La paye? La maison? Marc-Antoine? Elle déglutit. Si Marc-Antoine était malade depuis longtemps sans qu'elle ne s'en soit aperçue! Les gardiennes auraient-elles eu peur de passer pour débiles? Auraient-elles préféré partir en gardant l'affreux secret plutôt que de mettre en doute leur équilibre émotif?

Cela n'est plus d'aucune importance. Rolande se laisse traîner à la dérive, bouteille vide au gré des flots. Sans message et sans attente de réponse.

Personne n'entendra son S.O.S. car elle ne le lancera jamais. Non, jamais, elle ne dénoncera le petit être perdu dans son pyjama et dans son obscure généalogie. Non, elle ne veut pas qu'on le lui enlève, qu'on le place en institution, qu'on lui passe la camisole de force pour lui faire subir des électrochocs. Non, s'il le faut absolument, elle fera elle-même ce qu'il convient de faire.

Poussière réapparaît. Elle n'a rien mangé. La peur lui a coupé l'appétit. Pourquoi lui a-t-elle sauté sur le dos? Pour fuir les yeux flamboyants et se faire protéger? Rolande prend la petite chatte dans ses bras. Cette dernière tente de se dégager. Elle n'a pas pardonné à sa maîtresse le hurlement de tout à l'heure. Rolande lui tend sa soucoupe, sans plus de succès. À force de caresses, Poussière parvient à se détendre, et, peu à peu, commence à ronronner, comme libérée de ses craintes. Imperceptiblement, Rolande sent son angoisse se diluer dans la douce réconciliation. Les ronronnements du félin lui parviennent comme des paroles de réconfort après cette pénible matinée qui s'achève. Elle se laisse apprivoiser doucement. Un rayon de soleil transperce les nuages et vient s'étirer sur le plancher de la cuisine. Elle décide d'arroser les plantes comme pour renouer avec le printemps encore loin. Elle a l'impression d'avoir vécu plusieurs hivers en une seule matinée. Elle a retraversé les pires angoisses de sa vie... Elle a nourri tant de soupçons que son esprit embrouillé ne reçoit plus aucune alarme. Advienne que pourra! Quand Bernard rentrera, il prendra la situation en main, il la fera interner ou fera soigner Marc-Antoine. Chose certaine, il était bien à son bureau et ignorait même qu'elle s'était absentée pour la journée. Comme il semble hors de cause, elle pourra compter sur lui pour prendre la relève.

Des petits pas à l'étage lui rappellent les beaux jours. Marc-Antoine serait-il enfin parvenu à se débarrasser de la puissance maléfique? Elle gravit les escaliers, perplexe. Poussière la devance et se dirige nonchalamment vers la

chambre ouverte de Marc-Antoine. Un mouvement se dessine sous le lit. Vaincue, Rolande ne ressent plus la terrible peur qui la submergeait tout à l'heure. Elle pressent la délivrance. Deux lumières rampent sur le sol sans aucune animosité. De petits doigts recouverts de longues griffes glissent sur le plancher. Moins inquiétants et étrangement familiers. Enfin, le petit monstre entier jaillit, l'air victorieux.

- Marc-Antoine? demande-t-elle comme pour effacer les derniers doutes imprimés dans son esprit.

Sans souci pour elle, il commence à trépigner sur place en hurlant et rugissant. Dans un souffle court, il lance:

- Alloïne!

- Quoi?

- Alloïne! répète-t-il jubilant.

Rolande se précipite vers le store qu'elle ouvre tout grand. Des rayons de soleil se bousculent pour s'infiltrer tous ensemble entre les lamelles. C'est alors qu'elle aperçoit, sur le visage surexcité de l'enfant, d'infimes lunettes serties de minuscules lampes de poche incrustées sous de fausses paupières. Les griffes encore ajustées aux petits doigts et l'horrible mâchoire complètent la mascarade.

- Tu vas te déformer la bouche avec ça! laisse échapper Rolande.

Puis, incrédule, elle jette un coup d'oeil à sa montre-bracelet. Trente et un octobre! Halloween!!! Elle l'avait complètement oublié.

- Alloïne! entonne l'enfant fier de lui. Fancine me l'a dit. Est gentille Fancine. A m'a donné tout ça.

Il allume et éteint les petites lampes de poche qui gambadent sur les murs en rivalisant avec les rayons du soleil.

- Marc-Antoine, tu as failli me faire mourir! L'Halloween, on fête ça le soir... dehors... En tout cas, ne compte pas sur moi pour te donner des bonbons.

- Fancine m'en a donné beaucoup... beaucoup... garde.

Il lui montre l'inventaire poussiéreux sous son lit.

- Tu vas te défaire l'estomac avec tous ces bonbons! Heureusement que tu as pris ton petit déjeuner!

- A pas déjeuné. A mangé bonbons.

- Voyons, Marc-Antoine. Je ne suis pas folle. Ton assiette est vide.

- A pas DÉ JEU NÉ, articule-t-il en secouant la tête.

- Ne recommence pas, Marc-Antoine! Maman est très fatiguée! Allez, habille-toi, nous allons dîner chez grand-maman.

- Youppie! J'vas lui faire l'Alloïne!

ÉPOUSSETAGE

Elle époussette. Depuis tôt le matin, elle nettoie et range. Quel désordre! De colère, elle jette à la poubelle tout ce qui est froissé, sale et démodé. Cela dure environ une heure, le temps de se laisser gagner par la poussière, le temps de s'embourber dans les souvenirs.

Son rythme s'est ralenti. Elle regarde chaque jouet, chaque papier, chaque note et chaque photo de son enfant. Son coeur s'enlise. Comme elle aimerait ranimer ce passé envahi par la poussière !

Ce matin, il est parti en lui disant qu'il en avait assez de vivre, assez de l'école, assez de la famille. Elle regarde les jouets qui l'avaient jadis rendu heureux. Comme il était facile à satisfaire en ce temps-là ! Ses premiers cahiers d'école regorgent d'étoiles et de collants. Son écriture appliquée, ses lettres bien formées traduisent son désir de ressembler aux adultes, d'écrire et de lire comme eux. Maintenant qu'il approche de l'âge adulte, il menace de ne jamais s'y rendre.

Elle nettoie, mais ne jette plus rien. Elle a même envie de reprendre dans la corbeille ce qu'elle y a jeté. Il entrera bientôt. Elle le prendra dans ses bras et le bercera comme quand il était petit. Bien sûr, il l'enverra promener: il le fait si souvent maintenant. Mais elle le tiendra fort. Elle réunira toutes ses forces pour le retenir dans son étreinte jusqu'à ce qu'il comprenne que, pour elle, il sera toujours le petit garçon adoré et que toutes les blessures qu'il s'inflige lui déchire les entrailles à elle. Ses cris de révolte lui râpent la gorge, son refoulement l'empêche de respirer.

Mon premier dictionnaire en couleurs! Combien de temps a-t-elle passé à lui enseigner des mots? Il était si fier d'apprendre. Pourquoi veut-il tout abandonner aujourd'hui? Quelle déception son coeur d'enfant a-t-il connue pour l'éloigner ainsi de toutes les balises qu'elle avait dressées sur son chemin pour l'empêcher de s'égarer?

Elle ne peut plus continuer. Les larmes arrosent tout ce qu'elle touche. Elle va descendre à la cuisine, préparer son gâteau préféré et elle lui dira: «Je t'aime» comme elle le lui disait autrefois. Même s'il hausse les épaules, même s'il en rit aux éclats. Ça fait tellement longtemps qu'elle ne le lui a pas dit. Quand il était enfant, elle s'enquêrait souvent:

- C'est à qui le garçon?

- À maman.

Toujours à maman ou à papa, toujours à celui qui le demande. Est-ce le fait de ne plus appartenir à personne qui le rend si malheureux? Le fait de ne plus savoir si quelqu'un veut encore de lui?

Si elle s'écoutait, elle lui poserait la question aujourd'hui même car, pour elle, l'amour n'a fait que croître pendant que la poussière s'accumulait sur les étagères. Et Dieu sait comme elle s'entasse vite la poussière. Aussi vite que les secondes qui passent, aussi vite que les minutes, que les heures, que les jours et les années. Mais il n'y a pas de plumeau capable d'éliminer les traces de ce petit garçon qui a poussé dans son ventre. Son petit garçon! Son petit minet adoré! Elle aimerait l'envelopper de cette épaisse couche de souvenirs comme on recouvre un bambin de sa douillette pour le réchauffer et l'endormir.

Elle n'aurait plus besoin de mots pour lui signifier son affection. Les mots sont tellement usés qu'ils n'expriment plus rien. C'est sans doute pour cela qu'il n'aime plus l'école: depuis qu'il a découvert que les mots ont été vidés de leur sens, il s'est mis à douter de tous ceux qu'on lui a déjà dits et répétés machinalement à l'occasion des fêtes et à son anniversaire. Ne croyant plus aux mots, il a choisi de ne croire en rien. Comme elle aimerait reprendre le dictionnaire et le remplir de mots vrais. Il y retrouverait sûrement le goût de vivre.

Ah ! et puis, il n'y a pas que les mots de coupables, il y a aussi les gestes qui perdent leur sens avec l'usage. Tout petit, un sourire ou une caresse suffisait pour le rendre heureux. Aujourd'hui, les témoignages d'affection lui paraissent théâtraux. De la comédie, suppose-t-il. Des artifices pour le retenir.

Peut-être que si elle avait laissé la poussière croître sur toute chose, il aurait pu croire que la vérité se trouvait toujours en-dessous. Que tout n'avait pas été inventé après coup pour l'acheter, pour abuser de sa confiance et de son aide... Si elle le pouvait, elle reprendrait tous les particules et les reposerait sur les souvenirs pour leur redonner l'authenticité d'autrefois. Il saurait ainsi, que n'importe quand, il n'aura qu'à soulever le voile de poussière pour y retrouver intacte l'amour de sa mère, de son père, de ses oncles et tantes, de tous ceux qui ont bercé son enfance. Intacts les gestes et les mots.

Sa pensée dérive. Si elle était morte alors qu'il était tout petit, il n'aurait jamais douté de ses sentiments. Pour ne pas altérer le souvenir, faut-il l'enterrer six pieds sous terre? L'authenticité des choses et des gens dépend-elle de l'épaisseur de la couche de poussière sous laquelle ils sont enfouis? Et pourtant, la lumière n'a jamais réussi à altérer son amour maternel. Au contraire, elle l'a fait fleurir et croître. Le problème réside sans doute dans le changement. L'enfant ne reconnaît plus les sentiments maternels dans leurs

nouvelles ramifications. La maman-gâteau, la maman-bisou est devenue maman-conseils, maman-recommandations de toutes sortes. Elle a tellement peur qu'il fasse des faux pas, quand il se tient loin d'elle! Tellement peur d'apprendre qu'il a trébuché ou se trouve dans une situation sans issue. C'est plus fort qu'elle.

- Ne fais pas cela! Ne va pas à tel endroit! Cesse de te tenir avec ces petits voyous ! Comme si ces petits voyous eux-mêmes n'étaient pas de petits garçons qui ont grandi.

Elle veut tout filtrer, tout aseptiser pour le protéger. Mais l'enfant qui a grandi interprète à sa manière.

- Tu es un maladroit, un inconscient et un naïf!

Et il déteste la femme qui le juge ainsi, la femme qui n'a aucune confiance en lui et qui le prend pour un handicapé quand il est convaincu de pouvoir marcher tout seul. Il s'éloigne et se referme de plus en plus pour échapper au giron maternel qui continue à l'aspirer.

Elle entend claquer la porte ! Ça y est. Il est revenu. Elle n'a pas eu le temps de préparer le gâteau et elle sait qu'elle n'osera pas le prendre dans ses bras. Il déteste les mélodrames. Cependant, il a l'air plus serein, comme s'il avait entendu ses réflexions. Il reprend son *Premier dictionnaire en couleurs* qu'elle vient de ranger dans une boîte et le feuillette quelques instants. Elle ne sait pas sur quel mot il s'est arrêté quand il commence :

- Dans votre temps, vous pouviez compter sur quelque chose. Vous aviez des recettes pour réussir. Nous, on doit les inventer. J'aurais voulu faire comme papa : trouver un emploi, épouser une fille et avoir des enfants. Aujourd'hui, je fais rire de moi quand j'en parle. L'emploi, il faut se l'inventer, avec les filles il ne faut pas croire à l'éternité, et les enfants, ça signifie pension alimentaire à payer un jour ou l'autre. Tu crois qu'avec ça, on a le goût d'aller de l'avant ?

Comme elle aimerait en ce moment lui raconter une histoire qui effacerait celle qu'il vient de débiter. Elle le sent inquiet, presque effrayé et elle ne sait plus comment le rassurer.

- C'est vrai, il n'y a plus de recettes et même si on les avait conservées, vous n'en voudriez pas. Des recettes c'est bon pour ceux qui ne savent pas inventer et pour ceux qui doivent trouver mille façons d'apprêter les mêmes mets. Les recettes qu'on vous donnerait vous empêcheraient d'utiliser des milliers de nouveaux ingrédients. Va, fouille dans mon livret, tu y trouveras le gâteau au chocolat. C'est ce que j'ai de mieux à t'offrir.

Il a trouvé la recette, fait le gâteau et ajouté des cerises en plein milieu. C'était délicieux !

Dans l'temps, on avait les recettes. Aujourd'hui vous avez les provisions.

MON BÉBÉ

- Tu n'vas pas à la messe!

- Non, j'berce mon bébé!

Il cherche un moyen de m'éloigner afin de s'emparer du bébé et l'échanger pour un plus grand comme il l'a fait avec les autres. Mais cette fois, je ne me laisserai pas faire. Jamais je ne le laisserai seul avec mon p'tit Carl! Il prétend que c'est le bébé qui nous empêche de vivre et de sortir. Quand il vient quelqu'un à la maison, il ne le présente jamais. On dirait qu'il en a honte. Il ne veut pas que je le sorte de ma chambre. Pour les autres enfants, c'était différent. Il était fier de montrer leur transformation. Transformation mon oeill! Il les a tous échangés les uns après les autres jusqu'à ce qu'il n'en reste plus un seul. Mais j'ai r'trouvé mon p'tit Carl. Oui, je l'ai r'trouvé et personne ne me le r'prendra.

«Voyez comme il a grandi!» disait-il! Et moi, l'innocente, j'acquiesçais. C'est beaucoup plus tard que j'ai compris. Quand je me suis retrouvée seule avec cet homme. Il aurait voulu que je le berce à son tour. J'en suis sûre. Il n'arrêtait pas de me tourner autour et de se frôler à ma jupe. «Astheure, disait-il en se frottant les mains, on va penser à nous autres. On va se gâter, tous les deux ma belle biche.» C'est pour ça qu'il s'est débarrassé des petits. Je n'savais pas qu'il était aussi intelligent. Il a monté son coup p'tit à p'tit. J'me suis faite avoir à trois reprises mais, la dernière fois, j'ai commencé à avoir des soupçons. Quand il est arrivé avec un grand dada qui voulait se faire passer pour mon p'tit Carl, j'ai aussitôt deviné. J'suis quand même pas folle même s'il dit que j'ai

perdu la notion du temps, que j'ai la maladie de La Zimère. J'la connais même pas, c'te femme-là, j'peux pas avoir attrapé sa maladie !

Les gens sont bien méchants. Ils ont des milliers de tours dans leurs sacs. Quand le bébé sort de nos entrailles, ils nous laissent le nourrir et le bercer jusqu'à ce qu'il devienne beau comme un cœur. Ensuite, ils trouvent toutes sortes de prétextes pour le prendre dans leurs bras afin qu'il s'habitue doucement et, dès qu'on a le dos tourné, ils s'éloignent avec lui. On ne soupçonne rien au début, occupées qu'on est à toutes sortes d'autres tâches, comme la cuisine et le ménage. On ne peut pas avoir les yeux partout et ils en profitent.

C'est comme ça qu'il m'a eue. Lui ou quelqu'un d'autre mais il devait sûrement y être pour quelque chose. Il devait profiter de mes heures de sommeil pour effectuer les transactions. En peu de temps, je me suis retrouvée avec un bébé qui commençait déjà à marcher, puis il l'a remplacé par un enfant de maternelle et ainsi de suite jusqu'à ce que... J'en frissonne rien qu'à y penser ! Imaginez-vous qu'il est arrivé avec un grand tarla dont la barbe était longue de six mois. Sitôt entré, il est venu s'accrocher à ma jupe en voulant se faire passer pour mon p'tit Carl ! Heureusement que j'avais gardé la photo ! Je la lui ai mis sous le nez : «Mon p'tit Carl, c'est lui et personne d'autre». J'pense qu'il est resté bête : quand il est reparti, il avait la mine basse.

Toujours le même scénario. C'est comme ça que j'ai perdu tous mes enfants ! Je n'avais pas le temps de les surveiller. Il avait beau jeu. Il les amenait à tous les matins en promettant de les ramener le soir. Les enfants se ressemblent tous un peu...et j'étais si occupée dans ce temps-là. Je ne voyais que la tâche à accomplir : le magasinage, le lavage, le ménage, l'époussetage, le raccommodage, le repassage et tous les autres occupations qui se terminent en «nage» comme pour nous faire avancer en âge. Je n'avais plus de yeux pour mes

enfants. Rien que des mains qui leur donnaient à manger, les habillaient, leur cousaient des vêtements, les bordaient.

Pauvre André! Je le regarde qui s'éloigne. Il a l'air fatigué. Faut dire que je n'ai plus beaucoup de temps pour l'aider. Je m'occupe du petit. Cet enfant a l'air chétif: il ne mange pas. J'ai beau lui tendre la cuiller trois fois par jour, il refuse d'ouvrir la bouche. Et sa couche est toujours propre. On dirait qu'il ne veut pas trop déranger. C'est comme s'il avait compris ce qui était arrivé aux autres et qu'il avait peur de subir le même sort. Pauvre petit! Même s'il ne mouille pas sa couche, je la change quand même comme je l'ai toujours fait pour les autres.

Et je l'berce à longueur de journée. J'ai abandonné toutes les autres tâches pour m'occuper de lui. J'prends même plus l'temps de m'habiller et j'mange en vitesse en le tenant dans mes bras. Et plus question de le laisser dormir seul dans son grand lit. Il dort à côté de moi. Comme ça j'peux l'surveiller jour et nuit. Et c'est bien ce que j'pensais : il ne change pas. C'est toujours mon p'tit Carl. Ils n'ont pas réussi à s'emparer de celui-là.

Je l'ai tellement désiré. Le temps était devenu si long depuis qu'on m'avait enlevé mes autres enfants pour les remplacer par des barbus qui n'arrêtent pas de miauler «maman» par ci, «maman» par là comme l'a toujours fait André. Pauvre lui, y pense que j'ai pas compris son jeu. Depuis que j'ai arrêté de courir comme une éreintée, j'vois tout c'qui se passe.

Mon p'tit Carl est le seul à ne pas m'appeler «maman» mais moi j'sais qu'il est mon bébé. Le seul qu'il me reste! Jamais, je ne l'abandonnerai. Un enfant qui est toujours avec sa maman ne change pas. Le temps qu'on lui donne lui évite d'utiliser le sien. Mais pour cela, il faut toujours le bercer car si on le laisse poser un pied sur le sol, c'est fini. Il se trouve toujours quelqu'un pour

venir le chercher. Un bébé que l'on dépose par terre, c'est un bébé abandonné, un petit être à la merci des cambrioleurs. N'importe qui peut le prendre.

Un bébé que l'on berce n'a peut-être pas besoin de manger ? Faudrait que j'demande au médecin. Quand j'en parle à André, il hausse les épaules. J'pense qu'il est jaloux ! Il voudrait que j'le berce à son tour mais je n'ai pas de temps à lui consacrer. Si je lui en donnais, mon bébé serait contraint à utiliser le sien et à vieillir. À vieillir ? C'est de cette façon qu'ils essaient d'expliquer les enlèvements.

J'en frémis rien qu'à y penser. Ah si les mères pouvaient se réveiller ! Elles ne se rendent pas compte de la menace qui pèse sur leurs petits. Comme je voudrais les mettre en garde. Mais, si je le faisais, il en profiterait pour kidnapper mon p'tit Carl. Une fois, pendant que je parlais au téléphone avec une de ces pauvres mères qui venait de s'apercevoir qu'on lui avait subtilisé son enfant, j'ai vu André s'approcher sournoisement. D'un geste brusque, il a tiré sur le bébé. Heureusement que j'étais prévenue. J'ai lâché aussitôt le téléphone et j'ai serré mon p'tit Carl de toutes mes forces. Le mécréant a bien été obligé d'abandonner.

C'est comme ça que ça s'produit. La femme au téléphone me disait qu'elle ne reconnaissait plus son p'tit gars. Il était devenu hargneux, détestable. J'ai tout de suite compris qu'il lui était arrivé la même chose qu'à moi. On avait échangé son enfant et, quand elle s'en est aperçu, il était déjà trop tard. Mais la pauvre femme s'entête à croire qu'il a simplement vieilli, comme ils disent. Mais moi, j'sais que ça s'peut pas.

J'vous mens pas : ces gens-là sont très subtils. Ils remplacent graduellement nos enfants par d'autres toujours plus vieux. Si on n'y fait pas attention, on se retrouve face à face avec des barbus qui essaient de vous

convaincre qu'ils sont vos enfants pour j'ne sais quelle raison. L'héritage, peut-être? Ou bien ils veulent qu'on les nourrisse et qu'on les garde dans not'maison. Comme si on pouvait bercer des hommes deux fois plus grands et trois fois plus lourds que nous! Comme si on avait pu un jour les porter dans notre ventre! La farce est si grossière que je ne comprends pas pourquoi personne avant moi ne s'est douté de quelque chose.

De ma fenêtre, j'assiste à tant de drames. Pendant que je berce mon p'tit ange, des hommes partent avec le nourrisson qu'ils ont arraché des mains de leur mère pour les amener je ne sais où et en faire l'échange. Un peu plus tard, la pauvre femme part à son tour à bout de souffle pour essayer de trouver son poupon et je la vois revenir toute abattue vers la fin de la journée. Souvent, elle ne l'a pas encore trouvé et quelquefois elle revient avec un bébé qu'elle croit être le sien. Mais peut-on en être sûr? D'autres fois, c'est le mari qui revient avec un marmot et la pauvre femme fatiguée pour avoir couru toute la journée ne prend pas le temps de vérifier si c'est vraiment le sien. Puis, au bout de quelques mois, elle se rend compte que les vêtements ne font plus, que le p'tit a changé de tout au tout. Qu'on l'a substitué, remplacé par un garçonnet ou une fillette qui refusent de se laisser cajoler. C'est normal : eux savent qu'elle n'est pas leur mère.

C'est bien connu. Les familles d'adoption veulent des bébés de plus en plus jeunes. Et pour les rites sataniques, on veut encore des nouveau-nés! Faut bien les trouver quelque part !

- Dors, mon petit. Jamais je ne t'abandonnerai. Jamais je ne le laisserai te toucher.

C'est par hasard que j'ai r'trouvé mon p'tit Carl. Je marchais en réfléchissant à la cruauté du monde et à ce dont je viens de vous parler quand

je l'ai vu. C'est un miracle du ciel. J'ai aperçu un carrosse abandonné. Ils avaient dû l'oublier. J'ai regardé et, bonté divine, j'ai tout d'suite reconnu mon p'tit. Autant vous dire que j'n'ai pas perdu une minute. Je l'ai pris dans mes bras et j'ai couru, couru, couru, jusqu'à la maison. André voulait que je le ramène. Il disait que c'était pas un bébé. Rien qu'une poupée. J'suis sûre qu'il avait oublié mais moi, j'ai ma photo et j'ai vérifié. C'est vraiment mon p'tit Carl tel qu'on me l'a sorti du ventre.

LES AMULETTES

J'arrache les aiguilles des montres et je fracasse les horloges. On m'a volé du temps et je dois le récupérer. Je vais à contresens des aiguilles. J'escalade les secondes, les minutes, les heures, les jours. J'apprends la marche à reculons pour repérer les souvenirs. Ça y est, j'approche. C'est au prochain tournant, juste un peu plus tôt. Je recule encore et plouff je baigne dans la joie des retrouvailles : les accolades, les rires, les sourires, les confidences, les mots...

Je débobine le passé. Ce n'est pas possible d'avoir connu tant de joies et de n'en avoir fait aucune provision. Si j'avais su qu'il partirait si vite, j'aurais passé chaque seconde à le bercer et à le cajoler. J'aurais résisté à la routine qui ternit les sentiments. J'aurais fait reluire chacune de mes phrases pour mieux éclairer mes pensées. Quelques traces de boue remontent à la surface : les sautes d'humeur, les cris, les entêtements... J'essuie ces taches avec le torchon des excuses : il devait être si malheureux.

Je me hisse au banc des accusés:

- Accusée, levez-vous! Le tribunal vous recommande des examens psychiatriques avant de subir votre procès pour négligence affective. La cour considère que vous n'êtes pas tout à fait responsable de vos actes. Dans cette institution, vous aurez l'occasion de réfléchir aux effets dangereux de vos discours. Vous avez privé cet enfant de toutes les illusions auxquelles il avait droit en leur substituant les vôtres. Il en a perdu le goût de vivre...

Penché sur le parapet du pont tel un oiseau de proie, il attend quelque chose. Mais quoi? Certainement pas une autre proie. D'ailleurs, il n'a jamais eu l'instinct du chasseur, ce qui l'aurait peut-être sauvé. Mais, pour chaque chasseur, il faut un chassé et il refuse l'un et l'autre. Non, il ne leur causera ni cette peine, ni cette joie. Il partira de lui-même en leur laissant sa part du gâteau. Il ne fera pas comme ces pauvres bêtes qui, pour éviter de mourir de faim, se font prendre à l'appât.

Mais qu'attend-il au juste? Dans ses poches, il a empilé toutes ses amulettes : reliques, médailles, pattes de lapin, fers à cheval, cornes d'abondance et même son billet de loterie. Bref, tout ce qui jusqu'ici lui avait fait miroiter un monde meilleur.

L'ange gardien tarde à venir. Une autre foutaise qu'on lui a fait avaler durant son enfance pour le contraindre à espérer. Le super héros spirituel se retrouvera bientôt en chômage. S'il avait su que le rôle de cet ange consistait à lui faire purger sa peine de vie jusqu'au bout, Jérôme lui aurait faussé compagnie dès le début. Il n'aurait pas passé seize ans à troquer ses rêves pour des cauchemars.

Des illusions, il en avait eues. Pas plus tard qu'hier, il a cru que sa mère le retiendrait quand il lui a parlé de son projet. Au contraire, elle s'est mise dans une colère folle, lui disant carrément d'aller se pendre s'il n'était pas content. Mais la pendaison constitue une suite trop logique à la vie carcérale. Non, il préfère jouer le rôle du « prisonnier de Londres » qui, dans la chanson, s'est jeté à la mer pour échapper à la mort. Lui, le ferait, petite nuance, pour échapper à la vie. Innocent, il ne peut logiquement accepter la pendaison. Il ne convient pas davantage de pénaliser sa mère qui, après l'avoir mis au monde, l'a tenu emmailloté dans le mensonge depuis sa naissance. Ah! les beaux

contes! Le beau prince sans princesse! Il n'est que le pantin d'une bande dessinée, un Fred Caillou égaré dans la machine à explorer le temps.

D'un mouvement brusque, Jérôme vide ses poches. Les objets fétiches font des ronds dans l'eau et s'enfoncent comme l'ont toujours fait ses espoirs. Son corps frémit sur le parapet. Il a hâte que vienne son tour. Encore quelques minutes de réflexion et il ira rejoindre ses chimères. N'a-t-il pas toujours été lui-même qu'un fétiche pour ceux qui ont cru en la réussite de ses études, en ses performances sportives, en ses dons artistiques? Il leur offrira un petit deuil bien orchestré, avec de fausses larmes et un cadavre méconnaissable. Ils répliqueront par de gros bouquets de fleurs aux tiges coupées : brillant symbole. Une amulette! La trajectoire de sa vie a toujours été inversement proportionnelle aux rêves de ses parents!

Quelques petites illusions s'étaient parfois ranimées au contact de l'alcool et de la drogue. Des tisons maintenant bien éteints! Cette réflexion le rend frileux. Il a froid aux os sur ce palier qui lui donne l'impression de dominer encore quelque chose. Il se laisse envahir par la chair de poule. «Pas surprenant quand on est une poule mouillée!» se dit-il. Je serai d'ailleurs bien mouillé tout à l'heure en sautant du pont.

Un rire glacial l'enserme: il est plein d'esprit aujourd'hui. Avant de mourir, son cerveau veut démontrer son savoir-faire. S'il s'était révélé aussi alerte lors des derniers examens, il n'en serait sans doute pas à frissonner devant la mort. Il serait redevenu le talisman de ses parents, le fétiche des belles filles du collègue qui choisissent leurs fréquentations.

Voici le moment venu de rejoindre ses amulettes. Pour se donner du courage, il se persuade qu'il est devenu un champion olympique. Un beau leurre, encore une fois. Champion! Il ne s'est même pas classé parmi les cinq

premiers. Cette fois, il leur prouvera sa compétence. Jusqu'à la mort, il nagera. Il aurait dû garder sa petite relique de Saint-André, au cas où.

Le parapet lui servira de bloc de départ. Aucun concurrent. Il prendra toute la place. Il sera son seul juge, son seul arbitre. Il plongera en position «groupée» pour parodier sa vie intra-utérine. Ensuite, il effectuera plusieurs mètres en crawl, suivi d'un virage sur le dos pour récupérer ses forces. Ni virage-culbute, ni virage de brasse. D'où il va, on ne revient jamais. Il se rendra le plus loin possible, faisant alterner le «crawl», la brasse, la nage sur le dos ou sur le côté, de même que la nage sur place. Aucun chronométrateur ne mesurera sa vitesse. 1... 2... 3... C'est parti...

Notre champion ne sait pas combien de kilomètres il a déjà franchi, mais à voir la position du soleil, voilà un bon moment que le signal du départ a sonné. La fatigue et l'opacité de l'eau du fleuve sont probablement à l'origine du trouble de sa vue : une petite île semblable à une marmotte, avec sa terre rouge au creux de la gorge, s'avance vers lui, à la brasse. À moins que ce ne soit son ange gardien déguisé en marmotte géante qui soit venu l'aider à reprendre son souffle. Il l'agrippe : son dos rugueux n'a pas le lustre de la fourrure ni la chaleur d'une robe de lumière. C'est bien une petite île venue à son secours. Une petite île émergée pour lui tout seul, à la frontière de deux mondes. Son poste de douane.

Mentalement, il évalue que la dimension de son île ne dépasse pas celle de la maison de ses parents. Mais vide, disponible, accueillante et silencieuse. Chez elle, il ne se sentira pas de trop même s'il présume qu'à marée haute, il devra se maintenir dans son centre pour ne pas être rejeté à la mer. Il habitera enfin une arche à sa mesure.

À l'heure qu'il est, tout le monde doit le croire mort. Il a laissé une note signifiant son désir d'en finir avec la vie. Son intention avait bel et bien été d'échapper à la cellule carcérale de sa maison (champ de bataille), de ses amis (faux rejets) et de son école (tour d'injustice). S'il avait pu résister à ce petit morceau de terre qui le regardait comme une marmotte apeurée, il serait effectivement mort à bout de souffle. Mais il a été séduit, secouru par son île, fille du geôlier...

Le début de la fin ou la fin du début? Il échappera désormais à toute signalisation, à tous les codes. «Terre! Terre!» clame-t-il en imitant Christophe Colomb. Une île à sa mesure, son Ève. Il ne lui reste plus qu'un seul regret: ne pas être mort pour assister à son service et lire les remords dans leurs pensées... Le remords de sa mort! Ah les mots...

Il croit entendre sa mère et doit bien admettre qu'elle avait raison. La vie après la mort, s'il en est bien rendu là, semble de bon augure. Il enlace son île avec ferveur. Jamais il n'a connu autant de plaisir tactile. Les amulettes l'ont conduit à bon port.

- Continuez, encourage le psychiatre.

- Oui, il me l'a toujours reproché. Je pensais que les mots suffiraient pour le maintenir en vie. Les conseils, les remontrances... les ordres... Comme ils étaient faciles à dire, les mots épurés de douleurs. Les beaux discours rassurants sur la gentille dame blanche qui viendrait nous délester de nos soucis et de nos souffrances. Je pouvais lui servir tant de données érudites sur

la vie après la mort, sur le recommencement. Les témoignages sur la mort clinique, je les avais tous connus, tous vécus, sinon tous expérimentés. Ah oui, j'étais habitée par cette lumière émergeant du tunnel, confondue avec elle dans ma certitude.

Parfois, mes discours se teintaient de colère, voire de mépris. Comment pouvait-on s'accrocher avec autant de ténacité à cette vie absurde, enracinée dans le matériel comme un arbre planté dans le béton? Pleurer un mort équivalait à jalouser son bonheur.

Des mots! Des mots! Si faciles à dire et si imperméables au malheur! Désormais, vous pouvez répéter mes discours dans toute leur éloquence, ils retombent comme des cailloux au fond de l'eau. La mort de cet enfant me glace le sang. Je m'enterre et me décompose jour après jour. Aucun signe de la lumière promise au bout du tunnel! Suis-je plus morte que lui-même pour ne déboucher nulle part? Je tâtonne mais ne perçois rien. Aucune lumière, aucune sensation d'apesanteur.

Et pourtant, je disais à ma mère devenue veuve: «Mais voyons donc, sortez de votre trou...» J'ai tant dit que désormais plus aucune parole ne m'atteint. Ni consolation, ni réprimande, ni sympathie. Et c'est avec cette laisse-là que je l'ai conduit à la mort...

J'étais l'une des rares vierges folles à posséder encore le plein d'huile dans sa lampe : une fulgurante illusion. Depuis qu'elle s'est éteinte, je ne retrouve plus aucune syllabe signifiante. Et que sont les gestes sans la motivation de la parole? Des mouvements mécaniques, robotiques, artificiels.

Que faites-vous là devant moi? Qui êtes-vous? Vous dites que je devrai assumer cette mort comme si je ne l'avais pas déjà assimilée au point qu'elle ne se distingue plus de moi.

Je ne connais personne ici. Depuis l'événement, j'ai échoué ailleurs... Les mots... Ah les mots! Malgré moi, je tente encore de les déraciner, de les apprivoiser, de m'y accrocher. Une vieille habitude sans doute. Dès que j'en saisis un, il se décompose et tombe en pourriture à mes pieds. Les mots! Je croyais qu'ils pouvaient guérir tous les maux comme s'ils devaient payer une redevance à leurs homonymes. Qui donc m'a leurré depuis mon enfance? Qui donc m'a fait croire en leurs pouvoirs surnaturels? «Je quitte la cellule carcérale», a-t-il écrit. Et moi, j'y entre.

- Je vous condamne à mourir étranglée par vos propres paroles.

- Je vous en prie, monsieur le juge. Je préférerais la pendaison.

URGENCE

Minuit! Comme d'habitude, il grimpera les marches du balcon et ouvrira la porte. Il se rendra dans la cuisine pour boire un verre de lait et dévorer un gâteau ou quelques biscuits avant d'aller se coucher, à moins d'ouvrir la télé pour écouter le film de minuit. Elle entendra les portes s'ouvrir et se fermer les unes après les autres. Pour un gars de dix-huit ans, il était assez raisonnable : il dépassait rarement l'heure convenue.

Auparavant, elle ne pouvait pas s'endormir avant son retour. Elle fixait l'horloge et s'impatientait de la voir grignoter les secondes à pas de souris. Si cela avait pu influencer le temps, elle aurait poussé la petite aiguille jusqu'à la barre de minuit pour presser son fils à rentrer à la maison pour qu'elle puisse enfin s'abandonner au sommeil. C'était là une hypothèse farfelue que son esprit fatigué formulait entre les piquets qu'elle plantait, plantait, plantait...

Le jour de ses dix-huit ans, elle avait eu une longue conversation avec lui. Il devenait majeur et responsable. Elle n'avait plus à s'inquiéter pour lui. Il savait se défendre et connaissait son adresse par coeur. De plus, il pouvait toujours téléphoner s'il advenait quelque chose. Sinon, en cas d'accident, ce sont les policiers ou l'hôpital qui l'avertirait. Elle prit donc l'habitude de dormir avec le téléphone à ses côtés.

S'étant assoupie, elle ne l'avait pas entendu entrer. Il marchait et parlait à voix basse au rez-de-chaussée. Sans doute avait-il invité un ami ou une amie à écouter le film avec lui. Ça lui arrivait quelquefois. Ils faisaient sauter du Pop Corn au micro-ondes et s'affalaient sur le divan. Au matin, elle gueulait contre les grains de maïs qui traînaient dans le salon avec les verres de coca ou une bouteille de bière jamais totalement vide car il trouvait le fond amer. Un jour

elle lui avait dit : «Tu ne vas jamais au fond de rien. Pas même de ta bouteille de bière». Il l'avait regardé avec une sorte de mépris condescendant avant d'ajouter : «Au fond de quoi, peut-on aller aujourd'hui? Vous avez vidé toutes les tirelires, vous les <baby boomers>».

Elle n'avait pas le goût de se réveiller totalement. Sinon, elle irait vérifier l'heure mais à quoi bon puisqu'il était rentré, puisqu'elle l'entendait marcher et parler en bas. Qu'avaient-ils donc à marmonner ainsi? Ils avaient l'air de se disputer. L'idée lui vint d'aller voir mais elle savait qu'en se levant elle chasserait définitivement le sommeil et c'était si bon cette chaleur des draps trempés de rêve. Si, au début de la nuit, elle avait souvent l'impression que son matelas était bourré d'acariens, quelques heures de sommeil les chassait complètement. Elle devait s'adapter aux excréments de ces affreuses bestioles microscopiques dont on avait parlé dans le journal de samedi dernier. Si elle se levait, ils en profiteraient pour envahir de nouveau ses draps, ses oreillers, sa robe de nuit, sa chevelure, tout son corps et elle ne pourrait plus se rendormir avant le petit matin.

Que signifiait ce va-et-vient au rez-de-chaussée ? Ils semblaient se disputer. Son fils avait-il contracté une dette envers quelqu'un ? Une dette de drogue? L'inquiétude creusa un tunnel dans son cœur de mère. Il avait déjà consommé. Il avait même déjà subi une «overdose». Pour éviter qu'il se procure des produits toxiques, elle ne lui donnait jamais d'argent sans réclamer de reçus pour les dépenses. Comment pourrait-il acquitter ses dettes?

Elle chassa cette inquiétude. Elle devait lui faire confiance. Il entrait toujours à des heures raisonnables, suivait assidûment ses cours au cégep. La drogue, c'était un «trip» d'adolescent.

Enfin, elle entendit la porte s'ouvrir. Son ami ou sa copine (le murmure ne lui permettait pas de distinguer s'il s'agissait d'une voix de fille ou d'une voix de garçon) devait se retirer. «Tant mieux!» se dit-elle inquiète pour le retour du sommeil. Déjà les acariens avaient commencé à effleurer sa peau. Derrière l'oreille, sur les tempes, derrière les genoux, entre les cuisses. Ils préparaient leur plan d'attaque.

Qu'attendaient-ils pour refermer la porte ? Le courant d'air montait l'escalier jusqu'à sa chambre. Elle avait l'impression que son fils voulait presser l'autre de partir mais que celui-ci insistait pour rester. Peut-être était-il en fugue et avait-il peur de se retrouver dehors pour la nuit? Elle allait quitter son lit, quand le téléphone sonna. Du coup, les acariens prirent la fuite. Elle sursauta comme si l'appareil avait été accroché au plafond. Enfin, elle saisit le combiné et d'une voix chargée de tous les deuils qui l'avaient jusqu'ici éveillée dans la nuit, elle articula un faible : «Oui» avant de pousser un cri démentiel. Son fils venait d'être admis à l'Urgence. Incrédule, elle jeta un coup d'œil par la fenêtre et vit un camion démarrer en trombe.

LA TACHE DE CONFITURE

Inutile de la raconter mot à mot: Violette n'était rien qu'un petit atome crochu dans l'univers cosmique. Elle aurait probablement passé inaperçue si une enveloppe corporelle n'était venue adhérer à son noyau, l'empêchant de flotter librement dans l'espace.

Elle n'avait jamais suscité aucun intérêt, pas même celui de ses parents qui avaient attendu la longue période d'un an pour l'étiqueter: faible d'esprit. Déjà, à cet âge, elle manifestait un retard marqué sur les autres enfants: incapacité de placer un pied devant l'autre sans tomber sur son derrière mouillé.

Aussi, dès qu'elle eut appris à se tenir debout et à vaquer seule à sa toilette, la famille décida que ce tas de chair propre pourrait au moins servir de torchon. Le temps consacré à apprendre ces rudiments de la vie en avait fait une experte en la matière: elle marchait sans compter ses pas et frottait tout ce qui se trouvait sur son passage. Elle possédait le don de faire briller n'importe quoi, sauf, évidemment, les notes du bulletin! Celles-là ne brillaient que par leur nullité.

On aurait pu oublier son nom, son rang dans la famille, son sexe, son âge, son niveau scolaire, sa religion, sa nationalité... Elle n'aurait pas contesté, ne demandant rien de plus que de s'effacer comme un enregistrement raté sur la grande bobine de l'humanité. Elle disperserait volontiers chacune des cellules de son corps comme elle tentait d'éliminer les poussières du bout de son plumeau. Avec un entêtement puéril! Comme si chaque particule devenait son pire ennemi!

Une autre manière de soulager le monde de son existence aurait été de se dissoudre avec les molécules d'eau et de disparaître dans les tuyaux d'égout en même temps que l'eau de son bain ou encore de se réfugier dans les bulles de savon ou dans la vapeur. Concentrée tout entière dans les pellicules qui se détachaient de ses cheveux!

Pendant que les autres jeunes filles de son âge se réjouissaient de grandir, elle s'alarmait du progrès dimensionnel de son corps qui, au lieu de se désintégrer comme un noyau mal formé, s'étendait de plus en plus, rendant impossible son projet d'anéantissement.

Elle fuyait le miroir, craignant de se dédoubler en s'y mirant. Une logique toute particulière vint alors la reconforter: n'étant rien, elle ne pouvait rien refléter. On l'avait si souvent traitée de moins que rien! Longtemps, à l'âge où commencent les premières préoccupations existentielles, elle s'était demandé à quoi pouvait ressembler une moins que rien. Puis, comme d'autres pensent à devenir quelqu'un, elle se mit à rêver de devenir le plus authentique et le plus total rien que l'on puisse s'imaginer. De n'avoir jamais appris à rire, à jouer, à parler et à pleurer suffisait-il pour en faire une abstraction? Elle s'appliquerait désormais à ne plus penser, à chasser les idées noires qui hantaient son cerveau fantôme.

Mais, pour chasser les idées noires, il lui fallait un esprit clair. Il vint en la personne de Réjean. Un bien grand mystère que ce garçon! Dépourvu de jugement au dire des uns, philanthrope selon les autres, impossible à définir pour Violette qui craignait qu'il ne s'enfuit comme il était venu. Qu'avait-il donc perçu en elle pour en faire sa compagne? Le rien qui ferait de lui une entité absolu? Le rien qui lui permettrait de se reproduire sans compromission?

Incapable de comprendre les matières scolaires, Violette prenait plaisir à crever son orgueil comme on crève un bouton prurigineux.

Pourtant, à l'âge où l'on devient femme, c'est-à-dire capable de se multiplier en se divisant (en devenant la moitié de l'autre), Violette, désormais convaincue de l'absurdité des mathématiques, se multiplia par quatre sans parvenir à se fondre dans l'autre. Elle généra quatre petits dieux: illustrations parfaites de Réjean!

Afin de ne pas ternir leur éclat, elle s'effaça derrière eux. Elle fuyait le photographe comme elle avait jadis fui le miroir. Sans rouspéter, Réjean se plia donc à toutes les séances de photographies familiales. Si elle l'avait pu, Violette aurait fait circuler ces photographies dans tous les foyers, tant elle était fière de sa famille. Elle faillit même en oublier sa nullité. Chaque fois qu'on la réclamait et Dieu sait qu'avec quatre enfants, cela se produisait souvent, Violette refaisait surface. Chaque appel résonnait dans son cœur comme un témoignage de son importance. Mais elle était sensible et les enfants, précoces. Elle se rendit compte qu'ils se servaient d'elle comme ses parents l'avaient toujours fait avant eux.

Elle admirait de plus en plus Réjean car elle avait compris qu'il était devenu quelqu'un de tellement bien qu'il avait préféré se lier avec une nullité comme elle, afin de ne pas provoquer des conflits de personnalité. Il avait de l'intelligence pour deux, du savoir-faire et du savoir-dire qui l'estomaquaient. Avec cet homme, Violette pouvait cesser d'exister: il vivait et pensait pour eux.

Le corps de Violette ne serait-il jamais qu'un grand tunnel conduisant à la vie, une issue de secours pour les esprits qui désirent se réincarner, une porte qui, devenue inutile, doit être condamnée?

Elle se condamna donc à n'exister que pour eux, continuant à nettoyer, à astiquer, à chasser les microbes qui menacent la vie précieuse des rejetons. Comme elle appréhendait le jour où elle devrait les assister dans les devoirs et les leçons du primaire! Comment s'atteler à une telle tâche sans dévoiler son ignorance? En se dépassant, en travaillant jour et nuit, s'il le fallait. Depuis ses premiers pas, Violette n'avait jamais appris à reculer. Elle les accompagnerait donc jusqu'au secondaire. Ensuite, ils pourront continuer seul.

Dès la troisième année scolaire, les petits la dépassaient déjà. Ils rectifiaient ses erreurs et les dénonçaient en s'esclaffant. Elle n'était pas folle au point d'ignorer ce rire qui lui sautait à la figure et la mordait d'autant plus fort et d'une façon d'autant plus cruelle que les regards s'étaient multipliés en même temps que les enfants. Après avoir tant fui le miroir et la photographie, elle se voyait à travers quatre paires d'yeux attristés, méprisants, moqueurs ou accusateurs.

La reine du foyer agonisait avec tous ses rêves. La reine du foyer voyait son trône rongé et son sceptre souillé. La reine du foyer aurait voulu sortir, courir, fuir. Fuir son corps et sa maison, fuir son rôle et sa raison. Mais elle revenait toujours, l'échine courbée sous le labeur du «souillon» qu'elle était redevenue.

-«Une dépression!», disait-on autour d'elle. «Elle n'a jamais su s'accrocher!». Alors que d'autres tournent sur eux-mêmes pour s'admirer, Violette le faisait pour s'anéantir. Voilà qu'elle regrette les jeunes années de ses enfants! En les réprimandant, en les corrigeant, en les reprenant, elle avait l'impression de progresser comme si elle poussait un landau. N'avoir plus rien à pousser la condamnait à s'arrêter brusquement devant le précipice de l'avenir que les enfants enjambaient déjà sans aucune difficulté.

La déprime noire cerne son oeil et son coeur. Un jour, elle s'y laisse couler en espérant s'y dissoudre, le jour suivant, elle s'agrippe et se dispute: «Qu'est-ce que tu fais, paresseuse? Travaille! Des plats à préparer, des vêtements à repriser, des tiroirs à ranger... des tas de choses à faire et tu restes là à compter les heures et les minutes, à te demander combien de cellules de ton corps se sont dissoutes aujourd'hui pendant que tu attendais. Travaille! Grouille-toi! N'as-tu pas honte de te faire vivre par un homme qui arrive détrempé au soir? Tu passes la journée à flâner et tu ne trouves même pas le temps d'accrocher un sourire à ton visage? De faire briller le soleil dans tes cheveux!» Le soleil! Comme si on pouvait fabriquer des soleils selon notre convenance!

Violette s'entend parodier sa mère: «Tu ne feras jamais rien de bon dans la vie! Tu as la tête comme un tonneau percé. Et un tonneau percé ne servira jamais qu'à encercler un feu. Un tonneau percé, ça brûle tout ce qu'on y jette. Mais, comme nous n'avons pas les moyens de jeter l'argent au feu, tu resteras à la maison!»

Jamais plus elle n'aurait la chance d'obtenir de beaux collants ou des étoiles de toutes les couleurs dans son cahier de devoir! Jamais plus elle ne pourrait apprendre comment les mériter!

Avec les enfants, elle avait réappris l'alphabet et les tables de multiplication. À tous les soirs, elle s'y astreignait afin de ne pas paraître trop ignorante aux yeux de ces jeunes esprits. Et sa sévérité envers eux n'était rien comparativement aux réprimandes qu'elle s'adresse maintenant. Afin de s'obliger à progresser, elle décide de s'imposer quotidiennement des travaux scolaires dont elle sera à la fois l'élève et le professeur. Elle s'acharne à l'écriture, copiant les textes qui lui semblent les plus savants. Derrière les

lettres bien formées, elle a l'impression de se réformer, de se redresser. Elle devient l'auteur et le critique. «Tu n'as pas honte? s'admoneste-t-elle. Regarde les fautes que tu laisses! Tu n'es même pas capable d'écrire correctement!»

Il faut sévir. Elle doit se prendre en main, refaire son éducation maintenant que les enfants sont à l'école. Elle sera impitoyable. Elle se le doit à elle-même. Là où sa mère a échoué, elle réussira. Elle finira par faire quelqu'un de sa pauvre personne. À force d'application, elle parviendra à se hisser jusqu'à ses enfants, puis aux côtés de Réjean. Son ambition n'a plus de borne: le robot domestique devra s'amender ou périr.

Elle s'oblige donc à réécrire son texte avec application: des lettres bien formées, des lettres carrées comme des militaires en faction. Des lettres soigneusement décorées de leurs points, de leurs accents aigus, graves ou circonflexes... Une jolie sentinelle de mots brillants sous leurs costumes honorifiques. Armée d'un dictionnaire, elle les identifie chacun à tour de rôle, heureuse comme un philatéliste. La joie d'apprendre grimpe en elle.

La victoire sur son ignorance lui vaudra un titre. Elle devra travailler jusqu'à ce qu'elle l'obtienne. Un titre brillant comme elle aime voir toute chose et non pas de ceux qui salissent. Souillon...Elle n'a toujours été qu'un souillon destiné à protéger les autres de la saleté avilissante. Mère juste le temps de l'accouchement, conseillère, infirmière et professeure juste celui de la première enfance... Déjà, les enfants jouent ces rôles mieux qu'elle! Ils lui enseignent comment soigner sa peau et ses cheveux, comment se servir des instructions pour l'utilisation des appareils. Ils lui prodiguent des tas de conseils pour la décoration de la maison! Aucune initiative n'échappe à leur approbation.

Elle consacre donc toute son énergie à transcrire ce texte dont elle seule aura le mérite. Ce texte qui lui aurait sûrement valu, jadis, de beaux collants,

de jolies étoiles comme elle en voyait souvent dans les cahiers scolaires de ses enfants.

Que sa mère serait heureuse de voir un si beau cahier! Des larmes lui montent aux yeux. La mère n'est plus là pour constater le progrès de sa fille. Si elle avait vu cette belle écriture, sa mère en aurait pleuré. Violette a réussi à dompter l'enfant retardée. Elle a vaincu l'ignorance qui se traduit par des lettres mal formées. Elle pourra désormais écrire n'importe quoi. Elle pourra même écrire des articles dans les journaux. Des articles dans lesquels elle parlera de ses enfants, de ses beaux enfants. Elle écrira à Solange Harvey. Elle témoignera de son bonheur d'avoir vaincu l'ignorance, d'avoir renversé le verdict de ses parents et de ses professeurs. Son écriture sera si soignée que Solange le mentionnera sûrement dans sa rubrique. Elle sourira en le lisant et quand Réjean remarquera le passage, elle lui révélera son secret. Et tous les enfants sauront que leur mère a cessé d'être une nullité. Que leur mère, c'est quelqu'un qui écrit des articles dans les journaux. Que leur mère obtiendra peut-être un jour des contrats pour écrire d'autres articles de sa plume soignée.

Qui a parlé de dépression? Jamais, elle n'a connu une si haute estime d'elle-même. L'article achevé semble parfait. Avec la négligence d'un grand artiste, Violette le laisse traîner sur le comptoir de la cuisine, pressée d'obtenir les compliments mérités.

Elle aurait bien aimé le poser au mur comme un tableau mais l'ennui avec les cahiers, c'est qu'on doit tenir compte des recto verso, ce qui l'obligerait à tourner régulièrement les feuilles. Avec un tableau, elle aurait pu dévoiler son talent dans un seul rectangle! Mais elle avait toujours été obsédée par l'écriture. Tous les collants, toutes les étoiles qu'elle n'avait jamais obtenus dans ses cahiers s'étaient regroupés dans son esprit pour former une obsession. Les coups de règles des professeurs et les taloches maternelles avaient enfoncé

cette folie dans sa cervelle d'enfant. L'heure de la délivrance approche. Bientôt, elle obtiendra les récompenses dont elle a trop longtemps été privée.

Au retour de l'école, tous les enfants viennent quêter des biscuits et des verres de lait sans remarquer l'écrit talentueux. Au matin, une immense tache de confiture a remplacé l'étoile tant attendue dans le cahier exemplaire. Un grand pan de l'âme simple de Violette se déchire. Elle qui avait nettoyé et brossé toute sa vie ne parvient pas à retirer cette tache sans perforer le papier. Le seul rêve qu'elle n'ait jamais osé vient d'être enseveli sous une tache de confiture! Plus jamais, elle ne pourra publier ce texte! Plus jamais, elle n'aura le courage de recommencer!

Elle se revoit enfant, informe, accrochée à sa solitude. Le cri de sa mère lui brise le tympan, la règle du professeur rompt ses jointures. Désarticulée. Dépossédée. Inutile. Les yeux immobilisés sur la tache de confiture, elle la voit s'agrandir, couvrir son corps, l'anéantir. La confiture s'échappe de ses veines pour emprunter les tuyaux de la baignoire... Goutte à goutte, elle disparaît dans l'ombre.

II. L'ÉPOUSE

LA CERVELLE DE PLOMB

Mes muscles d'acier, comme vous dites, je ne les ai pas volés. La vie ne m'a pas épargné. Depuis l'âge de douze ans, je travaille du matin au soir. Je n'ai jamais gaspillé de temps devant la télévision et le Nintendo. Je ne vois pas pourquoi il le ferait, lui. Et comme sport, le travail ne suffit-il pas? «Un homme, ça ne se forme pas dans d'la ouate», disait mon père. Que le Diable garde son âme! Il a préféré le papier sablé. Il m'a moulé sur une enclume. Battu comme le fer. Il a choisi la forme que je prendrais. Une forme puissante et carrée comme son boeuf d'attelage. Souvent, l'idée m'est venue de le charger, mais il contrôlait tous mes gestes. S'il l'avait pu, il aurait dicté mes rêves. Quand les cauchemars m'arrachaient des cris, il menaçait. Et il avait raison. Il travaillait dur et avait besoin de sommeil. Je le comprends maintenant. Je sais qu'il avait raison : un homme n'a pas le droit de rêver!

«L'imagination, ça se contrôle», disait-il. «L'esprit, comme le corps a besoin de discipline». Il avait raison. Les enfants d'aujourd'hui se laissent aller à toutes sortes de fantaisies et ne savent pas où s'arrêter. C'est le devoir du père de dresser son fils, de lui apprendre à marcher droit comme un soldat. Je voulais une armée de soldats de plomb qui combattraient avec des armes puissantes. Moi, je me battais avec les armes de mon père : avec la pelle et la pioche, la hache et le marteau. Quand mon père menaçait de me mettre du plomb dans la tête, c'est qu'il avait décidé qu'il n'y aurait pas de bataille, que j'accepterais les coups sans rechigner. Du plomb! Quand il en a parlé pour la première fois, j'ai tout de suite pensé aux petits soldats qui viendraient me seconder dans ma tâche. Quand il a ajouté : «dans la tête», j'ai pensé qu'il les

ferait fondre. **Enfant naïf! Aucun soldat ne s'est porté à mon secours quand il a commencé à me battre. «Battre le fer pour lui donner forme» était sa devise.**

Le plomb, il ne le prenait pas dans sa tête à lui. Détrompez-vous! À son dire, il en avait toujours une bonne réserve alors que je n'en avais jamais assez. Il fallait battre et battre encore. Il devait avoir raison, car jamais, je n'aurais osé l'affronter comme mon fils le fait avec moi.

À mon tour, je soumettais la forêt à grands coups de hache et la terre à coups de pioche. J'en venais à bout. Oui, à douze ans, Monsieur, j'abattais des arbres et ce n'est pas une petite mouche noire qui m'aurait fait reculer. C'est comme ça qu'on forge un homme, Monsieur. «Battre le fer pour lui donner forme.»

- Si vous continuez à battre cet enfant, il vous sera retiré.

- Depuis quand un père a-t-il besoin qu'on lui montre comment il doit éduquer son enfant? Je l'ai appris assez durement pour ne jamais pouvoir l'oublier. Ces bien-pensants qui viennent me faire la morale n'ont pas dû aller à la même école que moi. Ils n'ont pas appris le même vocabulaire. Ils appellent violence l'autorité paternelle. Bien dompter un enfant ce n'est pas le maltraiter? «Qui aime bien, châtie bien!» On ne passe pas à côté de cela. Jamais personne ne s'est présenté à la maison pour me tirer des griffes paternelles. Ce qui m'étonnait le plus, c'est de voir ma mère se laisser corriger. Elle donnait l'exemple, faut croire. Il n'était surtout pas question de mêler des étrangers à nos affaires.

J'ai toujours respecté l'autorité avec la crainte due à Dieu, le père. Ma tête est une caserne pour les soldats de plomb. On ne pourra jamais y faire

entrer les théories modernes au sujet de l'éducation des enfants. Les soldats montent la garde. Si vous pensez que je vais me mettre à genoux devant ce petit morveux pour lui faire comprendre ... Il n'y a pas cent manières d'éduquer un enfant. Je n'aurai pas subi toutes ces fessées pour me faire dire que maintenant ce sont les parents qui doivent respect à leurs enfants. Ce petit fainéant me regarde du haut de ses dix ans avec une arrogance sans limite. De plus, il travaille toujours en rechignant et court se cacher dans la jupe de sa mère. Il aura beau réunir toutes les jupes de la terre, je le verrais au travers. Ah! ah! ah!

- Dois-je comprendre que vous battez aussi votre femme?

- C'est lui qui m'y oblige.

- Et vous lui obéissez ?

- C'est mon devoir de veiller au grain

- On n'élève pas un enfant avec des fessées. Voulez-vous que votre enfant devienne un petit chien qui lèche les bottes de tous et chacun?

- Vaut mieux lécher des bottes que passer son temps devant la télévision. C'est moi qui gagne son pain! Qu'il le mange tel quel. Avec la croûte. C'est moi qui paie l'école pour qu'il apprenne à lire et à écrire. Je ne sais pas pourquoi d'ailleurs. Je n'en vois pas l'utilité. On m'y oblige. Parce qu'il est plus instruit que moi, il croit que ça lui donne le droit de me monter sur la tête. Eh bien! il trouvera la marche haute. Il va s'apercevoir que la tête de son père n'est pas remplie de gélatine comme celle de ses professeurs. Il apprendra de quoi sont

faits les muscles de la tête! Il aura sa part de plomb dans la cervelle. J'en ferai un homme qui se tient debout. Pas une mauviette!

- Si vous continuez à battre cet enfant...

- Je ne le bats pas. Je l'éduque. Je le dompte pour en faire un homme. Pour lui mettre un peu de plomb dans la cervelle. Si l'école le faisait, je n'aurais pas à insister autant. Vous pourrez toujours m'envoyer vos avocats. Ils verront de quel bois je me chauffe. Je ne suis pas allé à l'école aussi longtemps que vous autres mais je sais me défendre! Mon père ne m'a jamais appris à argumenter mais à me défendre avec mes muscles. J'ai léché ses bottes. Oui, monsieur, j'ai léché les bottes sales de mon paternel.

- Vous n'avez pas le droit de battre un enfant!

- Avez-vous appris cette phrase dans vos grands livres? Vous n'avez que ces seules paroles en bouche. «Vous n'avez pas le droit de battre un enfant. Vous n'avez pas le droit de battre un enfant.» Avez-vous attendu que je devienne un homme pour changer les règles du jeu? Quand j'étais petit, c'était le devoir de mon père de me corriger et je devais le respecter pour cela. Aujourd'hui, l'enfant peut me manquer de respect et je n'aurais pas le droit de lever la main sur lui? C'est à peine capable de lacer ses chaussures et ça se prend pour le nombril du monde. Ça nous lance toutes sortes d'insultes à la figure et il faudrait les en remercier, peut-être?

- Vous n'avez pas le droit d'abuser de votre force.

- Si je n'ai pas le droit de me servir de ma force, avec quoi voulez-vous que je lui apprenne à vivre: avec de mots plus grands que mes mains? Je n'ai que des mains calleuses qui parlent de la manière apprise.

- Le chat n'a pas eu le temps de comprendre ce qui lui arrivait. D'une main, je l'ai assommé sur le mur. Il en est mort sur le coup. Le marmot lui parle tous les soirs: il dit que son chat est partout depuis qu'il n'est plus là. Je ne sais pas ce qu'ils apprennent à l'école... À aimer leurs chats plus que leurs pères? Ils imaginent n'importe quoi et croient plus en la résurrection d'un chat qu'à la résurrection du p'tit Jésus. Qu'est-ce qu'on leur fait entrer dans la tête? Des fois, je comprends pourquoi mon père me faisait ravalier les mots. C'est du poison dont on ne connaîtra jamais l'remède. On peut soigner une blessure, une éraflure, une gifle mais les paroles, ça colle au fond de la gorge et on arrive plus à les sortir. Il y en a qui s'en serve pour empoisonner les autres à longueur de journée sans attirer les soupçons. Moi, au moins, ce que je donne, on le voit. On peut bien m'accuser. Je n'ai pas peur de laisser des preuves !

Bien sûr, c'est moi que vous venez arrêter en voulant me faire avaler de force des mots plus grands que mes mains. Et ces petits vauriens apprennent à s'en servir avant de se moucher. Ils disent n'importe quoi, à croire qu'on les nourrit au pot.

Il m'a vu tuer le chat. Je l'ai fait pour lui montrer qui était l'autorité. Il a été horrifié. J'voulais qu'il sache qui était le chef dans cette maison. Mais il continue à me narguer. Et son mépris ! Comme si je n'étais qu'une mauviette à coté de lui. Il a dit: «Tu n'me fais pas peur». Je l'ai pris au collet et je l'ai secoué jusqu'à ce qu'il n'y ait plus aucune larme dans son corps. Après, il a demandé pardon. Il avait enfin compris. C'est toujours de cette manière qu'on saisit le mieux. Je ne saurais pas par quel bout commencer un discours. Dans notre

temps, on ne discutait pas. Les mots, on les ravalait ou les crachait de force. Ils ne venaient pas tout seuls. Vous avez compris? Ils ne venaient pas tout seuls!

- Ce que vous avez fait est doublement cruel. On devrait aussi vous faire arrêter pour cruauté envers les animaux.

- Allez, mettez-en encore. J'ai les épaules larges. Je travaille assez pour cela.

Il rit, rit à gorge déployée avant de poursuivre :

- Les animaux! Tant qu'à faire, arrêtez aussi le boucher, les pêcheurs et tous les chasseurs. N'oubliez pas toutes les mouches que j'ai écrasées, tous les coups de haches que j'ai asséné aux arbres en pensant à mon père, tous les coups de pioches que j'ai donnés dans le ventre de la terre, tous les chats tués et battus que vous n'avez pas dû enregistrer dans vos cahiers.

Allez-y, j'ai les épaules larges et le coeur dur. Vous le dites, vous-même, j'ai le coeur dur et une cervelle de plomb. C'est du solide. Vous pouvez en mettre. Allez-y, ne vous gênez pas. Je suis habitué à en prendre. Je suis habitué à courber l'échine. Si j'avais su que les rôles seraient inversés quand j'atteindrais l'âge adulte...

On ne pourra pas dire que j'aurai mouillé la maison paternelle avec mes larmes. Elle est bien sèche. Comme il doit l'être sous la terre. Sèche la maison paternelle, sec mon père, secs mon coeur et ma tête.

- Nous reviendrons, conclut le représentant, inquiet devant ce discours étrange. Le cerveau de cet homme doit être dérangé. Il ne relève plus des

services sociaux mais des soins psychiatriques, se dit-il, pressé de fournir son rapport. Il ne faut surtout pas que la femme et l'enfant réintègrent le foyer.

Danger! Danger! disent les yeux de ce fou. Les dernières paroles crépitent: «sec mon père, secs mon coeur et ma tête.» Poussé par une soudaine appréhension, l'enquêteur se retourne.

Alcide est entré dans la maison déserte. Il a pris un bidon d'huile, arrosé tout ce que son père avait touché et ... «Sec, mon père, secs mon coeur et ma tête». Les plombs qu'on lui avait enfoncés dans la tête jaillissent du canon de son fusil, à la poursuite des visiteurs.

- J'ai assez de plomb dans le crâne pour lever une armée capable de tout anéantir. Allez soldats, suivez votre général ! Détruisons ! Détruisons ! jusqu'à ce que ma cervelle éclate, perce et envahisse de plomb tous les vivants qui n'en ont pas ! Sus à l'ennemi !

La guerre se termina par un plomb, un tout petit morceau de plomb, droit au milieu du coeur...

ÉVANESCENCE

La paix! Y a-t-il sur terre quelque chose de plus inaccessible? Après le porte-à-porte, venaient la ligne téléphonique, les dépliants publicitaires, les messages télévisés.

Après avoir réglé leurs comptes aux colporteurs de brosses et de savons, de religions et d'élections, Adelme débranche le téléphone et déconnecte la télé avec, comme résultat, des visiteurs à longueur d'années: des inquiets, des curieux, des quêteurs, des bonnes âmes. Il ne lui reste plus qu'un choix : construire sa maison sous l'écorce terrestre, déménager là où personne ne vient de plein gré, là où les habitants n'ont plus rien à vendre ou à quêter. Mais comment y parvenir sans attirer l'attention ? En essayant d'imaginer comment pourrait se réaliser ce projet, il entrevoit une galerie souterraine, une grotte, un abri nucléaire ... Justement, il ne serait pas étonné d'avoir une grotte sous son propre terrain. Un ruisseau qui le traversait jadis s'est tari. Il faut absolument qu'il y ait un réservoir souterrain quelque part. Avec un pic, il tâte le sol quand l'outil lui échappe des mains et disparaît. Il n'arrive pas à voir le fond mais il semble bien qu'effectivement il y ait une grotte tapi en dessous. Et le prétexte est tout trouvé : comme ses contemporains, il sera obnubilé par la crainte d'une bombe nucléaire.

Et creuse...Creuse. La pelle mécanique a le bras trop court. Il lui faut de la dynamite.

Et creuse... Creuse. Lui, qui ne veut plus rien entendre de ce qui roule, marche, vrombit et grince, de ce qui parle, jappe et crie, doit supporter le bruit infernal des explosifs et des machines. Vingt pieds seront suffisants. Personne ne pourra se douter qu'il puisse y avoir une maison sous l'abri nucléaire et

personne ne sera étonné, surtout, de le voir transporter des provisions. Il s'agit d'un travail de longue haleine mais il est patient et rien n'est trop beau pour avoir la paix. La retraite approche et d'ici là il aura le temps de s'organiser sans avoir l'air trop pressé. Il devra s'approvisionner en piles pour assurer son éclairage et sa rivière souterraine pourra éventuellement activer une génératrice qui alimentera facilement une soixante watts. Il doit penser à tout car, une fois installé, plus question de remonter à la surface.

Afin de ne pas attirer l'attention des curieux, il travaille de plus en plus souvent, la nuit surtout, pour descendre des meubles et des appareils. Les provisions, il peut les descendre le jour. Plusieurs voisins sont venus le questionner et il a réussi à leur inculquer la crainte des bombes atomiques. D'ici quelques années, tous les habitants du rang seront propriétaires d'un abri mais aucun ne sera aussi confortable que le sien. Aucun ! Il se permet même quelques coquetteries en couvrant portes et fenêtres de jolis vitraux. Ainsi, le paysage lui semblera moins lugubre. Pas de téléphone ! Et pas de sonnerie à la porte ! Il n'a pas l'intention de pendre la crémaillère non plus.

«Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !» Si le calcul est bon, ça doit être la veille de Noël et la paix est en dessous. Il y a bien de temps en temps quelques mouvements à la surface. Ils doivent le chercher. Ils sont descendus dans l'abri nucléaire et ne l'ont pas trouvé. Il a bien dissimulé la trappe. Ils doivent se perdre en conjectures. Il les a bien eus ! Ils finiront par abandonner. La paix !

Après un mois de silence absolu, Adelme réagit sans trop d'animosité aux coups frappés à la porte. Il ressent même une certaine fièvre à l'idée de s'entretenir de nouveau avec quelqu'un. Il a beau se parler souvent à voix

haute, il a l'impression de perdre la notion du discours. Il s'apprête donc machinalement à ouvrir quand il se rappelle que la fausse porte débouche sur sa grotte souterraine. Personne ne peut y avoir accès à moins que... La colère l'envahit à l'idée que les autorités policières aient entrepris de creuser les alentours de son abri nucléaire.

- Il marmonne pour se rassurer et tend l'oreille sous la trappe. Silence total! Tant mieux! se dit-il sans conviction. J'ai dû rêver. Par prudence, il entreprend de faire quand même le tour de la maison. En essayant de voir à travers le vitrail, il aperçoit, juste sur le seuil de sa porte une longue dent saine. Saine et humaine. Bizarrel! Il a presque oublié l'incident quand, le lendemain, on frappe de nouveau à la porte.

Instinctivement, il jette un coup d'oeil sur le seuil dans l'intention de surprendre quelque chose. Une mâchoire y a été déposée. Pour s'amuser, il y applique la dent. Elle s'y ajuste parfaitement. Ainsi s'accumule une série de présents livrés toujours à la même heure et de la même manière. Le voilà maintenant propriétaire d'un globe oculaire, d'un crâne évidé, d'une cage thoracique, d'un bassin et de tous les os du squelette qui, d'après leurs proportions, appartiendraient à une femme ou à un enfant. Une longue chevelure blonde, arrivée par le courrier spécial, met fin à son incertitude. Il s'agit bien d'une femme.

Il tente d'imaginer tous les scénarios. Des copains se sont amusés à glisser des os le long de son abri atomique afin de le confondre. Les cadavres d'anciens habitants de cette grotte ou des ancêtres ayant déjà vécu sur sa terre ont été déterrés par un glissement de terrain ou la rivière souterraine a transporté des squelettes venus d'ailleurs après les avoir soigneusement nettoyés. En effet, les os sont si propres qu'ils semblent émerger tout droit d'un institut de recherche médicale.

Pour les copains, c'est peu probable, car il ne leur a jamais parlé de son projet, puisqu'il a progressivement abandonné toutes ses relations amicales. Aussi l'explication vient plutôt des deux autres hypothèses même si elles apparaissent loufoques. Comment, en effet, des os lui seraient-ils parvenus à une fréquence aussi égale et à travers des murs scellés ? Des histoires de revenants lui remontent à la mémoire. Des histoires à dormir debout dont il s'est toujours moqué. Ce qui est mort est bien mort. Il ne s'est jamais laissé impressionner par les témoignages de plus en plus fréquents de manifestations quelconques. Confrontés à la dure réalité de la mort, les gens inventent n'importe quoi pour refuser l'évidence. Après la mort de Lisette, on l'avait assuré qu'elle l'aiderait à supporter le choc. Elle ne le laisserait jamais tomber, lui promettait-on et, dans sa détresse, il avait crû sentir sa présence mais il avait par la suite conclu que c'était un effet de son imagination. Les habitants du royaume des morts, s'ils ont encore des pouvoirs, ont autre chose à faire que de consoler ou d'effrayer leurs voisins. Tout compte fait, se dit-il en doutant pour la première fois de son choix, j'aurais dû attendre encore un peu. Avec tous les virus qui courent les rues en même temps que les colporteurs, ma retraite souterraine n'aurait pas tardé indéfiniment. Je vais en avoir pour l'éternité à pourrir sous terre alors qu'au-dessus il ne me restait en somme que très peu de temps.

Cependant, remonter à la surface constituerait une reddition et, de plus, il a investi tous ses biens dans la construction de cette nouvelle demeure qui ne peut s'extraire comme une carotte! Il se voit mal en train de la confier à un courtier en immeubles malgré le plaisir qu'il goûterait à voir leurs gueules quand il leur demanderait d'en faire l'évaluation.

Au fil des nuits, les os du squelette s'accumulent. Il ne lui manque plus que quelques dents. Adelme pourrait s'amuser à reconstituer la femme pièce

par pièce comme un puzzle mais un certain malaise ou un reste de pudeur l'incite à la déménager en pièces détachées dans la chambre de débarras.

Quelle n'est pas sa surprise, quelques jours plus tard, de constater que des vertèbres se sont soudées d'elles-mêmes et que les dents ont repris leur place dans la mâchoire! Les rotules, désorientées, roulent sur le plancher.

Machinalement, sans y penser, il ajuste les derniers morceaux et abandonne aussitôt avec la ferme intention de ne plus s'en occuper. Si le phénomène l'a horrifié au début, il s'est vite rassuré. D'abord, le squelette est bien propre; ensuite, il semble fragile et n'a rien de commun avec les affreux morts-vivants des films d'horreur. Au fond, songe-t-il, ce qu'il y a de plus effrayant, c'est la décomposition d'un cadavre. Une fois nettoyé, il s'endure mieux.

Pourquoi aurait-il peur? Une femme! Une simple petite femme, sans muscle pour se déplacer et sans ongle pour griffer. Et si c'était Lisette se prend-il à rêver? Il avait si longtemps regretté son départ qu'il ne va pas faire un drame si elle a décidé de le rejoindre dans sa demeure souterraine! Après tout, de quel droit pourrait-il l'empêcher de circuler dans son propre royaume?

Le phénomène l'inquiète. Au bout de quelques jours, poussé par la curiosité, le souterrien franchit de nouveau la porte du débarras. Une espèce de matière gluante s'amoncelle autour des os de son squelette. Dégoûté, il referme aussitôt la porte. Le squelette serait-il en train de se couvrir de chair? Impossible! se rassure-t-il. Il doit plutôt commencer à s'évaporer pour disparaître comme il est venu!

Cependant, une crainte sournoise l'incite tout de même à verrouiller la porte afin de limiter les dégâts. Ce faisant, il constate, que, dans sa hâte d'aménager, il a transporté ses produits du jardinage et des fertilisants cent fois inutiles. Ces produits ont-ils eu un effet quelconque sur la reconstitution de son squelette?

Cette nuit-là, il a lu *L'Idiot* de Dostoïevsky jusqu'à ce que ses yeux se ferment d'eux-mêmes. La fiction l'a si bien éloigné de son tracas qu'il ne peut que maugréer en entendant des pas dans sa chambre. «Foutez-moi la paix!» hurle-t-il à l'intention de Nastasie Philippovna. Il ne doit pas avoir franchi la limite de ses rêves, car une créature fabuleuse s'approche voluptueusement de son lit. Il tressaille comme un adolescent à ses premières amours. Quand il se trouve de nouveau capable de raisonner, il est déjà trop tard: il a fécondé un spectre.

Comment cette femme peut-elle se reproduire aussi facilement? Bientôt, son refuge déborde d'enfants. Le plus merveilleux c'est que la femme ressuscitée, peut les nourrir tous à la fois de son sein, et leur permettre de grandir ainsi sans jamais réclamer d'autre nourriture.

Il les entend rire, chanter et jouer. Il les voit sourire. Ils partagent sa vie sans l'encombrer, car Salomé voit à tous leurs besoins et sans jamais manifester la moindre lassitude. Elle transforme tout en plaisir, le travail comme l'amour. Et, quand Salomé danse, il en a le souffle coupé. Parfois, il se demande s'il n'a pas rêvé ou imaginé sa nouvelle famille. Les plus vieux ont déjà atteint l'âge de s'instruire sans avoir connu aucune maladie et sans proférer aucune plainte. En bon père conscient de son devoir, Adelme les nourrit intellectuellement à même le contenu de sa mémoire. Il a emmagasiné tellement de connaissances depuis son jeune âge que le fait de les transmettre à d'autres lui procure un certain soulagement. Il avait toujours regretté

l'absence d'enfants à qui il pourrait transmettre et ses biens et ses connaissances. Surtout ses connaissances ! Il pouvait désormais jouer le pédagogue à longueur de journées. Parfois, il recourait à des livres mais, la plupart du temps, il racontait ses expériences, émettait des hypothèses sur l'évolution de l'humanité. Il leur parlait des animaux qui peuplaient la terre, des progrès technologiques, des pouvoirs de l'électronique. Il leur parlait des philosophes qui avaient marqué les courants de pensées, des écrivains qui avaient à leur façon influencé ces courants. Bref, il faisait le procès de l'humanité en relatant les erreurs et les piétinements. Le choix de quitter le monde pour s'enterrer vivant émergeait de sa déception vis-à-vis de la futilité des gens. Ils étaient tellement accrochés aux biens matériels qu'ils négligeaient l'essentiel. Les plus belles choses, les idées les plus grandioses étaient estampillés d'un signe de piastre qui leur enlevait toute valeur. Le pire, c'est qu'ils croyaient ainsi leur en donner ! En mettant un prix sur quelque chose, ils croyaient lui donner de l'importance alors que c'était tout le contraire qui se produisait. Le signe de piastre, c'était comme l'étiquette «made in Taiwan» que l'on appliquait sur de faux souvenirs. Ça sonnait faux et ça enlevait tout intérêt à des choses qui, autrement, auraient pu en avoir. Adelme transmettait ainsi son enseignement à des petits êtres qui tendaient l'oreille avec attention et respect. Au fur et à mesure qu'il parlait, ses idées se précisaient et s'auréolaient. Il les brodait, les cousait et les bordait de dentelles pour retenir l'attention de sa progéniture. Salomé s'effaçait ou s'assoit parmi les enfants. Adelme avait l'impression de devenir un grand initié.

Puis des tremblements sont venus secouer son repère. Des pierres se détachaient et ricochaient sur ses murs. Les enfants semblaient paralysés par leur soif d'apprendre. Ni pleurs, ni cris, ni même des commentaires. Adelme répondait à leurs questions avant qu'ils ne les posent. Il leur expliquait qu'il s'agissait probablement d'un tremblement de terre comme il se produisait quelque fois à la surface de la terre. Tout rentrerait dans l'ordre dans quelques

minutes à moins qu'il ne s'agisse de l'effet d'une bombe atomique. Dans ce cas, ils n'auraient qu'à franchir la trappe pour se trouver protégés par d'épais murs de béton. Ils avaient des provisions en abondance. La bombe atomique, c'est une autre preuve de la folie de l'humanité. Pour satisfaire leurs ambitions matérielles, des individus étaient prêts à éliminer une partie de la terre. Cet événement arrivait à point pour appuyer les théories du souterrain.

Il a à peine soulevé la trappe que la lumière du jour lui a bondi au visage. Son abri nucléaire est devenu une bouche béante. Les marchandises ont été déladées ou se retrouvent pêle-mêle entre les fissures. Le Ciel bleu ne lui a jamais semblé aussi agressant. Il appelle les enfants pour leur montrer le spectacle mais personne ne répond. Il reste là, pantois, incapable de bouger. Un hélicoptère survole la crevasse et le projette contre les parois. Avec leurs appareils, ils essaient de le repérer. Des rayons lumineux parcourent son abri. Ne pas se faire voir, surtout ! Heureusement que les enfants sont demeurés dans l'ombre !

Quand il retourne dans sa maison, elle est déserte. Les élèves et Salomé ont pris la clé des champs. L'expression imagée lui rappelle le temps où, lui-même, quittait les lieux fermés pour s'enfuir dans la nature. Ses enfants n'ont jamais goûté au plaisir de courir dans les herbes hautes, de voir des fleurs pousser, d'entendre le vent dans les feuilles et le chant des oiseaux. Il les a confinés au plaisir intellectuel. Pour le moment, ils ne doivent pas se trouver bien loin. Ils ont dû se cacher dans la pièce de débarras en tremblant de peur. Cependant, il a beau s'époumoner, personne ne lui répond. Il parcourt toutes les pièces sans plus de succès. Ils ne se sont quand même pas volatilisés ! Au-dessus de l'abri, un hélicoptère s'est arrêté. Des lunettes télescopiques fouillent les profondeurs. Adelme continue de crier, indifférent aux rayons lumineux qui fouillent son abri. On le repêche, croyant avoir affaire à un sinistré. Des

journalistes sont sur place. Adelme ne comprend rien à leurs discours. On veut l'amener mais il résiste.

- J'ai perdu mes enfants et ma femme, hurle-t-il. Les avez-vous remontés ?

- Ne vous inquiétez pas, nous allons les retrouver. Combien en avez-vous ? Pouvez-vous nous les décrire.

Il se sent pris au piège. Lui qui décrivait l'humanité dans toute son évolution est incapable de décrire ses propres enfants et ni même son épouse. Il essaie en vain de se remémorer leurs visages.

- Il faisait sombre, dit-il. Je ne les voyais pas bien.

À leur perplexité, il comprend le ridicule de son argumentation. Jamais il ne s'est senti aussi misérable. Finalement, quelqu'un a la bienveillance d'imputer son trouble au choc nerveux. Les enquêteurs ont découvert la grotte et la maison mais aucune âme qui vive. Des promoteurs tentent déjà de faire miroiter au propriétaire les avantages qu'il y aurait à exploiter ce lieu dans une perspective touristique. Il n'aurait qu'à les autoriser à aménager l'endroit pour le rendre accessible aux visiteurs.

- Jamais, s'entête Adelme. Ce lieu est ma propriété privée et j'en disposerai à ma guise.

Il n'a plus qu'un seul désir : retourner dans son caveau avec l'espoir d'y retrouver sa famille. La panique de continuer seul s'empare de lui pour la première fois. Dans son caveau, il avait vécu un rêve trop sublime pour résister

à la lumière du jour. Dans sa beauté surnaturelle, Salomé lui avait accordé tout ce qu'un homme peut désirer. L'absence de besoins matériels leur avait épargné les conflits subséquents. Son bonheur l'attendait-il au creux de la terre?

L'ABRIBUS

Les abris sales et malodorants rebutaient les usagers du transport en commun qui réclamaient propreté et chaleur.

Après le système de chauffage, on installa dans un coin du réduit un bac à recyclage comportant des compartiments pour le papier, le plastique, le verre, les aliments et l'aluminium. Un broyeur déchiquetait instantanément ces déchets avant de les acheminer vers les usines. À ces avantages, on ajouta des bancs rembourrés et un éclairage adéquat. Ainsi aménagés, les Abribus devinrent des résidences pour sans abris.

Son mince bagage empilé dans un sac à déchets, Estelle dénicha un de ces gîtes qui lui assurerait son gagne-pain. Bien sûr, ce n'était pas tout à fait le genre d'emploi qu'elle aurait choisi mais, pour l'obtenir, elle n'avait eu à fournir ni référence, ni curriculum vitae.

Elle ne rechignait pas à la tâche, si heureuse de pouvoir enfin se montrer indépendante. Elle acceptait des clients à toute heure du jour ou de la nuit à la condition, bien sûr, qu'ils soient seuls car elle était consciente d'habiter un endroit public. Aux clients privilégiés, elle offrait des poignées de plaisirs qu'ils lui payaient de toutes les manières : vêtements, bijoux, nourriture.

Après avoir prostitué son âme, elle prostituait son corps. Un progrès appréciable. Désormais, personne n'aurait de prise sur son âme. Elle ne dépendrait plus de personne pour sa subsistance. Ses clients acquittaient leurs dettes au fur et à mesure et, à certains moments, elle était convaincue qu'ils l'appréciaient. Ce qui n'était pas le cas de l'homme qu'elle venait de quitter, son

pourvoyeur officiel qui lui avait prêté, et non donné, un nom, un toit, des enfants. Le prêt étant échu, il le lui avait fait sentir non sans mépris. En le quittant, elle avait déclaré faillite et effacé du même coup toutes ses dettes envers lui.

Elle avait eu si peur dans la grande maison insonorisée. Si peur de lui, de ses colères et de ses silences. Elle occupait toujours trop d'espace, dévorait trop de temps, consommait trop d'argent. Dans son royaume de casseroles et de torchons, elle ne détenait aucun pouvoir. Elle était devenue la servante non rémunérée, encombrante, sans aucune initiative. Il supervisait tout, jusqu'aux factures d'épicerie. Elle cousait ses vêtements et astiquait ses meubles pour les empêcher de s'user. Pendant ce temps, son teint se fanait, ses yeux s'éteignaient et son corps se couvrait de lézardes. Finalement convaincue de sa déchéance, elle décida de partir les mains vides. Il possédait tous les droits sur la propriété, tous les reçus, tous les contrats.

Dans son Atribus, elle se sentait enfin chez elle, libre d'entrer et de sortir à sa guise. Elle avait pour elle la rue et l'argent des clients pour se payer quelques repas au restaurant. Un luxe qu'elle n'avait jamais pu se procurer dans la grande maison. De plus, elle était maintenant exemptée du devoir de reconnaissance et de l'obligation de dormir avec lui, de le respecter et de l'aimer jusqu'à la fin de ses jours.

Lui, ce quelqu'un, avait un emploi, un salaire, un nom, des reçus, des contrats, des cartes de crédit, un curriculum vitae et des amis. Elle n'avait plus qu'une amie : cette femme qui lui faisait face dans le miroir, une femme brisée mais compatissante, une femme qui avait choisi de vivre malgré lui, malgré tout.

Elle n'avait pas osé réclamer le divorce. Jamais il n'accepterait de diviser ses biens. Ne l'avait-il pas entretenue assez longtemps? Il s'occuperait des enfants : il en avait les moyens et la compétence. D'âge majeur, Estelle était capable de travailler au lieu de se faire entretenir! Encore beau qu'il ne lui réclame pas de remboursement.

Bien sûr, elle n'aurait droit ni à l'assurance-chômage, ni au bien-être social, car si elle n'avait rien gagné, elle avait aussi tout perdu. Au début de leur mariage, il avait insisté pour qu'elle reste à la maison pour prendre soin des enfants et de son «petit mari». Aujourd'hui, il la contraignait à quitter cette maison.

Dans son Abribus, elle avait l'impression d'être autonome. Obtenir un emploi quand on ne possède aucune expérience était aussi improbable que de faire installer une toilette et une cuisinette dans l'abribus. «Faites-nous parvenir votre curriculum vitae!» Elle l'aurait fait volontiers si elle avait trouvé autre chose à y inscrire que ses deux années d'études secondaires, les quelques emplois dans les maisons privées pour finir avec ce contrat non rémunéré qui lui garantissait la sécurité à vie. Ce contrat de mariage qu'elle venait de rompre pour partir à son compte après y avoir sacrifié ses plus belles années.

Dès aujourd'hui, elle ouvrira un compte en banque. Fallait-il qu'elle se retrouve dans la rue pour devenir quelqu'un? Dans l'abribus, ses revenus dépassaient ses dépenses. Elle allait se laver dans les piscines municipales et faisait sa lessive à la buanderie, car elle n'avait pas perdu les habitudes de propreté, sa seule compétence reconnue. Son Abribus brillait de propreté, détail qui lui assurait la clémence des patrouilleurs. De plus, elle se montrait toujours sobre et avenante. Qu'auraient-ils pu lui reprocher outre son assiduité? Elle ne vagabondait ni ne volait. Elle faisait de longues marches durant les heures de pointe afin de ne pas incommoder les utilisateurs du transport en commun.

Comme toujours, elle occupait le moins de place possible afin de ne pas déranger.

Jamais plus elle ne s'imposerait à quelqu'un. Le sentiment d'incompétence l'avait conduite à faire un choix ultime : le départ ou le suicide. Dans son réduit, elle n'avait plus l'impression d'occuper trop d'espace, de consommer trop de biens. Elle pouvait alimenter ses rêves à sa guise.

Pourquoi avait-elle eu si peur dans la grande maison alors qu'elle se sentait en sécurité dans cet abri jouté à la rue ? Personne ici n'avait de motif pour se débarrasser d'elle, personne ne pouvait se plaindre de sa présence, personne ne se sentait menacé. Dans la grande maison, il avait cent fois raison de souhaiter sa mort. Elle constituait pour lui une menace constante. En tout temps, elle pouvait revendiquer la moitié de ses biens, en tout temps, elle pouvait menacer de lui prendre les enfants.

Elle avait choisi de tout lui laisser, de rompre sans drame le contrat qu'elle avait signé les mains tremblantes d'espoir. Un petit chien sans laisse. Un petit chien errant et heureux de l'être.

Quand le printemps viendra, elle déménagera quelque part dans une grande forêt. Tout près d'une rivière où elle pourra garantir la propreté de son corps et continuer à faire sa lessive. Elle cueillera les fruits des bois qu'elle connaît si bien. Elle mangera en compagnie des petits animaux de la forêt et prendra soin d'eux comme elle avait jadis pris soin de ses enfants. On la croira morte. Elle commencera à vivre.

LE GOUFFRE

La blessure d'enfant était devenue un canal par où se déversaient les moindres joies, par où s'écoulait la sève de leur vie conjugale.

Quand elle l'avait connu, grand garçon mal aimé, un vif élan maternel l'avait incitée à envelopper sa peine de toute la tendresse de son coeur. Le dynamisme avec lequel elle gérait ordinairement ses activités quotidiennes en avait été réduit d'autant. Cela n'était d'aucune importance. Elle aurait tout donné pour le voir heureux.

Cependant, son entrain diminuait au fil des jours. Il dévorait ses énergies au fur et à mesure qu'elle essayait de les emmagasiner. Ne devait-elle pas les partager avec celui qui n'en avait pas? Combien de fois lui avait-il fait cette remarque : «Comme dans la nature, il y a des forts et des faibles. Les forts survivent et les faibles s'éliminent d'eux-mêmes.» Or, elle ne voulait surtout pas qu'il s'élimine. Elle diviserait ses forces en parts égales avec lui afin qu'il vive aussi longtemps qu'elle. Comment le concevoir autrement?

À partir de ce jour, elle se mit à guetter chacun de ses gestes, chacune de ses humeurs, chacune de ses pensées afin de prévenir toute idée suicidaire. Accaparée par lui, elle en vint à s'oublier complètement, s'appliquant à évincer toute contrariété susceptible de l'atteindre.

Cela ne l'empêcha de se retrouver à trois heures du matin, seule dans leur grand lit, déchirée entre l'idée qu'il ait une maîtresse ou qu'il en soit venu aux extrémités pour des raisons qu'elle n'aurait pas prévues. Elle aurait dû se montrer plus vigilante. Cet homme privé d'anticorps spirituels ne pouvait se défendre contre les agressions extérieures. Des gens comme lui devraient être

gardés sous surveillance jour et nuit. S'il lui advenait un malheur, elle ne se le pardonnerait jamais. En l'épousant, elle avait libéré sa belle-famille de toute responsabilité, s'engageant à le soigner et à l'aimer jusqu'à la fin de ses jours.

Elle devait agir vite mais ne pouvait quand même pas ratisser la ville, toute seule, en pleine nuit. D'autant qu'il lui faudrait être là à son retour et éviter de déranger les gens dans leur sommeil. Après avoir joué avec l'appareil téléphonique pendant quelques minutes sans se décider, elle songea à prendre un verre. Pour la première fois de sa vie, elle en ressentait le besoin. Puis, d'une voix déjà lointaine, elle demanda l'aide de la patrouille policière. Aucun accident à signaler!

À quatre heures trente, Gervais entra ivre et plein de remords. Devant l'air réprobateur de Jasmine, il répliqua que, de toute manière, elle n'en avait pas pour longtemps à l'endurer. Renversement. C'était elle la coupable. Elle aurait dû comprendre ou prévenir cet abus. Au lieu de le disputer, elle devrait le remercier d'être revenu. Lui reprochait-elle d'être rentré encore une fois ? La vie lui était déjà si pénible à supporter sans qu'on vienne encore l'entraver par des contraintes. Quel égoïsme! Elle qui avait tout reçu de la vie, mesurait au compte-gouttes les petites gâteries qu'il s'offrait de temps en temps.

Jasmine absorba le coup. N'était-elle pas la plus forte? De quel droit empiétait-elle sur sa vie comme s'il était un gamin ? La gentille maman qu'elle prétendait être devenait possessive et intransigeante. Elle empêchait son protégé de s'épanouir. Elle l'enserrait dans son cocon. Si elle persistait à le garder prisonnier, il allait mourir d'asphyxie. Elle le délia donc : un être aussi fragile avait besoin de respirer librement.

Chaque fois qu'il respirait (de préférence le soir), Jasmine s'exemptait de le faire comme si elle craignait de vider l'air de son oxygène. Elle se tenait en

état d'alerte, appréhendant le téléphone, guettant son arrivée. Elle devait être là s'il avait besoin d'elle. Le moindre retard la conduisait inmanquablement à la problématique du suicide dont il alimentait encore ses discours. La hantise chez lui devenait angoisse chez elle.

Seul l'alcool parvenait à dénouer sa gorge asséchée par l'idée qu'on puisse lui rapporter un cadavre. Leurs paroles entrecoupées de silences remontaient comme des chefs d'accusation. Aurait-elle dû ? Pourquoi a-t-elle ? Elle avait l'impression d'effeuiller sans cesse la même marguerite. Que faire ? À qui s'adresser ? Comment prévenir ? Clouée sur place, elle en était venue à se mépriser. Elle ne possédait aucune initiative. Elle était à la fois lâche et orgueilleuse. Incapable de se décider à demander de l'aide. Aussi, continua-t-elle à noyer son dégoût dans le liquide euphorisant.

Comment recourir à quelqu'un sans porter préjudice à son époux ? Jamais il ne lui pardonnerait de divulguer son secret. Cela ne précipiterait-il pas l'échéance ? En parler équivalait à lui déposer l'arme dans la main ou à le conduire sur un parapet. Non, elle devait vivre avec son angoisse et l'aider du mieux qu'elle le pouvait.

Malgré tout, un soir, il lui dit carrément que son temps achevait. Un rêve l'en avait averti. Du coup, les souvenirs s'entassèrent à l'orée de sa mémoire. Elle reconstitua leur vie commune jusqu'à son premier balbutiement. Ses efforts n'avaient servi à rien. Elle ne l'avait pas soulagé de son mal de vivre. Peut-être même l'avait-elle inconsciemment et par son silence, précipité vers le néant. Son cœur n'arrivait plus à pomper de l'énergie. Sa réserve était vide et l'être aimé allait s'éteindre parce qu'elle n'avait pas eu la prudence d'aller quérir de l'aide ailleurs.

La bouteille de liquide rouge traîne sur le comptoir. Un verre et elle pourra respirer. Un autre et elle parviendra à parler. Un troisième et elle saisira l'appareil pour demander du secours. Toujours le même scénario. Au troisième verre, elle parvient à lui parler. Il réussit à la convaincre de ne rien faire. De toute manière, réplique-t-il, on ne lui soutirera ni la date, ni l'heure, ni le moyen. Il a le droit de disposer de sa vie comme bon lui semble. Jasmine souhaite qu'on vienne le chercher pour le protéger, malgré lui, de cette idée affreuse qui le hante. Elle pressent qu'elle ne pourra plus dormir au côté d'un homme qui menace à tout moment de devenir un cadavre. Ou plutôt, si. Tant qu'il sera à ses côtés, elle pourra toujours s'assoupir mais la moindre absence l'inquiète. S'il décidait de se couper les veines? Elle avait pris soin de cacher les balles mais il pouvait toujours s'en procurer ailleurs. Elle ne pouvait pas le priver de son argent...de sa voiture...de son rasoir...

Elle devait bien l'admettre. Il ne servait à rien de vouloir le retenir. La solution ne consistait-elle pas à enrayer la blessure infantine de son subconscient. Il fallait toucher du doigt le bobo, le repérer parmi ses silences et ses colères subites. Pourquoi telle parole ou tel geste provoquaient-ils chez lui une fureur subite ou un retrait silencieux. Pendant de longues semaines, elle le croyait complètement rétabli. Moments d'accalmie où elle se disait que ses efforts avaient enfin porté fruit, que la blessure était définitivement cicatrisée. Désenchantement. L'affreux canal, ouvrant ses écluses, entraînait de nouveau tous les progrès, tous les espoirs de guérison.

Découragée, Jasmine frappait à grands coups à la porte de Gervais: «Ouvre-toi, ouvre-toi», criait-elle en s'adressant tantôt à la porte, tantôt à l'homme. Qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce que tu as? La première fois, elle avait défoncé la porte, croyant qu'il était en train de se suicider. La blessure de Gervais devenait si grande que Jasmine, sans le savoir, s'y noyait déjà.

Pour remplacer une mère jadis absente, Gervais en aurait eu besoin de dix, de vingt, de trente. Une de plus pour chaque année de privation. Un harem de mères aimantes, attentives, douces, caressantes. Un placenta géant pour son corps d'adulte sevré trop tôt. Le pauvre coeur de Jasmine n'était qu'un placebo, une poupée que l'on donnerait à une femme désireuse d'être mère. Il suffisait à peine comme illusion. Son coeur n'était qu'un médaillon incapable de contenir la douleur de Gervais. Pour abriter et guérir l'amertume de cet homme, il aurait fallu des milliers de coeurs féminins soudés ensemble. Toutes les femmes qui le consolait à tour de rôle ne faisaient qu'égratigner sa blessure. Le souvenir de sa mère lui refusant ses bras broyait dans l'oeuf ses moindres espoirs. Jasmine avait beau le couvrir d'affection et de tendresse, une force torrentielle l'amenait vers le gouffre et l'entraînait... Elle perdait pied...glissait...incapable de s'agripper. Incohérente ! Les mots se décomposaient dans sa bouche.

Gervais ! At ends moi ! Ne pa ts pas ! Je 'ai p us de fo ce de t nir la
boué su les flots empo t les a ticorps D nne t ain

ja a s

t t

p u oi

i r

co e !

LES PIEDS DEVANT

Il avait commencé sa vie à reculons, les pieds devant et la tête nouée par le cordon, incapable de percevoir le moindre aspect de ce monde qui le happait. Un bien mauvais début!

Impossible de reculer! Une force inconnue comprimait sa tête alors qu'on lui tirait les pieds à l'autre bout du tunnel. Il avait eu beau hurler, gesticuler jusqu'à s'étouffer, on l'avait plongé dans l'eau, lavé, habillé, nourri, éduqué. Ce faisant, on l'avait dépouillé de toute trace de vie antérieure, de toute identité cosmique. Docile et vulnérable, il se prêta dès lors aux modelages les plus insensés. Tout cela selon des recettes compilées dans des livres où l'on apprenait comment façonner la race humaine. Rien n'y manquait. Chaque fois qu'il voulait contester, ses parents ouvraient un des grands livres et trouvaient des recettes pour lui faire avaler les plus amères pilules de l'existence. Il s'était mis à ressembler grosso modo à tous les enfants de son âge, son coeur et sa tête suivant lamentablement les pieds qui avaient osé les premiers pas.

Il ne pouvait plus s'arrêter: On l'avait enchaîné par le coeur. En tentant de se libérer, il risquait de fausser son karma et de léser inutilement les autres. Sa mère qui s'attribuait tout le mérite de l'avoir mis au monde et son père qui avait travaillé d'arrache-pied pour le pétrir dans le moule commun et l'empêcher d'en sortir. Puis, ses frères et soeurs qui, façonnés dans le même moule, avaient besoin de s'assurer qu'ils n'étaient pas les seuls de cette espèce. Enfin, les amis qui se greffaient à lui pour transformer en câble, le cordon qui l'avait attiré dans le monde des hommes pour le ligoter à eux.

Pour être conforme aux vœux de son père, de sa mère et autres, il s'était marié. Il avait traversé la nef comme il avait jadis traversé le corps de sa mère

mais en simulant, cette fois, une dignité toute solennelle et en forçant son coeur et sa tête à se maintenir en droite ligne avec ses pieds. Pourtant, il ne s'était jamais senti aussi loin de son corps que cette fois-là! Il n'était revenu à lui qu'au moment où une gorgée de vin obstrua son larynx en l'étouffant comme au premier jour de sa vie. Une grande photo encombrant la commode de la chambre nuptiale immortalisait une statue drapée de noir et tenant le bras à un spectre féminin. Ils venaient d'échanger un anneau sacré, un anneau magique capable de multiplier la race humaine en de petits chaînons sans fin.

Encore une fois, il avait fait ce qu'il devait: son devoir conjugal et son devoir religieux. Père avant même d'avoir accepté de naître! S'il n'avait pu éviter sa naissance, il ne pourrait certainement pas empêcher l'éclosion des autres! L'anneau joua si bien son rôle que bientôt, il n'y avait plus de place pour lui dans sa propre maison. Il n'arrivait pas à se reconnaître à travers ces petites sangsues qui s'étaient mises à aspirer son sang et son argent jusqu'à ce qu'il ne lui reste plus qu'une peau aussi froissée que celle d'un nouveau-né. Jérémie traînait, en plus de sa tête et de son coeur, une descendance qui déjà le dominait.

Enfin, les liens un à un s'étaient brisés: son père et sa mère trépassés, ses frères et soeurs pendus à d'autres gibets! Sa femme l'avait quitté, aspirant sa descendance. Il devenait libre de mourir, libre de partir les pieds devant.

Il fit alors un bref calcul: 40 ans. S'il s'en tenait à la moyenne d'âge, il ne lui restait plus que vingt ans à vivre. Un peu plus ou un peu moins, mais comme il ne s'accrochait pas, ce serait sûrement moins. Il aurait pu se faufiler dans la mort comme dans un train de marchandise ou une cale de navire mais il n'avait jamais eu le sens de l'aventure. Il manquait d'audace. Jamais, il ne s'était présenté chez quelqu'un sans y être convié. Il n'allait pas se présenter devant Dieu sans la moindre invitation! Et si personne ne venait l'accueillir? S'il

arrivait alors que tous les esprits qu'il connaissait se trouvaient justement en voyage aux quatre coins du monde?

Il préférerait demeurer incarcéré dans son enveloppe charnelle plutôt que de se «river le nez» à une porte close, en se suicidant. D'après ce qu'il avait lu sur la vie après la mort, il se trouvait toujours quelqu'un pour recevoir l'esprit libéré de la matière. Qu'en était-il des évadés? Qu'advenait-il de ceux qui franchissaient sans permission les murailles temporelles? Les esprits, même les plus conciliants, ne doivent pas apprécier ces visites à l'improviste! Affectés au service de la Mort, ils attendent ses directives pour aller accueillir ceux qu'elle a décidé de rappeler et les conduire vers la lumière bienfaisante. Mais quand on se suicide, la mort doit grincer des dents! Jérémie ne tenait pas à être traité comme un évadé de prison et enfermé dans un trou encore plus suffocant que son corps!

Pacifique, il n'avait jamais aimé la chicane dans cette vie, il ne la priserait pas davantage dans l'autre. Plutôt que de se battre, il avait toujours préféré abdiquer, se laissant pousser sur les chemins de la vie tel un bébé dans son landau. C'est ainsi qu'il assista, sans jamais y participer, à la foire des richesses et des honneurs, évitant de s'engluer dans la jungle poisseuse de cette vie.

Le pas lent mais toujours devant, il parvint à l'âge de soixante ans sans avoir pris aucun risque malgré son désir de quitter ce monde. Que ceux qui l'ont fait atterrir ici viennent le chercher! Désormais, il ne bougera plus tant et aussi longtemps que de là-haut, on ne lui aura pas fait signe d'approcher.

Les pieds et le coeur usés, il se repose, se détend. Il devine que là-haut, on prépare son arrivée. Ils en auront des choses à se dire après une si longue absence! Déjà ses sentiments ne sont plus les mêmes. Cela tient sans doute au

fait que désormais les liens se tendent de l'au-delà. Depuis longtemps déjà, son anneau avait roulé sur le pont de l'infini. Jérémie se trouve suspendu entre deux mondes et, de plus en plus souvent, la nuit, des êtres d'ailleurs viennent le caresser. Des étrangers, des aïeux dont il connaît à peine le nom se présentent à lui dans leurs robes de lumière et lui offrent des parcelles d'amour comme il n'en a jamais goûté ici-bas.

Oui, maintenant, il a vraiment hâte de partir malgré l'angoisse du départ. Pourvu que ceux qu'il a connus n'aient pas oublié son nom après toutes ces années? Pourvu qu'il ne devienne pas sourd au point de ne pas entendre leur appel? Pourvu que ses yeux sachent les reconnaître? Et s'il aboutissait de nouveau dans un monde entièrement inconnu? Le souvenir de sa naissance faillit lui faire rebrousser chemin! Pourquoi ne referait-il pas le même trajet en sens inverse maintenant qu'il en connaît tous les obstacles au lieu de plonger dans un univers obscur où on le soumettra à d'autres épreuves? Ah! et puis non! La route serait trop longue. Il était déjà rendu trop loin! Il ne se sentait plus la force de reculer.

À présent, il aimerait trouver des livres qui lui diraient comment passer d'une rive à l'autre sans perdre la raison. Il aimerait toucher la main rassurante de son père ou de sa mère. Il souhaiterait que quelqu'un de puissant le prenne dans ses bras pour lui faire traverser le pont comme son père le faisait quand il était petit.

Qu'il est donc tenace ce besoin d'aimer et d'être aimé! Jérémie se rend compte qu'il s'est toujours conformé à ce qu'on attendait de lui. Pour gagner la considération de son père, il s'est fait instruire, s'est enrichi, a réussi. Par crainte de lui déplaire, il a renoncé au suicide, à la bohème et se trouve encore là à attendre son heure, à attendre que sa mère, son père, ses frères et soeurs, ses amis décédés viennent le chercher pour l'initier à la grande vie.

Ceux qui restent ne le retiennent plus. Ils s'éloignent de lui comme s'ils craignaient qu'il ne les entraîne dans les sentiers de la mort. «Son temps est accompli, disent-ils. Il a fait sa part et mérité son repos!»

Jérémie attend, attend...s'adresse de plus en plus souvent aux disparus qui lui semblent plus près de lui que les vivants. Un chien jappe et il reconnaît son chien mort depuis quarante ans. Un chat miaule et il aperçoit le chat qu'il a fait euthanasier. Sa mère l'invite à repartir les pieds devant.

Non! pas cette fois! Quand on lui ouvrira les portes devant lesquelles il a attendu depuis plus de soixante ans, il y foncera tête première! Cette fois, il ne ratera pas son entrée!

LE POUVOIR DE THÉRÈSE

La terre tremble. Les marteaux piqueurs dansent la tarentelle. Thérèse revient péniblement de son marché, transportant à bout de bras ses sacs, lourdement chargés. Elle hâte le pas dans l'espoir d'éviter que la poussière ambiante ne la contraigne à refaire son shampooing. Cette seule idée l'épuise autant que l'obligation de ranger ses articles dans le garde-manger. Elle se sent emportée dans un tourbillon : la tête lui tourne, ses oreilles bourdonnent, elle a du mal à respirer. Son cœur est pris dans un étau. Il lui semble soudain que les gestes les plus routiniers ont entassé le poids des vingt dernières années pour l'empêcher de franchir un autre jour.

Une pensée sournoise l'envahit. Serait-elle en train de couvrir une dépression nerveuse? Est-ce possible que des gestes que l'on effectue machinalement depuis des années deviennent subitement si ardues? Depuis quelque temps, elle a l'impression à la fin de chaque nuit d'avoir été coulée dans un matelas de béton qui fige lentement sur son dos. De plus en plus lourd. De plus en plus insupportable.

Il n'y a pas si longtemps, elle quittait prestement son lit pour s'atteler à la tâche. Elle parvenait à se maquiller avant de sortir, à classer les factures, à faire des travaux de couture. Elle prenait même plaisir à rajeunir ses vieilleries. Maintenant, rien. Résignée à vieillir parmi ses antiquailles. Elle essaie de se reprendre : « Non ! Je n'ai pas le droit de fléchir. Mais... cette torpeur est si agréable... Il serait si bon de figer pour toujours. De disparaître dans le matelas. Si reposant de ne plus penser ! » Les sacs l'empêchent d'essuyer son front, de chasser de sa tête ces idées noires, ces idées qui embrouillent son cerveau comme de la poussière de ciment. Elle a tout à coup l'impression d'avoir été assaillie par d'étranges petits bestioles qui auraient envahi sa chevelure.

Le poids de ses sacs la ramène momentanément à la réalité. Elle doit se dépêcher pour aller préparer le dîner, passer l'aspirateur et terminer son repassage. Incapable de tolérer la démangeaison, elle dépose ses sacs d'épicerie et commence à se gratter la tête ce qui la ramène à ses premières années scolaires .«Elle a des poux! Elle a des poux!» Elle croit entendre de nouveau ces paroles scandées dans la cour de récréation. Mais ça, c'est le passé ! Elle glisse : «Pourquoi Georges me répète-t-il sans arrêt que j'ai des bibites dans la tête comme si je pouvais retirer ma calotte crânienne pour faire le ménage en dessous ! Et si j'avais réellement des poux ! Des poux qui me désagrègeraient le cerveau comme un marteau piqueur brisant le sol. Pour Georges, c'est moi le parasite ! Il me fait vivre depuis trop longtemps! Il n'a pas eu besoin de me le dire pour que je comprenne. Je ne fais que seconder mes vieux appareils. Usée comme eux, rapiécée de toute part.

■ Thérèse Thibault, 42 ans, mariée, mère de deux grands enfants, ménagère à plein temps. Motivation : nulle.

Charmant curriculum ! Preuve irréfutable de mon existence !»

Elle reprend ses sacs. Elle a l'impression qu'ils ont été déposés dans des fossés de chaque côté. Ses bras s'allongent, s'allongent et elle parvient enfin à saisir les poignées de plastique qui lui scient les doigts. Il ne faut pas les échapper. Il faut tenir bon jusqu'à la maison. Au prochain coin de rue, elle tournera à droite, traversera trois pâtés de maison, franchira l'entrée et devra monter sept marches ! Sept hautes marches ! Ouvrir la porte. Transporter les marchandises dans la cuisine à l'autre bout du passage et ranger les articles dans le frigo et le garde-manger ! Mission impossible ! Elle s'écrasera sur le plancher avec tout ce béton qui l'empèse.

Sitôt qu'elle a mis le pied dans le vestibule, elle laisse tomber les sacs et se tape la tête à deux mains pour tuer ces étranges bestioles. Un gémissement comme des poupées que l'on étrangle, se fait aussitôt entendre. Elle répète le mouvement avec le même résultat. Drôle de bibites que j'ai dans mon cerveau ! se dit-elle en étouffant aussitôt le rire qui lui monte à la gorge. Georges serait trop content de voir ses injures se concrétiser. Elle ne va quand même pas lui donner cette chance. Elle jette un regard déterminé autour d'elle. «D'où vient ce son ? se questionne-t-elle en jetant un coup d'œil par la fenêtre, dans le garde-manger et dans la garde-robe. «D'où vient ce son ? marmonne-t-elle en parcourant toutes les pièces de la maison et en fouillant tous les recoins. Elle n'ose plus se toucher la tête. Il lui faut élucider le phénomène à tout prix, le rendre logique et palpable. Ne pas céder à la névrose ! Ne pas donner raison à Georges ! Pour calmer ses démangeaisons et refroidir son cerveau, elle se précipite vers l'évier et glisse sa tête sous l'eau. Puis, elle se peigne furieusement la chevelure. Le son plaintif se fait de nouveau entendre. Percant. Comment un pou peut-il crier aussi fort ?

Abandonnant tout contrôle, elle hurle désespérément pour étouffer les petits sons qui se multiplient à une cadence effrénée. Un léger souffle frôle ses yeux comme si de fragiles hélices étaient déployées sur ses tempes. Cela provoque un bourdonnement insupportable dans ses oreilles. Elle ressent une sorte de pincement ou de morsure au front. Instantanément, elle se couvre les yeux. S'il s'agit d'un pou, il doit avoir les ailes joliment robustes pour l'éventer ainsi. Le front lui brûle tandis qu'un souffle chaud soulève ses cheveux. Elle a beau arroser, le feu ne veut pas s'éteindre.

Finalement, comme si sa plainte avait été entendue, Thérèse sent nettement l'objet ou l'insecte se détacher de son cuir chevelu. Elle croit voir une petite lumière bleu s'envoler par la fenêtre ouverte mais elle n'en est pas sûre. Elle n'est jamais sûre de rien, maintenant. Pas même de son âge ! 42 ans plus

ou moins. Plus que moins. N'y a-t-il pas des jours où l'on prend des années tout d'un coup ? On ne sait jamais vraiment son âge. Les dates du calendrier n'ont rien à voir avec le fait d'être jeune ou vieux. Les dates du calendrier c'est comme les bibites dans la tête, ça dépend du jugement des autres. Elle ne pourrait pas être plus âgée qu'elle ne l'est en ce moment. Elle a dépassé la frontière du temps. Pourtant, il n'y a pas si longtemps, elle se croyait encore jeune, dynamique, intéressée par la vie. Elle aimait rire et faisait des projets d'avenir. Maintenant, elle aimerait tout débobiner ! Recommencer autrement ! Avec un corps et un esprit neuf après avoir tué toutes les bibites qui lui rongent la cervelle. Ne plus dérailler. Se rendre utile ! Servir une bonne cause au lieu de servir Georges qui la méprise tant. Oui ! faire quelque chose de bon pour l'humanité. Aider ceux qui souffrent !

Subrepticement, l'énergie lui revient. Comme si elle était parvenue à se dégager du matelas de béton dans lequel on l'avait coulée pour l'empêcher de remplir son rôle. «C'est fini, maintenant», se dit-elle avec la commisération d'une infirmière. Tu dois oublier ces mauvais moments et remplir ta vocation sans te laisser impressionner par ceux qui voudront gérer ta vie».

Affalée dans son fauteuil, Thérèse se laisse investir de sa mission.

Tu as été choisie pour de grandes choses. Ce poids sur tes épaules c'était pour mieux te faire sentir la misère humaine. Maintenant que tu as compris le message, tu dois réhabiliter ceux qui ont été condamnés à mort sous prétexte qu'ils étaient trop vieux ou trop petits. Tu distribueras la jeunesse et la vieillesse selon les mérites de chacun. Que les bons redeviennent actifs dans la société et que les méchants croupissent dans les foyers. L'heure du jugement est arrivé et tu fais partie des nouveaux juges. Les idées qui

bougent dans la tête doivent servir à entamer leur défense.

Thérèse se sent entraînée dans une autre dimension. Ce qu'elle vient d'entendre n'a aucun sens. Elle ! Elle ! possède à peine un diplôme du secondaire ! Pourquoi aurait-elle été choisie parmi toutes les autres ? «Les voies de Dieu sont insondables», répond une voix ancienne. Ce pouvoir de rendre justice à tous ceux qui sont trop jeunes ou trop vieux pour se défendre n'a rien à voir avec les diplômes.

Tout à coup, Thérèse sent monter en elle un rire immense , une marée de rires retenus depuis des années pour ne pas paraître suspecte. Elle les laissera franchir tous les barrages. Elle se fout é-per-du-ment de ce que dira Georges. Pour une fois qu'elle s'amuse ! Son matelas de béton, c'était en réalité les «qu'en dira-t-on». A cause d'eux, elle n'osait plus bouger. Maintenant, elle se sent des ailes sous les pieds, des ailes qui l'entraînent hors de la maison. Les marteaux piqueurs ne dansent plus la tarentelle et les pieds de Thérèse ne portent plus au sol. Elle a l'impression de léviter quand soudain elle se heurte la tête contre quelque chose de dur. Sa vue s'embrouille. La terre glisse sur elle. Encore une fois, elle n'avait pas tenu compte des signaux avertisseurs.

LA RÉVOLUTION

Les lourdes portes de l'avenir claquaient au vent. Ils commencèrent par fermer les services de maternité, puis les garderies, les écoles primaires et secondaires... Tous les services d'aide à l'enfance pouvaient être définitivement suspendus. Cela représentait une économie appréciable pour le Gouvernement qui pouvait enfin s'attaquer au conflit qui déchirait l'humanité.

Trop de temps perdu à recommencer les mêmes erreurs, à tomber dans les mêmes pièges et à n'en sortir que pour mourir. Il ne suffisait plus de limiter les naissances, il fallait interrompre une fois pour toute le processus de procréation impliquant la domination d'un individu sur l'autre.

La limitation des naissances provoquait du chômage sans réduire les dépenses. Pour quelques nouveau-nés, il fallait maintenir en place un système coûteux d'éducation et de soins à l'enfance. De plus, les parents devaient assumer des sacrifices et des tâches aussi disparates que la cuisine, l'éducation, l'infirmier, l'entretien incessant d'une maison à la merci des jeunes apprentis. Or, madame jugeait avoir fait sa part tandis que monsieur se prétendait inapte à s'occuper des marmots. L'épargne réalisée par l'abolition des naissances permettrait au Gouvernement d'accorder du bien-être social à une société qui aspirait au bien-être tout court.

Incapable de supporter l'idée que des animaux puissent dominer la race humaine ne serait-ce que par le nombre, on décida d'étendre la réglementation jusqu'à eux. Ils avaient beau s'accoupler dix fois par jour, ils demeuraient stériles et, comme chez eux l'accouplement vise essentiellement la reproduction, ils abandonnèrent rapidement cette pratique.

Quant aux humains, ils ne tardèrent pas à se rendre compte que, même sans les soucis reliés à la reproduction, ils n'arriveraient jamais à s'entendre sur le plan de l'égalité, l'instinct de domination étant trop profondément ancré chez les uns et trop farouchement combattu chez les autres. Des générations en avaient décidé ainsi : l'homme s'accommodait mal d'une femme à sa hauteur alors que celle-ci exigeait une certaine compensation pour toutes les années de soumission humiliante.

Peu à peu, le projet égalitaire s'était mué en un fossé immense entre les deux sexes. Personne n'avait le goût d'en prospecter le fond. Le risque semblait trop grand et le climat de confiance impossible à rétablir. Il fallait en venir à une scission totale et irrévocable.

Pour satisfaire leur libido, les hommes frayaient entre eux et les femmes en faisaient autant. Ils formaient deux clans, deux armées, deux parlements distincts. Il n'était même pas question d'association. Avec des individus aussi incompatibles, les associations se terminaient toujours par la suprématie des uns sur les autres.

Dans les ministères du clan féminin, on notait un remarquable esprit d'innovation. Aucune jurisprudence ne venait influencer le nouveau code de lois qui se distinguait surtout par son opposition à celui des hommes.

Outre les économies budgétaires imputables aux fermetures des maternités, des garderies, des écoles et à l'interruption des allocations familiales, on constatait une importante réduction de dépenses dans les soins de santé, dans les loisirs, le vêtement et l'habitation.

Incapables d'entretenir une maison ou déterminés à ne plus jamais le faire, les habitants logeaient dans de petites cellules agglutinées autour des

bureaux et des usines et environnés de centres commerciaux. On pouvait enfin faire ce qu'on voulait sans se préoccuper de l'économie familiale. JE PENSE A MOI! était devenu le slogan dans ce pays divisé en deux parties égales.

Cette restructuration sociale basée sur la division des sexes transforma l'économie : tous les biens et services destinés à la séduction étaient recyclés dans le bien-être personnel. Les usines de corsets et de cosmétiques, les bijouteries, les boutiques de lingerie fines, les salons de coiffure, de massage, de beauté déclaraient faillite les unes après les autres. Transposant le plaisir sexuel en plaisir de table, les individus, libérés de leur souci de plaire, atteignirent des proportions gargantuesques. Une grande partie du revenu national s'écoulait en victuailles de toutes sortes.

Bref, la paix semblait définitivement rétablie quand survint un nouveau fléau : une marée d'enlèvements et de fugues secoua férocement la planète. Des anarchistes refusaient de se soumettre aux nouvelles règles. Ils prétendaient, doit-on en rire ou en pleurer, ne pas pouvoir vivre sans côtoyer de personnes du sexe opposé. Le système pénal assisté des psychologues et des psychiatres s'attaqua à ces délits. On condamna les coupables à une période d'esclavage équivalente à celle de leur absence du clan. Peine perdue. Aussitôt la sentence écoulee, ils reprenaient la communication avec une personne de l'autre sexe. La loi devint draconienne: l'homme trouvé coupable était immédiatement castré physiquement ou chimiquement tandis que la femme subissait des incisions. Tout deux étaient soumis corps et âme aux membres de leurs sexes. Dès lors, le taux de suicide grimpa à une vitesse qui n'affola personne : il valait mieux franchir son corps que le territoire ennemi.

La sanction avait pour but de remémorer l'époque où la libido dominait le jugement humain. Il avait fallu des milliers d'années aux créatures terrestres pour comprendre que la punition infligée par Dieu au premier couple consistait

précisément en cet asservissement sexuel de l'un par rapport à l'autre. À cause de lui, on tuait, violait, pillait. Il fallait une intelligence suprême pour penser à une sanction si subtile qu'après des siècles les coupables se l'infligeaient encore en confondant la souffrance avec le plaisir. Ce qui démontre bien la bêtise humaine! En se lamentant et en se débattant comme des diables, ils prétendaient goûter au plaisir. Pire, pour retrouver cette fausse extase, ils se soumettaient à n'importe quel caprice et à toutes sortes de gestes violents. L'attirance d'un sexe pour l'autre devenait la preuve même de l'existence de Dieu. Aucun humain n'aurait pu imaginer une torture aussi raffinée.

La visite des extra-terrestres survint à temps pour les déloger de leur idiosyncrasie. Ce peuple issu d'une autre planète prétendait n'avoir jamais assisté à une comédie aussi loufoque. Les ancêtres d'Adam et d'Ève n'avaient fait que régresser depuis leur origine. Ils devaient s'accoupler pour se reproduire et le plus marrant, c'est qu'ils prenaient cette contrainte pour une bénédiction de Dieu alors qu'en fait, Dieu n'aurait pu choisir un châtiment plus sévère. Ces habitants de la Terre ne pouvaient même pas être considérés comme des individus puisqu'ils dépendaient toujours l'un de l'autre. Le véritable terrien consistait en une partie féminine et une partie masculine. Or, ces deux parties n'arrivaient plus à s'entendre pour former le tout qu'on appelait couple. Toutes deux se prenaient pour l'entier et refusaient d'être perçus comme une moitié. Or, ils n'étaient que ça, des moitiés qui s'attiraient et se repoussaient à tour de rôle comme soumis à des ressorts. Une triste comédie! Dieu avait sans contredit abusé de son pouvoir en les façonnant ainsi. Comble de l'ironie, il leur avait donné l'ordre de peupler la terre, les contraignant à se frôler sans arrêt alors qu'ils pouvaient à peine se sentir. Les extra-terrestres n'échappaient pas à la règle générale qui veut que tout malheur qui arrive aux autres déclenche le rire chez ceux qui l'évitent. Ils s'amusaient tellement que la pauvre race humaine se trouva complètement déboussolée,

doutant déjà de sa nouvelle orientation. Qu'advient-il de leur planète quand la vieillesse les aura tous éliminés?

Comment respecter l'opinion des visiteurs extra-terrestres, ces têtes enflées (ils pouvaient bien se moquer: ils ne possédaient que ça, une tête) qui ne demandaient pas mieux que de les évincer de la terre pour s'y installer définitivement? Ils affirmaient dans un sourire diabolique que les humains devaient continuer à s'accoupler s'ils voulaient se perpétuer.

Mais qui serait assez imbécile pour se soumettre à ce jeu de Yo-Yo sans goûter au plaisir? Avec la pomme, on devait bien l'admettre, Dieu avait créé une chair encore plus appétissante et dont on ne s'était jamais lassé jusqu'à maintenant. Même en admettant que cette jouissance soit en réalité une torture, comment atteindre, sans elle, la performance nécessaire à la reproduction? Avec leurs grands discours et leurs grosses têtes, les extra-terrestres avaient encore à apprendre sur le phénomène de procréation en usage sur la planète Terre.

À n'en pas douter, le seul moyen de contrer ce complot divin était de rompre d'une manière définitive toute relation physique entre l'homme et la femme. Quant au maintien de la race ... Il y avait quelques autres moyens d'y parvenir. En établissant une entente avec le clan des hommes, la femme pouvait toujours se perpétuer. Quant à l'homme, il pourrait négocier avec la femme le transfert des rejetons mâles dans le clan masculin. Or, cette entente semblait foncièrement injuste. Pour un sachet de spermatozoïdes produit en quelques secondes, la femme devrait porter un petit mâle pendant neuf mois? Il n'y avait pas de commune mesure. On voyait bien que ces grosses têtes surgies d'une autre planète ne connaissaient pas la gestation. Tous des mâles, sans doute! Cela expliquait leur prédilection pour le clan des hommes. Ils étaient venus d'une autre planète pour plaider en faveur du sexe masculin. Aguerries,

les femmes refusèrent de se laisser fléchir. Elles avaient été dominées assez longtemps pour reconnaître les menaces de subordination.

Un jour, une de ces grosses têtes arriva en trombe dans le clan des femmes. Il annonçait la reddition des mâles. Pour souligner cet événement, le messager transportait un immense paquet qui aurait pu lui servir de maison : il s'agissait d'un réfrigérateur rempli de sperme. De quoi fabriquer des tartes pour tout un hiver. Bien qu'un peu soupçonneuses, les dirigeantes convoquèrent les citoyennes pour leur proposer ceci : chacune d'entre elles se soumettrait à l'insémination. On viderait le réfrigérateur afin de sauver la gent féminine. Étant donné qu'il s'agissait d'un cadeau, il n'y aurait pas d'échange. On pouvait considérer ce présent comme un mince remboursement pour tous les services rendus.

Après une courte phase d'amaigrissement, plusieurs femmes rangèrent leurs ceintures. Elles arboraient des ventres de plus en plus volumineux. Celles qui n'avaient pas été fécondées se préparaient à devenir sages femmes. Pendant ce temps, on transformait les salles de conférence en pouponnières. On réduirait les dépenses en élevant les enfants en groupe : utilisant les grands lits pour en corder plusieurs, transformant les divans en chaises hautes communautaires par l'ajout de bras escamotables. Les femmes allaiteraient leurs rejetons jusqu'à ce qu'ils soient capables de manger à la cuiller et de boire au verre. Les bébés mâles seraient éliminés avant leur naissance. On avait d'ailleurs rien prévu pour eux : les camions et les armes étant prohibés comme symboles masculins.

Des représentants du clan masculin vinrent à plusieurs reprises supplier le clan féminin de leur remettre au moins quelques femelles aptes à propager la race mais peine perdue. Les négociations étaient définitivement rompues. Des

vieillards rôdaient de plus en plus souvent à la lisière du mur. Ils contemplaient les jolies filles en essayant d'y reconnaître quelques traces de leur descendance.

Des soucoupes volantes avaient, depuis longtemps, établi leurs campements aériens. Des observatrices prétendaient en avoir déjà vu plusieurs se poser sur le sol de l'autre côté du mur. Elles savaient que leur tour viendrait. Les provisions de sperme étaient écoulees et les quelques mâles retenus pour la procréation étaient morts d'épuisement. Tels des vautours, les soucoupes volantes planaient au-dessus du globe. Et puis, alors que tout espoir semblait disparu, une des énormes femelles annonça qu'elle allait mettre au monde.

DRÔLE DE COUPLE

Je me sentais en sécurité dans ce fossé : une tombe à ciel ouvert. Nul ne pouvait m'atteindre, ni me voir, ni m'entendre. J'avais l'impression de bénéficier de la paix des morts sans en subir l'atroce éternité. N'importe quand, en effet, je pouvais m'évader, rentrer chez moi, dans ma chambre décorée selon le goût de ma mère et le portefeuille de mon père.

Mon fossé humide ne me coûtait rien et, surtout, je n'avais pas besoin de le mériter. Il représentait si peu d'intérêt aux yeux des autres que personne ne pensait à m'y chercher. Pourtant, j'étais vraiment chez mon père, sur sa propriété, à un kilomètre à peine de la maison quand je crus vraiment avoir été découvert. Une lumière phosphorescente plongea dans ma cache avec une brutalité qui faillit m'arracher un cri de mort. Puis, elle s'atténua, sembla chercher ailleurs. Je m'étais recroquevillé pour me confondre avec les rebords lisses du fossé.

Après une bonne demi-heure, je me déroulai prudemment. En levant les yeux, je faillis suffoquer : une maison de style futuriste venait d'atterrir dans ma cour. Mes parents, astucieux comme tout, avaient sans doute trouvé ce truc pour me faire sortir de ma cachette. Ce pouvait être un jeu de lumière et de couleur produit par des rayons laser. Une illusion comme ils savaient si bien en créer pour me soumettre à leurs désirs. Ce pouvait être n'importe quoi sauf ce que j'espérais depuis toujours : une belle soucoupe volante dont les habitants viendraient révolutionner les coutumes terrestres. Des êtres d'un autre monde qui posséderaient des arguments assez forts pour ébranler la structure sociale dans laquelle mes parents tentaient de me couler. Jusqu'ici, j'étais parvenu à me dérober assez bien à leur influence mais j'appréhendais le moment où le besoin physique viendrait à bout de mes aspirations idéalistes.

Dans le noir, j'essayai de découvrir la provenance des rayons. D'où je me trouvais on ne pouvait voir la maison. De nombreuses lucioles éclairaient le ciel mais, depuis l'arrivée du drôle d'engin, je n'en voyais plus aucune. Elles avaient été comme aspirées par cette lumière puissante.

Pour me protéger de l'humidité du sol, j'avais pris soin d'apporter quelques grands contenants verts pour tapisser le fond de mon fossé. J'y étendis mon sac de couchage et, après m'être glissé dedans, je sortis ma pipe. Ainsi installé, je pouvais me permettre d'admirer le spectacle tout en me laissant bercer par la fumée du haschisch.

Mais quelle chaleur! Faut dire que la bourre était épaisse et que nous nous trouvions en plein mois de juillet. En ouvrant la fermeture éclair, je ressentis une brûlure telle que je maudis mes parents. Pour me capturer, ils étaient prêts à me réduire en mégot. À moins que, me croyant en ville, ils espéraient me voir accourir en entendant parler de l'atterrissage d'une soucoupe volante.

Malgré l'intense chaleur, je me replongeai dans mon sac. S'il pouvait me protéger du froid, il devrait aussi m'isoler de la chaleur.

Au moment où, exténué, j'allais succomber au sommeil, la lumière disparut. Avaient-ils déjà renoncé à leur stratagème? Je me redressai pour les voir ranger leurs trucs. J'allais sortir du fossé quand j'entendis un son qui se situait entre le ronflement et le ronronnement. Jamais je n'avais entendu un bruit aussi bizarre! Un effet du haschisch?

Le doute commença à me gagner. Et si je m'étais trompé? Et si j'avais vraiment affaire à des individus d'un autre monde? Dieu merci j'avais encore de quoi m'offrir une nouvelle pipe avant de m'endormir.

Malgré tout, j'imaginai l'inquiétude de mes parents et je me sentais un peu coupable. Par leur intransigeance, ils voulaient m'aider à me tracer un chemin convenable dans la vie. Ce n'était quand même pas de leur faute si je trouvais ce chemin ennuyeux, si je trouvais la vie trop plate pour vouloir m'y tracer une route.

Le chant des oiseaux vint couvrir le «ronronnement» et je quittai mon sac pour me dégourdir. À la chaleur suffocante succéda un froid glacial, à la lumière éclatante se superposa un gris acier. À quelques pas de moi se trouvait un tel engin que mes parents, même avec la meilleure volonté du monde et une habilité extrême, n'auraient pu l'installer.

Je trépignai de joie. Enfin, je pourrais voir de mes yeux ce dont on parlait si souvent à la télévision. Mais l'engin ne m'intéressait pas autant que les passagers. Je voulais les voir. Jamais personne, sauf les auteurs de romans de science-fiction, n'avait décrit un habitant des soucoupes. Elles semblaient toujours inhabitées. En demeurant inaperçu, j'entendais bien en savoir plus long. J'attendrais aussi longtemps que ce serait nécessaire.

Soudain, une porte, qui ressemblait à un hublot, s'ouvrit et, en voyant sortir l'individu, je me dis qu'encore une fois, ils m'avaient eu. Je ne pouvais le reconnaître de dos mais j'attendais qu'il se retourne pour l'identifier. Ma surprise grandissait au fur et à mesure que je l'observais. Il avait les épaules larges tandis que ses hanches semblaient s'épaissir au devant du corps. À d'autres moments, au contraire, les épaules s'amincissaient et les hanches s'élargissaient. Il avait beau se déplacer, changer de position, pivoter même, je

ne percevais toujours que son dos. Est-ce que je rêvais? J'avais l'impression de voir deux individus soudés ensemble par le devant. De côté, cette impression était encore plus accentuée : une tête énorme, une poitrine très large avec un renflement dans le milieu, des mollets doubles, des pieds dirigés dans les deux sens... S'agissait-il d'un couple qui ne désirait pas se faire reconnaître? Bien qu'apparemment soudés ensemble les silhouettes ressemblaient tantôt à un corps féminin tantôt à un corps masculin. Un couple. Ce ne pouvait être que cela.

Mais comment s'y prenaient-ils pour agencer leurs gestes avec autant de précision sans se marcher sur les pieds et trébucher ? Jamais je n'avais vu une chose pareille. Pour un couple uni, c'était un couple uni! Personne n'aurait pu dire le contraire. Quand l'un avançait, l'autre reculait les pas dans ceux de l'autre. J'avais hâte qu'ils disparaissent afin d'aller vérifier les empreintes car je n'apercevais que des talons de pieds, les orteils formant un engrenage de la même manière que les doigts qui ressemblaient à une jointure allongée.

Ma présence ne semblait pas le ou la déranger. J'attendais qu'elle ou qu'il me fasse signe. J'aurais pu les aborder de face mais de dos, je craignais de les surprendre. Leurs regards portaient sur toutes les directions. Elle ou il reculait et avançait avec une agilité surprenante. Des êtres supérieurs qui allaient bouleverser ma conception du monde. Portaient-ils les enfants dans une poche centrale? Ne se lassaient-ils jamais l'un de l'autre? Ni mariage, ni divorce. Ce n'était certes pas le type de révolution que j'attendais mais elle devait certainement comporter des avantages et résoudre bien des problèmes.

Je les vis entrer dans la soucoupe. Unis comme un seul homme ou une seule femme. L'engin monta lentement vers le ciel en projetant une chaleur intense. J'ai vérifié l'empreinte qui confirmait mon hypothèse : un drôle de

couple dont l'union exemplaire pouvait supprimer au moins la moitié de tous les problèmes de l'humanité.

III. L'AMANTE:

L'AMANTE SPIRITUELLE

Dès le premier mot, je t'ai reconnu. Lues ou entendues, tes paroles sont devenues les cailloux blancs, les repères lumineux qui devaient me conduire au bonheur d'aimer. Ton regard, ton visage, tes gestes subséquents ont matérialisé ce possible bonheur.

De l'imparfait nous avons abordé le présent pour passer aussitôt au conditionnel. Le futur semblait impossible. Tu as fermé violemment ta porte, ce qui a déclenché ma décision d'entrer. Pour moi, le seul fait de toucher à la porte trahissait ton hésitation. Tu m'as refusé ton hospitalité parce que tu savais que je pourrais m'installer chez toi. Sans cette crainte, tu m'aurais permis d'aller et venir en toute liberté.

De l'extérieur, j'ai pu jeter un coup d'oeil par le trou de la serrure. Le trou de toi. Tu aurais pu t'éloigner sans fermer ta porte mais tu l'as fermée sans t'éloigner. C'est alors que j'ai préparé ma tactique. J'aurais pu défoncer ta porte et m'emparer de ton corps. La chair est si faible! Quelques caresses bien amenées, quelques gestes langoureux et ton corps aurait cédé. S'il avait résisté la première fois, je l'aurais contourné de quelques flatteuses manigances auxquelles il aurait inmanquablement succombé. Il se serait enfoncé en moi à petits coups saccadés jusqu'à l'éclosion du plaisir, compromettant ainsi l'avenir tapi dans notre conditionnel.

Il fallait atteindre ton coeur mais comment y arriver sans te décortiquer? Tu avais besoin d'un coup de coeur, me disais-tu. Je savais comment donner des coups de pieds, des coups de poing, des coups de pinceau, des coups de fil, des coups de ciseau, des coups de balai, des coups de chiffon, des coups d'oeil et des tas d'autres coups. J'avais déjà pris des coups de froid et des coups de soleil, j'avais déjà fait les 400 coups, entendu le coup de minuit, les coups de tonnerre et les coups d'angélus mais, pour frapper ton coeur, il fallait un coup de théâtre ou un coup de maître. Or, ces coups se produisent toujours à l'improviste.

Je suppliai ma marraine fée d'activer sans délai sa baguette magique. Je fis des incantations, croisai mes doigts jusqu'à la dislocation. Le coup de coeur n'est pas venu. Je ne pouvais rien contre la complicité entretenue depuis toujours entre le coeur et le corps, l'esclave et le maître.

Ton corps n'aurait pu me pénétrer qu'en surface dans un va-et-vient anxieux de trouver le chemin du bonheur perdu ou le dépotoir qui lui permettrait de se débarrasser de son mal de vivre. Le corps ne trouve jamais d'ancrage nulle part. Quant au coeur, il s'affole à l'idée de battre seul jusqu'à la fin. Lui aussi cherche, à petits coups, le support d'un autre coeur qui allégerait sa tâche d'obéir à un corps obsédé.

Il me fallait chercher ailleurs le filon menant à ta source. Renoncer à l'immédiat pour emprunter les méandres du temps comme un archéologue à la recherche d'un objet hypothétique. Tu me dis : «Passe-moi le beurre» et je m'empresse. Mon coeur s'affole. Mon corps s'humecte. Tu enduis ta galette sans apercevoir la flamme qui m'incendie. Tu remercies le ciel pour la vache qui donne le lait qui donne la crème qui donne le beurre. Ma contribution t'importe peu.

Je t'offre la cerise et le gâteau. Tu les repousses de la main qui vient du coeur qui sert le corps. J'écoute ton poulx. Je te cardiogramme. J'analyse tes mots, interprète ta ponctuation, soupèse le temps de tes verbes et interroge le genre et le nombre de tes articles. Mon esprit s'allume, s'aiguise, s'affine. Il perçoit des nuances de plus en plus subtiles.

Quand il eut mis de côté tout l'arsenal du corps (cordes, pics et chaînes), tu es venu sans inquiétude frapper à ma porte grande ouverte. Dès que j'eus retiré le piège, tu es tombé dedans. La mante religieuse devint l'amante spirituelle.

L'ATTENTE

Tu es arrivé devant ma porte en même temps que les premiers rayons du soleil printanier. Pour leur laisser le temps de passer, nous avons commencé à bavarder. Du beau temps enfin revenu. Du mauvais en déroute. Puis de tous les printemps, étés, automnes, hivers entassés sous nos épidermes.

Les heures, les jours, les mois s'écoulaient entre mon désir et ton hésitation. L'été a succédé au printemps et nous abordions à peine les questions existentielles. Nous pataugions dans les émotions jusqu'au cou. Les pluies d'automne sont venues. Les arbres nous ont fait leurs strips-tease. Les feuilles mortes glissaient dans ton col. J'ai sorti le parapluie pour nous protéger car tu refusais toujours d'entrer.

Je continuais à t'entretenir de mes rêves et de mes espoirs tout en cherchant à découvrir les tiens. De temps à autre, je rentrais vérifier un plat sur le feu ou caresser mes enfants qui vieillissaient à vue d'oeil. Je revenais aussitôt anxieuse. Toujours cette crainte de te voir déguerpir! À mon retour, tes idées s'étaient agglutinées et je devais faire un effort pour les démêler. J'ai sorti les tuques et les moufles car l'hiver utilisait tous ses arguments pour t'inciter à franchir le seuil. Il gémissait et grinçait comme un fantôme dans ses chaînes. Il tournoyait tout autour de toi. Il menaçait même de t'enneiger vivant ou de te déguiser en bonhomme Carnaval.

Mon coeur a frémi quand une bourrasque glaciale t'a roulé à l'intérieur. J'ai fait du feu, mijoté une soupe et préparé la tisane. Les saisons se sont emmêlées, la neige s'est transformée en feuilles mortes, l'arc-en-ciel a succédé à la foudre. De grands nuages duveteux se sont mis à danser autour de nous en

un rythme endiablé. Nous nous sommes réchauffés l'âme pendant que les mots que nous avons échangés dévalaient les escaliers en ignorant toute ponctuation et longeaient les couloirs comme une cache-cache déambulatoire annonciatrice d'une joie à rendre jaloux le plus beau feu de la Saint-Jean.

RICHE MENDIANTE

- Maman, j'ai qu'éque chose à t'dire.

- Tu me l'diras à soir. Chus pressée. Bye.

J'étais pressée en effet. Il m'avait donné rendez-vous à neuf heures dans un restaurant du Centre-ville. Lui. Je ne l'avais vu qu'une heure et, déjà, il occupait toute ma pensée. Je n'avais pas dormi de la nuit. Je pensais à ce qu'il allait me dire. Aux projets que nous formerions ensemble. Au changement qu'il apporterait dans ma terne vie.

J'avais le goût de revivre après deux ans de solitude. Deux ans au cours desquels je m'étais efforcée d'effacer vingt années de mariage. Deux ans pour remettre mon coeur en ordre, pour guérir mon ego écorché et pour reprendre en main ma situation financière. J'y étais parvenue sans recourir ni à aucune thérapie ni à aucun médicament, ce dont j'étais particulièrement fière, car, à plusieurs reprises, j'avais senti le sol se dérober. J'avais cru que le bonheur ne s'écrivait qu'au passé. Depuis sa rencontre, je conjuguais au futur : je l'aimerais et il m'aimera.

C'est une agence qui m'avait mise en contact avec lui. Je l'avais choisi à partir d'une lettre de présentation qu'il avait écrite. Ses mots m'avaient littéralement séduite. La conversation téléphonique renforçant l'intérêt, nous avons convenu d'une rencontre. Il portait un simple blouson d'été et un pantalon de toile. Il était mince, un peu chauve et brillant. En tout cas, moi, je le trouvais brillant. Tout ce qu'il disait m'enchantait. Il ne parlait pas inutilement et savait écouter. J'aimais son sourire au coin des lèvres et le

pincement de ses yeux pers. Les mots qu'il avait écrits s'ajustaient parfaitement à sa personnalité. C'était un pince-sans-rire, un homme sensible et humain. Sa perception du monde me rejoignait. Il me semblait que je l'avais toujours connu. Il m'était familier. J'aurais pu cohabiter avec lui dès les premières semaines sans m'inquiéter. J'étais déjà sûre de mes sentiments et sa gentillesse me faisait espérer la réciprocité. Aussi, quand il m'a téléphoné hier soir pour me fixer le rendez-vous, un grand arc-en-ciel a traversé ma nuit pour annoncer le beau temps.

Je m'étais endormi au petit matin. J'avais projeté de me lever tôt afin de me maquiller et de me coiffer soigneusement. Il pleuvait et je ne savais plus quoi porter. Je détestais l'imperméable qui me donnait un air sévère mais je n'avais pas le choix. Sinon j'arriverais détrempée au rendez-vous. De plus, mes cheveux rebelles à l'humidité deviendraient crépus. Cela me rendait aigrie. Il me fallait courir pour prendre l'autobus, car la voiture était au garage depuis la veille. Évidemment, il venait juste de passer et deux autobus arrivèrent dans le sens inverse avant celui que j'attendais. Je l'ai fait remarquer au chauffeur qui a semblé vexé.

- On fait ce qu'on peut, m'a-t-il répondu.

- Vous pourriez faire mieux, ai-je répliqué un peu méchante.

J'étais toute trempée. Je flottais dans mes souliers et j'aurais annulé n'importe quoi, sauf ce rendez-vous. J'arrêtai au Carré d'Youville. Le restaurant était à quelques pâtés de maisons mais le mauvais temps l'avait propulsé au bout du monde. Je me suis arrêté sous un porche afin de m'ajuster un peu pour le cas où il me verrait venir. Aussitôt quelques enguenillés sont venus me quêter de l'argent.

- Allez donc travailler au lieu de quémander tout l'monde! ai-je lancé hautaine et méprisante. Je n'avais pas le goût de les regarder. Ils me déprimaient tellement. D'une part, j'avais peur d'ouvrir mon sac à main en leur présence, de l'autre, leur misère me rendait honteuse, car je savais que les emplois étaient rares et qu'ils étaient souvent victimes de la drogue. L'argent que je leur refusais, je le donnerais bientôt en pourboire à ma coiffeuse. Je mettrais une semaine d'épicerie sur un parfum. Pour une fin de semaine santé, je dépenserais ce qui pourrait leur permettre de s'abriter pendant un mois. J'avais honte mais cela ne changeait rien à mon attitude. Je déteste la misère mais pas au point de vouloir l'éliminer. Elle m'apporte parfois un sentiment de réussite très valorisant. Et puis, j'étais trop pressée pour les écouter. À l'entrée du restaurant, je me suis faufilée vers les toilettes afin de retoucher mon maquillage et redresser ma coiffure. Ensuite, je me suis dirigée vers une table avec un air aussi naturel que possible malgré les fourmis dans mes jambes et la tempête dans le crâne. J'avais l'impression que les battements de mon coeur se faisaient entendre jusqu'au fond de la salle. Il était assis à la première table et sirotait un café. En me voyant venir, il s'est levé et a formulé quelques commentaires sur la température. J'avais la gorge nouée. Aucun mot ne pouvait en sortir. J'approuvais bêtement de la tête. Il m'a aidée à retirer mon manteau et il a repoussé galamment ma chaise. Puis, il m'a offert un café tout en m'observant. Je devais être rouge comme une tomate. Un mot est finalement parvenu à se glisser parmi les noeuds : «merci». Alors, il a commencé doucement comme un médecin qui doit annoncer une mauvaise nouvelle à son patient. Je tremblais. J'aurais voulu fuir pour ne pas entendre, car j'avais deviné bien avant qu'il ne parle. C'était écrit dans ses yeux : en noir et blanc.

- Tu es une personne très bien. Je suis certain que tu trouveras beaucoup mieux que moi. Tu ne dois pas t'attacher. Le dé clic. La chimie ne passe pas. C'est bête. J'aurais aimé que...

- Ce n'est rien. Je comprends.

Je comprenais, comme j'avais toujours compris, que le bonheur ce n'était pas pour moi. Que c'était trop beau pour être vrai. Qu'un homme comme lui ne pouvait pas aimer une femme comme moi. Je lui disais «Je comprends» sur le même ton résigné que j'avais employé jadis pour dire à mon père que je comprenais qu'il m'aimait moins que ses autres enfants. Ce n'est pas parce qu'on est parent qu'on doit aimer automatiquement nos rejetons. Il y en a dont la gueule ne nous revient pas. J'acceptais ce rejet comme j'avais accepté celui de mon père, avec un pincement douloureux au coeur, avec la certitude qu'on n'impose pas l'amour à quelqu'un.

En quittant le restaurant, je suis retournée sous le porche. J'aurais donné tout ce que j'avais pour obtenir un peu d'amour. Je me sentais plus dépourvue que ceux qui, tout à l'heure, quémandaient des sous. Mais moi, je ne pouvais pas arrêter les passants. Je ne pouvais pas davantage susciter la pitié. Je portais des vêtements de qualité, un sac en véritable cuir et des chaussures à la mode. Je me serais mise à genoux pour obtenir un peu d'attention : une caresse, un mot tendre. Je voyais les gens s'arrêter pour caresser un chien et moi, je levais la tête pour leur montrer que j'étais au-dessus de tout ça. Je n'avais aucune laisse. Personne ne voulait me retenir. Après mon ex-mari, personne n'avait tenté de m'appivoiser et, juste comme j'avais cru au bonheur, il s'était volatisé.

J'ai donné tout le contenu de mon porte-monnaie. Je n'irais pas chez la coiffeuse. À quoi bon? Et le meilleur parfum n'attirait que les snobs qui voulaient démontrer leurs connaissances dans ce domaine: «du Channel n° 5?

J'ai marché jusqu'à la maison. J'étais trempée jusqu'à l'os. Et puis après? J'aurais bien pu disparaître dans les grilles d'écoulement en même temps que la pluie. J'aurais pu fondre. Personne ne s'en serait aperçu, si ce n'est ma coiffeuse, mon épicier, ma boutique de parfum, la Compagnie Master Card, La Baie d'Hudson, Eaton, Sears, Hydro-Québec, Bell Canada et mon garagiste. Eux auraient remarqué que je ne payais plus mes comptes et que je n'allais pas reprendre ma voiture. Eux auraient observé une légère diminution de leur revenu. Eux! Et je ne parle pas du livreur de journaux! C'est alors que j'ai pensé à mon petit Jonathan que j'avais brusqué ce matin. Qu'avait-il donc à me dire de si important?

J'avais soudain très hâte de le voir. De toute manière, un bonheur trop subi m'aurait prise au dépourvu. Je n'y étais pas habituée. Je n'aurais pas su comment le prendre et encore moins comment le garder. Il aurait chambardé toute ma vie. Jonathan étudiait dans sa chambre. Je lui ai caressé l'épaule. Il a fait un mouvement de rejet. Il m'en voulait pour ce matin.

- Que voulais-tu me dire à matin avant que j'parte?

- Rien. Ç'tait pas important.

- Dis-moi-le quand même. Je te demande pardon. J'avais un rendez-vous et j'avais peur d'être en retard.

- C'tait pas important.

- Envoye, mon p'tit bichou.

Il ne pouvait pas résister à ces mots tendres. En se retournant pour que je ne voie pas son visage, il a murmuré :

- J'voulais t'dire : «J't'aime!»

- Moi aussi, j't'aime mon petit bichou et je n'ai jamais rien entendu d'aussi important.

Je me suis enfermée pour pleurer toutes les impolitesses, toutes les peines que j'avais semées sur mon passage pour entendre un mot que j'aurais pu entendre avant de partir si je n'avais pas été aussi pressée. Ce «Je t'aime» que j'avais tant espéré entendre de sa bouche à lui, je le recevais de mon fils. C'était différent mais non moins important. Et c'était gratuit. L'autre m'avait demandé de ne rien attendre de lui. C'était bien fait pour quelqu'un qui, depuis le matin, rechignait contre tous ceux qui lui volaient une seconde. Ne rien attendre.

BOULE DE CRISTAL

Ils étaient plusieurs à venir me consulter. Je leur parlais de leur travail et de leurs amours. Les hommes s'inquiétaient davantage du premier alors que les femmes s'interrogeaient sur les derniers.

Elles arrivaient avec des lettres et des photos et je mettais toute mon énergie psychique à repérer celui qui se cachait derrière les visages et les signes graphiques. Je devais y parvenir assez bien, car toutes revenaient au moins une fois par année et me référaient des ami(e)s, parents et connaissances.

Cela ne me demandait pas vraiment d'effort. Il s'agissait d'être réceptive et je me disais que si elles le voulaient, elles y parviendraient aussi bien que moi. Au fond, elles connaissaient la plupart des réponses mais elles avaient besoin que je confirme les messages de leur subconscient.

Je les aimais beaucoup. Une heure ou deux passées avec elles suffisait pour créer un lien étroit, car je vidais le contenu de leur inconscient devant elles. Je leur disais : «c'est un homme timide, peureux. Il a des choses à régler actuellement et ne peut pas s'engager mais il s'intéresse à toi. Cependant, ce n'est pas pour tout de suite» ou bien «Méfie-toi. C'est un cyclothymique. Il n'est pas stable. Il va et vient et toi, tu cherches la stabilité.» : «Prends le bonheur qui passe. Tu en as besoin et lui aussi. Ce n'est pas l'homme de ta vie mais l'autre viendra plus tard.»

Ce n'était pas des formules apprises. J'exprimais mon «senti», ce que je percevais à travers les vibrations de la personne qui venait me consulter. Parfois, je voyais beaucoup de peine mais j'essayais d'en atténuer l'effet en

insistant sur les points positifs. Pas d'amour à l'eau de rose mais du travail, de belles amitiés ... «Vous n'êtes pas encore prête pour une relation amoureuse. Ça viendra plus tard.»

Des hommes venaient aussi me consulter et je les aidais à prendre des décisions concernant leur travail, leurs placements et leurs unions. Je pressentais qu'ils trouveraient un nouvel emploi, qu'ils auraient à se déplacer, qu'ils devraient se méfier. Certains vivaient des situations amoureuses complexes, subissaient des ruptures et j'essayais alors de les orienter de mon mieux.

Un jour, il m'a téléphoné. Il m'avait été recommandé par une ancienne cliente. Tout de suite, une alarme a sonné. Je devais refuser de le voir. Mes vibrations seraient faussées. Je le sentais au bout du fil, mais comment le lui expliquer ? Il insistait pour me voir le plus tôt possible. J'étais habituée à cette forme d'urgence. Ceux qui venaient me voir semblaient toujours en détresse. Un instant, j'ai pensé à un faux-fuyant : je devais partir en voyage, j'allais subir une opération, mon emploi du temps était bouclé pour un mois. Le temps de me ressaisir, le temps de me libérer de cet envoûtement.

C'était inconcevable. Une personne comme moi ne peut pas mentir : elle se trahirait. Une personne comme moi est dirigée par ses émotions, son intuition. Or, il n'y a que la raison pour structurer un mensonge. Celui-ci relève du rationnel et non de l'intuitif. On ment parce que... pour que... en vue de... Comme elle est spontanée, l'intuition ne peut que renier tous les motifs. Or, l'outil d'une voyante, c'est son intuition. Ce qui me dérange le plus dans les consultations, c'est justement l'immixtion du rationnel. Des personnes d'esprit organisé essaient parfois d'orienter mes perceptions en me transmettant des renseignements. Alors, il m'arrive de tomber dans le piège : les déductions l'emportent sur l'intuition. Or, ce n'est pas mon rôle. Je ne suis pas là pour

raisonner mais pour ressentir. La raison m'entraîne sur de fausses pistes. Mais, cette fois, je le savais, seule la raison pourrait me sauver, car mes vibrations menaçaient de déformer tous les messages de mon intuition. Or, je n'avais aucun motif raisonnable pour refuser de le rencontrer.

Il est donc venu. Inconsciemment, je souhaitais qu'il soit si horrible que toutes les vibrations ressenties préalablement s'écroulèrent spontanément en me redonnant le contrôle de ma psyché. Il était physiquement ordinaire, sans fard, honnête. Ses yeux étaient d'une tristesse propre à émouvoir la plus insensible des femmes. Ses lèvres minces et un peu pincées aux commissures révélaient des déceptions emmagasinées au cours de ses relations antérieures. On ne lui avait pas accordé sa chance et personne n'avait vraiment tenu compte de ses désirs. J'étais prête à accueillir son âme blessée. Je la placerais dans un écrin satiné afin qu'aucune douleur ne l'atteigne plus.

- Que pensez-vous de cette femme? me dit-il en me tendant une photo.

J'aurais préféré qu'il me questionne sur ses affaires, car je sentais que celles-ci périlclitaient dangereusement. Était-ce possible qu'une femme soit à l'origine de ses difficultés financières? Si je lui disais ce que je ressentais, il refuserait de me croire, car cet homme amoureux avait besoin qu'on nie ce qu'il savait déjà. Il aurait aimé que je lui dise :

- Cette femme est victime d'une machination. Elle vous aime mais des jaloux essaient de ternir son image. Elle subit du chantage et ne sait plus comment réagir.

Il conclurait qu'il avait raison de continuer à aimer cette femme. Elle ne machinerait jamais de complots contre lui, car personne d'autre ne l'intéressait dans la vie.

Il se sentirait heureux. Un sourire fleurirait son visage et pour ce sourire, j'avais envie de mentir mais je ne le pouvais pas. De toute façon, il le saurait un jour ou l'autre et, de plus, il serait trop tard pour réagir, pour «sauver au moins les meubles!».

- Vous aimez cette femme et elle vous a déjà aimé aussi. Mais un autre homme est entré dans sa vie et vous ne pouvez rien pour défaire leurs liens. Ce n'est pas de sa faute et ce n'est pas vraiment de la faute de l'homme non plus. C'est ainsi et ça vaut mieux pour vous. Un jour, vous comprendrez ce que je veux dire. La relation avec cette femme est terminée. Une autre va bientôt commencer pour vous ...

Mes mains commençaient à trembler. Jusqu'ici ça s'était passé assez bien. J'avais laissé mon intuition s'exprimer et je m'étais effacée derrière elle au prix d'un effort gigantesque. Mais là, je n'en pouvais plus. Mes forces m'abandonnaient. Des ondes s'échappaient de mon corps pour se mêler aux siennes. J'avais l'impression que son sang à lui venait de se mêler au mien et que, désormais, chaque mot me trahirait.

- Avez-vous des questions? demandai-je machinalement. Je savais qu'il en avait des milliers mais je comptais sur sa réserve pour en être exemptée. J'ai approché ma boule de cristal. Il me fallait ce support pour ne pas m'effondrer.

- Oui. J'ai deux questions à vous poser mais je veux que vous y répondiez sans consulter cette boule.

J'ai failli perdre pied et, quand il m'a regardé droit dans les yeux, j'ai eu l'impression de me transformer tout entière en boule de cristal. Il m'avait totalement deviné.

- Êtes-vous libre? Voulez-vous venir souper avec moi ?

L'ARAIGNÉE

Je me souviens vaguement de mes premiers pas. Je servais de vadrouille pour la maison quand l'idée m'est venue de vérifier jusqu'où s'élevaient les pattes de bois et de métal qui se dressaient devant moi à tout moment. Je me suis agrippée à l'une d'elle pour finalement réussir à appuyer mes deux coudes sur une chaise. Victoire vigoureusement applaudie par les auteurs de mes jours qui m'avaient connue inerte. Ils semblaient n'avoir jamais assisté à un événement aussi prodigieux. Tout le monde m'acclamait. On me soulevait dans les airs comme une championne. Fière de cette victoire et convaincue de posséder désormais tous les pouvoirs, j'entrepris mes premiers pas avec un succès tout aussi spectaculaire. Du même essor, j'ai commencé à parler, à manger, à vaquer à mes besoins vitaux. J'étais devenue quelqu'un d'admirable. Il ne me restait plus qu'à poursuivre sur cette voie pour, éventuellement, régner sur l'univers. Mais voilà...

Au fur et à mesure de mes progrès, les reproches supplantaient les compliments. On m'avait appris à avancer sans reculer, à marcher sans tomber. Or, je reculais et tombais régulièrement en voulant expérimenter de nouveaux pas. L'hilarité s'estompait de jour en jour. Au lieu de me soulever dans les airs, on me renvoyait au lit ou dans un coin obscur de la maison. Sans doute voulaient-ils récupérer une place trop vite consentie. C'est ainsi que je me suis remise à ramper. À quatre pattes, je prenais trop de place. Je bousculais tout sur mon passage. Il faut dire que mon corps se développait d'une manière effrayante. Pour me redresser, je ne trouvais plus ni le bon moment, ni le bon endroit.

Ce sont tes souliers que j'ai aperçus les premiers. J'admire la façon dont tu les laçais et les vernissais. Je respirai l'odeur de tes pieds et décrétai que tu

serais l'homme de ma vie. Je me suis soutenue à tes chevilles pour m'agripper à tes genoux. Mais tu m'as repoussée. Tu n'appréciais pas assez l'animal que j'étais pour le prendre dans tes bras. Je t'ai suivi pas à pas, curieuse de connaître tes allées et venues, soucieuse de capter ton intérêt. Je léchais tes chaussures avec une tendresse infinie. J'aurais tellement aimé que tu glisses ta grande main sur mon corps. Je crois que si tu l'avais fait j'aurais réussi à me redresser de nouveau, à marcher debout à tes côtés. Plus tu devenais excédé, plus je rampais. Les jours où tu te montrais un tant soit peu tolérant, je marchais à quatre pattes et j'arrivais même à courir devant toi. Puis, subitement, sans que j'en devine la raison, tu me décochais un coup de pied et je m'affaissais misérable au sol. J'y restais longtemps, incapable de me relever, attendant que le sol s'ouvre pour m'aspirer. Mais il restait compact. Impitoyable! Comme toi! Je ne savais plus jusqu'où reculer pour être tolérée. J'avais honte d'exister.

Un beau matin, je me suis trouvée nez à nez avec une araignée. Elle se tenait fièrement sur ses longues pattes fines et avançait vers moi en me défiant. J'ai voulu l'écraser de mes doigts mais elle s'est aussitôt dérobée et j'ai rougi de mes jambes massives et flasques. Je tentai de me justifier en faisant remarquer qu'elle avait six pattes alors que je n'en avais que quatre. Avez-vous déjà vu une araignée marcher sur ses deux pattes de derrière? J'en étais venue à douter de mon espèce. Mes parents s'étaient mépris en m'encourageant à marcher debout. Je n'étais pas à la hauteur.

Je quittai ta piste pour suivre celle de l'arachnide. J'avais du mal à la suivre. Elle n'avait peur de rien et, au lieu de contourner les obstacles, elle les enjambait, m'imposant alors à chaque fois de longs détours. Elle m'épuisait mais j'avais résolu de la suivre malgré tout. Je me disais : petite comme elle l'est, elle finira sûrement par se faire écraser mais elle était si agile et si

confiante qu'au lieu de changer de trottoir, comme je le faisais, elle se dirigeait tout droit sur les piétons.

C'est ainsi qu'encore une fois nous sommes arrivées à la hauteur de tes souliers. Je sommais ma compagne de reculer, convaincue que tu allais la piétiner comme tu l'aurais fait avec moi si j'avais eu sa taille. Elle t'a observé, a grimpé sur la pointe de tes chaussures bien cirées, a monté le long de ta jambe, sur le pli de ton pantalon, a traversé ta poitrine sans s'inquiéter des battements de ton coeur, a suivi ta cravate un moment pour bifurquer ensuite sur ta manche. C'est alors que j'ai entendu ton cri d'effroi. Tu as échappé le porte-documents que tu brandissais avec arrogance deux minutes plus tôt. Pour éviter d'être assommée, je me suis redressée d'un bond. Instinctivement. Sans m'agripper. C'est alors que j'ai lu le désarroi dans tes yeux. Tu as admiré mon sang-froid quand j'ai pris tendrement l'araignée dans ma main pour la déposer sur le sol. Elle s'est enfuie en courant et j'ai hésité à la suivre.

L'appréciation que j'avais lue dans ton regard me retenait. Je me suis de nouveau sentie championne. Debout, j'étais presque à ta hauteur et tu m'impressionnais déjà moins car j'étais redevenue quelqu'un.

IV. LA CITOYENNE

LA CHEVELURE

Un volier d'outardes traverse le village en poussant des «Cahun» retentissants. Bien que ce ne soit pas encore la saison de la chasse, elles se méfient et gardent l'oeil ouvert. Tant de dangers menacent les petits qui commencent à se nourrir dans les champs.

- Une vraie calamité, dit Gertrude. Elles dévorent les graines au fur et à mesure qu'on les sème.

- Elles ne sèment ni ne moissonnent! récite Françoise.

- C'est les cultivateurs qui les nourrissent!

- En parlant de petits oiseaux du ciel, j'espère que tu n'as pas oublié que c'est aujourd'hui le service anniversaire de Réjean Lagloire!

- Ce moineau-là ? S'il fallait que j'assiste à toutes les cérémonies, je n'aurais plus le temps de rien faire!

- Veux-tu bien m'arrêter ça, Gertrude Saint-Onge! Quand on veut trouver du temps, on le trouve. Tu as tout l'avant-midi pour te pomponner.

- S'il s'était fait couper les cheveux, il ne serait pas là où il est.

- Comment donc?

- J'suis certaine que son accident de moto est arrivé à cause de ses cheveux.

- Eh ben! T'aurais dû le dire plus tôt. Ça aurait évité une enquête du coroner.

- Tu peux rire tant que tu veux. Ça ne me fait pas un pli sur la différence! Des cheveux longs, c'est comme des broussailles, on ne sait jamais ce que ça dissimule.

Plantée devant la fenêtre, Gertrude sourcille.

- Dis donc, me semblait que tu avais trop de pain sur la planche pour assister aux obsèques de Réjean. Aurais-tu obtenu un contrat du gouvernement pour dénombrer les outardes qui traversent le village? Je ne suis pas venue ici pour essuyer ta vaisselle pendant que tu comptes les oiseaux.

- Cesse de placoter et viens voir... En voilà un comme je les aime!

Au volant d'une rutilante Firebird, un jeune homme correspond exactement aux critères esthétiques de Gertrude : les oreilles dégagées, le front net, les vêtements sobres. Impeccable. Elle qui passe ses journées à admirer les plumages flamboyants des oiseaux mâles n'arrive pas à admettre que des hommes puissent porter des vêtements quelque peu colorés.

Son regard admirateur s'accroche au pare-brise. Que cherche donc ce beau paon dans leur volière? Gertrude résiste mal à l'envie de sortir sur le

perron pour lui offrir son aide. Mais ce ne serait pas convenable. On n'interpelle pas des étrangers sans une raison sérieuse. Mais est-ce bien un étranger?

- Lâche la vaisselle et viens voir. Plus je l'regarde, plus je me dis que j'ai déjà vu ce visage-là !

- Laisse voir! dit Françoise en s'approchant à toute vitesse, un linge à vaisselle sur les épaules.

Deux lamelles s'écartent si brusquement qu'elles provoquent une bruyante bousculade à travers tout le store.

- Attention! crie Gertrude. Il va nous apercevoir!

- Ben ordinaire! S'exclame Françoise pour provoquer l'autre

- Tu trouves ça ordinaire ! Ben croire, tu préfères les *flyés* avec des trous dans les culottes et les cheveux en broussailles.

Le conducteur s'amuse. Ces paires de yeux entre les lamelles le fascinent. L'admiration des vieilles femmes lui donne de l'assurance et il a l'intention d'en faire le plein. Il en aura tellement besoin tout à l'heure. Il imagine des yeux de toutes les couleurs entre les lamelles. Des milliers de regards admirateurs qui tinteraient comme des applaudissements. Le plus difficile est de garder son flegme pendant que les regards se promènent comme des insectes sur ses épaules, sa nuque, son nez, sa bouche, ses yeux et ses cheveux. Cette sensation devient tellement tactile qu'elle provoque un chatouillement irrésistible. Il fait semblant de chercher de l'autre côté de la rue ou appuie sur l'accélérateur comme s'il avait soudain identifié la maison recherchée. Mais le plaisir est si intense, la détente si agréable qu'il y revient toujours.

- J'te dis, j'suis certaine de l'avoir déjà vu...

- Mon dou Seigneur Jésus ! s'écrie Françoise en se signant. C'est Réjean Lagloire. C'est Réjean, que j'te dis.

- T'es folle, ma foi du bon Dieu ! Il est mort et enterré ! Et puis, il n'était pas aussi beau que ça !

- Il était plus beau que tu penses. Tu n'as jamais pris la peine de regarder sous ses cheveux. Moi, je l'ai bien connu. On restait côte à côte sur la Rue de l'Anse... Il est peut-être revenu pour assister à son service!

- Es-tu folle, toi là? Veux-tu m'faire accroire que c'est un fantôme? Il est dans une Firebird, pas dans un drap blanc !

- Si c'est pas lui, c'est son sosie ou ... son frère naturel, reprend Françoise en se frappant une tempe comme pour dégager une idée. Tu dois avoir entendu parler du père Lagloire semant à tout vent comme le Petit Larousse ?

- Qui n'en a pas entendu parler ? Il ne s'en est jamais caché.

- Lagloire n'ensemait pas n'importe qui! Des femmes qui aurait pu devenir duchesses du carnaval. J'vais te montrer des photos.

De plus en plus intriguée, Gertrude hésite à quitter son poste d'observation. Un fils naturel qui se révèle le jour des funérailles de son frère, c'est provocateur mais ça mettra du piquant dans l'histoire.

- Pauvre Réjean! On aurait dit qu'il se cachait derrière sa longue chevelure. Il était si timide, si réservé. Je me souviens combien j'étais jalouse de la belle mèche dorée qui lui voilait un oeil...

- C'était son mauvais oeil! s'exclame Gertrude envahie par un sombre pressentiment. Puis, d'un bond, comme si sa sécurité dépendait de sa promptitude, elle s'empresse d'aller verrouiller portes et fenêtres.

«Si c'est un fantôme, tu te donnes du mal pour rien», a envie de lui dire Françoise. Mais, émue par le souvenir du beau Réjean, elle n'a plus le coeur à rire.

- Ma mère, bredouille Gertrude, avait l'habitude de dire que les personnes qui n'ont pas assez vécu sur terre, reviennent parfois pour régler certaines choses...

- Comme s'il avait entendu les paroles de Gertrude, l'inconnu lui adresse un large salut. Elle en a le souffle coupé et, avant de défaillir, elle articule:

- Il m'a salué! Il m'a salué!

- Ben voyons donc! Reprends tes esprits!

- Parle-moi plus d'esprits!

- Dis-moi pas que t'as peur d'un beau garçon de même. J'dis pas si c'était un de ces cadavres décomposés que l'on voit à la télé...

- Tu ne comprends pas? Tous les revenants et les gens qui s'apprêtent à mourir font de grands saluts avant de disparaître. J'pourrais te montrer les films de mon père et de mon beau-frère. Tu vas voir. Exactement pareill!

- Le meilleur moyen d'en avoir le coeur net, c'est de lui faire signe d'entrer. Même dans une enveloppe de lumière, Réjean Lagloire ne me fait pas peur. Je m'battais avec lui quand nous étions jeunes. Et j'gagnais presque toujours. Il était doux comme un mouton.

- Ne fais jamais ça, s'écrie Gertrude, stupéfiée à la vue de Françoise qui se dirige vers la porte. C'est provoquer le diable!

Juste comme Françoise va poser le geste interdit, on frappe à la porte. Dans sa hâte de vérifier si la voiture roule toujours dans la rue, Gertrude renverse la vieille boîte de boules de Noël dans laquelle sont rangées ses photos et bientôt le plancher est si bien tapissé de souvenirs que Françoise en oublie la sonnerie et le verrou qu'elle vient de tirer.

- C'est lui! C'est lui! s'écrie Gertrude en voyant la Firebird dans son entrée.

Le conducteur ouvre la porte avec fracas, provoquant dans le corps des deux vieilles filles un frisson semblable à celui qui parcourait les lamelles du store tout à l'heure. Trop troublée pour réagir, Gertrude s'affaire à ramasser les photos comme si cette occupation d'envergure allait retarder l'affrontement avec la réalité. Quant à Françoise, elle le regarde fixement, d'un air hébété.

- Je vous dérange? questionne le visiteur. Vous étiez plongées dans le passé? Je m'intéresse beaucoup à l'histoire de cette région. C'est un vrai coin

de paradis ! Est-ce que je peux...? poursuit-il en se pliant pour ramasser des photos.

Du coup, Gertrude aperçoit la longue chevelure maintenue derrière la tête par un élastique. Instantanément, des histoires de revenants se bousculent dans sa mémoire avec une intensité insupportable.

- Ne touchez pas à ça! s'écrie-t-elle d'une voix froide et tranchante, capable de paralyser le diable en personne. Que nous voulez-vous?

- Oh, pardon, mesdames! Je ne voulais pas me montrer impoli, s'empresse-t-il de dire avec un sourire et une voix qui contraignent Gertrude à vérifier de nouveau la chevelure.

Exactement la même couleur et la même texture. Une belle mèche dorée coule du front jusqu'à l'oeil gauche.

Françoise, qui, depuis quelques minutes, compare le visage du visiteur à une photo qu'elle vient de cueillir sur le plancher, s'approche de son amie et lui secoue l'épaule. Gertrude devient livide, menace de s'effondrer. Elle a vu le visage sourire d'une manière sarcastique comme si l'autre s'y mirait. Une étrange lumière a surgi du regard alors que l'orbite se vidait. Trop tard pour aller chercher le curé!

Le visiteur, qui ne comprend pas ce qui se trame, s'offre pour la soutenir et en profite pour regarder. En apercevant sa photo juste sous l'inscription IN MEMORIAM, il sursaute.

- Qui a fait ça ?

Interloquées, les vieilles demoiselles bredouillent des mots incompréhensibles. Les voyelles et les consonnes semblent avoir perdu le nord.

- On ne vous a rien fait. Allez-vous-en, crie Gertrude alors que Françoise adopte une attitude plus amicale.

- Écoute, Réjean. C'est normal. T'étais mort. Il fallait bien qu'on remplisse certaines formalités. La carte mortuaire, les phrases ampoulées, on n'avait pas l'choix. Ça fait partie de la tradition même si tu n'as jamais aimé ça ...

Un rire formidable interrompt les propos de Françoise. Le garçon se tord dans tous les sens et se met à courir dans la maison, comme s'il cherchait une issue.

Gertrude se précipite vers sa chambre et en revient avec une immense croix noire de la tempérance. Cette croix, que son père avait fabriquée de ses mains et devant laquelle toute la famille s'était agenouillée, chaque soir, pendant une vingtaine d'années, pour le chapelet en famille, constituait sa meilleure garantie contre les forces du mal. Si le curé réussissait à chasser les esprits avec un petit crucifix, la croix noire anéantirait celui-là à tout jamais. Mais la croix noire semble paralysée devant ce spectre qui continue à se tordre de rire en claudiquant. «Les toilettes ! Les toilettes !» parvient-il à articuler entre deux éclats de rire.

Machinalement, Françoise lui indique une porte où il s'engouffre. Dans un dernier éclair de lucidité, Gertrude abandonne sa croix pour glisser une clé dans la serrure avant de se précipiter dehors avec Françoise encore étourdie par l'émotion.

- On va chercher le curé, halête Gertrude en se dirigeant tout droit vers le presbytère.

- On va passer pour deux belles folles si ce n'est pas un fantôme !

- Dans c'cas-là, on f'ra v'nir la police mais moi, j'rentre plus dans cette maison maudite.

- La police, c'est encore pire ! Viens chez moi ! On va prendre le temps de se replacer les esprits

- Parle-moi plus d'esprit, que j'te dis.

Elles ont beau envisager toutes les solutions, aucune ne leur paraît satisfaisante et, plus le temps passe, plus elles hésitent à en parler à d'autres. Dans un petit village comme les Méchins, la réputation est fragile. Un faux geste suffit pour la ternir jusqu'à la fin des jours. Gertrude passera la nuit chez Françoise et demain sera un nouveau jour. S'il s'agit bien d'un revenant, la voiture aura disparu, sinon...

Quelques jours plus tard, une disparition est signalée dans les journaux :

«Un jeune homme du nom de Paul Corbo est parti de Québec jeudi dernier et n'a pas été revu depuis. Il devait se rendre dans une petite localité de Les Méchins pour rendre visite à une jeune fille mais il n'y est jamais arrivé. Au moment de sa disparition, il portait ...»

Une photo accompagne l'article mais Gertrude qui vient de l'apercevoir n'a pas envie de rire. Elle imagine le jeune homme mort de faim dans sa salle de toilette.

-Vite, il faut y aller avant que la police ne s'en mêle, presse Françoise.

En arrivant à la maison, elles ont la surprise de constater que la voiture est disparue. Gertrude se précipite vers la salle de bains. La porte est toujours verrouillée. Elle prend la clef qu'elle avait jetée sur la petite commode du passage et ouvre. Il n'y a personne ! Rien que deux mots tracés dans le miroir avec le dentifrice : «**SALUT BIEN!**»

MÉPRISE

Ne sachant comment expliquer ce clin d'oeil inattendu, il fait semblant de ne l'avoir pas remarqué et se dirige tout droit vers le bar pour sa consommation hebdomadaire. Les autres gars semblent mal à l'aise sans doute à cause de ce grand gaillard dont l'oeil gourmand guette chacun de ses gestes.

Une remarque de son frère remonte à la surface : «Arrête de marcher comme un homosexuel. Ils vont finir par te prendre pour un des leurs». Pourtant le type qui le fixe a plutôt une allure de pirate. Qu'a-t-il donc à le reluquer ainsi?

Paul sent le regard insistant de l'homme qui veut le déshabiller. S'il avait plus d'audace, il enlacerait une des serveuses pour bien démontrer son orientation sexuelle. Mais il ne souhaite pas davantage passer pour un maniaque que pour un gai. D'ailleurs, il n'en a plus le temps. Le type commence déjà à rôder autour de lui avec une attitude de fauve guettant sa proie, les yeux pétillants et la bouche friande laissant voir des dents prêtes à mordre dans le plaisir.

Un soupçon traverse brusquement son esprit. Ce mâle semble flairer la femelle. Le bonhomme a dû le prendre pour une de ces filles libérés aux seins minuscules et aux hanches étroites. La confusion s'avère plus compromettante que jamais.

- Bonjour! lui lance le bonhomme en s'accoudant sur le bar, juste à côté de lui. Je t'offre un verre?

Paul n'ose répondre de peur que l'individu n'interprète sa réponse comme un meuglement assurant la victoire du chasseur sur la femelle en rut.

- On t'a coupé la langue, ma belle? insiste le type, sûr de sa conquête.

- Là n'est pas la question, réplique Paul en empruntant une voix grave, susceptible de balayer toute confusion.

Mais, d'après son attitude, le bonhomme semble, au contraire, attribuer cette lourdeur dans la voix à une forte sensualité. L'étau se resserre autour de Paul. Il faut absolument que le type réalise son erreur. S'il en avait l'audace ou seulement la force, Paul lui décocherait un coup de poing capable d'abolir tous les doutes. C'est ainsi qu'on rétablit les faits dans les films. Mais il n'a rien d'un Rambo, d'un Crocodile Dundee ou d'un Slater. Un pauvre intellectuel plus habile avec les touches de son clavier d'ordinateur qu'avec les pistolets ou les jeux de poignets. Et le type campé devant lui appartient à la race traditionnelle de macho, coureur de bois et de jupons, habitué à jouer des muscles tendus sous la chemise. Il l'écraserait d'un doigt. Comme une mouche. Ce genre de bonhomme n'attend pas le consentement de la femelle, il la prend avec une assurance qui aboutit parfois au consentement.

La femme, raisonne-t-il, apprécie la force de l'homme qui la soumet. Comment interpréter différemment son manque de succès auprès d'elle? Lui, ne brusque jamais personne. Il attend qu'on s'offre et cette attente se traduit dans ses rêves par des tentatives toujours avortées. À chaque fois qu'il approche une fille avec l'intention de la séduire, elle s'évanouit et il se réveille pantelant, frustré et amer.

S'il était une femme, il se paierait la tête de ce gros merdeux musclé qui n'arrête pas de tourner autour de lui. Il l'appâterait jusqu'à ce qu'il en bave, puis, il lui glisserait des mains comme une anguille ou comme les donzelles de ses cauchemars. Les femmes possèdent sûrement une tendance masochiste qui en fait des victimes consentantes pour ce genre de chasseurs effrontés, en mal d'accouplement.

Si, au moins, il possédait les armes féminines, il trouverait peut-être un moyen de se tirer de cette situation. L'écoeurant n'a même pas pris la peine de lui demander son nom et ne tient aucun compte de son refus. Il veut une poupée dans son lit comme certains désirent un verre de rhum pour calmer leur soif. Jamais Paul n'a autant souhaité voir surgir des muscles de fer sous ses bras, une barbe drue à son menton et des épaules à déchirer les cadres de porte. Il s'amuserait comme un fou. Il réduirait ce colosse en bouilli, il en ferait de la viande à chien. S'il pouvait juste pour quelques minutes se transformer en Hulk.

Est-ce possible que des femmes acceptent d'être traitées ainsi? Pour lui, l'attitude de ce type constitue la pire des injures. D'autant plus que l'imbécile ne lui laisse même pas le temps de s'expliquer. Et puis, à quoi cela servirait-il? Si Paul lui crachait la vérité en plein visage, le bonhomme serait capable de l'assommer ou, pire encore, de se payer sa tête devant tout le monde à grands coups de rire gras et de grossièretés. Il n'a pas d'autres choix que de partir et vite.

- Pas si vite, pas si vite, ma beauté. J'aimerais avoir une petite causette avec toi...

- Je dois partir, jette Paul avec un brusque coup d'épaule qui ne fait qu'aguicher davantage le sculptural gêneur.

- N'aie pas peur, mignonne. Je ne te ferai aucun mal, glousse l'homme en serrant le bras de Paul qui ne sait plus comment se déprendre. Aurais-tu une petite tendance lesbienne, par hasard?

La situation frise la catastrophe. Sans son orgueil masculin et le risque d'établir hors de tout doute son appartenance au sexe faible, Paul aurait sûrement appelé au secours. Il préférerait subir une raclée plutôt que la moquerie des autres clients qui attendaient l'issue de l'intrigue avec un amusement à peine dissimulé. Pas de danger qu'ils interviennent! Ils pourraient au moins l'aider à rétablir les faits. Rien. En un sens, leur situation est presque aussi embêtante que la sienne. Un être aussi obtus que ce genre de gars n'admet aucune contrariété et considérerait comme une provocation la rectification de son erreur. Oui, Paul comprend l'attitude de ses compagnons de beuveries. Il continuera à fréquenter ce petit bar où tout le monde s'occupe de ses affaires, où personne n'a jamais fait de remarque sur sa constitution physique ou sur ses rapports avec les femmes.

En sortant de cette aventure, il se promet bien d'entreprendre des cours intensifs d'autodéfense et de conditionnement physique qui, auparavant, lui semblaient inutiles. Dans un monde civilisé, l'usage de la force physique lui apparaissait plutôt bestial. Mais comment, aujourd'hui, trouver un autre moyen de desserrer l'étreinte de ce paquet de muscles dépourvu de tête? Cette brute, obnubilée par une libido décuplée par l'alcool où macère son cerveau, comprend-elle le langage humain? En tout cas, il semble ignorer les rudiments du savoir-vivre.

Réfractaire à la violence et, surtout, déterminé à ne pas la subir, Paul se résigne à jouer le jeu. C'est risqué. Le type ne reculera pas facilement et Paul n'a pas l'intention de se rendre jusqu'au lit. La face que ferait son partenaire

serait belle à voir. Ah ouï! Paul, s'il en avait le cran, laisserait saliver le bonhomme jusqu'à ce qu'il se rende compte lui-même de son erreur. Il en mangerait un coup mais ça en vaudrait sûrement la peine. L'imbécile apprendrait à mieux regarder avant de jeter son dévolu sur quelqu'un.

Pour l'instant, la seule solution qui s'offre à Paul, est de se comporter comme une fille qui veut se débarrasser d'un opportuniste, c'est-à-dire en menaçant de faire intervenir un autre gars, un amant ou un mari jaloux qui jouerait en quelque sorte au garde-chasse devant le braconnier. Pour quelques minutes, il reniera le peu de virilité qu'il possède mais, tant pis, cela vaut mieux que le reste. Il se précipite au téléphone, indifférent à la bête suspendue à sa voix aigrette.

- Hello! Roger? Veux-tu venir me chercher tout de suite, s'il te plaît. Je suis au bar La Claire fontaine. Deux minutes? D'accord, je t'attends.

- Tu ne m'avais pas parler de ton amoureux, ma p'tite vlimeuse. En tout cas, si jamais tu en as assez de ce Roger, j'aurai toujours les bras tendus pour toi.

Et, sans plus de cérémonie, le fauve semble se remettre en chasse. Paul se sent épié jusqu'à ce que Roger, son meilleur copain, ne vienne le prendre devant la porte à bord d'un camion Ford qui connote virilement l'individu qui se tient au volant, rompant tout intérêt du fauve pour le trop joli Paul.

- En tout cas, ce Roger ne doit pas tenir gros à sa femme pour la laisser courir les bars de même, siffle l'individu à l'intention des autres gars.

Le rire fuse dans la petite pièce enfumée.

- Qu'avez-vous à rire de même, espèces d'abrutis? Était pas mal la garce? Un peu fluette sur les bords mais ... ragoûtante quand même.

Le rire s'enfle si bien que le barman, soucieux de ne pas interrompre trop longtemps la consommation de ses clients, commence à bredouiller une explication, ce qui a pour effet de faire redoubler les rires et d'enterrer son discours.

- Vos gueules! Vous ne comprenez pas qu'il veut me parler? hurle l'individu.

Soucieux de ménager la susceptibilité de notre homme, le barman n'ose pas crier le message destiné à éclaircir la situation.

- Parle plus fort, ronchonne le type pressé de connaître l'objet de l'hilarité générale.

Excédé, le propriétaire déclare enfin:

- Ils rient de ta déconfiture. Ne leur en veux pas trop. Ta garce, c'est pas une garce, c'est un gars !

La crainte d'une bagarre plane sur le groupe jusqu'à ce que le séducteur éclate d'un immense rire : «Ça, je le savais les p'tit gars ! J'ai joué mon numéro pour vous montrer que vos scènes de macho, ça se joue à deux». Et, toujours en riant aux éclats, il entreprend de distribuer sa carte professionnelle à tout un chacun. À mesure qu'il se rapproche de la sortie, le silence devient de plus

en plus lourd dans le bar. Un sourire se dessine à la commissure des lèvres du barman lorsqu'il lit la carte :

**Judith Cloutier
Miss Muscles'96
Service de Sécurité
Garde du corps
555-0880**

LA CARTOMANCIENNE

Qu'est-ce qui m'a poussé à aller voir cette cartomancienne? L'ennui ou la solitude sans doute. Depuis mon divorce, je remettais en question ma façon de vivre. J'avais besoin de tout changer dans ma vie afin d'oublier l'échec de mon mariage. J'en étais venu à ne plus savoir où poser mes gestes et où caser mon coeur. Je luttais pour mon équilibre. Je voulais m'arrêter un instant pour regarder ma vie d'en haut, pour la soupeser sans être aussitôt renversé par un événement. En me dévoilant l'avenir, la cartomancienne me permettrait de m'asseoir en retrait du temps affolé qui ne sait plus où donner de la tête.

Sachant où aller pendant un laps de temps, j'abandonnerais quêtes et doutes. Si elle m'annonçait une idylle amoureuse, je saurais au moins en reconnaître l'objet. L'âme soeur se trouverait sur ma route d'une manière ou d'une autre. Je pourrais l'attendre tranquillement en bordure de son chemin.

Quant à la mort, je ne l'appréhenderais plus tant que les événements prédits ne se seraient pas tous réalisés ... Je pourrais ainsi m'amuser avec la vie comme le font les enfants, sans craindre de la perdre à tout instant.

Pour cela, il fallait la foi : celle que j'avais en la cartomancienne palliait pour celle que je n'ai jamais eue dans l'avenir. Je déjouerais enfin les astuces du ténébreux, de l'insondable demain, m'assurant pour quelque temps une certaine sérénité d'esprit.

Je ne suis pas masochiste. Je déteste souffrir et l'attente me cause un stress douloureux. Il fallait y mettre fin.

D'après ce que m'avait dit une copine, cette cartomancienne ne se trompait jamais. Elle voyait juste : les noirs et les rouges avaient pour elle une signification aussi évidente que les feux de circulation. Elle se disait incapable de la décrire, ce qui m'importait peu. Je n'allais pas la voir pour ses beaux yeux mais plutôt, si je peux me permettre cette boutade, pour ses bons yeux.

Cependant, je n'ai pu dissimuler mon étonnement en apercevant cette jeune femme à peine âgée de trente-cinq ans. Je me sentais gêné et maladroit. J'avais l'impression que les événements avaient devancé la prédiction. Je rêvais précisément d'une femme comme elle. J'étais effrayé comme si la consultation risquait d'empêcher la réalisation de ce rêve. J'aurais voulu me stabiliser dans la minute présente, m'y lover pour l'éternité.

Elle dut comprendre mon malaise, car elle me montra résolument le jonc à son annulaire droit et prit la parole avec une autorité surprenante. Est-ce l'habitude de guider les gens dans leur avenir qui lui donnait une telle assurance?

À partir des cartes que j'avais choisies, elle me dicta quelques grandes lignes de mon avenir. Je n'aurais plus qu'à suivre les traces qu'elle m'indiquait : d'abord, il faudrait quitter cet emploi où je perdais mon temps. Ailleurs, je pourrais mieux exploiter mes talents. Je devrais aussi me méfier d'une personne blonde. En jetant un coup d'oeil à la chevelure dorée de mon vis-à-vis, je lui souris : «et si c'était toi, ma belle?» Son charme balaya aussitôt mes soupçons.

Elle me parla ensuite de déplacement, de rencontres mais surtout du travail. Je confirmais ou infirmais ses idées sur l'emploi que j'occupais présentement. J'étais pourtant satisfait de mon travail qui requerrait de l'autonomie et me laissait beaucoup de temps libre. Le salaire me convenait

également. De plus, les avantages sociaux étaient vraiment intéressants. Et j'en rajoutais pour l'impressionner, oubliant de tenir compte de sa clairvoyance. L'idée de quitter ce poste me dérangeait et j'avais besoin qu'elle me convainque. Elle m'assurait que je trouverais beaucoup mieux et que je stagnais. J'admis que la routine me dérangeait. Possédant un chemin de vie numéro un, je devrais, me sermonna-t-elle, servir de guide pour les autres. J'étais né pour diriger des gens et non pour gratter du papier. Effectivement, je me voyais dans des postes de commande. J'aimais le contact humain et je savais imposer mes idées sans en avoir l'air. C'était ma force et je devais m'en servir. J'aurais aimé qu'elle me donne plus de détail sur mon nouvel emploi mais elle prétendait ne pas vouloir m'influencer. Il suffirait de suivre mon intuition.

Les cartes glissaient dans ses mains habiles. J'enviais l'homme qui lui avait posé l'anneau au doigt. Elle me tendit sa main. Je voulus la prendre, la garder, arracher l'anneau quand le charme se rompit. Elle me poussait fermement vers la porte.

Dès mon retour au travail, je me sentis gagné par la nonchalance. J'avais perdu toute motivation. Je consacrais le temps rémunéré par mon employeur à feuilleter les rubriques d'emploi afin de repérer celui qui m'était prodigieusement destiné. Résultat : le congédiement. Je me retrouvai au chômage, dans l'attente frénétique du miracle. Les jours et les mois s'écoulaient dans une stagnation qu'elle avait prédite comme le tremplin qui me permettrait d'atteindre l'inespéré. Cette période me semblait d'autant plus pénible qu'averti, je me tenais en garde contre la blonde gent féminine en commençant par les plus gentilles et les plus belles. À plusieurs reprises, j'ai eu envie d'aller la revoir mais j'attendais d'abord de me caser financièrement. La méfiance qu'elle m'avait inoculée envahissait tous les vaisseaux de mon coeur. Les bras de l'âme soeur se confondaient dans mon esprit avec ceux d'une tarentule. Bref, loin de m'apaiser l'esprit, les prédictions de la cartomancienne le maintenait en éveil

jour et nuit. Tirailé entre l'attente de l'emploi prédit et la méfiance que m'inspiraient les femmes blondes, j'aurais voulu oublier les prédictions, me laver le cerveau des secrets de l'avenir que j'avais tant convoités.

J'allais désespérer totalement quand je l'aperçus. Je résistai à l'envie de l'intercepter pour lui demander de me dire le mois, le jour, l'heure où je dénicherai enfin ce précieux emploi. Je me contentai de la suivre en cherchant la formule pour l'aborder sans paraître importun. Après tout, je n'étais pour elle qu'un client parmi d'autres. Occupé à la suivre, je me retrouvai devant l'édifice où se trouvait mon ancien bureau. À ma grande surprise, elle s'y engouffra. Rongé par la curiosité, j'enfilai sur ses pas et je me retrouvai juste devant le local où mon nom avait été remplacé par le sien. Tiré de la torpeur, je me remémorai notre rencontre, la façon dont elle avait soutiré des renseignements sur mon emploi. Soucieux de lui plaire, j'en avais gonflé l'importance, soufflé le salaire. Elle m'avait prédit encore mieux et avait poussé l'audace jusqu'à me parler d'une femme dont je devais me méfier. Pendant que je flottais béatement dans l'aura de sa personne, elle avait préparé son coup. Et moi, l'imbécile, je n'avais soupçonné la vérité qu'un seul instant : «et si c'était toi, ma belle?» Au fil des mots, la jolie cartomancienne m'avait dérobé l'avenir.

LA CONVOCATION

Des iris bleus, verts, gris, bruns, noirs et pairs comme des jaunes d'oeuf lovés dans le blanc rougeâtre, bougeaient à peine dans les orbites. Vulnérables, au-delà de toutes cicatricules, ils semblaient en bien piteux états dans leurs fragiles coquilles.

Une convocation affichée sur le babillard, tout près de l'ascenseur, les sollicitait. Dérisoire. Derrière ces iris malades, les suicidaires ne pourraient certes pas descendre plus bas mais leur serait-il seulement possible de monter un peu, juste un étage, pour voir le monde d'une manière tel qu'on veuille encore s'y accrocher.

Ils avaient, chacun de leur côté, homme ou femme, renoncé à être aimé et, subséquemment, à vivre. Ils ne parvenaient pas à se dépêtrer de leur mal. Privés d'amour durant leur enfance, ils se jugeaient incapable d'en donner et indigne d'en recevoir. Ils auraient pu renverser le schéma, en acceptant, pour un temps, d'aimer sans attendre de retour. Le reste serait venu par surcroît. Hélas, comme l'amour est à l'esprit ce que le soleil est au corps, ils souffraient d'une carence rendant pénible chacun de leurs gestes. Ils s'accrochaient au plus fragile béguin avec l'énergie du désespoir et la plus petite marque d'indépendance était interprétée comme une trahison. Le moindre échec devenait une preuve de leur nullité et une mise à pied, la condamnation à mort. Solitude, souffrance, incompréhension, désespoir.

**Vous qui en avez assez de vivre et
projetez d'y mettre fin, venez à cette rencontre. Local 777**

Une convocation: une attrape, un piège dans lequel on les retiendrait pour sauver du temps, le temps qu'il faudra pour trouver l'argument susceptible de les convaincre de renoncer à leurs projets ou encore, de laisser les choses s'arranger d'elles-mêmes. Un traquenard paré des plus beaux motifs et des meilleures intentions à partir de cette conviction propre aux gens heureux que la vie est un bien inestimable qu'il faut sauver à tout prix.

En transmettant son message au cerveau, l'iris a pris soin d'y inclure ses doutes quant au contenu de cette convocation. Mais le cerveau, toujours rêveur, décida qu'il fallait y aller. Une petite conseillère, nommé imagination, lui a fait entrevoir la possibilité d'un miracle: l'épouse contrite, la fortune recouvrée, la guérison ou, mieux encore, la rencontre de l'âme soeur dont l'imagination avait souvent entendu parler au cours de ses voyages dans le subconscient. Si certains, appuyés sur le raisonnement, gagnaient à la loterie, si d'autres encore mieux nantis, renchérit sur la sensibilité, atteignaient le bonheur sans passer par le cours de la bourse, pourquoi ne tenteraient-ils pas de recueillir les quelques miettes qui tombaient de leurs tables? décida la mémoire. Ils demandent si peu: juste ce qu'il faut pour retrouver l'appétit de vivre en oubliant la hantise de la mort. Cependant, la logique demeurerait sur réserve: incapable de trancher ce débat sur l'importance de la vie.

Mine de rien, avec un air de profonde indifférence, chacun de leur côté, les yeux bleus, verts, gris, bruns, noirs et pairs se tournèrent vers le maître de cérémonie dont l'air révolté tranchait avec la compassion de ses prédécesseurs. Tant mieux, car, à force de servir, la bouée traditionnelle avait perdu toute efficacité.

- Mes amis, si je suis ici aujourd'hui, ce n'est pas pour vous mettre des bâtons dans les roues. Vous en avez bien assez. Je propose plutôt que nous

nous regroupions pour arracher ces bâtons un à un et ce, en réclamant l'aide gouvernementale.

Suivit une pose, juste assez longue pour les retenir sans les effaroucher. Puis, la voix reprit, dépourvue de toute sensiblerie, volontaire et déterminée.

- Sommes-nous citoyens à part entière, oui ou non? Payons-nous les taxes comme tout le monde, comme tous les organismes beaucoup moins représentatifs par leur nombre et qui, pourtant, obtiennent des subventions pour faire valoir leurs droits? Or, si nous payons les mêmes taxes, nous avons droit aux mêmes recours...

Des auditeurs s'étaient levés, convaincus de s'être trompés de local. Alors, la voix s'étira jusqu'au fond de la salle pour les ramener à leurs sièges.

- Ne quittez pas. C'est bien à vous que je m'adresse, suicidaires de tout acabit. Je suis des vôtres: révoltée du manque de considération dont nous faisons l'objet dans la société.

- Je n'ai jamais dit que j'étais suicidaire.

- Et moi non plus.

- Certainement pas moi.

S'exclamèrent des voix apeurées comme si on venait devant eux de déchirer le secret, la jolie surprise qu'ils réservaient qui, à l'épouse ingrate, qui au patron mesquin, qui à l'ami déloyal, qui à la famille, qui à la société, qui au destin. Mais l'orateur, la main sur le micro, n'était pas dupe. Il connaissait les suicidaires pour en avoir fréquenté plus d'un et pour en faire partie lui-même.

Aussi, recourut-il au stratagème ingénieux qui consiste à reporter sur un autre sa hantise personnelle.

- Bien sûr! Je n'en doute pas. Mais restez quand même. Cela vous permettra d'aider un autre (proche: ami ou parent) à faire valoir ses droits.

Les bouches cousues se délièrent. Des questions fusèrent de partout dans la salle.

- Quels droits? Un suicidaire peut-il revendiquer des droits?

- Évidemment. Ce droit est déjà inscrit dans la loi mais aucun de nous n'a jamais osé s'en servir. Le droit de disposer de son corps.

- Jamais le gouvernement nous accordera ce droit: ce serait priver volontairement le pays de presque la moitié de sa population.

Comme s'il n'avait pas entendu, l'orateur poursuivit:

- nous allons réclamer le droit de disposer de notre corps et obtenir les moyens de le faire en toute dignité, au lieu d'agir clandestinement, comme c'était le cas pour l'avortement avant qu'on en revendique l'accès libre et gratuit.

Après avoir applaudi la logique de ce discours, certains sceptiques levèrent la main.

- Il y a un «hic»! Les politiciens, tout le monde le sait, agissent toujours avec l'intention implicite de gagner des électeurs. Or, les cadavres ne peuvent pas se prévaloir de leurs droits de vote...

- Et les avortons? Des milliers de futurs électeurs meurent chaque année et le gouvernement ne s'oppose pas pour autant à l'avortement?

- Derrière le fœtus, il y a la mère et l'avorteur: deux électeurs contre un seul. Mais, dans les cas de suicide, il n'y pas de compensation électorale si je puis m'exprimer ainsi.

Vaincu par cet argument majeur, le conférencier s'appêtait à quitter la salle quand un interlocuteur prit la parole :

- Le Gouvernement récupère les criminels en abolissant la peine de mort. Il pourrait bien abolir la peine de vivre en permettant à certaines personnes de s'éclipser avec le respect dû à tout être humain. Ça se faisait dans le Japon d'y a plusieurs siècles. Les Samourai...

- Très bien, dit l'orateur heureux de cet appui. Je vous énumère les grandes lignes de mon projet et ensuite nous procéderons au vote. Étant donné que le suicide constitue un phénomène social des plus répandus, étant donné que les suicidés, payeurs de taxe et citoyens à part entière sont condamnés à une mort ignominieuse, perçus à la fois comme des criminels et des victimes et, au nom du droit de disposer de son corps reconnu dans le code criminel, nous demandons:

1. L'accès à la mort libre et gratuite, pour tout le monde.
2. La création de centre de «désistement» dans toutes les villes du pays.
3. L'instauration dans ces centres de dispositifs répondant au désir de chaque suicidé: échafaud, champs de tir avec tireur d'élite, bassin avec immersion, lames effilées et enfin le vaccin mortel précédé d'un calmant pour ceux qui opteront pour une mort douce. Cet éventail pourra être élargi selon les besoins.

4. Un personnel qualifié pour assister les candidats au suicide dans leurs derniers moments sans tenter de les dissuader d'aucune façon ni d'entraver leur action.

Au fur et à mesure que le projet se précisait, les auditeurs s'assimilaient de plus en plus à des tierces personnes: des parents, des amis... D'avoir des motifs pour se battre leur faisait découvrir des armes cachées, réveillant le courage et la motivation. Les pupilles s'allumèrent dans les iris bleus, verts, gris, bruns, noirs et pairs, cicatrisant les vieilles plaies, brisant la coquille.

Dans le pays, des centres nommés «La dernière issue» se créeraient. Ils avaient le nombre. Ils auraient la force.

Le conférencier acheva son discours sur une dernière remarque:

- Il faut briser notre isolement. Il faut se regrouper. On ne peut pas s'attendre à de la compréhension de la part de ceux à qui tout réussit. Nous sommes des vaincus, mais, en tant qu'êtres humains, nous avons quand même droit à certains égards. Ne trouvez-vous pas déplorable d'apprendre qu'un pauvre type s'est pendu comme un criminel, qu'un autre s'est jeté à l'eau comme un vulgaire caillou, que celle-là s'est tranché les veines, empoisonnée comme une sorcière ou immolée par le feu, que cet autre s'est fusillé comme un criminel de guerre ou s'est jeté du haut d'un édifice comme un tas de poussière? Non. Il y a trop d'ignominie. Trop d'injustice dans ces auto-condamnations. Ces individus dont nous pourrions tous faire partie, ne méritent aucun châtiment. Ils n'ont fait de mal à personne et ne demandent qu'à être soulagé de leur torture morale.

- Se présenter dans un centre d'extermination, ce serait s'avouer vaincu devant tout le monde. On a notre orgueil, nous aussi.

- Et puis? Le courage qu'on épargnera en étant secondé dans notre acte, on pourra l'investir dans la simplicité. D'ailleurs, quand on est rendu là, on a habituellement renoncé à sa petite image. On ne va pas se suicider en criant victorieux!

- Ouais. Au moins, on ne serait pas seul. À plusieurs, on verrait peut-être la vie sous un autre angle.

Le groupe s'animait. Les individus quittaient un à un leurs sièges pour se joindre aux participants réunis en avant de la salle.

Que leur était-il arrivé à eux pour qu'ils en viennent à vouloir désertir la vie? se questionnaient-ils. Avaient-ils subi les mêmes mépris, les mêmes blessures, les mêmes humiliations? Se pouvait-il que l'amour-propre soit à l'origine de leur drame? S'aimaient-ils au point de vouloir se détruire pour ne pas affronter le regard des autres et renoncer ainsi à leur chance d'aller jusqu'au bout de la vie qui leur était offerte. «Si la vie vous intéresse!» En cas de conflits, ils pourraient au moins aller se faire tuer à la guerre. Une belle mort glorieuse au service du pays! Quel baume pour l'amour propre!

Ils échangèrent. Discutèrent. Se racontèrent. À juger des motifs de suicide de la plupart d'entre eux, on trouvait moins ridicule le slogan publicitaire de l'armée. Prétendre aimer la vie et aller se faire tuer au combat n'était pas pis que d'aller se tuer pour éviter de ternir son image. Même incohérence entre l'acte et le motif.

- Si la mort t'intéresse, renonce tout de suite à ta petite image!

À inventorier leurs motifs et à les analyser à fond, les candidats au suicide se rendaient à certaines argumentations. Au lieu de quitter la vie, ne pouvait-on pas quitter simplement sa famille, son conjoint, son école, son milieu et même son pays? Le suicide devenait une solution exagérée. On renonçait à toutes les chances que la vie nous réservait peut-être ailleurs. La mort n'était-elle pas le pire qui puisse nous arriver? Vouloir mourir parce qu'on a perdu son emploi semblait d'autant plus aberrant que le plus grand danger, dans ce cas, était précisément de mourir de faim. Ce qui se produisait rarement dans notre pays. Ceux qui, dans les régions défavorisées, risquent vraiment de périr par inanition, combattent jusqu'à la fin. Au lieu de recourir au suicide, on devrait peut-être échanger nos places avec ceux qui luttent désespérément pour sauvegarder leur vie. Ceux qui ont fui les camps d'extermination pourraient sans doute nous donner des leçons.

Finalement, la convocation s'avéra un véritable échec pour l'organisateur. Aucun des individus présents ne parut intéressé au projet qu'ils attribuèrent au nazisme. Des camps d'extermination dans un pays qui se dit démocratique! Cet orateur n'était qu'un sanguinaire, un Hitler qu'il fallait éliminer immédiatement. Les iris de toutes les couleurs se fusionnèrent pour irradier l'imprudent orateur. «Il veut mourir. Il va mourir mais il ne réussira pas à nous entraîner avec lui», clamèrent-ils. Au lieu des centres d'extermination, nous créerons des centres SA de rencontre pour suicidaires anonymes. Et, pour cela, oui, nous aurons besoin de subventions gouvernementales».

L'orateur condamné venait de sauver son auditoire.

LE GANT CLEPTOMANE

Un homme ayant besoin de gants se rendit chez le gantier qui en offrait de toutes les couleurs, de toutes les textures, de tous les prix.

Comme il comparait la couleur de ceux-ci avec son chapeau neuf, l'étoffe de celui-là avec son veston encore «à la mode», le prix d'une autre paire avec l'épaisseur de son portefeuille, un gant se détacha du comptoir et, sans hésitation, s'empara de sa main droite qu'il habilla à merveille.

Philippe tourna la tête pour s'assurer que personne ne l'avait remarqué et aperçut le regard troublé de son fils. Tous les autres clients semblaient occupés à mesurer: taille, couleur, qualité, prix.

Il regarda furtivement sa main. Le gant s'y ajustait comme une seconde peau: aucun pli, aucune torsion. Si discret que son fils déjà désintéressé s'était retiré dans le rayon des jouets. Il le rejoignit. Le gamin le supplia aussitôt de lui acheter le jeu vidéo dont il avait envie depuis si longtemps. Or, Philippe n'achetait jamais de cadeau autrement que pour les anniversaires et la fête de Noël. De sa main gantée, il saisit le jouet et, sans même s'arrêter à la caisse, il sortit du magasin. Il ressentit un léger chatouillement dans la paume tandis qu'une étrange émotion le saisissait à la gorge: il détenait subitement un pouvoir illimité.

Le gant en fin cuir de chevreau épousait toujours sa main droite. Il n'avait pas pris la peine de chercher le second. Existait-il seulement?

- Merci papa, dit le gamin, incapable de reprocher à son père un acte de générosité aussi inhabituelle.

Dans le ton de sa voix, Philippe détecta un accent de reproche qui lui parut injustifié.

- Tu n'es pas content?

- C'est que... Tu ne l'as pas payé.

- À quoi bon? Tu l'as et c'est ce qui compte.

Incapable de comprendre ce revirement, l'enfant décida de l'oublier. Son père devait avoir de bon motif pour agir ainsi. Le magasin lui devait sans doute des marchandises...

Dans la rue, une seule main gantée pouvait paraître suspecte: coupable de vol ou de crime et riche d'empreintes. Philippe tenta de retirer le gant mais celui-ci adhérait si bien à sa peau qu'il n'arrivait pas à l'en séparer. Le chatouillement original se transforma en brûlure comme si en tirant sur le gant, il s'écorchait la peau. Aussi Philippe prit le parti de s'en accommoder et de faire comme si de rien n'était. D'ailleurs ce gant semblait doué d'une existence propre. Il commandait aux muscles et semblait, en cela, déterminé à venger tous les pauvres gants innocents qui avaient été impliqués malgré eux dans les pires méfaits.

Dès lors, commença pour lui la période la plus néfaste de son existence. Sa nouvelle main ne pensait plus qu'à voler. Lui qui avait toujours été un honnête homme se mit à dérober tout ce qui le tentait, avec une adresse incroyable. Le monde lui appartenait. Il ne passait aux caisses que pour en réclamer le contenu. Sa main gantée devenait menaçante et insatiable. Sans le vouloir, il était devenu cleptomane.

Sa crainte initiale diluée sous l'impunité, il retrouvait l'extase des petits enfants lors de leurs premières visites dans les magasins de jouets. Toute la richesse de la terre lui appartenait. Il pouvait en disposer à sa guise, n'ayant plus qu'à prendre ce qui s'offrait à lui. Il avait l'impression d'habiter le royaume du père Noël depuis que sa conscience s'était rétractée. Le gant avait si bien réussi à chasser cette indésirable que Philippe en vint à se demander pourquoi les gens le regardait maintenant avec suspicion alors qu'autrefois on lui aurait donné le Bon Dieu sans confession. Malgré tous les cadeaux qu'il dispersait à droite et à gauche, ses parents et amis avaient cessé de le côtoyer. De la jalousie, sans doute! Le bonheur des uns fait le malheur des autres, se disait-il, amer. Qu'importe, désormais il entreprendrait de nouvelles relations. C'était si facile. Il s'agissait d'offrir quelque chose à quelqu'un pour qu'il vous invite aussitôt à souper. Mais voilà, même ces nouvelles relations ne dureraient pas. Pourquoi? Pourquoi est-ce que tout le monde le fuyait. Il n'était ni sidatique, ni lépreux. Il débordait de santé surtout depuis que son patron l'avait congédié. Une farce ou, plutôt, une faveur. Il était en train d'y laisser sa jeunesse. Désormais, il n'avait plus besoin de travailler pour vivre. Son gant y pourvoyait largement.

Si quelqu'un lui en avait fait le reproche ouvertement, il aurait peut-être consulté un psychologue au sujet de cette soudaine cleptomane dont il avait complètement oublié l'origine. Des gens qu'il aimait lui fermaient la porte au nez au lieu de répondre à ses questions. En vérité, le voleur s'ajustait à l'honnête homme aussi bien que le gant enveloppait la main. Pour ses proches, l'un ne se dissociait plus de l'autre.

Tous ces inconvénients, il aurait pu les supporter. Ce qu'il n'admettrait jamais, c'est qu'on traite son fils de la même manière. Que leur avait-il fait pour qu'on le place en institution?

- Votre fils est un voleur, lui avait dit le directeur d'école. On l'a surpris plus d'une fois en train de piller les vestiaires.

Philippe n'avait pas compris. Son fils de dix ans un voleur? Il l'amenait partout avec lui et... Des attitudes équivoques de son fils lui revinrent en mémoire. Et puis, son portefeuille tombait-il toujours accidentellement de sa poche? L'enfant y serait-il pour quelque chose? Il se promit d'en savoir plus long en entrant à la maison.

Derrière le rideau de la fenêtre, il aperçut Paul qui l'épiait. Cette fois, il ne lui offrirait pas de cadeau mais lui ferait subir un test d'honnêteté. Il avait remarqué que son portefeuille glissait de ses poches à chaque fois qu'il s'étendait dans son fauteuil pour se reposer. Et, quand il s'éveillait en sursaut, l'enfant reculait l'air inquiet.

Après avoir dégusté un apéritif, Philippe fit donc semblant de s'assoupir. Aussitôt, le souffle léger d'une respiration l'effleura et il se redressa pour s'emparer avec colère du bras de son fils. Voler son père, c'était la plus grave action que l'on puisse commettre. Le directeur d'école avait raison. Son fils n'était qu'un voleur, qu'un minable pickpocket. Philippe voulut serrer le bras coupable quand un phénomène bizarre se produisit: ses doigts semblaient désarticulés, comme privés de phalanges. Le gant contrôlait ses muscles et n'obéissait à aucun ordre du cerveau. Instantanément, l'assaut chez le gantier resurgit dans sa mémoire. Le gant! Il en avait subi l'influence sans s'en rendre compte. Peut-être parce qu'au fond de lui il en appréciait certains avantages. Il ne s'était pas servi de ses cartes de crédit depuis des mois et il avait subtilisé de quoi payer les comptes en souffrance. Mais il n'avait pas ri. Le rire solitaire ne lui convenait pas. Il préférait s'ébrouer en compagnie de ses amis.

Ce gant cleptomane ne l'avait pas seulement isolé des siens, il avait surtout influencé son fils pour en faire un voleur. Un misérable voleur qui ne jouissait d'aucune protection tandis que son père pouvait s'emparer de la planète sans être inquiété. Jamais le gant ne se faisait prendre la main dans le sac. Il demeurait toujours propre, intact et se laissait laver en même temps que les mains de telles sortes que l'homme avait fini par croire que c'était sa peau qui avait subie une modification dans la couleur et la texture. Enfin, convaincu de l'imposture, Philippe essaya de le retirer avec les dents mais ne parvint qu'à s'écorcher le poignet. Devrait-il faire des aveux publics, accuser le véritable coupable? Personne ne le croirait. Se présenter devant un médecin ou un psychiatre le conduirait tout droit en institution. Depuis plusieurs mois déjà, il ne contrôlait plus du tout sa main qui agissait comme un être indépendant. Mais allez donc dire cela à un juge! Mettre cette main sur son coeur ou sur l'Évangile ne convaincrerait personne de son innocence. Il fallait l'amputer, leur démontrer qu'elle pouvait agir sans lui...qu'il était un honnête homme transformé en malandrin par le gant démoniaque.

De toute manière, le royaume du Père Noël ne l'intéressait plus. Tout posséder sans efforts manquait d'attrait. Il fallait que son fils comprenne cela. Il fallait extraire de lui le mauvais exemple. «Si ta main est mauvaise, jette-la au feu», a dit le Christ. Philippe n'avait plus qu'à choisir entre sa main et son fils.

- Paul, viens ici mon grand! Viens voir ce que l'on fait avec une main cleptomane.

Et il se mit à gruger sa main en commençant par le pouce et l'index. L'enfant sidéré le regardait, trouvant stoïque ce père qui lui avait toujours servi de modèle. Aucune goutte de sang n'émergeait du gant qui reculait sans cesse. L'homme avait beau mastiquer de toute ses forces, il ne parvenait pas à

perforer le délicat cuir de chevreau. Bientôt, il n'aurait plus qu'un moignon ganté puisque toute la main avait déjà été réduite en bouillie.

- Arrête, papa. Arrête! criait Paul, épouvanté. Je te promets de ne plus jamais voler.

- Il faut que je me débarrasse de ce gant! Même sans ma main, il serait encore capable de piller.

Il sortit son briquet. Une flamme bleue s'installa entre la peau et le gant qui enfin se dégagea pour virevolter dans la pièce.

- Attention Paul! Mets tes mains dans tes poches. Il ne faut plus qu'il nous attrape. Tenant toujours son briquet allumé, Philippe ouvrit la porte et l'on vit une flamme bleue, toute semblable à une main qui s'envola dans les airs.

- Pourvu qu'il n'atterrisse plus nulle part, souffla Philippe.

- Il va peut-être apprendre à voler d'une autre manière, répliqua Paul, heureux de son jeu de mots.

Posant le moignon sur l'épaule de son fils, Philippe se demanda comment il allait dorénavant gagner sa vie. Sa main droite l'avait écarté du droit chemin. Pour y revenir, il devra apprendre à se servir de la gauche qui, il le découvrait avec stupeur, était à son tour gantée.

LES CLEFS

Grâce aux lourds trousseaux qui pendaient à sa ceinture, il était devenu quelqu'un. Pas n'importe qui, quelqu'un d'important. Il avait amassé son trésor au fil des ans sur le bord des trottoirs, dans les rues, sur les balcons et parfois même dans sa propre maison. Une véritable mine de clefs de toutes les formes et de toutes les grosseurs. Pour bien démontrer sa puissance, il en transportait toujours un échantillon à sa ceinture.

Son premier héros avait été le concierge de l'édifice où ils habitaient avant d'acheter la maison. Cet homme détenait, à son avis, un pouvoir sans limite sur les locataires. Il avait accès à tous leurs secrets et à toutes leurs richesses de même qu'à leur vie. Sa puissance n'avait pas de limite. Un jour que Boris poirotait depuis déjà une bonne demi-heure devant la porte verrouillée de leur appartement, le concierge est arrivé, torse bombé et, tel un magicien, avait repéré une clef parmi les centaines, les milliers peut-être qui pendaient à sa ceinture. Boris lui avait posé des questions sur l'utilité de toutes ces clefs et l'homme lui avait détaillé l'immensité de son domaine: cet immeuble d'abord, puis celui d'en face avec tous les appartements, les chambres à fournaies et les hangars sans oublier, bien sûr, sa maison, sa voiture, son coffre-fort et les clefs du bureau où il travaillait durant le jour. Boris en conclut que le concierge possédait ni plus ni moins tout ce qui se rattachait à ces lieux.

Tous les biens du monde devenaient accessibles grâce à des clefs. Les banques, les magasins, les compartiments à bijoux dans les joailleries, les bibliothèques, les voitures, les gares... L'enfant se mit à observer toutes les serrures. Le monde entier était sous verrous. Tous les pouvoirs se résumaient à la possession de clefs. Si Boris continuait à les collectionner, il finirait pas posséder sa rue, sa ville, sa province, son pays et tous les biens qui s'y

trouvaient protégés par des clefs. Déjà, il pouvait entrer dans sa maison et dans celles de ses amis qui avaient laissés traîner ce précieux outil. Il pouvait prendre possession de leur maison en tout temps, les clefs lui en donnant le pouvoir et l'autorisation. Quand, chez le notaire, l'ancien propriétaire de la maison avait remis la clef dans la main de son père, celle-ci avait tremblé comme si c'était toute la maison qu'on venait d'y déposer.

La main de Boris ne tremblait jamais. Il était né pour le pouvoir. Il était né pour la richesse. La montagne de clefs qui commençait à se dresser dans le coin de sa chambre le prouvait déjà. Afin d'épater ses copains et pour que ceux-ci commencent dès maintenant à le respecter, Boris portait toujours à sa ceinture un trousseau des clefs nouvellement acquises. Plus ça pesait lourd, plus il redressait la tête. Des méchants alléguaient qu'il n'avait pas d'autre choix que de lever les yeux puisque son trousseau de clefs lui faisait ployer les genoux en laissant l'impression qu'il était plus petit que tous les autres enfants de son âge. Pour que se taisent les mauvaises langues qui commençaient déjà à le traiter de «tordu» à cause du penchant imposé par le lourd trousseau, il décida de rétablir l'équilibre en s'appropriant un nouveau trousseau pour le côté gauche de son corps. Certains lui suggérèrent de répartir également le poids de ses clefs entre le devant et le derrière de son corps pour ne pas devenir courbé, mais il ne pouvait prendre le risque qu'on lui dérobe sa fortune dans le dos.

La jalousie alimentait leur raillerie. Un jour quelqu'un alla jusqu'à lui demander sous un air sérieux si, dans son trousseau, il n'avait pas aussi la clef du paradis, la clef du bonheur, la clef du savoir-vivre, la clef de la réussite. Il les posséderait toutes, car de toutes ces clefs dépendait sa richesse et celle-ci se trouvait sous des serrures. Boris était déjà immensément riche.

Les clefs envahissaient sa chambre dont le plancher commençait à s'enfoncer. Il se mit à en entreposer dans le sous-sol. La salle de jeu en débordait. Alors, son père décida que c'en était assez.

Un jour, un immense camion du gouvernement s'arrêta devant la porte. Il entreprirent de libérer la maison de toutes les clefs sauf celle qui en ouvrait la porte, évidemment. Il y avait de quoi reconstituer une mine. À son retour, dans sa chambre vide, Boris trouva un certificat de mérite pour la récupération des ressources naturelles. Pour avoir contribué à la richesse nationale, on lui remit un chèque de \$500. C'était comme si on venait de lui racheter le monde pour \$500. Boris, outragé, voulut téléphoner au Gouvernement mais aucun numéro n'était inscrit sous cette rubrique. À croire que le Gouvernement ne voulait pas être dérangé.

Bien sûr, avec cinq cents dollars, il aurait pu faire reproduire la clef de sa maison en plusieurs exemplaires. Mais une seule suffisait. Sa richesse dépendait de la variété.

- L'argent, mon fils, ouvre toutes les portes. Si au lieu de ramasser des clefs, tu fais fructifier ton argent, tu pourras, plus tard, entrer n'importe où et acheter n'importe lequel service.

- Comme dans les restaurants? questionna Boris.

Il se rappela alors le repas qu'ils avaient pris, sa famille et lui, dans un des plus beaux restaurants de la ville. Des serviteurs en livrée venaient s'incliner devant eux pour les servir. Son père, simple ouvrier, devenait roi face à un valet. Ses désirs étaient des ordres. C'est ce que le maître d'hôtel leur avait dit. Pourquoi? Parce qu'il avait de l'argent dans ses poches. Il venait de recevoir son remboursement d'impôt. Son père leur avait promis qu'ils iraient, pour les

vacances, habiter un hôtel pendant une semaine. Quelqu'un nettoierait leur chambre. On les attendrait pour le déjeuner, le dîner et le souper. Sa mère serait la reine et Boris serait le petit dauphin. Oui, cela lui plairait bien et Boris se promit alors qu'un jour il deviendrait roi.

- Les clefs, c'est pour les valets, renchérissait le père pour consoler son fils. Ce sont les valets qui ouvrent les portes à leurs maîtres.

Boris se résigna donc. Les lourds trousseaux de clefs l'avaient éloigné de ses amis. Désormais, il pourrait courir, sauter et jouer comme eux tout en continuant à ramasser des clefs pour une nouvelle mine qu'il vendrait au Gouvernement. Mais il ne les porterait plus sur lui. L'argent qu'elles lui rapporteraient serait confié aux banques qui le feraient fructifier ou le rangeraient dans leur coffre-fort dont il posséderait la clef. Or, quand il voulut l'obtenir, on lui offrit plutôt une combinaison. Pour devenir riche, il faudrait dorénavant, retenir toutes les combinaisons de chiffres. Il se demanda s'il y avait assez de place dans sa mémoire et si, un jour, il pourrait en vendre le contenu au Gouvernement. Bien sûr, lui répondit-on, mais à la condition de les ranger dans un fichier d'ordinateur.

PIEGE ÉLECTRONIQUE

- Gagnez votre poste, lui dit le directeur sans autre préambule.

Il l'avait à peine entrevu. N'avait eu besoin de lui fournir ni son curriculum vitae, ni son certificat de naissance, ni lettre de référence, ni rien de ce qui fait d'un individu un membre du corps social. On ne lui avait fait subir aucun examen ni entrevue préalable.

Alexandre ne connaissait pas davantage l'homme qui le sommait de s'installer à un bureau quelconque, dans une salle étrange, parmi des individus enfermés dans la bulle hermétique de leur concentration.

L'éclairage tamisé les englobait tous dans un même halo. Sur le bureau, l'attendaient d'étranges petits cubes recouverts de boutons mystérieux aux couleurs fantaisistes. À quoi pouvaient bien servir ces petites touches insolites? Quelle devait être sa fonction à lui dans cette bizarre entreprise? Cet accès trop facile à un emploi convenable lui semblait suspect. Depuis déjà plusieurs années, depuis la fin de son baccalauréat en fait, il cherchait à se caser de toutes les manières. En désespoir de cause, il avait finalement rangé son beau diplôme pour accéder à des tâches manuelles auxquelles sa bonne forme physique le disposait : vente, nettoyage de tapis, livraison, jusqu'à son ascension récente à une gérance de la compagnie Molson.

Or, voici qu'enfin on lui offrait un poste adapté à ses études, du moins d'après la généreuse rémunération offerte. C'est le Bureau de l'Assurance-chômage qui lui avait déniché ce contrat inattendu. Aussi, malgré leur singularité, les procédures d'embauche étaient sûrement honnêtes. Ce qui n'empêchait pas Alexandre d'être égaré dans cet endroit comme dans un carrefour à cinq branches.

L'éclairage recula imperceptiblement et se concentra tout entier sur l'écran géant. Déconcerté et, pour se donner un air de travailler, Alexandre se mit à «pitonner» frénétiquement sur un cube, jusqu'à ce que, d'un haut-parleur dissimulé dans un coin de la salle, une voix théâtrale s'esclaffe :

- Garde ça pour le dîner. Tu n'auras rien de plus si tu le gaspilles!

Quel gaspillage? Les touches allaient-elles disparaître sous la pression de ses doigts? Il n'allait quand même pas les dévorer? Et puis, de quoi cette voix se mêlait-elle? Que voulait-elle insinuer par cette allusion au seul moment du jour où il espérait enfin toucher le sol de ses pieds, pouvoir dire sans hésiter : son nom, son adresse, sa nature même. Car, ainsi confiné dans la boîte métallique de son cabinet de travail, ignorant tout de la tâche qu'on attendait de lui, il avait l'impression d'être un engin défectueux, un ordinateur mal programmé ou victime d'un virus inconnu, incapable d'interpréter les instructions confuses que les touches multicolores suggéraient à peine. Aucun texte à dactylographier ou à corriger! Que des cubes colorés dépourvus de tout signe graphique qui aurait pu lui permettre de les identifier! Pourtant, sans se vanter, il pouvait dire qu'il se débrouillait plutôt bien en électronique.

Il rangea de côté le cube interdit, se promettant de ne plus y toucher avant l'heure du dîner, curieux de voir ce qui se produirait alors. Un couvert allait-il surgir du mini-clavier? Ou, mieux encore, en appuyant sur les touches du cube-dîner, allait-il voir surgir un maître d'hôtel affecté à son service?

Dirigeant son regard vers l'écran, il crut reconnaître sa main qui avançait vers l'épaule d'un personnage. Puis, tout son bras encercla l'individu dans un geste de consolation. Intrigué, il constata que, du même coup, son doigt avait inconsciemment frôlé une touche sur un second clavier. Une vague

d'approbation secoua la salle sans qu'aucun son humain ne lui parvienne autrement que par l'écran. Sous sa main, l'épaule frissonna lui procurant l'étrange sensation d'agir à distance, de jouer le rôle ambigu de metteur en scène et d'acteur tout en restant cloué sur sa chaise.

Intrigué, il appuya sur la touche d'un nouveau cube ou mini-clavier et, toujours à l'écran, sa bouche s'ouvrit pour prononcer les mots de compassion appropriés aux gestes qu'il venait de produire. Encouragé par ce phénomène, il se mit à pitorner sur toutes les touches, faisant surgir de son corps et de ses lèvres tous les gestes et toutes les paroles imaginables. D'autres personnages s'activaient sur l'écran et improvisaient à partir de ses actes et discours. Ensemble, ils réalisaient une mise en scène si amusante et si magique qu'Alexandre oublia qu'il était là pour remplir une fonction déterminée et non pour expérimenter un jeu.

Gagner son pain de cette manière était fabuleux. Il avait hâte de raconter cela à ses amis. Euphorique, il cessa de prêter attention à ce qui se passait à l'écran, manipulant pêle-mêle les touches de tous les cubes sauf celui du dîner qu'il conservait précieusement.

Soudain, un choc électrique le secoua avec vigueur. Il jeta un coup d'oeil à l'écran et constata aussitôt le revirement. Les personnages s'étaient regroupés autour de lui pour le secouer. Leurs propos incoercibles l'atteignaient comme des ondes électriques qu'il n'arrivait pas à interpréter. Chose certaine, ils ne semblaient pas apprécier son travail. Déconcerté, Alexandre chercha ce qu'il avait bien pu faire pour provoquer ainsi leur colère. Il chercha sur son clavier la touche d'effacement qui pourrait lui servir d'excuse et lui permettre de recommencer. Elles se ressemblaient toutes, sauf par la couleur qui exploitait toutes les nuances de la décomposition de la lumière. Mais comment reconnaître celle qui pourrait rectifier ses erreurs? Chaque mouvement

déclenchait une lacération douloureuse qui l'amena à croire que les cubes étaient connectés sur ses propres nerfs.

En était-il ainsi des autres personnages? Il les imaginait en train d'enfoncer rageusement les touches. Connaissaient-ils suffisamment bien le clavier pour le manipuler intelligemment? En ce moment, ils déclenchaient une attaque contre lui sans tenir compte du fait qu'il n'était pas initié à ce genre de travail, qu'il ne maîtrisait absolument pas son «pupitre de commande».

Tout à coup, Alexandre se sentit affreusement seul parmi ces fonctionnaires électroniques. Incompris et sans défense. Les électrochocs sur son corps l'empêchaient de se concentrer. Ce sentiment d'impuissance, il ne l'avait connu qu'enfant quand son père, très autoritaire, se plantait devant lui en l'assommant de reproches dont il ne voyait pas la portée. Démuni physiquement et psychologiquement, il n'avait plus qu'à attendre la fin de l'orage, s'écrouler en larmes, fondre en excuses pour hâter le procès et attendrir l'autorité. Devant ce clavier et cet écran, toutes ses larmes passaient inaperçues.

Pour communiquer avec quelqu'un, s'il pouvait qualifier ainsi les puissances énergétiques qui contre-attaquaient, il devait employer le système informatique étrange qu'on avait mis à sa disposition. Or, il ignorait complètement son mode de fonctionnement. Devra-t-il apprendre le langage de cette machine comme il avait dû apprendre celui des adultes? Si les personnages qui se démenaient à l'écran acceptaient de lui expliquer, comme son père le faisait après ses accès de colère, il finirait peut-être par saisir ce mécanisme absurde. Mais, il avait l'impression d'être encerclé par des murs de béton qui ne laissaient filtrer aucun message. Sortir de ce bureau au plus vite. Fuir. Il se foutait bien du salaire. Pourvu qu'il échappe à ce piège! D'un bond, il essaya de se redresser mais les forces magnétiques qui se dégageaient de

l'écran par les touches le clouèrent sur place. Un désespoir sans fond l'incita à fouiller ses poches pour voir s'il ne trouverait pas un objet quelconque qui lui permettrait de fuir son corps puisqu'il ne pouvait se dégager : des pilules... un lame de rasoir...une corde...

Rien. Il essaya donc d'oublier ses douleurs pour chercher une solution. Il n'avait pas d'autre choix que de continuer à chercher la touche qui lui permettrait de corriger ses erreurs et d'obtenir grâce. Il retiendra les couleurs. Il surveillera attentivement l'écran pour bien établir le rapport entre l'enfoncement des touches et les scènes qui s'y déroulent.

Enfin, il effectua l'opération désirée. Sur scène, les personnages le gratifièrent d'une parole d'encouragement. Au fond, ils n'étaient peut-être pas aussi méchants qu'Alexandre l'avait supposé. En réalité, il n'avait sans doute pas pris sa fonction assez au sérieux et ses confrères ou consœurs, en admettant que ces individus soient sexués, en avaient subi les conséquences. Son travail ressemblait à un travail à la chaîne où les erreurs des uns se répercutent sur le rendement collectif. Il commençait juste à saisir l'importance de cette tâche sociale.

Il aurait aimé leur poser un tas de questions à ce sujet. Il avait l'impression de contribuer à une oeuvre étrange où le théâtre, le cinéma et la littérature empruntaient la couleur à la peinture et la technologie à l'informatique. Cette fusion des arts lui permettait d'être à la fois auteur, réalisateur, acteur, technicien et critique. Ceci justifiait amplement sa rémunération.

L'heure du dîner lui permettra de faire le point, et qui sait, peut-être aura-t-il l'occasion de rencontrer ses compagnons ou compagnes de travail?

Soudain, comme en réponse à son interrogation, la lumière franchit l'écran pour se diffuser dans toute la salle. Alexandre, que l'estomac tirillait depuis quelque temps, prit son bloc «Dîner» et le pitonnant avec vigueur, se retrouva parmi des hommes et des femmes tout à fait normaux, tout à fait humains. Des gens à qui il aurait aimé confier ses angoisses de tout à l'heure. Ce bloc-dîner avait des pouvoirs surprenants. Sur quel bouton devra-t-il appuyer pour retourner à son poste de travail? Il allait poser la question quand il entendit une voix surgir derrière un paravent.

- Numéro 37, s'il vous plaît!

D'un regard circulaire, Alexandre chercha à repérer le numéro demandé quand on le secoua à l'épaule.

- Vous êtes sourd ou endormi? Voilà une demi-heure qu'on vous réclame.

- Je n'arrivais pas à me dégager de mon poste de travail.

- Qu'est-ce que vous dites ?

À l'air consterné de son vis-à-vis, Alexandre comprit ce qui s'était passé. Il se frotta les yeux énergiquement avant de répliquer : - Vous auriez dû me réveiller.

- Nous avons bien essayé, croyez-le. Mais vous étiez si crispé sur votre fauteuil qu'on avait beau vous secouer et vous pincer, vous ne réagissiez même pas. Un préposé a même dû fouiller vos poches pour vérifier votre numéro d'assurance sociale.

- Où suis-je?

- Au Bureau d'Assurance chômage, voyons! Avez-vous pris un somnifère ou une drogue quelconque? Tout à l'heure vous sembliez si agité. Vos doigts n'arrêtaient pas de bouger. Vous sentez-vous bien?

Encore absorbé par son rêve, Alexandre suivit le préposé en se promettant de refuser tout emploi qui aurait trait à l'informatique.

LE HAMAC

Quelle belle journée ! Un vent léger secoue les feuilles ! Que c'est beau la nature ! Quelle idée ont-ils eue de transformer ce paradis terrestre en niche industrielle ? Depuis qu'ils ont construit l'usine, tout l'monde a du travail. Il doivent même recruter des gens de l'extérieur pour remplir les édifices à logement qui ressemblent, de loin, à d'immenses poulaillers. Ensuite, poussent les centres commerciaux afin de permettre à ce pauvre monde de dépenser ce qu'ils ont gagné à s'intoxiquer. Dans ces centres, il y a l'air climatisé qui est plus agréable à respirer que celle du dehors. Bientôt, ce sera le seul endroit où il sera possible d'oxygéner ses poumons.

La fumée de l'usine vient m'empoisonner jusque dans ma propre cour. Avec une journée comme celle-ci, il me semble qu'on serait en droit d'espérer un peu de bon temps et, surtout, de respirer un air sain !

Heureusement que j'ai mes arbres ! Je sais qu'ils font de leur mieux pour dépolluer l'air mais vont-ils toujours suffire à la tâche ? Mon bouleau est en train de mourir tandis que mon orme est atteint d'une maladie contagieuse. Faudrait bien que ça cesse un jour. Mais, bon dieu, qu'est-ce qui se passe avec ce hamac ? Me semble pourtant que je l'ai bien tendu. Il n'est pas supposé arrondir comme ça. Va-t-il falloir que je le déménage encore ? Je l'ai déjà fait le mois dernier ! Mes érables me jouent-ils un vilain tour ? «Aie, vous autres ! C'est pas d'ma faute si les usines vous condamnent à des travaux forcés ! Vous n'avez qu'à les déraciner. J'vous jure que si j'avais vot' taille et vot' force, ça frait longtemps que je les aurais secouées ! Moi, j'fais de mon mieux. J'suis d'vot bord ! Vous n'avez pas à vous en prendre à moi. À votre place, je leur frais même une bonne peur ! »

Bon, me v'la rendu fou. Je parle aux arbres comme s'ils pouvaient m'entendre ! Au fond c'est juste. L'usine fait travailler tout l'monde, y compris eux autres. S'ils ne sont pas contents, ils n'ont qu'à faire la grève comme tous les travailleurs. Ils ont les bras longs, qu'ils s'en servent ! Mais il faudrait d'abord qu'ils puissent bouger parce que, on a beau être grand et fort, quand on ne peut pas se regrouper, on reste impuissant.

Heureusement qu'il n'y a personne pour m'entendre parce que je passerais du hamac à la camisole de force. Mais n'allez pas me trahir vous autres ! J'veus ai bien amputé de quelques branches par ci par là mais c'était pour votre bien. J'ai jamais voulu vous faire du mal. Alors, laissez-moi dormir en paix !

J'ai bien dû dormir trois heures. Le soleil en a profité pour faire le tour de la maison. J'ai les reins en compote. Il me semble que j'étais plus confortable avant. Ce maudit hamac est trop lâche ! Si ça continue, je vais mieux faire de m'installer carrément par terre sur une serviette. Pis l'chêne du voisin qui n'arrête pas de grossir ! S'il ne s'en occupe pas, je vais moi-même aller lui rabattre quelques branches. Sa cour a l'air d'un terre-plein. Tout est cordé à distance égale. Il a dû mesurer à l'équerre chacune des plantes qui poussent sur son terrain. Aucune place à l'imagination. Que c'est laid une ville industrielle ! Après avoir abattu la forêt, ils ont laissé à chaque propriétaire ignorant le soin de faire des plantations. Un petit bouleau juste à coté d'un chêne comme dans la fable de La Fontaine. Un qui plie, l'autre qui casse ! Et pis un qui essaie de sauter ma clôture !

Mais, ma foi du bon dieu, est-ce un rêve? Une illusion d'optique? Ils se rapprochent. J'suis presque assis par terre. Imaginez-vous des troncs géants avançant à petits pas en secouant leurs crinières. L'apocalypse ! J'ai peut-être dormi quelques heures de trop mais je ne suis pas tombé sur la tête. Il faut que j'montre ça à Hélène. Ah ! et puis non. Elle serait trop contente de pouvoir me traiter de fou ! Elle qui n'arrête pas de parler de paranoïa, je lui en fournirais tous les éléments. Elle m'enverrait aussitôt voir sa chum psychiatre. Non merci pour moi ! Ces gens-là, n'acceptent aucune dérogation à l'ordre établi : un arbre ne peut pas bouger. Seul un esprit malade peut prétendre le contraire. C'est peut-être vrai mais avant de me laisser enfermer, je vais prendre le temps d'éliminer toutes les autres hypothèses.

Pour commencer, je teste mes yeux. Aucun problème de lecture. Pas le moindre symptôme de myopie, de presbytie, de strabisme ou de je ne sais quoi encore. Aucun picotement, aucune superposition graphique, aucun trouble relatif à la clarté de l'image. Aucune douleur, aucune rougeur. Rien !

Ma vision mise hors de cause, j'entreprends l'inspection de mes facultés mentales. Amnésie, incohérence, hypersensibilité, agressivité... Encore là rien à signaler. J'ai le profil de l'individu parfaitement équilibré, sain de corps et d'esprit.

Ma personne physique et mentale disculpée, je peux maintenant analyser le comportement des individus apparemment équilibrés qui ont l'air de se foutre de ma gueule. À chaque fois que je m'endors dans l'après-midi, je me sens à l'envers, mais de là à déformer la réalité, il y a une marge ! Normalement, je m'éveille angoissé, avec le sentiment d'avoir raté des moments importants. Alors, une bonne marche me replace l'esprit et je reprends vite le temps perdu. Mais là, c'est différent. J'ai beau regarder sous tous les angles, on

dirait que l'espace entre mes arbres a diminué. J'ai pas dû placer mon hamac a la hauteur habituelle ! Je déraile : les crochets n'ont pas changé de place.

On dirait que je n'arrive pas à me débarrasser du cauchemar de l'autre jour. J'regarde mes arbres et puis, c'est drôle, il me semble encore qu'ils se sont rapprochés. Leurs branches se touchent presque. Je vais devoir les couper encore une fois. Pour en avoir le cœur net, j'ai posé, mine de rien, une planche entre mes comparses en laissant deux pouces vacants de chaque côté. Comme cela, je vais pouvoir vérifier si je délire ou si mon observation est juste.

La nuit suivante, j'ai dormi sur mes deux oreilles, cloué au lit par deux somnifères (n'allez surtout pas croire que j'en consomme trop). Au matin, je me suis précipité vers la fenêtre. Ils avaient encore bougé. J'en aurais mis ma main au feu.

Par acquis de conscience et pour vous prouver ma bonne foi, je suis sorti avec mon gallon à mesurer afin d'établir la preuve formelle. Pas de doute: ils avaient tous les deux gobé un pouce pour se rapprocher. J'ai eu envie de sauter sur place en proclamant ma découverte. Je me sentais comme un savant dont la recherche vient d'aboutir. Je pouvais scientifiquement prouver que mes arbres se déplaçaient. Mais pourquoi? Que trament-ils? Qu'ont-ils donc dans la tête ? C'est quand même pas ce que je leur ai dit qui les a poussés à ...

Si les faits sont faciles à établir, les mobiles me donnent du fil à retordre. Pour les mettre à jour, je dois instituer mon enquête sur une plus grande échelle, interroger d'autres spécimens de mon voisinage sans perdre de vue mes deux comparses.

Comme si je n'avais pas assez de mes préoccupations, ma femme, sous prétexte de se protéger du soleil, a la divine idée de venir s'étendre au pied de mes érables. Je ne peux pas la laisser faire : ils pourraient l'écraser de leurs sabots ou l'étouffer entre leurs corps gigantesques. D'autre part, si je lui dis la vérité, elle me débitera tous les diagnostics que j'ai moi-même éliminés: schizophrénie, paranoïa, etc...etc...

- As-tu l'intention de construire une balançoire? Pourquoi cette planche?

- N'y touche surtout pas. J'ai mes raisons. Et puis, je te conseille de t'étendre ailleurs.

- Pourquoi?

- Eh bien, je viens de traiter ces deux érables et l'odeur du fongicide pourrait t'incommoder.

Bien trouvé. Lucie qui ne connaît rien aux maladies des arbres n'insiste pas. Son ignorance l'a sauvée et moi aussi.

Au cours des journées suivantes, les événements se précipitent. D'abord, mon voisin, qui était absent depuis quelques mois, vient me reprocher d'avoir déplacé ma clôture.

- Les racines de mon chêne risquent d'être étouffées par tes piquets, me reproche-t-il.

J'ai envie de lui répliquer que c'est plutôt son arbre qui menace de faire écrouler ma clôture, mais j'explique d'une voix neutre :

- Je n'ai touché à rien. Vérifie toi-même! La clôture est en plein sur la borne. Ton arbre, par contre...

- Tu as raison, le diamètre de cet arbre a doublé durant l'été. Je n'en reviens pas. En dix ans, il n'en a jamais fait autant. Que me proposes-tu?

Fort de mes connaissances en sylviculture, je lui suggère de l'abattre, oubliant pour un instant son titre d'inspecteur municipal.

- Vous connaissez peut-être les arbres mais vous ignorez les règlements municipaux: Il est formellement interdit d'abattre un arbre à moins d'une raison majeure. Je suggère plutôt que nous sacrifions quelques piquets de ta clôture.

Je dois donc me résigner à laisser entrer dans ma cour un autre de ces individus qui ont, semble-t-il, des fourmis dans les pieds...

L'expression formulée sans réfléchir me donne à penser. Des fourmis très grosses et très nombreuses parviendraient-elles à faire bouger ces géants? Il me faudra creuser jusqu'aux racines pour les repérer mais, «qui veut la fin, prend les moyens». La fouille s'avère inutile. Aucun signe de fourmis ou autres bestioles susceptibles d'être tenues responsables du phénomène. Par contre, en touchant les racines, j'ai senti une secousse qui a failli m'assommer.

Seul dans ma cour, j'imagine les pires scénarios. Déjà la planche se tord entre mes érables rouges, et, malgré cette preuve tangible, je n'ai pas encore

osé consulter un spécialiste, m'accrochant aux reportages télévisés avec l'énergie du désespoir en espérant que d'autres comme moi auront observé le phénomène. Je pourrais ainsi me joindre à eux pour démontrer les faits. Par contre, si nous attendons tous que d'autres fassent les premiers pas, personne ne pourra freiner à temps cette terrible menace. Le phénomène commence à m'inquiéter sérieusement et je n'ai plus envie de badiner.

Désespéré, je révise l'ensemble des observations qui m'ont conduit au troublant diagnostic. Mes sens sont-ils en train de me jouer de vilains tours? Les arbres ne peuvent certainement pas avoir pris mes conseils au sérieux? Suis-je atteint au point d'inventer des preuves pour justifier mes appréhensions? Le seul moyen de me rassurer à ce sujet est de me confronter avec des amis. Convaincus de mon bon jugement, ils prendront la peine de m'écouter et de vérifier les faits avant de me déclarer malade. «Plusieurs têtes valent mieux qu'une!» Une évidence doit m'empêcher de voir les choses clairement.

Sylvain possède à peu près les mêmes connaissances que moi. Lui et sa femme nous ont aidés à choisir la maison et à nous y installer. Plus d'une fois, ils ont admiré mes précieux érables rouges dont la taille les impressionne au plus haut point. Ils tomberont bien à la renverse quand ils connaîtront leur agilité.

La journée très ensoleillée nous permet de manger dehors, sur le patio, chacun à sa place habituelle. Une journée magnifique qu'on aimerait plantée toute droite dans notre album à souvenirs. À ma grande satisfaction, au bout de quelque temps, Sylvain commence à gesticuler sur sa chaise.

- Qu'y a-t-il mon vieux? Ça ne va pas? Le soleil t'incommode?

- J'y comprends rien. Depuis le temps... As-tu abattu un arbre?

- Tu sais bien que non! Compte. 1, 2, ...

- Tu les a élagués, alors? Voyons donc, Rémi, je ne suis pas fou. Je choisis toujours cette place pour conserver l'ombre durant tout l'après-midi. Ça doit faire quinze ans que tu restes ici et nous passons au moins une bonne dizaine de jours par été dans cette cour...

- Je sais. Est-ce que je peux te parler une minute ?

- Tu peux le faire devant les femmes. On n'a pas de secret.

- J'aimerais te parler seul, si ça ne te fait rien.

- Si tu y tiens...

En marchant, je lui explique l'objet de mes préoccupations. D'ailleurs, en voyant la planche tordue entre les arbres, il a un mouvement réprobateur.

- Qu'est-ce qui t'a pris? C'est toi qui as mis cette planche entre les érables? C'est de la torture, bon sens!

- Oh ! cesse de parler comme un écologiste! C'est pas moi qui les torture! C'est eux! Si je te disais qu'entre cette planche et les troncs d'arbre il y avait deux pouces vacants de chaque côté. Mes arbres se rapprochent, Sylvain. J'en suis sûr.

- Dis donc, prends-tu des médicaments, toi?

- Un autre qui se prend pour un psychiatre!

- Si tu as placé ta planche depuis trois ans, tes arbres ont eu le temps de grossir. En prenant de l'ampleur, ils se sont rapprochés.

- Merci pour la leçon. Me prends-tu pour un imbécile? Les arbres, c'est mon métier. Je connais ça autant que toi. Si la planche était là depuis trois ans, tu l'aurais déjà remarquée. Tiens... Tu te souviens? Au début du printemps quand tu es venu me donner un coup de main pour déménager un réfrigérateur? Y avait-il une planche entre mes arbres?

- Écoute, vieux. Il s'est sûrement passé quelque chose. Un plaisantin a substitué une planche de 8 pieds à ta planche de 4 pieds.

- Et moi, l'imbécile, je ne m'en suis pas aperçu...

Ça ne sert à rien d'insister. Il y a des gens qui diraient n'importe quoi pour ne pas déroger à la raison.

- Les gens d'ici ont beaucoup d'humour : ils ont aussi déplacé ma terrasse durant la nuit...

- T'es comme moi, mon vieux. T'as besoin de vacances. Tes arbres ont eu une bourrée de croissance. Quant à l'ombre, la table a dû être légèrement déplacée. Il ne faut pas grand chose : le soleil est plus cuisant que d'habitude ou mes yeux sont devenus plus fragiles à la lumière. On vieillit, tu sais...

Il a, je pourrais le jurer, froncé les sourcils avant de me raconter comme un fait banal:

- Imagine-toi qu'il m'est arrivé l'autre jour quelque chose de surprenant. Je pense qu'effectivement, nous avons une très bonne année pour les plantes. La borne-fontaine devant ma maison a éclaté. Ils ont prétendu que c'était une racine qui...

- T'es sûr que ce n'est pas plutôt un farceur qui a déplacé ta borne-fontaine durant la nuit? Des plaisantins, il peut y en avoir des deux cotés du fleuve! Écoute, Sylvain, j'en ai assez de me faire prendre pour un fou. J'étais certain que toi, au moins, tu m'écouteras jusqu'au bout. Tu n'as même pas pris la peine de me questionner...

- Restons logiques : des arbres qui se déplacent, tu sais bien que ça ne se peut pas...

- OK, n'en parlons plus. Viens voir ce que notre comique m'a encore joué de tour. Tu vois le chêne dans ma clôture? J'ai dû enlever des piquets pour le laisser passer. Tu as raison, c'est une bonne année pour les arbres. Si ça continue, ils vont s'infiltrer dans nos maisons et nous crucifier malgré nous.

Je ne peux pas lui en vouloir de s'accrocher à la logique. S'il avait été un illusionniste, je ne l'aurais pas consulté. Mais plus j'y pense, plus je suis convaincu qu'il cherchait à dissimuler son inquiétude quand il a vu le chêne qui avait enjambé ma clôture.

- Bon. N'hésite pas à m'en parler s'il se produit autre chose. Il ne faut surtout pas en souffler mot à nos femmes. Elles s'inquiéteraient pour rien.

- Pour rien? Ne pas s'inquiéter, c'est faire preuve d'inconscience.

Incapable de résoudre mon problème le jour, je le reportais dans mes rêves. Des cauchemars grotesques au cours desquels je devais faire du slalom entre des arbres géants qui ricanait sur mon passage. Plus je courais, plus ils m'encerclaient. Ceux d'en arrière rejoignaient ceux de devant pour me cerner. Je cherchais une issue en tentant de repousser les branches qui se regroupaient en balais de sorcière.

Encore imprégné de ce cauchemar, je décide de consulter sans plus tarder un arboriculteur. Je lui démontrerai d'abord mes connaissances en établissant un lien entre le balai de sorcière et le regroupement des arbres. Si un champignon somme toute ordinaire parvient à agglutiner des branches d'arbres, ne peut-on pas supposer qu'un champignon encore plus puissant produirait un effet analogue sur leurs racines?

Eh non! Je n'ai pas le courage de consulter le spécialiste. Après tout, je possède déjà moi-même de très bonnes connaissances en arboriculture puisque je travaille pour Terres et forêts depuis vingt ans. Une hypothèse aussi loufoque pourrait nuire à mon emploi et entacher ma réputation.

Je continue donc d'observer sans répit chacun des spécimens qui jalonnent ma rue et les rues avoisinantes. Des espaces de plus en plus dénudés voisinent des zones de végétation intense. L'asphalte craquelle sous les racines. Les trottoirs s'effilochent. Des clôtures s'effondrent quotidiennement mais le monde continue à s'accrocher à sa petite raison, à sa petite logique avec un

entêtement maladif. Je les soupçonne carrément de mauvaise foi ou de complicité. Ils ne peuvent quand même plus ignorer cette menace. L'image qu'ils ont d'eux-mêmes résistera-t-elle longtemps aux preuves accablantes?

- Une plante est un être inanimé. Tout le monde sait cela. C'est écrit et consigné. Il ne faut pas se laisser gagner par l'imagination...

Sont-ils «gelés» au point de ne pas voir ce qui se passe? Attendent-ils que les arbres se mettent à marcher dans la rue avec des pancartes pour réagir? Par grappes de 4,6,8, ils se rassemblent déjà sur les terrains de stationnement. De quoi s'entretiennent-ils? «Diamètre, mon œil!» Ces individus paraissent émaciés tant l'exercice qu'ils s'imposent déroge à leur nature. Par contre, ils gagnent en agilité ce qu'ils perdent en diamètre.

L'interdiction de couper un arbre subsiste malgré les nombreux accidents signalés. De la part d'un arbre, on ne peut parler d'actes criminels. Seulement des accidents! Un type a été éventré par des racines, une femme est morte écrasée entre deux chênes, un couvreur a été renversé d'un toit, un autre, assommé. Des enfants ont été piétinés. Toujours des accidents !

Les géants de plus en plus rapides et de plus en plus nombreux secouent leurs crinières. Sourds et aveugles comme l'ont été les témoins. Les tuyaux d'égouts et les réservoirs d'eau éclatent. Les bornes fontaines depuis longtemps inopérantes sont littéralement sciées par des racines vigoureuses. Les maisons craquent pour de bon et suffoquent, étranglées. Un désastre ! L'usine a été encerclée et déracinée. La population se trouve momentanément en chômage. Les autorités cherchent sans succès un moyen pour intervenir. On ne peut quand même pas les traîner en justice sans risquer d'être incarcéré pour aliénation mentale. Tous les livres de botanique le confirment : un arbre est un être inanimé, donc irresponsable de ses actes.

Impuissante, la municipalité aménage son territoire en fonction des nouveaux maîtres car c'est bien ce qu'ils s'apprêtent à devenir. Les arbres qui nous dominant en taille et en force depuis toujours ont acquis le pouvoir de nous attaquer, de nous poursuivre, de se venger !

Les employés de la construction n'ont jamais été aussi occupés : des toits à réparer, des fissures à colmater, des bardeaux à remplacer, des balcons à redresser sans parler des clôtures, des cabanons, des garages qui s'effondrent sur les voitures. Tous les employés de l'usine ont été réengagés dans la construction. À croire que le gouvernement a trouvé cette solution pour créer des emplois, éliminer des chômeurs et vaincre la pollution. Le gouvernement ? De qui sera-t-il composé demain ?

Des feuilles mortes glissent sur mon cou. Je n'ai jamais rien connu d'aussi agréable. Seraient-ils donc encore vulnérables ? Au-dessus de moi, il y a une féerie de couleurs : jaune, rouge, brun, vert. Et le vent qui chante au milieu. Que c'est beau la nature ! L'arbre du voisin a repris sa place initiale. Il semble tout à fait inoffensif. Même ma clôture a été réparée. Le petit bouleau a repris sa conversation silencieuse avec le chêne.

Que s'est-il donc passé ? Je ne sens plus la fumée de l'usine. Quand ils font du ménage ceux-là, c'est pas à peu près ! «Je ne vous en demandais pas autant !» lance-t-il aux géants feuillus. Il lui semble entendre un ricanement sourd tandis que les branches crachent leurs feuilles par brassée.

**L'ÉVOLUTION DE L'ESPACE FÉMININ DANS DES NOUVELLES
QUÉBÉCOISES DES ANNÉES 1954-1992**

CHAPITRE I

LE TYPE II

I.1 Généralités

En nous référant au tableau chronologique des nouvelles québécoises sélectionnées dans le cadre de cette recherche, nous pouvons déduire qu'entre les années 1954 à 1977, l'espace féminin se limite presque exclusivement à la maison et au jardin. Le rôle de la femme est relié à l'éducation des enfants, à l'entretien ménager et à la cuisine. L'implication sociale est à toutes fins utiles exclue de sa vie. D'autre part, le milieu rural accentue l'isolement et favorise, comme le soutient Weisgerber, la représentation spatiale du Type II qui englobe une

quantité limitée d'éléments réapparaissant régulièrement. Le regard, moins mobile, se concentre sur le même spectacle, indéfiniment répété, un peu comme dans la tragédie classique. Temps et espace prennent des formes intériorisées, qualitatives, tendant respectivement à la durée et à la pure projection psychologique²⁰.

Le Type II prend donc appui à l'intérieur de la maison qui favorise le cheminement vertical: «Imaginée comme un être vertical. Elle s'élève. Elle se différencie dans le sens de la verticalité.»²¹

Les nouvelles québécoises parues vers le milieu des années 1950 jusque vers la fin des années 1970 isolent la femme à l'intérieur de certaines pièces de la maison dont la cuisine, rarement le salon et la chambre à coucher. Une expression populaire, «sors de ta cuisine», semble, en effet, vouloir associer la cuisine à l'espace de Type II. Pour les hommes de la même période, on dira

²⁰ Jean Weisgerber, *op. cit.*, p. 241.

«sors du bois», soulignant ainsi l'importance de quitter l'espace correspondant à la représentation spatiale du Type II pour évoluer vers celle du Type I. Cette évolution implique le passage de l'intérieur vers l'extérieur, du dedans au dehors, du fermé à l'ouvert tant au plan physique qu'au plan social. On exprime, par ces expressions, l'urgence de s'ouvrir au monde. Ce n'est que récemment qu'on semble valoriser le mouvement inverse par la recherche de l'enfant en soi et autres démarches intérieures dites spirituelles. Peut-on voir dans ce renversement un résultat de l'influence féminine? Madeleine Ouellette-Michalska semble abonder dans ce sens quand elle écrit, en parlant de l'influence des féministes: «Les administrateurs du réel ne savent plus où donner de la tête. Le logos du Père s'embrouille dans ses catégories. La différence ne tient plus le coup. Des compartimentations sautent entre la tête, la langue et le sexe»²²

Soit à cause de son mode de vie intérieure qui favorise la spiritualité, soit à cause de sa nature même, la femme insuffle une nouvelle vision de la réalité. L'intériorité devient une valeur à partir du moment où elle n'est plus associée à la solitude et à l'isolement. À partir de la fin des années 1970, les thèmes de murs, portes et fenêtres deviennent quasi obsédants. Entre les femmes Ducasse (12.3)²³, confinées entre quatre murs et exclues du droit de parole, et la tricheuse (20.2) qui, devant sa fenêtre, feint la paralysie pour effectuer un cheminement intérieur, il y a une marge importante. Alors que les premières sont incarcérées (isolement physique), la dernière se libère en s'isolant volontairement dans son monde intérieur. Finalement, «La dernière porte» de Claudette Charbonneau-Tissot exprime à la fois la détermination à sortir de l'espace fermé et les obstacles à franchir. Les notions de murs, fenêtres et portes semblent marquer les jalons de l'évolution de l'espace féminin. Cependant, cette évolution est étroitement reliée au milieu social.

²¹ Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, Paris, Presses universitaires de France, 1972, p. 35.

²² Madeleine Ouellette-Michalska, «Traverser l'inimaginable», *Le Devoir*, 24 novembre 1979.

Ainsi «Le vent dans les arbres» (1.3, 1986) exprime l'opposition entre la mentalité rurale et la mentalité urbaine. Un jeune campagnard tente de s'expliquer la facilité de communication d'une fille de la ville:

Il était tout de même surpris de voir cette fille l'aborder ainsi (...). Il pensa: «une prostituée qui se cherche un client?... Une fille qui veut se faire un ami?... Une folle?... Toujours ces maudites catégories» (1.3, p. 113).

La fille de la ville adopte une attitude qui, à la campagne, caractérise les hommes. La vie urbaine lui a permis de franchir plus tôt les polarités silence-parole, immobilité-mobilité. «Le vent dans les arbres» (1.3) semble vouloir exprimer la lenteur de l'évolution entre la représentation spatiale du Type II (campagne) et la représentation spatiale du Type I (ville). Elle met en parallèle l'évolution féminine et l'évolution urbaine.

1.2 La maison

Certaines pièces de la maison semblent interdites à la femme. Ainsi, dans «Le chat sauvage» (34), la mère n'est pas admise dans la pièce où se retirent les invités après le repas, pièce que l'on suppose être le salon. De même, dans «Le mauvais oeil» (12.3), le beau-père défunt empêche l'accès au salon aux femmes terrorisées. Dans «Les voyageurs», l'action se situe dans un milieu bourgeois et urbain, contrairement aux nouvelles «Le chat sauvage» et «Le mauvais oeil», qui se déroulent à la campagne. Pour les femmes cloîtrées («Le mauvais oeil», 12.3, et «Le chat sauvage», 34, entre autres), la cuisine représente la pièce centrale, celle où elles travaillent, mangent et veillent. Dans le milieu bourgeois urbain, la cuisine est du ressort de la servante et non de l'épouse. Le salon reflète l'oisiveté des riches alors que la cuisine traduit le labeur des moins nantis. En d'autres mots, la cuisine apparaît comme un lieu de servitude alors que le salon est réservé aux maîtres (les Plantier (12.1), le beau-père (12.3), le chat sauvage

et ses invités (34) Dans «Les voyageurs» (12.1), le notaire Plantier est occupé à un jeu de patience pendant que Madame Plantier tisse sa sempiternelle nappe dans le salon. L'axe vertical auquel se rattache le temps déborde largement l'espace physique de la maison. Cette nappe que Madame Plantier ne finira jamais, semble représenter la permanence du rôle de la femme dans la cuisine. En tant que symbole, elle représente un objet de décoration au même titre que la femme dans un milieu bourgeois. Ceci n'est pas sans nous rappeler l'héroïne exposée dans un cube de verre dans «Le cercle métallique» (11.1). De même, le tissage, par le biais de noeuds entrelacés, exprime la stagnation. Le tissage de la nappe ne traduit aucune préoccupation sociale, aucune ambition personnelle, et il se confond avec des milliers d'autres tâches propres à justifier le maintien de la femme au foyer. Nous insisterons davantage sur cet aspect dans un chapitre traitant du mouvement circulaire.

En tant qu'espace physique, la cuisine n'est généralement pas décrite dans ses moindres détails, pas plus d'ailleurs que la maison, le jardin ou le bureau. Contrairement au roman, la nouvelle ne se prête pas aux longues descriptions. Les lieux sont à peine nommés et servent avant tout à situer l'action, à exprimer un état d'âme. La chambre à coucher, par exemple, est perçue comme un lieu de repos ou de dispute conjugale. Elle constitue la seule pièce de la maison où le couple peut discuter sans la présence des enfants. Quant à la ferme et à la grange, elles nous situent simplement dans le milieu rural et renforcent l'idée d'isolement. À cet état se rattachent le silence, la dépendance, l'immobilité ou l'action réduite.

Dans des nouvelles québécoises publiées entre 1954 et 1992, la cuisine est perçue tantôt comme un royaume, tantôt comme un refuge, voire comme une prison. Si la cuisine-prison sous-tend une prise de conscience, la cuisine-royaume pourrait révéler une forme d'aliénation. Comme le soutenait Gaston Miron dans une conférence prononcée à l'école Saint-Charles Garnier, en février

1995, être aliéné, c'est devenir étranger à soi-même. Renoncer à ses rêves et à ses ambitions personnelles pour se conformer à une exigence sociale reflète bien ce type d'aliénation qui, par ailleurs, ne touche pas que les femmes occupées à leurs chaudrons.

Dans ce chapitre, nous verrons comment sont perçus les différents types de cuisine (prison, refuge et royaume) de même que le jardin et ce que représentent les murs, les portes et les fenêtres.

1.2. a) Cuisine-prison

La cuisine-prison s'associe au milieu carcéral dont les caractéristiques sont l'oppression, la fermeture et l'isolement. La maison sera davantage perçue comme une prison si elle se situe dans le milieu rural. L'isolement freine toute tentative d'évasion au moins sur le plan horizontal car la prison s'élargit en spirale. Aux murs de la maison se superposent le jardin, les champs, les bois, les routes que l'absence de moyens de transport rend dérisoires.

L'opposition rural-urbain, à partir de laquelle Weisgerber effectue son analyse, s'atténue avec les moyens de communication modernes, tels le téléphone et la télévision qui permettent en quelque sorte d'atteindre le monde extérieur tout en demeurant à l'intérieur. En brisant l'isolement familial, le voisinage favorise l'éveil de la conscience sociale. Ainsi, dans «Le mauvais oeil» (12.3), la visiteuse s'interroge sur la dictature du chef de la famille Ducasse. Seule témoin de l'attitude de l'homme, elle se prend à douter du bien-fondé de ses soupçons et n'ose pas intervenir. Dans «Le chat sauvage» (34), le fils aîné souhaite que le voisin se rende compte de ce qui se passe chez eux et intervienne contre le père abusif. Il se questionne sur l'isolement de leur maison:

Pourquoi notre maison était-elle si éloignée de la route? Elle était la seule à demeurer ainsi à l'écart. On eût dit que celui qui l'avait bâtie savait d'avance que mon père deviendrait propriétaire et qu'il avait voulu le protéger malgré lui contre un public trop curieux (34, p.25).

L'isolement anéantit tout espoir de secours ou d'évasion en l'absence de moyens de transport. Dans «Le chat sauvage» (34), la deuxième épouse, contrairement à la première, utilise la voiture, s'octroyant ainsi une certaine autonomie par rapport au tyran. Elle se permet même d'arriver en retard pour les repas. On peut raisonnablement supposer que les contraintes physiques à l'origine de la maison-prison disparaîtront progressivement avec les nouveaux moyens de communication. Évidemment, ces contraintes physiques cèdent souvent la place à des contraintes psychologiques. Dans «Le chat sauvage» (34), le lecteur est confronté à une violence brutale qui freine l'évolution féminine par la force physique. Or, cette sorte de violence est facile à repérer dans une société où les moyens de communication sont omniprésents. Il est donc permis de supposer qu'elle s'atténuera progressivement au cours de l'évolution. La violence physique s'exerce de préférence dans un milieu fermé alors que la violence morale peut sévir n'importe où. Si l'on peut freiner la première par des moyens radicaux, il en va autrement pour la deuxième qui se révèle sournoise. En d'autres mots, la violence physique est à la violence morale ce que l'obstacle extérieur (isolement physique relié au milieu rural) est à l'obstacle intérieur (dressage psychologique, éducation).

Oppression, fermeture et isolement se trouvent réunis dans «Le mauvais oeil» (12.3, 1958) et dans «Le chat sauvage» où le fils aîné déplore: «Nos habitations formaient en somme une sorte d'îlot au bout du village» (34, p. 29).

Isolée dans une maison au bout du village, l'épouse-mère l'est aussi dans sa cuisine. Comme nous l'avons vu précédemment, la prison se «spiralise». Cuisine-maison-jardin-champs-bois s'ajoutent comme des murs à un espace

intérieur déjà suffocant. Concrètement d'ailleurs, la prison se caractérise toujours par des obstacles superposés, que ce soit des espaces à parcourir (horizontal) ou de murs à escalader (vertical). La hauteur, la longueur et le nombre d'obstacles à franchir pour atteindre la liberté déterminent le degré de sécurité ou de claustration selon le point de vue du geôlier ou du prisonnier. Dans «Le chat sauvage» (34), l'épouse est confinée à la cuisine d'une maison isolée des autres habitations du village, lui-même éloigné de la zone urbaine. Elle est exclue de ce qu'on présume être le salon, cette salle où les invités vont discuter après le repas: «Un peu plus tard, protégée d'un tablier en dentelles, elle les servirait à tour de rôle et quand ils se seraient tous rassasiés, ils se retireraient pour causer tandis qu'elle se mettrait à table toute seule» (34, p. 28).

Les notions de solitude et de servitude viennent renforcer l'idée d'emprisonnement. La triple intériorité (maison-cuisine-solitude), jointe à l'isolement rural, décrit bien le milieu carcéral. De même la tâche domestique imposée par la tradition peut se comparer aux travaux forcés en cours dans une prison. Si on se réfère à d'autres passages de la nouvelle qui montrent la femme dominée et violentée par son mari, il est facile d'en faire ressortir les principaux éléments. Sortir de la cuisine n'est pas un caprice pour cette épouse-mère. Il s'agit d'un cas d'urgence similaire à celui que l'on rencontre dans «Le mauvais oeil» (12.3) où à la mère se greffent deux filles: Blanche et Laura, de même que la bru, qu'exploitent de la même façon le grand-père, le père et le fils. Les femmes Ducasse sont cloisonnées, voire cloîtrées dans la cuisine sous l'oeil glacial du chef de famille. Exemptée de la tâche domestique, la visiteuse ne s'attarde à la cuisine que pour observer les femmes aliénées (Madame Ducasse, Blanche et Laura), qui ressemblent à des chiens battus sous l'oeil impassible de leur maître:

Nous nous installions autour de la table, madame Ducasse, doigts occupés, regard errant, Blanche «cognant des clous» à

se disloquer la nuque. (...) Le chef de famille, à sa place accoutumée, se versait un vin sans couleur, doux et traître tel un vieux chat. (12.3, p. 116).

Opprimées dans leur cuisine, ces trois femmes sont à plus forte raison exclues du salon qu'occupe un défunt beau-père tyrannique. Il leur est même interdit d'assister à la messe du dimanche. Cependant, Blanche doit effectuer des travaux au-delà de ses forces dans la maison de son frère qui exige d'elle un effort démesuré avec l'approbation de son père: «Une femme, ça sert à l'homme, prononça tranquillement monsieur Ducasse, la Blanche, elle, a jamais servi qu'à l'ouvrage. Donc...» (12.3, p. 125).

Cette logique rétrograde justifie la violence et constitue à elle seule une barrière infranchissable. Les femmes Ducasse sont emprisonnées physiquement, à cause du lieu et du geôlier, et psychologiquement en raison de la présence de trois générations d'hommes abusifs. Elles sont comme coincées dans l'espace-temps, opprimées à cause de la fermeture d'esprit de trois générations d'hommes hostiles à leur évolution. Aux femmes placées dans des cubes pour satisfaire le besoin esthétique des hommes, dans «Le cercle métallique» (11.1), se substituent ces femmes destinées à satisfaire les besoins physiques. Femmes objets dont la fonction utilitaire rejoint celle de l'oeuvre d'art («La Dora d'argile», 8.2 et «La femme de sable», 28) ou du robot culinaire («Jutor», 1.2). Dans d'autres cas, la femme est étroitement associée à son rôle de cuisinière. Dans «Le chat sauvage», (34) le fils cadet entrevoit ainsi le mariage de son père: «Bientôt, mon père allait nous annoncer qu'il avait décidé de reprendre femme. (...) Léger était enchanté à l'idée de changer de cuisinière» (34, p. 52).

Après la mort de la mère, s'étaient succédées une tante et une servante. Rémunérée, la servante détient un statut supérieur à l'épouse légitime. Contrairement à cette dernière, Sévérine «ne prenait jamais la peine de

répondre à mon père quand il lui parlait» (34, p. 44). Quelque trente ans plus tard, Élisabeth («Scandale chez les bourgeois», 6, 1983) conteste le rôle de servante que lui impose la tradition: «Elle n'a jamais rêvé d'être femme de ménage ou bonne à tout faire, ni même gouvernante dans une grande maison. C'est pourtant ce qu'elle est devenue» (6, p. 59).

Pour Élisabeth (6), qui bénéficie d'une belle aisance financière, on pourrait parler de cuisine ou de maison-royaume. Or, maintenue dans ce royaume par son devoir de mère et d'épouse, elle se sent prisonnière et se rend compte qu'elle a tronqué ses rêves pour accomplir son devoir de mère et d'épouse. Elle se sent emprisonnée. Pourtant, aucun geôlier ne surveille sa porte. Elle peut aller et venir à sa guise.

Pour Berthe (30.2), privée de voiture et responsable de l'éducation des enfants, la grande maison et le jardin deviennent également une prison psychologique malgré l'apparence d'un royaume: «Et dans cette lointaine banlieue, la maison à cause de laquelle elle avait renoncé déjà à tant d'autres rêves, n'était-elle pas devenue à la longue une prison - élégante et confortable, certes mais une prison» (30.2, p. 55).

L'évolution est perceptible dans l'opposition rêve et réalité. Si Élisabeth (6) prend conscience de cette marge, se révolte et coupe les ponts malgré une vie familiale enviable, si Berthe (30.2) conteste en effectuant une fugue passagère, si Madame Leroy (31.1) s'évade par la lecture et adopte une cuisine en forme de corridor, la mère, dans «Le chat sauvage» (34), ne s'accorde même pas le droit de rêver. L'évolution s'amorce par une prise de conscience graduelle du décalage entre une situation rêvée et une situation réelle. Le rêve implique un cheminement vertical auquel les héroïnes des nouvelles «Le mauvais oeil» (12.3) et «Le chat sauvage» (34) n'osent ou ne peuvent accéder, prisonnières qu'elles sont d'un dressage à la fois physique et psychologique.

Ainsi le mouvement féminin est freiné sur l'axe horizontal (matériel), à cause de l'isolement du lieu de l'action, et, sur l'axe vertical (spirituel), à cause de la dictature du chef de famille. On observe toutefois une ouverture dans «Le chat sauvage» (34), car les fils n'abondent pas dans le sens du père. Ils ne partagent pas son opinion. Bien au contraire, ils s'opposent clairement à la mainmise de leur père sur leur mère et leur belle-mère. Ils se font en quelque sorte les défenseurs de la cause féminine tandis que les fils Ducasse («Le mauvais oeil», 12.3) copient l'exemple paternel auprès de leurs jeunes épouses et des autres femmes de la maison. Les premiers sont conscientisés à la condition féminine alors que les derniers se vautrent dans leur inconscience.

Aussi le fait pour la femme de rêver ou de percevoir le décalage entre le rêve et la réalité implique une prise de conscience qui annonce déjà une certaine évolution. Le contraire équivaut à une aliénation: «Je tâchais de me représenter que tout le reste fût ordinaire, comme de cloîtrer des femmes qui devaient se contenter du chapelet le dimanche pour remplacer la messe à l'église du village...» (12.3, p. 135).

Voilà ce que déclare la narratrice dans «Le mauvais oeil» (12.3). L'aliénation des femmes Ducasse fait obstacle à la dénonciation et, par le fait même, à l'évolution. La narratrice s'interroge sur l'existence de leurs droits. En réalité, ces femmes cloîtrées ne le sont que par la volonté d'une personne, en l'occurrence le chef de famille. Elles sont victimes d'une autorité abusive, car, si on observe son espace physique, la cuisine offre trois issues. Cette pièce est percée de trois portes «donnant, l'une sur l'arrière de la maison, l'autre en avant. La dernière s'ouvrait sur la salle qu'il fallait traverser pour atteindre un escalier de fortune menant à l'étage» (12.3, p. 114).

Une terrible ironie se dégage de cette affirmation: les trois portes favorisent l'entrée des geôliers (Ducasse père et fils) et non la sortie des prisonnières. Les ouvertures donnent sur une campagne isolée où il ne vient «jamais personne» (12.3, p. 135), sauf le père ou le fils, et sur une salle où règne le spectre d'un beau-père démoniaque. Ainsi encerclées par trois générations d'hommes abusifs, les femmes Ducasse sont paralysées par la peur et ne peuvent pas plus bouger que l'héroïne placée dans un cube meublé uniquement d'un lit-nacelle («Le Cercle métallique», 11.1). Tout comme cette dernière, les femmes Ducasse subissent l'oppression. Cette immobilité correspond à un repli sur soi dont la permanence semble générer une certaine sécurité: «Pourtant, c'est malgré tout dans sa cuisine que madame Ducasse respirait avec le moins de contrainte» (12.3, p. 116), note le narrateur de la nouvelle «Le mauvais oeil».

La salle attenante à la cuisine où persiste le souvenir d'un beau-père redoutable plonge madame Ducasse dans une terreur insoutenable dès qu'elle franchit sa cuisine. Ce beau-père décédé inspire une crainte ancestrale imputable à la domination physique qui se perpétue de père en fils. Or, pour se rendre aux chambres, il faut traverser cette salle. Les femmes Ducasse sont donc coincées entre Monsieur Ducasse sur le seuil et le beau-père dans la salle, sans oublier le fils qui reproduit à l'intérieur de sa maison le modèle de ses ancêtres.

Pourtant, la cuisine constitue la seule pièce de la maison où la femme peut faire valoir sa compétence et acquérir un certain pouvoir. En son absence, l'homme semble tout à fait dépourvu. C'est ce qu'illustre une scène d'agonie de la mère, dans «Le chat sauvage» (34):

Quand nous revînmes de l'école, à midi, mon père nous servit lui-même à dîner. De sa chambre, ma mère lui disait quel tiroir ouvrir, quel feu utiliser. Il tournait autour de la

table comme un chien enragé. Quand il ne trouvait pas ce qu'il cherchait, il lançait un cri. La voix de ma mère toute lourde de fièvre reprenait: «Regarde bien. Ce doit être là» (34, p. 37).

Cette femme, contrairement à Madame Leroy (31.2), ne semble pas se rendre compte qu'elle se trouve dans une prison ou, peut-être, a-t-elle tout simplement renoncé à tout espoir d'évasion. Elle ne connaît que ses devoirs et ignore tout de ses droits. La prise de conscience d'Éva (31.2) constitue un premier pas vers la libération. En s'interrogeant, cette femme secoue les polarités dedans-dehors, intérieur-extérieur. Si le contexte social de l'époque ne l'autorise pas à jouer un rôle social à l'extérieur de sa maison, Éva n'en remet pas moins en question son statut familial.

I.2. b) Cuisine-royaume

Nous avons parlé du décalage entre une situation rêvée et une situation réelle comme étant une caractéristique de la cuisine-prison. Qu'advient-il quand la vie au foyer correspond à une situation rêvée? Ce qui définit le rêve, c'est le temps futur. Le cas de Madame Dupont («La fracture», 31.1), rêvant de sa cuisine quand elle est à l'hôpital et de l'hôpital quand elle est dans sa cuisine, reflète bien cette opposition entre rêve et réalité. Berthe et Maurice, dans «Intermittences» (30.2), en sont bien conscients, eux qui décident de revenir au bercail après une escapade. Nous nous attarderons à cette question au chapitre IV portant sur le mouvement. Retenons surtout l'importance de la perception que l'on se fait d'un lieu. Vouloir sortir d'une prison exprime un souhait bien légitime mais qu'en est-il quand cette prison est perçue comme un royaume? Quelles sont les motivations pour en sortir? Pour poser la question autrement, y a-t-il quelque raison d'y revenir? Les réponses à ces deux questions provoquent une prise de conscience de l'aliénation propre à la femme confinée au foyer et soumise à la tâche domestique.

Les occupations culinaires et ménagères de même que la maternité justifient traditionnellement la présence de la femme à la maison. Son efficacité en ce domaine en détermine la valeur. Reine du foyer, elle demeure quand même soumise au chef de famille. «La mort de Monsieur Leroy» (31.2), «Bonchien» (13.3), «Un départ» (33), «La clôture» (5.4), «Le fichu de laine» (35), «Curriculum vitae» (3) expriment l'appréciation de la femme d'intérieur par son entourage. Voilà une place qui inspire un sentiment de sécurité à la femme d'abord, à la famille ensuite. Tous se sentent sécurisés par cette présence permanente de la femme épouse et mère. Comme le suggère Bachelard, dans *La poétique de l'espace*, l'action ménagère crée une espèce de liaison temporelle en répondant aux besoins fondamentaux de l'homme: «Ce qui garde activement la

maison, ce qui lie dans la maison le passé le plus proche et l'avenir le plus proche, ce qui la maintient dans une sécurité d'être, c'est l'action ménagère»²⁴.

Cette sécurité ne touche pas que la femme au foyer, mais aussi l'homme et les enfants rassurés par le sentiment de permanence que dégage la présence féminine. Aussi la valorisation de la femme par l'action ménagère et, plus particulièrement, par la cuisine est nettement illustrée dans «La mort de Monsieur Leroy» (31.2) où s'opposent deux voisines qui s'échangent des pots de confiture et des romans. La première, Éva, est appréciée par sa famille et par le voisin, qui abuse de sa bonne cuisine. Quant à l'autre, Albertine, femme raffinée, riche et cultivée, elle est méprisée par son entourage, y compris par Éva qui voit dans la qualité médiocre de la cuisine d'Albertine une justification à l'exploitation de son époux: «Après tout, c'est son mari qui mange, depuis des années, sa cuisine infecte: il mérite bien un bonus!» (31.1, p. 52).

L'opposition de ces deux femmes sur le plan de l'art ménager provoque une remise en question des rôles féminins. La fille d'Éva, narratrice par surcroît, observe le scénario et l'analyse objectivement. Elle constate que sa mère est honteusement abusée par Monsieur Leroy. Ce dernier exploite également son épouse qui, malgré sa fortune, doit se soumettre au rôle de maîtresse de maison pour respecter les conventions sociales. Elle renonce donc à ses rêves par des compensations superficielles:

(...) ces robes inutiles, ce manteau qu'elle ne porterait sans doute jamais, c'était, pour son amie, le symbole de la vie normale, une compensation - en apparence dérisoire - mais à ses yeux, importante, dans l'habitude où elle était de suppléer aux insuffisances de la réalité par le rêve (31.1, p. 53).

²⁴ Gaston Bachelard, *op.cit.*, p. 73.

Ce «repliement sur soi, entre quatre murs inexorablement les mêmes», exprime l'insatisfaction d'Albertine en opposition avec Éva, «cette enracinée à qui les cent pieds carrés de sa cuisine ont toujours suffi pour vivre» (31.1, p. 41).

Cet espace d'Éva oppose la forme carrée au rectangle ouvert représenté par la cuisine de Madame Leroy. Le choix d'une cuisine en forme de corridor semble refléter le désir d'Albertine d'évoluer en dehors de sa cuisine, car le corridor implique nécessairement l'idée de mouvement et de passage d'un espace vers un autre. Par conséquent, le corridor relève de l'axe horizontal. Comme on l'a vu plus haut, Albertine doit se contenter du rêve entretenu par des lectures et des achats superflus, rêve qui, en l'occurrence, se rattache à l'axe vertical, la seule issue possible. Même avec sa cuisine ouverte, même en l'absence d'enfant, Albertine se sent prisonnière. Quant à Éva, elle s'accommode des cent pieds carrés de sa cuisine où elle règne avec bonheur. Cette femme s'installe dans la routine quotidienne sans s'interroger comme le fait l'héroïne du «Cercle métallique» exposée dans un cube. Elle se complaît dans l'appréciation de son entourage comme la dernière se complaît dans le regard admiratif des hommes qui la contemplant. En ce sens, elle est plus aliénée qu'Albertine. De même que le séjour dans l'entrepôt occasionne une prise de conscience de l'héroïne du «Cercle métallique», le départ des enfants fait basculer le sentiment de satisfaction dans l'esprit d'Éva: «Maman, elle, maintenant que mes frères et moi avons dépassé l'âge de la vigilance et des soins constants, s'ennuyait, mal satisfaite de son sort; elle ressemblait à l'oiseau qui, par habitude, se cogne aux barreaux de sa cage, alors que la porte s'en est entrouverte» (31.1, p. 54).

Ainsi le royaume d'Éva devient une prison en l'absence des sujets principaux que sont les enfants. Leur départ la place dans une situation semblable à celle d'Albertine. Plus rien ne justifie sa présence constante à la

maison. Le passage de la satisfaction à l'insatisfaction que la fille d'Éva (la narratrice) observe chez sa mère lui sert de prétexte pour ne pas couler dans le même modèle. Le revirement maternel appuie la prise de conscience que déclenchent les opposants Albertine-Éva. La reine du foyer remet en question son royaume. La réduction des tâches diminue l'importance physique de la femme au foyer et amplifie le sentiment de dépendance.

Outre «La mort de Monsieur Leroy» (31.1, 1962), plusieurs nouvelles de cette période valorisent la cuisine-royaume. «La portion congrue» (27.1, 1958) exprime en ces termes le rêve de Valérie :

Elle voulait une maison avec des parquets à encaustiquer, des carreaux à faire briller, des argenteries à polir, et des visiteurs pour louer tout ça. Elle voulait des armoires pour empiler les toiles, les nappes, les draps qu'elle ourlait, brodait, depuis sa sortie du pensionnat (27.3, p. 8).

Ce rêve, si modeste soit-il, rejoint celui de plusieurs autres femmes de l'époque qui ont été conditionnées à la tâche domestique, comme l'héroïne de la nouvelle «Le cercle métallique» (11.1) a été dressée pour plaire aux hommes. On constate, toutefois, que le rêve ne survit pas à la réalité du mariage qui fait de Valérie une femme abusée, dominée et insatisfaite. De même «Le fichu de laine» (35, 1964) d'Adrien Thério montre comment Micheline Bourdage, qui s'acquitte efficacement de sa tâche de ménagère, est appréciée de son mari: «À la maison, il retrouvait une Micheline ardente, qui avait appris ses goûts et cuisait selon les désirs d'Ambroise, cousait et reprisait, tissait au métier, reprisait sans relâche, astiquait, mettait tout au beau luisant du net et du frotté » (35, p. 106).

Micheline ne connaît d'autres revers que la jalousie injustifiée d'Ambroise. À l'opposé d'Albertine (31.2), elle ne se plaint pas de son rôle de maîtresse de maison. Aliénation? Pris dans un sens large, ce concept pourrait s'appliquer à toute la race humaine confinée dans des rôles sociaux teintés de

routine, et ce, dans tous les secteurs d'activité. On observe combien la valorisation de la femme au foyer dépend de l'importance accordée aux tâches ménagères et d'éducatrice. Plusieurs nouvelles parues entre les années soixante et soixante-dix s'insèrent dans cette catégorie. Citons «La fracture» (31.1, 1962) où Madame Dupont exprime la nostalgie de sa cuisine pendant son séjour à l'hôpital: «Elle imagina la berceuse qui l'attendait près de la fenêtre de sa cuisine, ses pots de géranium et leur odeur un peu âcre; son service japonais et sa verrerie qui luisait doucement derrière la vitre du vaisselier, humbles trésors qui, de loin, auréolaient le quotidien et lui redonnaient son prix... » (31.1, p. 65).

Dans ce passage est nettement perceptible le sentiment de sécurité qu'insufflent les objets quotidiens, sentiment inhérent à l'action ménagère dont parle Bachelard. Se décrivant elle-même comme reine du foyer, Madame Dupont ne remet pas en question l'activité ménagère mais plutôt les chicanes de famille qui alourdissent le quotidien. Elle est tiraillée entre le désir de poursuivre la première et celui de fuir les dernières. De même «Un départ» (33, 1964) révèle une madame Laviolette épanouie dans son rôle de maîtresse de maison: «Madame Laviolette est une épouse parfaite. Vive, enjouée, volontiers riieuse, plaisamment replète, excellente maîtresse de maison» (33, p. 268).

Elle se complaît dans son rôle de maîtresse de maison et ne semble pas envisager autre chose. Serait-ce, encore une fois, une preuve d'aliénation? Dans «Le grand personnage» (26, 1963), Michette semble soucieuse de conquérir son futur époux par la qualité de sa cuisine. L'étranger ne se gêne d'ailleurs pas pour la ramener à l'ordre après leur aventure nocturne: «Il gifla Michette, qui bondit sur son derrière, se coula dans sa robe et courut dans la cuisine avant que son père ne prit connaissance de sa nocturne initiative» (26, p. 45).

Bien dressée, Michette, à l'instar des héroïnes des nouvelles «Le mauvais oeil» (12.3) et «Le chat sauvage» (34), ne réagit pas plus à la gifle de l'étranger que l'héroïne de la nouvelle «Le cercle métallique» (11.1) ne résiste à la manipulation dont elle est l'objet. On sent que Michette, contrairement à Mesdames Laviolette et Dupont, est insatisfaite de son rôle et que, par son attitude, elle rejoint ainsi celle, contestataire, d'Albertine (31.2) et d'Élisabeth (6).

«La maîtresse» (30.1, 1963) exploite dans un triangle amoureux l'opposition entre l'épouse intransigeante et capricieuse et une jeune femme pauvre, contrainte de travailler pour gagner sa vie. L'attitude méprisante de la première à l'égard de la dernière, devenue la maîtresse de son mari, la confirme dans son rôle de reine du foyer, préoccupée uniquement de son rang social et de son élégance: «Tante Éva avait rempli jusque-là avec une certaine impatience cette fonction qu'elle jugeait indigne de son rang» (30.1, p. 13). L'épouse et sa fille abusent financièrement du mari, qui se sent tout à fait dévalorisé: « (...) un pauvre homme qui doutait de l'affection des siens et en souffrait. Dans ces moments-là, il prétendait que sa femme et sa fille manigançaient sans cesse dans son dos et ne le considéraient que comme un vulgaire pourvoyeur» (30.1, p. 13).

À la reine du foyer ne répond plus un chef de famille mais un pauvre esclave de mari. D'autre part, à l'épouse légitime s'oppose la maîtresse obligée de gagner sa vie. Contrairement à la première, cette dernière prend en considération l'intérêt de l'homme qu'elle aime: «Mademoiselle Solange se mit à souhaiter obscurément qu'au lieu de pourvoir sans cesse aux caprices des siens, cet homme songeât parfois à ses propres besoins» (30.1, p. 18).

De par sa fonction, Solange aide oncle Jules à redresser ses affaires et contribue même, grâce à son habitude, «à tirer parti d'un budget modeste», à

assurer à l'épouse intransigeante un train de vie convenable. Se produit alors un renversement de situation: la maîtresse de vient la véritable épouse:

Solange n'était-elle pas vraiment devenue pour lui sa femme, celle qui est là pour le meilleur et pour le pire? Et tante Éva, poupée de luxe insatisfaite, n'était-elle pas depuis longtemps à ses yeux l'ancienne maîtresse capricieuse et vénale qui, au nom d'un amour défunt, exercerait encore une sorte de chantage? (30.1, p. 38).

Voilà qui signifie que l'anneau ne fait pas l'union (*cf.* le chapitre IV) et que mariage n'est pas synonyme d'amour. Les liens du coeur et ceux du corps ne sont pas tissés avec les mêmes fibres. Les seconds sont d'ordre matériel (sécurité et valorisation sociale), tandis que les premiers sont davantage spirituels (générosité, don de soi, partage). Ils mettent en évidence les polarités: sécurité-insécurité, dépendance-indépendance. «La maîtresse» (30.1) de Paule Saint-Onge remet en question la situation de la reine du foyer et celle du pourvoyeur. Par l'opposition maîtresse-épouse légitime, l'auteure propose l'implication sociale et la contribution financière de la femme au revenu familial. Cette proposition entraîne une dérogation des valeurs traditionnelles. Le cloisonnement des rôles devient prétexte à l'exploitation qui peut s'effectuer de part et d'autre, selon les cas.

Pour rompre le dilemme épouse légitime-maîtresse, nous assisterons dans la nouvelle de Saint-Onge à la rupture, inadmissible pour l'époque, du couple traditionnel. De même, le fait pour une femme d'occuper un emploi à l'extérieur de la maison au début des années soixante et antérieurement est perçu comme une abomination, comme une situation dégradante, tandis que la reine du foyer jouit d'un prestige relié à l'occupation sociale et à la situation financière du mari. La dépendance financière de l'épouse (reine du foyer) est valorisée même si, dans certains cas, elle dissimule une forme d'exploitation. De plus, comme nous l'avons vu précédemment, la reine du foyer, comme toute

reine d'ailleurs, est souvent exemptée des tâches ingrates et jouit d'une appréciation qui lui donne, avons-nous dit, accès au salon. Dans le milieu bourgeois, la reine du foyer exemptée des tâches ménagères semble apprécier son sort. C'est le cas de Madame Laviolette dans «Un départ» (33,1964), de Madame Plantier dans «Les voyageurs» (12.1, 1958?) et de l'épouse dans «La maîtresse» (30.1,1963). Ces nouvelles se situent, remarquons-le, entre la fin de 1950 et le début de 1960. «La maîtresse» exprime une prise de conscience de cette situation où la femme est réellement traitée comme une reine oisive. Ces héroïnes n'ont pas d'enfants pour justifier leur présence à la maison. Dans «Un départ», on voit Monsieur Laviolette s'acharner à faire les courses pendant ses moments libres:

À son arrivée au bureau, la secrétaire lui transmet la substance d'un appel téléphonique, de la part de Madame Laviolette: aurait-il l'obligeance de passer au presbytère, dans le courant de la journée, afin d'acheter des messes (...) Monsieur Laviolette décide de sauter, aujourd'hui encore, le repas du midi. Un café suffira (33, p. 267).

On ne parle pas des occupations de Madame Laviolette mais on a nettement l'impression que Monsieur Laviolette se charge de tout: «C'est donc lui qui verra à tout, se chargera des préparatifs du départ» (33, p. 262). Si Madame Plantier tisse dans le salon, Micheline Bourdages («Le fichu de laine», 35, 1964) le fait sur le balcon: «Et comme toujours, Micheline y porte son travail, cette occupation des doigts dont elle semble avoir un constant besoin» (35, p. 113). Cette occupation dont Micheline Bourdages qui n'a pas d'enfant semble avoir un constant besoin ne vise-t-elle pas à justifier sa présence à la maison? Quant à Berthe («Intermittences», 30.2, 1963), et, vingt ans plus tard, Élisabeth («Scandale chez les bourgeois», 6, 1983), elles sont envahies par les enfants et enchaînées par la tâche domestique. Elles habitent toutes deux une grande maison confortable qui leur apparaît comme une prison pour la bonne raison qu'elle n'ont pas le choix entre quitter cet espace ou y rester. Or, et on

peut y voir un effet de l'évolution, Élisabeth décide malgré tout de briser la coque et de partir avec un jeune amant au grand scandale de la famille tandis que Berthe refuse les avances d'un galant un peu à la manière de la princesse de Clèves refusant les avances de Nemours.

Par conséquent, on ne saurait confondre la reine du foyer avec la cuisine-royaume qui relève surtout de la satisfaction de la femme qui s'y trouve et non pas de la richesse du lieu. Ainsi Madame Plantier («Les voyageurs», 12.1), l'épouse («La maîtresse», 30.1) et Madame Laviolette («Un départ», 33) sont reconnues comme reines du foyer exemptées de toutes obligations domestiques. En revanche, Éva («La mort de Monsieur Leroy») considère vraiment sa cuisine comme un royaume, car elle y passe joyeusement le plus clair de son temps à y travailler. Dès le départ des enfants et la diminution conséquente de la tâche à accomplir, elle se sent prisonnière. En général, la place de la femme au foyer n'a rien de princier dans les milieux pauvres où sa tâche se limite à la servitude (travaux ménagers, cuisine, éducation des enfants). Malgré cela, le principal critère qui fait de la cuisine un royaume ou une prison est la valorisation personnelle qu'on y trouve. Or, cette valorisation est directement reliée à l'importance des tâches à accomplir. La présence des enfants détermine l'opposition réelle entre Madame Leroy et Éva (31.2). Comme nous l'avons vu, Éva rejoint Madame Leroy sur le plan de l'insatisfaction aussitôt que les enfants ont quitté la maison. Le départ des enfants entraîne une diminution de la tâche et engendre un sentiment d'inutilité qui, à son tour, provoque l'insatisfaction. Voilà qui nous amène à supposer qu'au fur et à mesure de l'évolution la cuisine-royaume se transforme en cuisine-prison. Non seulement la famille diminue-t-elle mais la technologie vient encore supplanter la femme dans plusieurs tâches ménagères. En d'autres mots, la technologie et la diminution de la famille portent un coup fatal à la reine du foyer de même qu'à la cuisine-royaume qui devient prison ou refuge. Soucieuse de se revaloriser socialement, la femme quitte sa cuisine pour chercher un emploi à l'extérieur. Le schéma de

valorisation femme au foyer - femme au travail, souligné dans «La maîtresse» (30.1), est alors renversé. La femme devient graduellement le soutien financier de son mari. Le cas d'Esther, dans «Un petit village bien tranquille» (21.2, 1975), et de Françoise, dans «Françoise Simard et l'homme d'action» (24, 1977), en constituent des exemples patents. Esther s'attèle à la tâche d'enseignante dans un petit village du Nouveau-Brunswick uniquement dans le but de soutenir financièrement son mari dans ses recherches. Quant à Françoise, elle est prête à tout pour seconder Luc. Quelque dix années plus tard, Odile (10.1, 1988), qui se consacre à son tour entièrement aux besoins de Florent, prend conscience de son aliénation. Ainsi, à la femme entretenue (Tante Éva, Madame Laviolette, Micheline Bourdage, Madame Plantier, etc.) s'opposent Esther, Françoise Simard et Odile qui soutiennent leurs compagnons. Cependant, ces dernières déclenchent à leur tour une nouvelle opposition qui les amène à remettre en question leur dévouement inconditionnel à la cause de leurs maris pour assumer leurs propres vies.

Dès lors, les murs de la prison ne se rattachent plus à la cuisine mais au milieu de travail («Éliane et Fred» (4) d'André Berthiaume, «L'avancement» (20.1) de Madeleine Ferron, «Un petit village bien tranquille» (21.2) de Pierre Gérin). Éliane se sent prisonnière de son bureau, Mademoiselle Bellerose perçoit l'édifice où elle travaille comme un immense couvoir et Esther est opprimée dans l'école où elle enseigne.

I.2.c) Cuisine-refuge

En cessant d'être une prison ou un royaume, la cuisine demeure un refuge sans doute à cause de l'élément sécurité dont parle Bachelard à propos de l'action ménagère. Dans «Le chat sauvage», la mère, qui subit les sévices de son mari dans la chambre conjugale, se réfugie dans la cuisine où elle peut justifier son existence par l'importance de la tâche à accomplir: «Certains

matins, elle arrivait dans la cuisine, les yeux enflés d'avoir pleuré une partie de la nuit» (34, p. 17).

Comme nous l'avons fait remarquer plus haut, dans cette nouvelle, la femme est étroitement associée à son rôle de cuisinière. De Madame Ducasse («Le mauvais oeil») on dit aussi que c'est dans la cuisine qu'elle respirait avec le moins de difficulté. Cependant, pour ces deux héroïnes du début du milieu des années cinquante au début des années soixante issues d'un milieu rural plutôt pauvre, la cuisine demeure un lieu de servitude, car leurs compétences ne sont pas vraiment reconnues. La cuisine pour elles est davantage une prison qu'un refuge parce que la caractéristique d'un refuge est d'offrir la sécurité. Or, ces deux femmes n'y connaissent qu'une sécurité relative étant donné que le danger se trouve à l'intérieur même de leurs maisons. Victimes de violences physiques et morales, elles ne peuvent aller et venir à leur guise.

Dans une nouvelle plus récente («Loïs Fay», 2, 1989), une jeune femme plutôt moderne trouve refuge dans sa cuisine à la mort de son père: «Assise dans la cuisine, la tête dans les mains, elle lèche la morve qui lui pend au bout du nez» (2, p. 19).

Cette femme-enfant transformée en objet de plaisir trouve son salut dans l'isolement de sa cuisine. Cette fois, il s'agit bien d'un refuge car Loïs n'y est pas retenue de force. Il en est de même pour Esther («Un petit village bien tranquille» 21.2, 1991), écrivant à Jérôme pour lui faire part du piège qui lui a été tendu dans un village du Nouveau-Brunswick où elle est victime des préjugés raciaux: «La maison balayée dans ses moindres recoins, je t'écris sur un angle du buffet de cuisine, debout» (21.2, p. 88).

Pourquoi la cuisine? Ce pourrait être sa chambre ou le salon? Sans vouloir extrapoler, nous pouvons établir une comparaison entre la cuisine et le

cube dans lequel l'héroïne du «Cercle métallique» est placée. La tradition encourage la place de la femme à la cuisine. L'exemple d'Éva («La mort de Monsieur Leroy», 31.2) de la mère dans («Jeux olympiques à l'horizon», 13.2), de Madame Dupont («La fracture», 31.2) et de Micheline Bourdage («Le fichu de laine», 35) pour ne citer que celles-la, illustre assez bien la désignation de la cuisine comme lieu choisi pour la femme. Dans ce cube-cuisine, la femme se sent relativement en sécurité et, comme nous l'avons vu en traitant de la «Cuisine-royaume», elle ne cherchera pas à s'en sortir tant et aussi longtemps qu'on ne lui aura pas fait sentir son inutilité (chute du rideau noir).

Esther (21.2) elle-même n'aspire qu'à retourner vivre sous la tutelle de son mari. Mal appréciée dans son milieu de travail malgré des efforts constants, Esther semble ressentir une sorte de nostalgie du cube-cuisine, nostalgie ressentie aussi par Madame Dupont («La fracture») quand elle est à l'hôpital et par Odile («L'éclosion») confrontée à la nécessité de chercher un emploi à l'extérieur. Pour la jeune institutrice, comme pour Loïs, la cuisine ne représente ni une prison, ni un royaume. C'est un lieu familier où il fait bon se réfugier dans les moments difficiles. C'est un endroit paisible et réconfortant où elles tentent de démêler leurs sentiments en toute quiétude. En effet, il ne se trouve jamais personne pour reprocher à une femme sa présence dans une cuisine. Il pourrait en être autrement pour le salon, qui reflète l'oisiveté, ou encore pour la chambre, souvent associée à la maladie, à la paresse et à la débauche.

«L'intrus» (11.3, 1987) de Claudette Charbonneau-Tissot exprime clairement le sentiment de sécurité qu'éprouve la femme dans sa cuisine où l'immixtion du mari est perçue comme un viol:

Souvent, la nuit de son arrivée, sa femme a ce rêve: elle est assise tranquillement dans la cuisine lorsqu'elle entend soudain un énorme vacarme dans l'entrée. Elle se retourne et voit son mari debout sur la porte qu'il vient d'ouvrir d'un

violent coup de pied et de faire tomber à plat sur le sol (11.3, p. 111).

Cet homme qui contrôle tout ce qui se passe dans la maison pénètre par effraction dans la seule pièce où la femme peut exercer un pouvoir. De plus, il piétine la porte qui rend la cuisine sécuritaire. Les polarités fermé-ouvert s'associent aux polarités sécurité-insécurité rattachées à la dialectique du dedans et du dehors à laquelle s'attarde Bachelard dans *L'espace romanesque*. L'intérieur ou le dedans (espace fermé) se confond avec la sécurité, ce qui provoque un retard dans l'évolution de l'espace féminin. Cependant, la dialectique elle-même déclenche une prise de conscience indispensable à cette évolution. La femme est tiraillée entre le désir de sortir de sa cuisine ou d'y rester, entre la sécurité qui émane de cet espace et la liberté. C'est la raison pour laquelle elle y revient souvent pour se réfugier. Pourtant, comme le mentionne Bachelard: «Souvent, c'est au coeur de l'être que l'être est errance. Parfois, c'est en étant hors de soi que l'être expérimente des consistances. Parfois aussi, il est, pourrait-on dire, enfermé à l'extérieur»²⁵.

Les cas de la mère dans «La tricheuse» (20.2) et de Brigitte («Le visage clos», 27.3) illustrent ce type d'errance à l'intérieur de soi-même. Mais la cuisine représente une dimension un peu plus vaste. La spirale de l'être féminin s'élargit avec la cuisine qui, par ailleurs, l'emprisonne. Cela pourrait correspondre à ce que Bachelard traduit par l'expression «enfermé à l'extérieur» alors que le rêve où se déroule l'action serait ce lieu d'errance intérieure alimenté par des phobies de toutes sortes.

«L'intrus» (1987) met en scène une femme assaillie dans son rêve, troublée dans sa rêverie intime entre les murs de la cuisine. Pour se protéger, elle revient inconsciemment à cet espace sécurisant. Sa prison n'est plus physique mais psychologique, car elle est étroitement reliée au

²⁵ Gaston Bachelard, *op. cit.*, p. 194.

conditionnement. Les facteurs isolement et solitude qui caractérisent la cuisine-prison adoptent les valeurs positives de l'abri. Par le réconfort associé à l'habitude, la cuisine se confond avec le giron maternel. Pour la femme, la cuisine-refuge est un lieu de solitude et d'isolement. Pour l'homme, elle est sécurisante ou rassurante dans la mesure où elle est occupée en permanence par une femme.

Dans «La clôture» (5.4), un voisin, inquiet devant l'autonomie et l'arrogance de la voisine, se rassure en regardant vers la cuisine où s'affairent sa femme et sa fille: «Il étouffa sa joie en se détournant d'Elle, en regardant, triomphant, vers la cuisine. Elle releva sa tête penchée, épousa le profil de l'homme (5.4, p. 113).

La cuisine symbolise donc la soumission féminine à laquelle résiste la voisine, une danseuse nue, qui apparaît ici comme une éveilleuse de conscience à la manière de la femme qui fendille son cube dans «Le cercle métallique» (11.1). À la suite de cette rencontre, le voisin s'interroge sur la soumission apparente des femmes de sa maison: «Et lui s'était leurré sur Sérafina, sur Rosita et Violetta. Depuis combien d'années Sérafina et ses filles s'étaient-elles ligüées contre son autorité? Arrogantes de connivence féminine» (5.4, p. 115).

Ainsi, à travers le voisin et la voisine, s'opposent deux univers féminins: celui de la femme soumise et celui de la femme libérée. Cette opposition, en provoquant une prise de conscience, assure l'évolution. Publiée en 1988, la nouvelle de Dominique Blondeau met en relief la mentalité italienne, ce qui pourrait expliquer le retard dans l'évolution de la femme au foyer. D'ailleurs, on perçoit nettement l'ancrage psychologique de l'Italien face à l'évolution de la femme et, plus particulièrement, de ses jumelles de seize ans: «Un jour, elles se marieraient... Toutes les filles se marient... elles ont beau étudier, elles finissent par se soumettre à un homme...» (5.4, p. 112).

Cette façon d'évaluer la femme ressemble étrangement à celle de Monsieur Ducasse («Le mauvais oeil», 12.3) qui affirme opiniâtement que la femme doit servir à l'homme. Si on considère les dates de publication, 1988 pour «La clôture» et 1954 pour «Le mauvais oeil», on observe un décalage de trente-quatre ans entre les perceptions masculines italienne et québécoise. Si, dans le premier cas, la prise de conscience est provoquée par la voisine, dans le deuxième, elle s'effectue lentement dans l'esprit de la visiteuse. Dans le premier cas, on note une évolution sociale à travers la voisine qui s'oppose clairement à ce qui se passe dans la maison de l'Italien. Dans la deuxième cas, la visiteuse n'ose pas dénoncer la tyrannie qu'exerce le chef de famille sur les femmes de la maison et s'interroge sur le bien-fondé de ses soupçons. Comme tous les autres témoins, devant le doute, elle choisit le silence:

Quel âge avait l'expérience de cette femme, brisée comme à coups de bâton, dont les derniers soubresauts de défense étaient pour Laura contre son père?

Si j'inventais odieusement l'ambiance empoisonnée de tout le domaine, pourquoi n'y avait-il jamais de visiteurs? Les paysans en savaient-ils plus long que moi?

Mais bien sûr, personne ne parlerait (34, p. 150).

La narratrice poursuit avec une petite anecdote relatant le silence indifférent d'un témoin dans un cas de violence conjugale. Cet aveu de la visiteuse provoque, combiné avec d'autres, une prise de conscience sociale graduelle qui suscite des oppositions visant à modifier les lois concernant la famille. Prise de conscience + opposition = évolution. Voilà le schéma d'évolution qui ressort de l'analyse de chacune des nouvelles.

À la maison se greffe le seuil, le balcon et le jardin qui représentent les premières ouvertures vers l'extérieur. Aux murs répondent portes et fenêtres comme des invitations à quitter un espace fermé pour accéder au monde extérieur. Le seuil ou le balcon représente une frontière entre le dedans et le

dehors. Cependant, avec le jardin, le balcon devient une annexe à la maison et non pas une ouverture comme la porte. Dans les nouvelles québécoises du milieu des années 1950, il devient le seuil à ne pas franchir, un point limite qui permet à la femme d'observer ou de s'exposer au monde extérieur sans négliger les tâches domestiques.

1.3 Seuil et balcon

L'accès au monde extérieur se fait petit à petit. Si le seuil sépare la cuisine des autres pièces de la maison, le balcon permet de franchir à peine le seuil de celle-ci. Ambroise et Micheline (35) s'y retrouvent les soirs d'été: «Le soir, à cause de la longueur des jours, ils s'assoiaient dehors, devant le pas de la porte et Ambroise regardait la mer pendant que Micheline s'occupait à ses interminables besognes de femme» (35, p. 108, 1964). Micheline, en effet, ne sort jamais sans un tricot ou un autre ouvrage de rapiécage. Alors qu'Ambroise observe le large, elle reste ancrée à sa tâche domestique.

C'est aussi sur le balcon que M. Leroy et Éva veillent: «L'été, Monsieur Leroy et maman veillaient sur le balcon, au nez de toute la rue» (31.1, p. 46, 1962). Aux ragots des commères, Éva riposte: «Si j'avais envie de mal faire, je ne me mettrais pas sur le balcon et devant mes enfants, par dessus le marché!» (31.1, p. 46). Nous constatons, dans ce passage, l'emprise des valeurs familiales sur le jugement féminin. Il ne viendra pas à l'esprit d'Éva de s'enfuir avec Monsieur Leroy, comme ce sera le cas d'Yvette manigançant silencieusement sa fugue avec son amant, fugue qui sera d'ailleurs interrompue par la paralysie de l'homme, ce qui, à cette époque, détermine la condamnation pour une action aussi immorale: «Comment cela était-il arrivé? Mais par sa faute à elle, bien sûr. C'est elle qui l'avait poussé à précipiter ce départ» (27.8, p. 64, 1958). Yvette devra donc retourner à sa cellule familiale et reprendre son train-train quotidien.

L'intrigue amoureuse entre Éva et Monsieur Leroy respecte les critères moraux de la société de l'époque. Aussi ils ne craignent pas de s'afficher sur le balcon qui côtoie la cuisine, le royaume d'Éva. Il est intéressant de noter que M.Leroy se tient sur le seuil de la cuisine de sa femme et pénètre dans celle de la voisine. «L'hiver, ils passaient tout bonnement la soirée dans la cuisine, tandis que Georges, à deux pas, faisait ses devoirs sur la table de la salle à manger» (31.1, p. 46).

On se souviendra aussi de la terreur des trois femmes Ducasse quand le chef de famille apparaît sur le seuil, cette frontière entre le dedans et le dehors qu'on ne franchit pas impunément.

I.4 Le jardin

Parmi les nouvelles sélectionnées, deux font référence au jardin. Ce qui s'en dégage me semble assez important pour y consacrer quelques lignes. En 1963, Paule Saint-Onge nous présente une jeune femme, Berthe, pour qui le jardin devient un simple prolongement de la maison avec ses obligations et ses restrictions. La présence de jeunes enfants retient Berthe dans l'espace réduit du jardin avec la haie et la clôture qui l'isolent du monde extérieur et lui donnent le sentiment d'être en prison: «Berthe contempla son jardin. Ce jardin si bien défendu par la haie et sa clôture, contre les tentations d'évasion des petits, s'il les protégeait, eux, contre les dangers de la rue, il l'enfermait en même temps, elle, dont le rôle était de veiller sur eux» (30.2, p. 54).

Comme on le constate, ce jardin, qui pourrait être un royaume, s'avère un refuge pour les enfants et une prison pour Berthe. En supprimant la motivation de la femme pour le travail domestique, le départ des enfants transforme la cuisine ou la maison en prison. À l'inverse, c'est la présence des

enfants qui donne au jardin son aspect carcéral. La surveillance des enfants retient la femme à l'intérieur d'une clôture et d'une haie. En ce sens, nous pouvons conclure que le jardin se trouve tout à fait à l'opposé de la cuisine pour ce qui est des valeurs prison-royaume. Le sentiment d'utilité si important pour la cuisine-royaume s'avère néfaste pour le jardin. Le cas de la tricheuse (20.2) simulant la paralysie pour fuir les obligations domestiques qui font du jardin un lieu de carcération ou de travaux forcés illustre bien ce phénomène:

Le jardin pour moi n'avait toujours été qu'une provision de légumes, les poules se résumaient au profit de leurs oeufs. (...) Tu n'as jamais remarqué comme est gracieuse la fleur du tabac? Et harmonieuses les boules blanches que les oignons tiennent en équilibre? (...) L'amitié des bêtes m'est devenue possible, maintenant que je n'ai plus à les exploiter» (20.2, p. 51).

L'oisiveté de la tricheuse lui font percevoir le jardin comme un nouvel Éden. Dégagé de l'exigence matérielle des tâches à accomplir, il devient un sujet de contemplation somptueux. La tricheuse y prend une distance face à son passé. En observant le jardin-potager, elle fait le procès de la condition humaine axée sur le labeur. Elle s'arrête pour analyser le rôle féminin traditionnel et en proposer un nouveau aux générations futures. Le jardin apparaît, aussi bien pour Berthe que pour la tricheuse, un lieu propice à la prise de conscience. Tout comme le balcon, il est un prolongement de la maison car le personnage féminin y transpose la tâche domestique: cuisine et soin des enfants qui la privent de sa liberté et qui, par conséquent, s'associent au milieu carcéral. Comme issue, la tricheuse (1977) use d'un subterfuge et se réfugie dans la contemplation tandis que Berthe se propose un simple petit voyage. Tout comme Yvette («Faux départ», 27.8, 1958), Berthe doit reprendre sa tâche quotidienne malgré la lassitude. Quant à la tricheuse («La tricheuse, 20.2, 1977), elle ose simuler une paralysie, geste qui rompt définitivement ses obligations familiales. Entre ces deux nouvelles publiées à dix-neuf années d'intervalle, nous remarquons une similitude dans la prise de conscience mais

une divergence au niveau de l'action. L'aller-retour de Berthe traduit une résignation tandis que l'attitude fantasque et déterminée de la tricheuse devient une opposition au mode de vie ancestral. La tricheuse exprime ses attentes par écrit, ce qui démontre une sorte de crainte de s'opposer ouvertement à la structure traditionnelle. Elle écrit au lieu de dire, elle simule au lieu d'agir. Cette façon de contourner s'apparente à celle de la voyageuse commentant craintivement l'attitude despotique de Monsieur Ducasse («Le mauvais œil», 12.3, 1954). Cependant, contrairement à cette dernière qui doute même du bien-fondé de son jugement, la tricheuse se montre loquace et convaincue de la nécessité du changement. Elle démontre la nécessité pour la femme de quitter l'espace traditionnel pour évoluer vers l'extérieur, l'importance aussi pour celle-ci d'abandonner le rôle domestique pour s'intégrer au milieu social. La tricheuse adopte une position sociale, ce qui n'est pas le cas pour Berthe qui exprime tout bonnement son insatisfaction.

Ainsi, associé à l'oisiveté et à la détente, le jardin cesse d'être un royaume pour devenir une prison dès qu'il y a une contrainte impliquant des tâches domestiques et éducatives tandis que la cuisine prend sa valorisation dans l'importance même de ces tâches. Berthe et la tricheuse déplorent les contraintes matérielles qui transforment le jardin en un simple prolongement de la maison. Toutes deux se sentent emprisonnées dans un modèle traditionnel et aspirent à un changement, voire à un mouvement extérieur. Les murs, les fenêtres et les portes reflètent tour à tour l'emprisonnement, le rêve déclenché par la prise de conscience et finalement la libération propice à l'évolution. Les murs s'associent à la cage de verre où croupit l'héroïne dans «Le cercle métallique», la fenêtre correspond à l'échange qui a lieu lors du séjour dans l'entrepôt et la porte symbolise le départ des deux complices qui entament une libération.

I.5 Portes - fenêtres - murs

En général, l'opposition entre les différents personnages met en évidence les polarités: fermé-ouvert; intérieur-extérieur; dépendance-autonomie; immobilité-mobilité; silence-parole soulignées au cours de l'analyse de la nouvelle «Le cercle métallique» (11.1).

Ces polarités invitent les personnages à franchir le cercle traditionnel, c'est-à-dire à passer de la cuisine au seuil et du seuil à l'extérieur. Or, une sorte d'aliénation dispose certaines femmes à privilégier le silence à la parole; le dedans au dehors; la dépendance à l'autonomie; l'immobilité à la mobilité. Aussi le fait de franchir le seuil ne signifie pas que la partie soit gagnée. Sortir est une chose; avancer en est une autre. Mais, encore là, il faut avoir le courage d'ouvrir la porte malgré les appréhensions du dehors et malgré l'opposition sécurité/insécurité. Encore faudra-t-il choisir la bonne porte. Bachelard exprime ainsi la complexité de la porte : «On dirait toute sa vie si l'on faisait le récit de toutes les portes qu'on a fermées, qu'on a ouvertes, de toutes les portes qu'on voudrait rouvrir»²⁶.

La fenêtre et la porte représentent toutes deux une ouverture vers l'extérieur mais, alors que, devant la fenêtre, on choisit de contempler sans bouger (axe vertical), devant la seconde, on a le choix entre sortir et rester, entre le mouvement et l'immobilité. Une porte fermée se confond avec le mur alors que la fenêtre, même fermée, offre une ouverture. Une fenêtre close fait obstacle au mouvement extérieur (horizontal) mais favorise le mouvement intérieur (vertical). La contemplation est associée au mouvement vertical ou au cheminement spirituel. Tout comme la tricheuse (20.2), le grand Kid Lanctôt (13.2) plonge ses yeux clairs dans l'espace de la fenêtre. La fenêtre permet de contempler ce qui s'en vient. Symboliquement, elle semble s'ouvrir plutôt sur le

²⁶ Gaston Bachelard, *op. cit.*, p. 201.

temps que sur l'espace physique, qui est du ressort de la porte. La fenêtre peut donc être franchie sans qu'on ait à l'ouvrir. Quant à la porte, elle sert de frontière entre le monde extérieur et le monde intérieur, de limite entre l'axe vertical et l'axe horizontal. Elle invite à un déplacement sur l'axe horizontal et matériel.

La fenêtre ne permet habituellement ni de sortir ni de rentrer autrement que par la pensée. Elle encourage la contemplation et, par le fait même, l'évolution spirituelle (axe vertical). L'héroïne de «La tricheuse» (20.2) se tient loin de la porte, le plus souvent en haut des escaliers, devant une fenêtre, presque au sommet de l'axe vertical de la maison. En effet, elle privilégie la contemplation à l'action et, de ce fait, peut orienter l'action future de son fils en lui suggérant, entre autres, de confier l'entreprise familiale à sa fille. Du haut de l'escalier ou de sa chaise berçante, elle supervise alors qu'on la croit totalement absente psychologiquement: «Je me suis bercée devant la fenêtre des heures durant vous regardant dans la cour entrer le foin, battre l'avoine ou pelleter le chemin qui conduit à l'étable et se remplit à chaque poudrerie» (20.2, p. 53).

Le grand kid Lanctôt nourrit les mêmes préoccupations que la tricheuse. Il refuse que sa fille éteigne ses talents dans la cuisine, selon le modèle ancestral. Il tente de convaincre sa femme et le village entier de l'importance pour sa fille de participer aux Jeux olympiques et, par conséquent, de renoncer au rôle traditionnel de femme de maison.

D'autre part, on ne saurait parler des portes et des fenêtres sans se préoccuper des murs dont ils constituent les ouvertures. On a vu Madame Ducasse et ses filles cloîtrées malgré elles, Éva se heurter aux barreaux de sa cage (31.1, p. 54), madame Leroy prisonnière de sa maison: «Rien de plus

étouffant que ce repliement sur soi, entre quatre murs inexorablement les mêmes» (31.1, p. 49).

Dans «L'avancement» (20.1), il est intéressant de voir des murs, non plus de l'intérieur de la maison, mais de l'extérieur d'un édifice. Mademoiselle Bellerose s'affole à la vue de ces murs, comme si elle craignait un cloître encore plus austère ou, pour employer l'expression même de Madeleine Ferron, un «couvoir» où la race humaine s'anéantit (20.1, p. 95).

Par ailleurs, la relation est facile à établir entre le couvoir du cercle métallique (11.1) dans lequel des femmes sont maintenues comme des poulets et ce couvoir de l'édifice (20.1) où hommes et femmes sont également soumis à des mutations génétiques. En tentant de relier ces deux couvoirs, nous traçons le cheminement entre l'espace du Type II à celui du Type I sur le plan de l'évolution sociale mais, sur le plan de la satisfaction, nous nous rendons compte que nous sommes toujours au Type II et, de plus, nous devons admettre l'inutilité des mouvements qui s'effectuent de long en large comme pour les lions dans une cage: avec des murs de chaque côté. Piétinement qui rend absurde toute tentative d'évolution. C'est également ce que semble vouloir exprimer Claudette Charbonneau-Tissot dans «La dernière porte» (11.5). Un trop grand nombre de portes équivaut à l'absence totale de porte, car on n'atteint jamais l'extérieur. On observe une situation similaire, dans «Les grilles» (23), où grilles et couloirs se succèdent donnant au personnage l'impression de piétiner sur place. De même, dans «La plume qui tue» (22.2), les références aux portes prennent une telle ampleur qu'on ne peut s'empêcher d'y percevoir une allusion à la difficulté pour Claudine d'évoluer à l'intérieur de la hiérarchie du corps policier, malgré son indiscutable compétence. Évidemment les nombreuses allusions aux portes servent également à nourrir un suspense à la Hitchcock mais on voit aussi clairement Claudine harcelée par le gros Rancourt alors qu'elle tente d'ouvrir une porte («La plume qui tue, 22.2, p. 163).

Nous approfondirons davantage cette question relative aux obstacles à l'évolution de l'espace féminin dans le chapitre suivant concernant l'hésitation à franchir l'espace de Type II.

Ainsi, tel que nous l'avons vu dans ce chapitre, le lieu privé (maison et cuisine) est représenté par le Type II dont parle Weisgerber. Le théoricien allemand définit les types I et II à partir des éléments suivants: nombre, nature des choses, mouvement/repos, communication physique et temps. «Pour le Type II, la communication, alors qu'elle doit s'effectuer tout aussi facilement, s'accommode cependant d'une fermeture relative. C'est qu'elle concerne un milieu restreint et stable, et qu'elle y prend des allures moins concrètes, plus intérieures.»²⁷ De même, ce lieu apparemment sécurisant qu'est la maison encourage sur le plan du nombre l'uniformité, la répétition et l'espace qualitatif (tendance à la projection psychologique pure). La nature des choses devient idéologique. Il s'agit d'un espace-idée avec tendance au symbole et à l'action intérieure, psychique. Le mouvement a peu d'ampleur. Il est discontinu et il y a retour au lieu d'origine. Weisgerber parle de l'aspiration au repos relatif et à la fixité, ce qui semble tout à fait l'inverse dans les nouvelles québécoises de la fin des années 1950 et au cours des années 1960-1970, voire bien au-delà. Les personnages féminins des nouvelles de cette époque aspirent, au contraire, à fuir l'immobilité même si leurs démarches en vue de rompre la routine ne s'avèrent pas toujours efficaces. Le mouvement s'amorce de l'intérieur et apparaît plutôt comme une lutte contre le mouvement répétitif et le sentiment de sécurité qu'il inspire. Bref, même si le mouvement des héroïnes de cette période ressemble à celui décrit par Weisgerber pour le Type II, il diverge quant à sa motivation. On sent nettement le désir d'évoluer vers l'espace de Type I caractérisé par le dynamisme progressif.

²⁷ Jean Weisgerber, *op. cit.*, p. 244.

L'espace de la maison qui correspond dans sa forme à l'espace de Type II dont parle le théoricien allemand s'en distingue quant à la motivation. En effet, les héroïnes des nouvelles de 1954 à la fin de 1970 sont déchirées entre le désir de maintenir la sécurité et celui d'échapper à l'isolement qui caractérise le milieu traditionnel. C'est ainsi que nous avons mis en parallèle la cuisine-prison, la cuisine-refuge et la cuisine-royaume dont le qualificatif dépend de la perception du personnage et, conséquemment, de sa motivation.

Ce déchirement provoque une prise de conscience et une remise en question des rôles traditionnels qui maintenaient la femme dans le cadre familial. La prise de conscience de cette situation insatisfaisante provoque à son tour une opposition aux valeurs ancestrales et s'exprime par des fugues ou tentatives d'évasion qui n'aboutissent souvent nulle part à cause des nombreux obstacles tant physiques que psychologiques. Nous aborderons le dernier point dans le chapitre II. Voyons maintenant comment les valeurs traditionnelles et familiales s'opposent aux aspirations personnelles et sociales des individus concernés.

I.6 Opposition des valeurs

Quitter la cuisine implique la renonciation à une certaine sécurité. Avant 1960, le climat social favorisait la famille nombreuse et encourageait la présence de la femme au foyer. Par la suite, surtout à partir de 1970, le mouvement féministe se développe à travers les prises de conscience individuelles d'abord et collectives ensuite.

Dans les nouvelles de notre corpus, la prise de conscience s'effectue à travers les narrateurs témoins (la visiteuse dans «Le mauvais oeil» (12.3), le fils aîné dans «Le chat sauvage» (34), la jeune narratrice dans «La mort de Monsieur Leroy» (31.2), etc.). Ces prises de conscience débouchent sur une opposition

entre les protagonistes. Dans les exemples cités, la visiteuse s'oppose timidement à Monsieur Ducasse qui terrorise les femmes de sa maison, le fils aîné abat son tyran de père, la fille d'Éva observe sa mère qui s'oppose à Albertine pour ensuite se rabattre sur le mari, un vil profiteur. En d'autres mots, ces témoins dénoncent les abus et les injustices imputables au cloisonnement des rôles féminins et masculins. Certains hommes («La maîtresse», 30.1) sont abusés financièrement tandis que des femmes compétentes sont méprisées et méconnues.

Une nouvelle de Diane-Monique Daviau, «L'imprévisible» (16.3,1990) raconte, par le biais d'une narratrice (la petite-fille), comment la grand-mère Alexandrine est traitée par le grand-père qui entre en furie à chaque fois que sa femme échappe à son contrôle. Sa colère atteint son apogée quand il découvre, après la mort de sa femme, que celle-ci gérait depuis longtemps ses affaires et qu'elle lui avait, secrètement, évité la faillite :

Il ouvrit l'armoire en chêne restée si longtemps fermée à clef, fouilla dans la paperasse et entra dans une colère terrible, profonde, noire, en découvrant que ma grand-mère, depuis une trentaine d'années déjà, veillait aux affaires de la famille, complétait les transactions de grand-père, corrigeait des états financiers remplis d'erreurs étonnantes, rectifiait des chiffres, des dates, et imitait sa signature; en se rendant compte que sans cette supervision discrète et efficace, il aurait depuis longtemps, perdu à peu près tout ce qu'il possédait (16.3, p. 125-126).

La colère du grand-père semble proportionnelle à la compétence de sa femme. Il ne peut admettre qu'elle se soit montrée, même discrètement, supérieure à lui. Le lien semble facile à établir entre cette Alexandrine aux talents méconnus et Madame Leroy, excellente administratrice mais méprisée pour la simple raison qu'elle échappe au rôle traditionnel: «J'entendais dire par ma mère avec une nuance de désapprobation, que son amie passait une partie

de la nuit à lire et qu'elle n'accordait aucun intérêt à l'art culinaire ni à la tenue de sa maison» (31.2, p. 41).

Toute simple, Albertine (31.2) s'efface derrière son mari, homme hautain et méprisant. Pourtant, c'est une femme avisée comme le laisse entrevoir le passage suivant: «De sa maison qu'elle ne quittait plus, madame Leroy continuait à administrer sa fortune personnelle avec flair et sagacité, acceptant ou rejetant les propositions de son agent d'immeubles. Chaque transaction lui procurait un bénéfice intéressant» (31.2, p. 52).

Cet entêtement à nier les mérites féminins qui dérogent au modèle traditionnel freine toute tentative d'évolution. La jeune génération, telles la petite fille, dans «L'imprévisible» (16.3, 1990), et la fille, dans «La mort de Monsieur Leroy» (31.2, 1962), dénonce ces situations. Le décalage de trente-deux années entre ces deux nouvelles s'expliquent par le saut d'une génération et les niveaux d'âge différents des narratrices de ces deux nouvelles. Soixante-six ans séparent la petite-fille de sa grand-mère Alexandrine alors qu'entre Éva et sa fille à peine vingt ans se sont écoulés, ce qui situe les deux actions avant 1960.

Nous pouvons donc constater que, dès le début des années 1960, s'oppose à l'espace traditionnel féminin une jeune génération de voix féminines. À l'instar de la fille d'Éva («La mort de Monsieur Leroy», 31.2, 1962), Julie («Journal de Julie», 31.3, 1962) exprime nettement son désir d'échapper au cloisonnement des rôles féminins. Par contre, tout comme les filles Ducasse («Le mauvais oeil», 12.3, 1964), Rosita et Violetta («La clôture», 5.4, 1988) n'ont rien à dire sur leur orientation future. Cependant, l'attitude des deux jeunes Italiennes rigolant avec leur mère dans la cuisine, à l'insu du père, exprime une contestation silencieuse qui n'échappe pas à la voisine.

La présence assidue des hommes sur le seuil de la cuisine semble vouloir exprimer leur désir de maintenir cette forme de permanence dont parle Bachelard au sujet des occupations ménagères (cf. p. 34) ou encore de sceller l'espace-cuisine. Au lieu d'assister sa femme qu'il considère comme une piètre cuisinière, Monsieur Leroy («La mort de M. Leroy», 31.1) se tient au seuil de la cuisine: «J'aperçus tout à coup, au seuil de la cuisine, la silhouette imposante de son mari...» (31.1, p. 42, 1962).

Même en se montrant tout à fait inapte à cette tâche, Madame Leroy se soumet aux impératifs sociaux. On la voit occupée à coudre dans la cuisine tout en conversant avec la jeune narratrice. En rechignant à la tâche qui lui est dévolue, Albertine (31.1) met toutefois son couple en péril et, à l'opposé de Micheline Bourdage («Le fichu de laine», 35, 1964), Madame Laviolette («Un départ», 33, 1964), Sérafina («La clôture», 5.4, 1988), les mères («La fracture» 31.2, 1962), «La mort de Monsieur Leroy», 31.1, 1962), «Curriculum vitae», 3, 1972, «Jeux olympiques à l'horizon», 13.2, 1975, «Bonchien», 13.3, 1975), elle est dépréciée par son entourage. Albertine devance son époque en illustrant le malaise de la femme cloisonnée à l'intérieur de la maison. En effet, on remarque que, même entre 1970 et 1975, plusieurs femmes semblent se complaire dans le rôle traditionnel de femmes d'intérieur. Quant aux personnages féminins de «La clôture», nous pouvons attribuer le retard apparent dans leur évolution à la nationalité dont ils font partie. Nous pouvons toutefois supposer que cette évolution est déjà amorcée puisque ces femmes simulent plus qu'elles ne se conforment au rôle traditionnel: «Toutes trois s'amusaient comme trois petites filles qui auraient joué un bon tour à leur père absent» (5.4, p. 113).

Ainsi ces trois Italiennes, mère et filles, résistent silencieusement au chef de famille imbu de son autorité: «C'était une force que ce quatuor indissoluble dont il dirigeait avec fermeté les heures harmonieuses!» (p. 113). De même, la présence de Monsieur Leroy sur le seuil de la cuisine impressionne la jeune

narratrice mais ne sème pas la terreur, comme c'est le cas du despote, dans «L'intrus» (11.3, 1987), ou de Monsieur Ducasse, dans «Le mauvais oeil» (12.3, 1958). Huit ans seulement séparent «Le mauvais oeil» (1954) de «La mort de Monsieur Leroy» (1962) et déjà nous notons une différence au niveau de la prise de conscience. Dans le premier cas, la visiteuse émet tout au plus un doute sur la légitimité de la domination de Monsieur Ducasse sur les femmes de sa maison alors que, dans le deuxième cas, il y a une nette prise de conscience de la fille d'Éva et, à un degré moindre, d'Éva elle-même. Pour ce qui est de «L'intrus» (1987), publié trente-trois ans après «Le mauvais oeil» (1954), nous constatons que l'opposition subséquente à la prise de conscience est déjà amorcée. Les enfants jugent que la domination paternelle a assez duré et décident d'éliminer le tyran. Paralysés par l'autorité du chef de famille, les enfants se liguent pour y mettre fin. Leur motivation est la même que celle des femmes italiennes («La clôture», 1988) se moquant de la mainmise paternelle. Par contre, la présence de Monsieur Ducasse sur le seuil de la cuisine paralyse toutes les femmes de la maison :

Mais au moment même, j'en savais encore moins, pour sûr, que les femmes Ducasse dont il me parut qu'un souffle froid venait de m'isoler. Brutalement nous étions rejetées sur nos îles respectives, elles sans lutte, moi me débattant ainsi que je ne devais plus cesser de le faire contre une menace impossible à identifier (12.3, p. 118-119).

La solidarité mère-enfants rendue impossible en présence du père dans «Le mauvais oeil» (1954) s'exprime avec une certaine dissimulation dans «La clôture»(1988) et avec violence dans «L'intrus» (1987) et «Pourquoi les marmottes?» (1991). L'évolution de l'espace féminin devient possible quand, à la suite de sa prise de conscience, surgit l'opposition à une situation aliénante.

L'espace-cuisine qui apparaît comme un lieu de paix relative où l'on mange, veille et travaille les jours de pluie (12.3, p. 115) devient menaçant dès

qu'apparaît sur le seuil la silhouette de Monsieur Ducasse. Cependant, les cas de tyrannies observés dans «Le mauvais oeil» (12.3, 1954) et «Le chat sauvage» (34, 1961) ne sauraient définir à eux seuls la situation féminine du début des années 1960. Ils ne font que souligner, pour en aiguïser la conscience, la vulnérabilité de la femme soumise et cloîtrée. Des cas de domination similaires sont observés dans «L'intrus» (11.3, 1987) et dans «Pourquoi les marmottes ?» (17.2, 1991). Cependant, dans ces deux derniers cas, il y a une opposition ferme à la domination paternelle. Nous avons dépassé le stade de la prise de conscience et entamé la réaction. Le fils aîné (34) et la fille d'Éva (31.2) sont des témoins déclencheurs d'une prise de conscience alors que, dans les nouvelles de Aude («L'intrus», 11.3) et de Claire Dé («Pourquoi les marmottes ?», 17.2), la situation dénoncée est déjà reconnue comme inacceptable. En d'autres mots, les dernières identifient de manière non équivoque les entraves à l'évolution de l'espace féminin. Elles affirment au lieu de suggérer.

Dans certains cas, des personnages masculins s'opposent eux-mêmes au cloisonnement des rôles féminins. En s'évadant de la cuisine par le regard, le grand Kid Lanctôt semble inviter les femmes de sa maison à en faire autant: «Ses yeux clairs s'évadèrent de la cuisine pour retrouver l'espace de la fenêtre où ils plongèrent le plus loin qu'ils purent» (13.2, p. 78).

Contrairement au voisin («La clôture», 5.4) qui veut maintenir les femmes de sa maison dans le moule ancestral, il fait des pieds et des mains pour amener sa fille à participer aux Jeux olympiques en natation. Pour y parvenir, il doit s'opposer à sa femme dont la mentalité rejoint celle du voisin dans «La clôture» (5.4): «Moi, je sais rien qu'une chose, c'est que Jeannette trouvera pas de mari dans la rivière. Or, une fille ça se marie ou ça entre au couvent, mais ça ne peut pas passer sa vie en maillot de bain (13.2, p. 77).

C'est le père qui, par son regard, crée une brèche dans l'espace cuisine où se tient sa femme. Il devient un précurseur dans l'évolution sociale féminine tandis que son épouse reste fidèlement ancrée dans le moule traditionnel. «La clôture» (1988), 13 ans après la publication de «Jeux olympiques à l'horizon» (13.2), met en scène un homme (italien) s'opposant à une voisine au tempérament libéré alors que ses filles et sa femme s'affairent sans conviction dans la cuisine. Dans ce dernier cas, les femmes obéissent à contrecœur à une exigence familiale et sociale alors que la mère de «Jeux olympiques à l'horizon» (13.2) tient simplement à respecter la tradition, conformément à une sorte de dressage psychologique. Elle se rallie aux femmes qui continuent à adopter dans les cubes relégués dans l'entrepôt les poses de séduction apprises antérieurement: «Dans les cages autour de moi, des femmes bougeaient à peine, figées dans les poses apprises devenues, ici, grotesques et inutiles» (11.1, p. 16). Le maintien de la femme au foyer devient, en effet, de plus en plus inutile, voire grotesque.

La mère, dans «Jeux olympiques à l'horizon» (13.2), considère comme normal qu'une femme renonce à toute réussite personnelle pour se consacrer à son époux. À défaut de quoi, elle sera cloîtrée dans un couvent comme les femmes de la nouvelle «Le cercle métallique» (11.1) sont reléguées à l'entrepôt au premier verdict des hommes: «Un homme claqua des doigts: aussitôt un rideau noir descendit du plafond et recouvrit le cube. Je sentis des vibrations et sus que l'on me déplaçait» (11.1, p. 14).

L'héroïne est transportée dans l'entrepôt parmi les autres femmes dont la beauté ne correspond plus à l'exigence esthétique des hommes. Le discours de la mère dans la nouvelle d'Adrienne Choquette (13.2), tout comme celui de l'Italien dans celle de Dominique Blondeau (5.4), approuve cette situation en la considérant comme normale. Par contre, les femmes de «La clôture» (5.4) seraient plutôt du genre à fendiller leurs cubes avec leurs babillages car c'est

par la parole que les héroïnes de la nouvelle «Le cercle métallique» parviennent à briser leur cage de verre: «Le verre de sa cage était à présent craquelé à un point tel que j'avais peine à la voir» (11.1, p. 17).

La voisine qui défie le mari de l'autre côté de la clôture perçoit l'insatisfaction des femmes de la maison. Elle sait que celles-ci jouent sans conviction le rôle de femmes soumises. Rien à voir avec les femmes cloîtrées rencontrées dans «Le chat sauvage» (34, 1961) et «Le mauvais oeil» (12.3, 1954), qui osent à peine remettre en question leur condition de femmes dominées.

Ce sont parfois les femmes elles-mêmes qui font obstacle à leur évolution. L'attitude de la mère, dans «Jeux olympiques à l'horizon» (13.2), rejoint celle d'Éva dénigrant Albertine au profit de son époux, dans «La mort de M. Leroy» (31.2). En revanche, dans «La tricheuse» (20.2), la grand-mère argumente auprès de son fils pour l'intégration des femmes au marché du travail. Elle tente de faire reconnaître la compétence féminine dans d'autres domaines que l'action ménagère. La tâche domestique la rebute autant qu'elle rebutait Albertine («La mort de Monsieur Leroy», 31.1, 1962). Alors qu'Éva, à l'instar de la mère («Jeux olympiques à l'horizon», 13.2,), trouve son épanouissement dans la cuisine, Albertine («La mort de Monsieur Leroy», 31.2, 1962), tout comme l'héroïne de «La tricheuse» (20.2, 1977), y étouffe. Éva ne peut cacher sa réprobation quand Albertine opte pour une cuisine en forme de corridor. Or, ce type de cuisine révèle l'état d'esprit d'Albertine qui aspire à une vie extérieure. Il faut préciser que cette dernière, contrairement à Éva, n'a pas d'enfant. Le départ des enfants place Éva dans une situation semblable à celle d'Albertine: sa grande cuisine se transforme en cage.

Ainsi l'évolution de l'espace féminin ne peut se résumer au déplacement physique du cadre familial au milieu extérieur, ni respecter minutieusement la chronologie. Elle s'effectue par le biais de la confrontation entre les personnages

(le voisin et la voisine dans «La clôture» (5.4, 1988), Éva et Albertine dans «La mort de Monsieur Leroy» (31.2, 1962), le fils aîné et son père dans «Le chat sauvage» (34, 1961), la visiteuse et le père dans «Le mauvais oeil» (12.3, 1954), le grand Kid Lanctôt et sa femme dans «Jeux olympiques à l'horizon» (13.2, 1975), la mère et son fils dans «La tricheuse» (20.2, 1977), le gérant de district et Mademoiselle Bellerose dans «L'avancement» (20.1, 1977) de même que Julie et son père dans «Le journal de Julie» (31.3, 1962). Julie parvient à réaliser son rêve et à devenir hôtesse de l'air malgré les douteuses contraintes financières que soulèvent son père et sa belle-mère. Les éveilleurs de conscience deviennent la plupart du temps les opposants. À ces oppositions individuelles s'ajoutent des oppositions familiales (mère et enfants contre un père abusif), dans «L'intrus» (11.3) et dans «Pourquoi les marmottes?» (17.2).

Il est intéressant de constater que, dans les nouvelles parues durant les années 1954-1970, la confrontation n'a pas lieu nécessairement entre les principaux intéressés: la femme, les enfants et le père. Les exigences de soumission promulguées par l'Église et encouragées par la société rendent souvent la femme inapte à défendre son point de vue et à exprimer son malaise. Dans «L'imprévisible» (16.3, 1990), le fils offre à sa mère «un sac à main» que le grand-père lui avait toujours refusé, contestant ainsi l'autorité paternelle. Il faut noter que cette action du fils est relatée par une petite fille, ce qui la reporte aux environs de 1960. Dans des nouvelles ultérieures, on voit des enfants s'opposer directement à leurs pères pour défendre leurs droits et ceux de leur mère («L'intrus», 11.3, «Pourquoi les marmottes?», 17.2, «Roses théières», 16.2). Dans cette dernière nouvelle, une petite fille abat son père avec une arme à feu pour porter secours à sa mère violentée. «Le temps des Caramilk» (15.1, 1988) montre une autre petite fille dénonçant l'inceste dont elle a été victime de la part de son grand-père.

Dans «Le visiteur» (32, 1990) de Daniel Sernine, une confrontation a lieu entre le père décédé et son fils au sujet des rôles dévolus à l'homme et à la femme. Cette fois, c'est une homme qui prend position pour l'égalité des sexes. Il n'y a plus opposition homme-femme mais opposition d'un homme contre les valeurs ancestrales d'une autre génération d'hommes. Le père conteste l'attitude de sa fille et de son gendre qui semblent occuper une position égale dans la société. Il réproouve le mode de vie de son fils célibataire pour un motif associant la femme à la cuisine: «Le visiteur (père), bien sûr, n'offre pas de coup de main pour la vaisselle, en pareille situation, habituellement, il suggère plutôt à son fils de se trouver une femme» (32, p. 52).

En se reportant aux nouvelles étudiées, nous constatons que la soumission de la femme du milieu des années 1950 au début des années 1960 prépare une prise de conscience qui s'amplifie jusqu'en 1970 pour aboutir aux oppositions plus ou moins marquées de la fin des années 1970 à 1990 et atteindre enfin une reconnaissance partielle d'un statut égal pour la femme avec la nouvelle de Sernine.

Ainsi la cuisine cesse d'être le monopole de la femme. Dans la nouvelle de Sernine, le jeune homme s'occupe lui-même des tâches ménagères et approuve entièrement l'attitude de sa soeur et de son beau-frère qui occupent tous les deux un emploi extérieur en se partageant les occupations ménagères. Le milieu rural nous a habitués à une répartition très nette des occupations domestiques: femme à l'intérieur, homme à l'extérieur. Or, l'évolution du mode de vie rural vers le mode de vie urbain, a amené l'homme à quitter le milieu domestique tandis que, pour la femme, la situation demeurerait inchangée. «Le visiteur» exprime l'ouverture d'esprit de la nouvelle génération masculine quant à l'intégration de la femme sur le marché du travail. Cependant, cette intégration ne se fait pas sans peine, d'autant plus que la femme ne tient pas nécessairement à suivre les traces de ses confrères. Le recul de Mlle Bellerose

(«L'avancement») et les expériences désastreuses de la coiffeuse («Ce sexe équivoque»), de Mlle Moche («Les grilles») et d'Éliane («De miel et de fiel») semblent vouloir exprimer la nécessité pour la femme de trouver sa propre voie d'évolution. En effet, copier un modèle existant équivaut, encore une fois, à tourner en rond, à suivre les contours du cercle. Or, les oppositions visaient précisément à rompre le cercle traditionnel en y creusant des brèches. Dès lors, surviennent le doute, les craintes découlant de la nécessité de «traverser l'inimaginable» pour employer l'expression de Madeleine Ouellette-Michalska. Cela suppose des obstacles tant intérieurs qu'extérieurs auxquels nous consacrerons le prochain chapitre. Les obstacles intérieurs imputables au dressage psychologique expliquent l'hésitation de la femme à franchir la cellule familiale. Quant aux obstacles extérieurs, ils expliquent surtout les nombreux reculs. Voyons donc comment cela se traduit dans les nouvelles québécoises publiées à partir des années 1970.

CHAPITRE II

LES OBSTACLES À L'ÉVOLUTION

En suivant des traces, on peut avoir l'impression d'évoluer ou même d'avancer très vite sur l'axe horizontal. Il s'agit d'emprunter la voie des ancêtres et de se maintenir accroché à leurs règles pour ne pas dévier. Or, pour la femme, cette voie a presque toujours été celle de la vie familiale concentrée dans l'espace physique de la maison et du jardin. Pressée d'en sortir à cause du progrès technologique et de l'évolution démographique, elle sera donc tentée de suivre la voie des hommes qui l'ont précédée. Pour se sentir valorisée ou pour atteindre la représentation spatiale du Type I, elle devra dorénavant prendre son essor à l'extérieur de la maison. Elle prend d'abord conscience de la dévalorisation des tâches domestiques et éducatives dans une société de consommation qui puise ses valeurs dans les biens matériels. Les valeurs qui justifiaient la présence de la femme à l'intérieur de la maison sont devenues désuètes sans se déraciner totalement. Elles demeurent souvent très tenaces dans l'esprit de certains hommes et de certaines femmes. Les valeurs ancestrales apparaissent donc comme un obstacle majeur à l'évolution de l'espace féminin. Pour la femme, elles représentent un double obstacle: avant de s'attaquer aux difficultés extérieures imputables à ce changement à son mode de vie, elle doit d'abord vaincre ses propres réserves faites de craintes et de doutes. Elle doit se convaincre elle-même de la nécessité de changer son mode de vie avant de convaincre les autres de sa capacité d'occuper des postes à l'extérieur du domicile familial. Elle désire atteindre la réussite sociale sans négliger les enfants et l'entretien ménager. Or, pour atteindre la réussite sociale, il lui faudra vaincre les obstacles extérieurs représentés par certains individus réfractaires à l'intégration de la femme sur le marché du travail. Souvent, ceux-ci s'accommodaient fort bien de la présence rassurante de la

femme au foyer, ce qui ne les incite guère à reconnaître la compétence féminine dans le lieu public dont ils s'arrogeaient jusque-là tout le pouvoir.

II.1. Les obstacles intérieurs

En fuyant quelqu'un ou quelque chose, le personnage exprime, consciemment ou non, son désir d'aller vers quelqu'un ou quelque chose de différent. Ceci implique le détachement d'un espace connu, donc sécurisant jusqu'à un certain point, pour aller vers un lieu inconnu, voire incertain. Ce passage provoque de l'appréhension et de l'inquiétude qui se manifeste par l'hésitation à franchir le lieu domestique. La cuisine-refuge prend ici tout son sens. Elle illustre le désir de fuir la prison sans quitter le refuge. Par ailleurs, aussi longtemps que la cuisine est perçue comme un royaume, c'est-à-dire un lieu où l'on se sent important et utile, le personnage féminin y reste attaché. C'est à ce niveau que se dessine l'ancrage psychologique. Malgré la diminution de la famille, malgré le progrès technologique, certaines femmes encouragées par certains hommes persistent à occuper à temps plein le poste de ménagère et de femme au foyer. Cette persistance génère peu à peu un sentiment d'inutilité, d'insatisfaction jusqu'à ce que la femme excédée rompe brusquement les amarres, souvent sans aucune orientation. Elle part, imitant ainsi les deux héroïnes qui s'enfuient du cercle métallique (11.1) en espérant rompre un jour définitivement la chaîne à leurs chevilles. La cuisine devient un refuge et un lieu provisoire de recueillement. Le fait de quitter cet espace sécurisant implique un déchirement et se traduit par de nombreuses hésitations ou par des va-et-vient fréquents.

Avant 1970, une seule nouvelle («Intermittences» 30.2) fait allusion au départ d'une femme. Or, ce départ, qui exprime timidement le malaise d'une jeune femme confinée à son foyer, est prévu et organisé, voire socialement justifié (visite à la famille). Berthe effectue un voyage en train au cours duquel

elle rencontre un professeur d'histoire qui lui fait prendre conscience de sa valeur en tant que femme. En partant, Berthe manifeste un besoin de changement. Elle semble excédée par la routine: «Tous les gestes que depuis dix ans elle avait recommencés tous les jours l'accablaient tout à coup» (30.2, p. 50). Maurice qui répugne à être domestiqué, s'évade seul pour un voyage d'affaires à Toronto pendant que Berthe se dirige vers Montréal. À la sortie du train, elle se retrouve face à face avec Maurice qui regrette son incartade et ils reviennent ensemble au bercail. La fugue ne représente donc, dans ce cas, qu'un rappel à l'ordre, qu'une mise en garde du couple. Les motifs pour sortir du foyer ne résistent pas à la pression sociale qu'exercent la présence des enfants et les valeurs familiales. Berthe prend conscience d'être enfermée, dépendante (elle dépend de Maurice même pour l'achat d'une brosse à dent). Sa maison est une prison dont elle ne peut s'échapper non pas tant en raison de contraintes physiques qu'en raison de contraintes morales et sociales. Il en est de même pour Maurice qui se sent enchaîné par les obligations familiales. La présence des enfants entrave leur désir de liberté. Ils craignent de s'anéantir dans le cercle familial.

Dans les années 1970, les fugues expriment encore davantage le désir de rompre avec la routine quotidienne de la femme au foyer. Si Berthe et Maurice se retrouvent et consentent à reprendre une vie commune, ce n'est pas le cas pour Yvette qui, dans «Faux départ» (27.8, 1970), se résigne de mauvais gré à revenir à la maison après une fugue manquée. Excédée par les gestes routiniers, elle décide de partir avec Jacques, son amoureux. Or, à son arrivée à la gare, elle apprend que celui-ci vient de succomber à une paralysie et qu'elle doit retourner à son quotidien: «Il fallait se remettre à la tâche. D'abord préparer le dîner. Et puis vivre, vivre tous les jours, avec l'ardeur inutile et si lourde à porter de ses quarante ans» (27.8, p. 64).

Le motif de la fugue est, encore ici, d'ordre amoureux même si l'on perçoit nettement l'insatisfaction d'Yvette confrontée à sa tâche domestique. Il est aisé de voir, dans le motif amoureux, une incapacité pour la femme des années 1960 d'envisager une autonomie sociale et affective. Dans la nouvelle de Claude Jasmin («Françoise Simard et l'homme d'action», 24) ainsi que dans celles de Madeleine Ferron («L'avancement», 20.1, «La tricheuse», 20.2 et «Ce sexe équivoque», 20.3), il y a une réelle volonté pour la femme de s'affirmer comme individu autonome. Les fugues relatées à partir de cette période expriment avant tout une opposition à la dépendance.

Dans la nouvelle de Jasmin (24), l'héroïne est soumise à une désillusion quand elle se rend compte que son mari, derrière qui elle s'était toujours effacée, n'est pas un héros mais un homme ordinaire. Elle s'aperçoit qu'elle a renoncé depuis longtemps à son autonomie pour se consacrer inutilement à la réussite de son mari. Nous observons un cas identique dans «L'éclosion» (10.1) paru en 1988. C'est la prise de conscience de cette aliénation qui déclenche l'idée du départ: «Françoise évolue, vieillit, change, en tournant autour de lui. "Je suis en laisse"» (24, p. 86). En partant, elle échappe à l'aliénation, à la dépendance affective et sociale vis-à-vis de Luc. Pourtant, Françoise occupe déjà un emploi à l'extérieur. Aucun enfant ne la retient à la maison. Contrairement à Berthe («Intermittences», 30.2), sa dépendance n'est ni d'ordre physique ni d'ordre matériel mais bien psychologique ou affective. Aussi sa fugue est-elle spontanée, en apparence irréfléchie, alors que celle de Berthe était organisée. Ces fugues expriment avant tout un besoin de liberté: que les liens soient physiques ou psychologiques, les tentatives pour s'en dégager demeurent les mêmes. Il s'agit de couper les amarres.

La fugue peut revêtir différentes formes. Elle s'effectue aussi bien sur l'axe horizontal que sur l'axe vertical. Ainsi, dans «La tricheuse» (1977), la mère écrit une lettre à son fils pour lui confesser une évasion toute spéciale. Elle a,

pendant quinze ans, simulé la paralysie afin d'échapper aux tâches domestiques. Sa fugue ne s'effectue pas dans l'espace extérieur mais dans l'esprit de la femme. «La tricheuse» (20.2), le titre l'indique, triche pour se libérer des contraintes de la routine familiale. Cet échappatoire psychologique est pour elle l'occasion de renouer avec la vie, avec ce qu'elle considère comme les vraies valeurs de l'existence: la nature, les animaux, les enfants.

Pour la première fois, une femme opte franchement pour l'axe vertical, pour la spiritualité. Elle en profite cependant pour dénigrer auprès de son fils l'injustice faite aux femmes :

Tu ne saurais imaginer combien serait améliorée notre société de mâles si vous y intégrez les femmes. On écrit beaucoup sur l'égalité des sexes mais il ne me semble pas qu'on le fasse avec discernement. Qui pourrait mieux décider qu'elles-mêmes ce dont elles ont besoin? Et comment le feraient-elles puisqu'on ne leur confie pas les postes de décision (20.2, p. 53).

Or, dans «L'avancement» (20.1), une autre nouvelle du recueil *Le chemin des dames* ,(1977), une femme qui a justement obtenu un poste de décision recule juste au moment où elle a atteint la réussite rêvée. Cette femme, Mademoiselle Bellerose, qui occupe un emploi de prestige habituellement réservé aux hommes, s'enfuit après avoir constaté le prix à payer pour occuper un tel poste. Elle s'affole devant la menace symbolisée par un petit arbuste coincé entre les fentes d'un mur extérieur, menace qu'elle associe à la compétition inégale dans le milieu de travail. Mademoiselle Bellerose se décourage, à la manière de l'héroïne de «La dernière porte» (11.5) qui, après avoir franchi quelques portes à grand peine, s'effondre, épuisée.

Mademoiselle Bellerose semble également épuisée, car, pour rivaliser avec ses confrères, elle a dû travailler d'arrache-pied pendant deux ans et, le jour même de sa promotion, elle a effectué en un jour, pour prouver sa compétence,

le travail que ses confrères masculins effectuaient en deux jours. Sa réaction, en apparence irraisonnée, dissimule une angoisse profonde devant les exigences d'un emploi à l'extérieur.

Dans les nouvelles du recueil de Claire Martin, *Avec ou sans amour* (1958), les fugues rendues quasiment impossibles à cause des structures sociales de l'époque s'effectuent de l'intérieur. Causées par des peines amoureuses, ces formes d'évasion traduisent l'incapacité de s'opposer. Pour qu'il y ait évolution, il doit y avoir confrontation. Or, Brigitte («Le visage clos», 27.2), Valérie («La portion congrue», 27.3), la petite madame Landry («À la fin», 27.7) et la jeune madame Jacob («L'inventaire», 27.1) semblent tout à fait dépourvues de moyens de défense. Trompée par son mari, Brigitte s'enferme à double tour dans son corps, condamne peu à peu l'ouverture de tous ses sens et se laisse mourir sans avoir dit un seul mot. Valérie attend en vain la visite de Casimir en se pelotonnant autour de l'empreinte du pied de cet homme dont elle est tombée subitement amoureuse: «Elle s'étendit, couchée en chien de fusil, l'empreinte au milieu de cette sorte de havre que formait son corps» (27.3, p. 7). La petite madame Landry («A la fin», 27.1) se crée un masque d'insensibilité pour échapper à une peine amoureuse causée par l'infidélité de son époux: «Elle était devenue froide et lisse comme une pierre. Ni le bonheur, ni la souffrance» (p. 53). Quant à la jeune Madame Jacob, elle se laisse traiter injustement et avec le plus grand mépris par son mari qui la soupçonne d'adultère. Au lieu de réagir, de fuir avec un amoureux, elle le repousse comme le fait la princesse de Clèves avec Nemours et se résigne tranquillement à la mort: «Elle avait tourné en rond dans la boutique, entourée de cette touffeur, puis quand elle n'en avait plus été capable, elle avait attendu, assise près de la caisse, le jour où elle ne pourrait plus descendre» (27.1, p. 35).

Cette passivité douloureuse observée chez les personnages féminins de Claire Martin exprime une incapacité de s'affranchir de la tutelle masculine, de

franchir la porte du silence, soit en raison de l'aliénation ou du dressage psychologique, soit en raison d'une sorte de faiblesse morale, encouragée par les exigences de soumission envers l'homme, soit tout simplement en raison de leurs incapacités de s'opposer à qui que ce soit. Elles se réfugient dans leurs prisons intérieures au lieu de chercher une issue extérieure. Comme le signale Gaston Bachelard: «(...)dans l'être, tout est circuit, tout est détour, retour, discours, tout est chapelet de séjours, tout est refrain de couplets sans fin.»²⁸

Dans ce labyrinthe, toute évolution semble impossible. Cette fatalité nous renvoie aux nouvelles «Le cercle métallique» (11.1) et «Les grilles» (23). Dans la première, les femmes sont soumises à un dressage psychologique qui les pousse à accepter une situation d'objet. Dans la deuxième, un personnage masculin est égaré entre les couloirs et les grilles. De plus, juste au moment où il croit avoir atteint son but, il doit recommencer.

Dans les nouvelles de Claire Martin, les allusions répétées au fait de tourner en rond ou de se pelotonner sur soi-même dénie tout progrès. Nous avons déjà parlé de l'importance de la prise de conscience dans le processus d'évolution. Le repliement des personnages féminins dans les nouvelles de Claire Martin ne saurait être associé à une prise de conscience, car celle-ci implique nécessairement une opposition à quelqu'un ou à quelque chose et une volonté de franchir un obstacle. Or, Valérie, Brigitte, la jeune madame Jacob, la petite madame Landry se referment comme des huîtres et abandonnent tout combat. Le cas de Brigitte, dans «Le visage clos» (27.3), est particulièrement frappant quand elle s'applique méthodiquement à ne plus entendre, à ne plus sentir, à ne plus toucher et à ne plus voir. Aucune réponse aux polarités: immobilité, silence, solitude, intérieur. «Service compris» d'Esther Croft (15.2, 1988) signale un cas différent de passivité où une ironie mal dissimulée privilégie la parole au silence, la mobilité à l'immobilité, une relation à la

²⁸ Gaston Bachelard, *op. cit.*, p. 193.

solitude, le don de sa personne au repliement sur soi. Le personnage narrateur s'offre comme un objet conscient de l'être. Sa soumission excessive vise à provoquer une réaction en dénigrant le ridicule d'une telle attitude.

Dans les nouvelles parues après 1980, les cas de fugue sont soigneusement justifiés, conscients et perçus comme une opposition au prototype de la femme exemplaire et dévouée. «Scandale chez les bourgeois» (6, 1983) fait partie de cette catégorie. Élisabeth, 42 ans, prétendument heureuse, s'ennuie et «ne sait plus quoi faire de son corps, de son âme, de ses dix doigts» (p. 57). Elle est confrontée à un rôle qu'elle n'a pas choisi, à des tâches qui lui ont été imposées traditionnellement par sa condition féminine (cf. p. 30). La routine quotidienne la rend inopérante. Elle se perd donc dans les dédales de rêves loufoques jusqu'au jour où elle décide de «Sortir de son cocon. Faire éclater la coque » (p. 60). À bord du train dont la forme allongée et le type de déplacement renvoient au plan horizontal, Élisabeth rencontre Pierre et décide de «rompre avec un certain moi». Cette rupture marque une opposition entre la femme d'intérieur, reine du foyer (telle Éva, dans «La mort de Monsieur Leroy», 31.2) et la femme autonome (telle la fille d'Éva, déterminée à fuir l'enlèvement). L'opposition qui l'amène à fuir le milieu familial s'extériorise dans un affrontement avec son fils: «Elle a crânement fait front devant cette menace informe qui ébranlait l'image de "la mère exemplaire, l'édifiant modèle, le symbole de la vertu, du dévouement et de l'oubli de soi", et elle a coupé le fil, coupé la communication» (6, 1983, p. 63).

En brisant la communication avec son fils, Élisabeth rompt avec le modèle traditionnel. Elle quitte «la ligne rigide surélevée» dont parle la tricheuse (20.2) pour effectuer, comme cette dernière, des ronds fantaisistes, voire scandalisants pour le milieu bourgeois dont elle fait partie en s'affichant avec son jeune amant. Elle prend parole et quitte le cercle familial qui ressemble étrangement au cercle métallique où la plupart des femmes se soumettent

docilement aux désirs de l'homme avant de dépérir dans le silence et le mépris. La coque se compare aisément au cube dans lequel sont enfermées les femmes du «Cercle métallique». Élisabeth rompt la coque comme les deux héroïnes de la nouvelle «Le cercle métallique» fissurent leurs cubes et s'enfuient, tout à fait conscientes des limites de cette nouvelle liberté.

Il semble intéressant d'établir un parallèle entre le moyen de transport qu'utilisent les fugueuses et l'objectif de ces départs, qui visent, avons-nous dit, à quitter le giron familial pour s'affranchir du quotidien et à évoluer sur le plan horizontal, donc matériel. De par sa forme allongée, le train représente le plan horizontal. De plus le déplacement se fait sur le même axe, contrairement à l'avion qui emprunte les deux axes. Or, le train dérobe momentanément Berthe («Intermittences», 30.2, 1963), qui effectue un aller-retour à Montréal. La jeune femme est retenue dans le giron familial par la présence des enfants et les valeurs sociales et religieuses de l'époque. Yvette («Faux départ», 27.8, 1970) ne semble pas s'embarrasser autant des valeurs familiales. Elle souffre surtout de dépendance affective, dans ce sens qu'elle renonce à partir dès qu'elle apprend la mort de son amant avec qui elle projetait le départ. Quant à Élisabeth («Scandale chez les bourgeois», 6, 1983), elle rompt toutes les amarres: famille, valeurs sociales, dépendance affective. Ces départs par train reflètent assez bien l'évolution féminine des décennies en cause: Berthe renoue avec son mari, Yvette ne peut envisager un départ sans un homme (son amant) malgré sa répugnance pour les tâches domestiques et son inconfort familial alors qu'Élisabeth est auto-déterminée à rompre sa coque. La première (1963) est freinée par des obligations morales, la deuxième (1970), par le manque d'autonomie alors que la troisième (1983) s'affranchit définitivement des valeurs ancestrales.

La mère, dans «La tricheuse» (20.2, 1977) de Madeleine Ferron, invoque les mêmes arguments qu'Élisabeth pour justifier sa fugue psychologique. Mais,

contrairement à Élisabeth, elle emprunte un stratagème: la tricherie. L'image idéalisée de la mère exemplaire rejoint celle de l'homme-héros. Alors que Françoise Simard rompt avec «l'homme d'action» (prototype de l'homme-héros), la tricheuse et Élisabeth rompent avec le modèle ancestral de la mère dévouée. Françoise est tenue en laisse par Luc (son mari) comme les deux dernières le sont par la famille. La remise en question du stéréotype masculin déclenche celle du stéréotype féminin. En constatant les limites de l'homme, la femme perçoit ses propres capacités. Les couples Françoise-Luc (24), Odile-Florent (10.1) illustrent cet éveil de conscience. Odile s'est consacrée à la réussite de Florent tandis que Françoise s'apprête à devenir l'ombre de Luc. Toutes deux s'éveillent brusquement en prenant conscience de la nécessité de se réaliser en tant qu'individu. Des faits anodins replacent les héros (Luc et Florent) à leur hauteur réelle, ce qui autorise Odile et Françoise à se mesurer à eux. Elles doivent admettre qu'elles s'étaient bien volontairement agenouillées devant des individus ordinaires, qu'elles s'étaient consacrées inutilement à des hommes qui ne leur en demandaient pas autant. Luc (24, 1977) et Florent (10.1, 1988) ne sont pas des despotes, comme le chat sauvage (34, 1961) et Monsieur Ducasse (1954, 12.3). Ils n'exercent aucune emprise physique sur leurs compagnes pour lesquelles ils manifestent, au contraire, beaucoup d'appréciation. Odile et Françoise sont gouvernées par un dressage psychologique qui n'a plus de raison d'être. Leur attitude ressemble à celles des femmes répétant les poses apprises après la tombée du rideau noir, quand elles se trouvent prisonnières des cubes dans l'entrepôt. Pour évoluer, Odile et Françoise doivent cesser de se consacrer à la réussite de leurs maris et commencer à s'assumer comme individus. Elles doivent briser leurs cubes de verre.

Après avoir pris conscience de son malaise, Élisabeth (6, 1983) analyse elle aussi sa situation de mère et d'épouse d'une manière objective. Elle choisit d'affronter ouvertement sa famille en s'affichant avec son jeune amant.

Opposition farouche qui diverge entièrement de l'attitude d'une Valérie, d'une Brigitte, d'une jeune madame Jacob et d'une petite Madame Landry cuvant leurs chagrins en silence à la fin des années 1950. Françoise (1977), Élisabeth (1983) et Odile (1988) prennent conscience de l'ancrage psychologique dont elles sont victimes. Françoise a quand même une longueur d'avance sur les deux autres car elle occupe déjà un emploi à l'extérieur tandis qu'Odile hésite encore et qu'Élisabeth, dont la situation financière semble très confortable, s'enfuit sur un coup de tête. Contrairement aux deux premières, Élisabeth appartient à un milieu bourgeois et jouit, par conséquent, d'une certaine aisance financière. Son action est foudroyante, imprévisible. Sa façon de partir en laissant tout en suspens sans avertir personne la rapproche de Michèle Trock («Une femme s'en va», 16.5, 1990) de Diane-Monique Daviau. Les départs précipités de Michèle Trock et d'Élisabeth ne semblent pas justifiés. Elles ne connaissent ni l'une ni l'autre de difficultés conjugales ou familiales particulières, bien que, dans le cas d'Élisabeth, nous percevions une tension grandissante, ce qui ne semble pas le cas pour Michèle Trock, qui répond à un appel de la nuit: «Quelque chose, dehors, l'attire, quelque chose qui semble plus vrai que cette chambre, cette maison où ce soir elle se sent une parfaite étrangère» (16.5, p. 159). Pour partir, Michèle n'évoque aucun autre motif qu'une attraction extérieure. Par ailleurs, comme ses enfants sont encore en bas âge, l'hypothèse, souvent vérifiée, d'un sentiment d'inutilité (royaume - prison) ne peut être retenue. Le départ de Michèle Trock demeure donc aussi mystérieux que son séjour à Munich dans une petite chambre et son retour provoqué par un incendie. Les quinze années d'absence semblent relever d'une sorte d'amnésie qui rejoint le cas de Béatrice dans «L'interdite» (11.2, 1987) de Claudette Charbonneau-Tissot.

Cette héroïne est retenue à l'hôpital pendant neuf ans, victime d'un coma. Quand elle revient chez elle, son mari Raoul est décédé depuis quatre ans. Elle doit reprendre la vie là où elle l'a laissée, neuf ans plus tôt, en se référant à de

vieux journaux accumulés. On pourrait tenter d'identifier chez elle un motif inconscient pour fuir le quotidien, comme on pourrait justifier l'amnésie de Michèle Trock, mais le souci d'objectivité m'interdit toute extrapolation.

Parmi les autres cas de fugue, il faut signaler «Séjour au bord de la mer» (1.5, 1986) bien qu'il s'agisse apparemment, dans ce cas, d'une simple séparation. Refusant d'avoir des enfants, la narratrice préfère s'en aller plutôt que de céder au désir de paternité de son conjoint. Son attitude peut être interprétée comme un refus de s'enliser dans le modèle ancestral et de se laisser emprisonner par la présence d'un enfant. Elle s'expatrie à Montréal et continue de correspondre avec Jean. Le lien n'est donc pas totalement rompu. La rupture et le divorce se substituent à la fugue en créant une brèche dans le cercle métallique. Les véritables obstacles intérieurs sont, sans conteste, les habitudes traditionnelles imposées par l'éducation. Sans régler tous les problèmes, l'accès au divorce favorise indubitablement une ouverture. Le joug psychologique des héroïnes des nouvelles comme «Le chat sauvage» (34) et «Le mauvais oeil» (12.3) en serait fortement ébranlé.

Les valeurs familiales, religieuses et sociales qui régissent la société québécoise bien après les années 1960 maintiennent la femme dans une structure où elle a très peu de droits. Malgré tout, le fait de quitter cette structure somme toute sécurisante requiert beaucoup d'énergie et de volonté. L'héroïne doit fendiller son cube et fuir le cercle sans trop savoir ce que lui réserve le monde extérieur. La nécessité de poursuivre son cheminement après être finalement parvenue à quitter le cercle familial implique d'autres obstacles. Pour évoluer sur l'axe horizontal, la femme doit se tailler une place dans un univers masculin en luttant contre les préjugés conservateurs de femmes et d'hommes hostiles à son implication sociale. À peine sortie de ses propres doutes, elle doit apprendre à s'affirmer et à faire valoir ses compétences dans

des occupations traditionnellement réservées aux hommes et ce, sans perdre de vue ses propres valeurs.

Si les obstacles intérieurs traduisent les craintes de la femme devant la nécessité de quitter le noyau familial et ses appréhensions face à ce qui l'attend dehors, les obstacles extérieurs émanent quant à eux d'une opposition masculine à l'intégration de la femme sur le marché du travail et du refus de lui reconnaître des compétences semblables aux siennes. Malgré l'évolution technologique et démographique qui rendent inutile la consécration de la femme au foyer, certains individus, hommes ou femmes, s'appliquent à les y maintenir. Ils refusent de quitter le cercle métallique de la tradition et tentent de dissuader celles qui ont choisi de le quitter en leur «mettant des bâtons dans les roues».

II.2 Les obstacles extérieurs

Nous avons déjà parlé, dans le chapitre I, de la cuisine perçue tantôt comme un royaume, tantôt comme une prison et tantôt comme un refuge. Ces perceptions relèvent, il va sans dire, de la prise de conscience des personnages féminins qui l'occupent. Or, la prise de conscience provoque une remise en question, voire une opposition à l'immuabilité de l'espace traditionnel, d'où les nombreuses fugues enregistrées à partir de 1970.

Cependant, ces départs ne se font pas sans déchirement. La porte grande ouverte n'octroie pas automatiquement le courage de sortir. Des contraintes matérielles viennent se substituer aux contraintes morales reliées au dressage psychologique. L'héroïne se voit dans la nécessité de faire face à la compétition, ce dont l'exemptait la vie domestique. En 1977, «L'avancement» raconte les déboires de Mademoiselle Bellerose déterminée à rejoindre, voire à dépasser ses confrères masculins dans le milieu du travail. Or, elle finit par s'enfuir, épuisée.

Avec «L'éclosion» (10.1, 1988), subsiste toujours la panique devant la nécessité pour la femme de s'assumer socialement et financièrement. Non seulement la femme se résigne-t-elle à devenir l'ombre de son mari mais elle finit par s'y complaire, trouvant dans ce second rôle un sentiment de sécurité. C'est ce qui explique pourquoi Odile (10.1) hésite tant à quitter la maison pour se chercher un emploi à l'extérieur. Elle préfère sacrifier sa vie à Florent et continuer à le materner plutôt que de se tailler une place dans la société. En pavant le chemin de Florent, elle endosse sa réussite comme si c'était la sienne propre. Malgré un état d'insatisfaction grandissant et une conscience accrue, elle hésite à franchir la porte accessible du divorce: «Simultanément, elle évoqua le confort de sa maison, ce nid de possessions accumulées avec amour, au fil des années, ce royaume dont elle se sentait reine. Abandonner tout cela et retravailler ne la tentait guère, surtout lorsque l'emploi devenait une nécessité quotidienne» (10.1, p. 38). Le divorce implique non seulement un partage matériel des biens mais surtout la nécessité de s'assumer financièrement et socialement. Florent lui-même ne semble guère rassuré à l'idée qu'il pourrait perdre Odile. En somme, Florent et Odile dépendent si bien l'un de l'autre que chacun d'eux craint de s'effondrer dans l'éventualité d'une séparation.

Aux fugues découlant d'un motif amoureux ou d'un désir de quitter un espace contraignant se substitue ici l'urgence de se réaliser en tant qu'individu en acquérant une autonomie affective et financière. Après avoir longtemps hésité à quitter sa cellule familiale, après s'être enfuie sans trop savoir où aller, la femme prend conscience de la nécessité de frapper à d'autres portes: les portes de l'emploi. Les nouvelles québécoises, publiées à partir des années 1980, ne s'attardent pas vraiment au phénomène de recherche d'emploi mais plutôt à l'insatisfaction rencontrée dans le milieu de travail. Chaque échelon représente une nouvelle porte à franchir si on se réfère à «La dernière porte» (11.5, 1992) de Aude. L'attente est longue, le défi, de taille. Après avoir franchi non sans peine la porte de la maison, on doit frapper sans cesse à d'autres

portes en abandonnant un intérieur douillet et exempt de lutte, sauf dans les cas extrêmes où la femme est vraiment traitée comme une esclave par un chef de famille abusif. Si la tâche domestique apparaît souvent accablante, elle tient au moins éloignée de toute compétition. C'est ce qu'appréhendent Odile dans «L'éclosion» (10.1, 1988) et la narratrice qui, dans «Le bonheur» (1.1, 1986) de Donald Alarie, profite «de l'assurance-chômage sans trop chercher un emploi ailleurs» (1.1, p. 72). Cette femme qui était parvenue à sortir de la maison, y revient avec complaisance. Dans «L'avancement» (20.1), on ne sait pas très bien où se réfugie Mlle Bellerose après avoir réalisé que l'édifice immense dans lequel elle occupe l'emploi convoité n'était qu'un «gigantesque couvoir»: «Il était coulé d'un seul bloc, hermétique avec des rectangles de mur vitrifiés en guise de fenêtres. Elle revit à l'intérieur l'alignement des bureaux, niches impeccables, aseptiques, climatisées, blafardes de lumière néon» (20.1, p. 95).

Valérie Bellerose est l'une des premières femmes à accéder à un poste d'inspecteur dans le réseau des caisses populaires. Pour y arriver, elle a pendant deux ans joué d'intrigues et de conspiration. Fière de sa réussite, elle pousse la combativité jusqu'à devancer le gérant de la caisse sur l'autoroute et à faire en un jour le travail que ses confrères réalisent en deux jours. De retour au bureau, c'est le choc, la prise de conscience subite, irréversible, aussi inattendue que le départ de Michèle Trock («Une femme s'en va», 16.5, 1990). Valérie Bellerose constate, en apercevant un «chétif lilas en fleurs coincé dans l'encoignure d'une muraille», qu'elle vient de signer son arrêt de mort ou son passeport pour la mutation génétique et «s'enfuit en courant». Cette mésaventure de Valérie semble influencer, dix ans plus tard, l'évolution des femmes devant accéder au marché du travail. Valérie recule en 1977 tandis qu'Odile hésite encore en 1988.

De même, dans «La plume qui tue» (22.2, 1991) de Robert Gurik, Claudine, une jeune recrue, doit se résigner à subir le harcèlement sexuel de

son supérieur dans l'espoir d'obtenir une promotion. On la voit s'acharner à une serrure pendant que le constable Rancourt se frotte contre elle: «Le frottage par en arrière du gros lui avait vraiment tapé sur les nerfs. S'il voulait la baiser, il n'avait qu'à lui demander. Elle était prête à passer à la casserole en échange d'un bon rapport et d'une bonne évaluation» (22.2, p. 163).

Le policier Rancourt n'en est pas à sa première expérience. Il use de la même tactique avec toutes les jeunes femmes qui lui sont confiées à l'Académie de police. Il utilise des codes de plus en plus audacieux pour s'assurer la conquête des plus récalcitrantes. Pour vaincre la résistance de Claudine, il se propose de passer au «214», code de «Enlèvement et prise d'otage» dont il avait déjà usé avec succès sur une superbe blonde, «la plus belle qu'il ait jamais vue à la police». L'accent que met Gurik sur le mot «porte» utilisé à dix reprises en une seule page (p. 164) alimente le suspense mais sert également à souligner les différentes tactiques de harcèlement du gros Rancourt qui mène de front son enquête policière et sa conquête amoureuse. La porte qui représente la frontière entre l'intérieur et l'extérieur prend ici un sens qu'on ne peut nier. Claudine veut émerger dans le monde extérieur mais le gros Rancourt tient la poignée de la porte. C'est lui qui décide si elle aura droit ou non à la réussite dans le milieu de travail. Finira-t-elle par renoncer, comme le font Valérie Bellerose («L'avancement», 20.1) et l'héroïne de «La dernière porte» (11.5)?

Tout comme Valérie (20.1, 1977), Claudine (22.2, 1991) déploie de grands efforts pour prouver sa compétence afin d'obtenir de l'avancement sur le plan professionnel (l'axe horizontal). L'histoire ne dit pas combien de temps elle pourra tolérer les machinations des Jim Rancourt. Par ailleurs, Benoît («La fée des étoiles», 29.2, 1983) dénonce la méconnaissance de la compétence féminine: «Elle (Alice) a trois-quatre diplômes anusvéritaires qu'elle est allée quérir dans les vieux pays et aux États-Unis, elle n'écoeure personne avec sa

compétence qui dépasse pourtant celle, réunie et juxtaposée, de tous les Zommes-cadres de la boîte» (29.2, p. 79).

Ainsi, entre «L'avancement» (20.1, 1977), «La fée des étoiles» (29.2, 1983) et «La plume qui tue» (22.2, 1991), il n'y a aucune évolution réelle de la femme sur le marché du travail et on serait porté à croire qu'Odile («L'éclosion», 10.1, 1988) a raison de craindre de s'y aventurer. Ce n'est pas non plus sans raison que la narratrice de la nouvelle «Le bonheur» (1.1, 1986) de Donald Alarie «étire son chômage».

L'insatisfaction féminine est soulignée également dans «Éliane et Fred» (4, 1991) d'André Berthiaume où Éliane commente ironiquement le sexisme de l'annuaire téléphonique. Un peu plus loin, elle et sa compagne de travail, Brigitte, se proposent de quitter leur emploi au moindre gain à la loterie. «L'atmosphère du bureau lui pèse de plus en plus» (4, p. 91), dit-on d'Éliane. Ce bureau ressemble d'ailleurs étrangement à celui que fuit Mademoiselle Bellerose dans «L'avancement»: «Dans cet endroit quasi carcéral, il faut présenter sa carte d'identité aussi bien pour entrer que pour sortir» (4, p. 91).

Cependant, cet aspect bureaucratique concerne aussi bien le travail des hommes («Un départ», 33, 1964) que celui des femmes, mais il renforce, chez ces dernières, le sentiment de déracinement. L'ancrage psychologique imputable à la tradition n'y est pas. La femme ne s'y sent pas tout à fait à sa place, surtout quand la porte ne s'ouvre qu'avec parcimonie. Tel n'est pas le cas de l'homme qui, au contraire, semble valorisé par un travail professionnel dont il a occupé la responsabilité depuis des générations. Partager ces responsabilités peut, dans certains cas, être perçu comme un recul et nécessiter une période d'ajustement jusqu'à ce que, enfin, soit réévaluée l'importance des tâches ou des axes. La perception de certaines femmes, telles Mlle Bellerose (20.1) et la tricheuse (20.2), contribue à ce réajustement. Elles

jettent un regard neuf sur le monde extérieur, sur l'axe horizontal. Le cheminement se fait également dans l'autre sens. En mettant en vedette des travestis et des homosexuels, Monique Proulx («La fée des étoiles», 29.2, 1983) invite le lecteur à s'immiscer dans la peau d'une personne de sexe opposé pour mieux le comprendre.

Dévalorisée dans son milieu familial et incapable de se faire valoir dans son milieu du travail, si ce n'est au prix d'un effort démesuré («L'avancement», 20.1, 1977) ou d'un compromis inacceptable («La plume qui tue» 22.2, 1991), la femme n'avance pas vraiment ou, si elle le fait, c'est à contrecœur, sans motivation réelle. Dans «Françoise Simard et l'homme d'action» (24, 1977), la priorité de Françoise n'est pas son travail mais la réussite de Luc:

Elle sera la fidèle collaboratrice du chef. Elle sera parfaite de compréhension. Elle se fera torturer plutôt que de parler si on la prend. Elle servira une cause elle aussi. Sa vie va changer. Elle sait qu'il faudra bien aller travailler demain, mais déjà, elle s'accoutume à l'idée de camoufler cette nouvelle existence clandestine (24, p. 91).

Françoise sent le besoin de justifier son existence par rapport à Luc. Elle cherche une cause qui l'autorisera à privilégier l'existence de l'homme à la sienne. Consciente de se tenir dans l'ombre de son mari, elle souhaite se donner une raison patriotique de le faire. Si Luc s'avérait être un grand révolutionnaire, elle se sacrifierait naturellement à sa cause. Elle l'appuierait et, en se tenant au bout de la laisse, elle prouverait son courage et sa loyauté envers son mari. Or, Luc n'est qu'un simple amoureux, un homme ordinaire qui aime sa femme et qui lui réserve une surprise pour son anniversaire. L'attitude servile de Françoise trahit donc avant tout sa faiblesse. Les valeurs traditionnelles qui privilégiaient la place de la femme à côté de son mari, les valeurs religieuses qui l'encourageaient à aimer et soutenir son mari ne sont

plus idéalisées. Françoise (24), tout comme Odile (10.1), se voit donc obligée de les remettre en question.

Les liens du mariage, la présence des enfants et l'importance de l'entretien ménager constituent le fondement de l'ancrage psychologique dont doivent se détacher les personnages féminins pour évoluer sur l'axe horizontal. Les valeurs familiales représentent, pour la femme d'avant la Révolution tranquille, le leitmotiv qui la maintient sur l'axe vertical. L'amour en constitue le moteur central. Or, la femme réalise peu à peu que cet amour est devenu surtout une habitude et, de là, une complaisance dans la servitude. Elle doit réévaluer sa place dans la famille et rompre avec la fausse représentation du couple. L'union devient, avec l'usure, synonyme d'emprisonnement, l'anneau se transforme en cercle aliénant. Quant à l'amour, il fait place à la haine ou à l'indifférence et se mue en simple plaisir sexuel. Le cercle doit s'ouvrir pour permettre l'évolution physique (axe horizontal) ou psychologique (axe vertical). «De miel et de fiel» (5.1, 1988) de Dominique Blondeau illustre bien cette dualité. La transformation est renversante: après vingt-trois ans de mariage, l'union amoureuse entre Éliane et Claude se réduit à un échange sexuel. L'union du cœur et de l'esprit disparaît pour céder toute la place à l'union physique: «Il confondit le désir et l'amour qui, se complétant, s'unissent en un lien indestructible mais, séparés l'un de l'autre, s'opposent et se combattent» (5.1, p. 26).

L'opposition entre Éliane et Claude transforme à tel point leur personnalité que, après la mort de celui-ci, Éliane adopte, en l'amplifiant, l'attitude dominatrice et écrasante qu'elle reprochait tant à son mari. Ce renversement nous ramène à la ligne de départ: Éliane se substitue à Claude dans un mouvement cyclique.

Le cercle représenté par l'anneau ou la chaîne aux chevilles suggère l'ancrage psychologique. Les liens affectifs, même convoités, constituent des entraves à l'évolution de la femme sur l'axe horizontal. Ceux qui retiennent Odile («L'éclosion», 10.1, 1988), Berthe («Intermittences», 30.2, 1963), Élisabeth («Scandale chez les bourgeois», 6, 1983), Françoise («Françoise Simard et l'homme d'action», 24, 1977) et Isabelle («Bébé bleu», 7.2, 1989) en sont des exemples. Ces liens affectifs briment la volonté de s'affranchir de la tâche ménagère pour acquérir l'autonomie financière. Le modèle exemplaire qui prône la générosité et le dévouement de l'épouse-mère l'empêche d'aller plus loin. Puis, quand les liens affectifs ne subsistent plus que par habitude, ils se dénouent brusquement et sans crier gare, en provoquant le scandale («Scandale chez les bourgeois», 6, 1983) et en laissant une impression de trahison.

Quand ce lien est purement physique (occupations domestiques, soin des enfants), il se dénoue plus aisément et avec moins de dégâts. Cela peut se faire par le biais de la tricherie, par exemple («La tricheuse», 20.2, 1977) ou par le progrès technologique qui favorise le décloisonnement des rôles en impliquant tous les membres de la famille. Le perfectionnement des appareils minimise la compétence féminine dans le domaine de l'art ménager. N'importe quel membre de la famille, du plus petit au plus grand, peut par exemple se servir d'un robot culinaire. «Jutor» (1.2, 1986) de Donald Alarie, illustre bien cet aspect de l'évolution technologique: «(...) le père (...) ne s'était pas servi très souvent de Jutor, contrairement aux autres membres de la famille. (...) il décida d'essayer de se préparer une crêpe à la jardinière. (...) Il commença les opérations tout en jetant un coup d'oeil à la télévision où on présentait un match de hockey» (1.2, p. 98).

Le support technologique incite l'homme à s'impliquer davantage, quoique sans grand enthousiasme, dans les tâches ménagères. Son intégration à la vie domestique se fait au même rythme que celle de la femme au marché

du travail: à petits pas hésitants et inquiets. Le dressage psychologique l'affecte autant que la femme. S'il semble à l'aise sur le marché du travail, il se montre beaucoup plus récalcitrant quand il s'agit de l'art ménager et de l'éducation des enfants. Ainsi ce qui occupait la femme à la maison antérieurement la retient encore dans une certaine mesure et la maintient dans une sorte d'écartèlement entre les valeurs ancestrales axées sur le spirituel (axe vertical) et les valeurs modernes axées sur le matériel (axe horizontal).

«Bébé bleu» (7.2, 1989) de Chrystine Bonenfant met en situation un jeune couple moderne, Isabelle et Marc-Antoine, qui opte pour une grossesse in-vitro dont le mode d'emploi est consigné dans le livre bleu. Or, si Isabelle respecte scrupuleusement les recommandations nécessaires à la viabilité du bébé dans la «cage de verre traversée de tubes, de conduits et de fils de toutes sortes», Marc-Antoine, lui, ne semble pas s'en préoccuper outre mesure. En trois jours, il a déjà oublié à trois reprises de régler la minuterie pour le repas du bébé. Isabelle qui connaît le livre bleu par coeur en cite des passages à Marc-Antoine qui refuse de les entendre. Il aimerait, argumente-t-il, une grossesse plus naturelle. Or, si Isabelle a choisi cette forme de grossesse, c'est justement pour ne pas interrompre un emploi qu'elle aime:

Aucune menace ne pèse dorénavant sur la femme au travail qui désire aussi être mère. Isabelle apprécie ce dernier avantage: elle aime son travail et aurait regretté y renoncer à cause d'une grossesse. Elle ne sait toujours pas, cependant, qui va s'occuper du bébé après sa venue au monde (7.2, p. 47).

Isabelle est consciente de ne pouvoir assumer à la fois son rôle de mère et un emploi à l'extérieur. Refusant la double fonction, elle propose à Marc-Antoine le partage des tâches domestiques et parentales. La jeune femme craint de succomber à une dépression nerveuse, comme son amie Claire. Elle «regrette presque d'être demeurée active professionnellement» (7.2, p. 47).

Isabelle est une professionnelle susceptible de gagner honorablement sa vie. De plus, elle n'a pas encore d'enfant, contrairement à l'héroïne de «Dualité» (5.2,1988), qui doit travailler dans une manufacture pour faire vivre sa famille, alors que le père joue au père Noël auprès de ses enfants, après avoir dépensé son argent au jeu et dans l'alcool. Dans cette nouvelle de Dominique Blondeau, trois générations de femmes sont présentes: la grand-mère mourante, la mère épuisée et la jeune narratrice Corinne, qui s'oppose à la dernière au profit du père absent. Contrairement à la fille d'Éva («La mort de Monsieur Leroy», 31.2), Corinne ne semble pas comprendre que les lourdes responsabilités assumées uniquement par la mère, qui combine travail, tâches ménagères incluant la cuisine, l'éducation des enfants et le soin de la grand-mère, puissent affecter sa bonne humeur: «Pourtant, il y avait des moments où Corinne aurait voulu tout casser dans la maison, tout changer dans la vie de sa mère qu'elle trouvait médiocre» (5.2, p. 55).

La grand-mère tente d'atténuer le jugement de sa petite fille en lui faisant remarquer «que la vie était plus dure qu'autrefois, que sa mère faisait de son mieux» (p. 55). Privée d'instruction, la pauvre femme doit, en effet, gagner durement sa vie et celle de sa famille tout en s'acquittant des obligations familiales. Appelée à combiner les rôles de pourvoyeur et de femme au foyer, elle ne récolte en plus que le mépris et l'incompréhension de sa fille: «Sa mère travaillait dans une manufacture et quand elle rentrait, elle ne souriait pas, elle préparait le dîner en silence. Elle grondait Clément au lieu de le cajoler...» (5.2, p. 55). La mère ne peut répondre sereinement à toutes ses obligations. Elle frôle la dépression, comme c'est le cas de Claire, l'amie d'Isabelle («Bébé bleu», 7.2). Publiées en 1988 et 1989, ces deux nouvelles révèlent une évolution quant à l'accès de la femme au marché du travail mais elles en font voir aussi quelques aspects négatifs. L'autonomie financière est acquise à un prix quasi inhumain, ce que dénonçait déjà Mlle Bellerose dix ans plus tôt («L'avancement», 20.1,

1977). Vu sous cet angle, l'accès au marché du travail est tout le contraire d'une libération. Le personnage féminin ne se libère pas d'un espace pour aller vers un autre: il tente de se partager entre deux espaces, il s'acharne à concilier deux modes de vie: intérieur et extérieur. L'avènement des familles monoparentales renforce cette situation qui ne saurait être interprétée comme un indice d'évolution.

«Dualité» (5.2) exprime un conflit de génération entre la mère et la fille mais il reflète également le tiraillement de cette femme qui ne peut assumer à la fois le rôle du père pourvoyeur et de la mère au foyer. Elle n'aura droit ni à l'appréciation d'une Éva («La mort de Monsieur Leroy») ni à celle du père qui se montre trop généreux lors de ses rares visites: «Leur mère n'aimait pas recevoir de cadeaux, elle disait que cet argent représentait plusieurs repas, qu'ils n'avaient pas les moyens de vivre comme des riches» (5.2, p. 56).

Les enfants perçoivent les préoccupations matérielles de la mère comme de la mesquinerie alors que l'attitude irresponsable du père le représente comme un joyeux père Noël. Une telle injustice relève d'une perception qui condamnait antérieurement une madame Leroy («La mort de Monsieur Leroy», 31.1, 1962) au profit de son époux. Injustice que soulignent aussi «La tricheuse» (20.2), en rompant avec l'idéal qui la maintenait sur «une ligne rigide surélevée», et Élisabeth («Scandale chez les bourgeois», 6) se révoltant contre l'image de la mère exemplaire. Or, pour Isabelle (7.2, 1989) et l'héroïne de «Dualité» (5.2, 1988), le défi est double: elles doivent être à la fois mères exemplaires et pourvoyeuses. Cette exigence surhumaine empêche l'excellence dans les deux cas. La mère, dans «Dualité» (5.2), est perçue comme une femme médiocre par sa fille. L'épuisement la rend maussade. La grand-mère, qui a connu les exigences de la femme au foyer, tente de rendre sa petite-fille consciente du défi inhumain que sa mère doit relever. La jeune Corinne (5.2, 1988) ne jouit pas de la perspicacité de la fille d'Éva (31.2, 1962), qui, tout en

appréciant les qualités de bonne ménagère de sa mère, la considère comme une femme sacrifiée. Dans la nouvelle de Blondeau, publiée 26 ans après celle de Saint-Onge, c'est la grand-mère qui intercède en faveur de sa fille. L'aïeule (5.2, 1988) se fait l'intermédiaire entre sa fille et sa petite-fille, comme la tricheuse (20.2, 1977) l'a fait entre son fils et sa petite-fille. Dans le premier cas, il y a confrontation alors que, dans le deuxième, il s'agit plutôt d'une prise de conscience devant une situation qui doit être changée. La tricheuse préconise l'implication de la femme dans la vie de la société tandis que l'aïeule constate les difficultés qui découlent de cette implication. Entre l'année de publication de «La tricheuse» (1977) et celle de «Dualité» (1988), on observe un changement important dans l'évolution de l'espace féminin. La femme est intégrée au marché du travail mais à quel prix? Les dix années qui séparent la publication de ces deux nouvelles semblent avoir permis de cerner quel sera le prix à payer par la femme pour accéder au marché du travail. De même, l'analyse des deux nouvelles («La mort de monsieur Leroy», 31.2 et «Dualité»,5.2) suppose qu'entre les années 1962 à 1988 l'évolution de l'espace féminin ne s'est pas toujours faite dans le sens d'une amélioration.

Longtemps confondue avec sa tâche de cuisinière et son rôle d'éducatrice, la femme n'en retire plus aucun mérite. D'ailleurs, ces occupations qui font appel à la générosité du cœur sont difficilement monnayables. Rémunérées, elles accordent à la personne qui les effectue un mérite certain. C'était le cas de Sévérine («Le chat sauvage», 34,1961) et d'Emma («Emma»,25.2,1986) qui jouissent toutes deux du respect et de l'estime de leur employeur. Rémunérées, les activités ménagères assurent l'autonomie et l'indépendance et semblent même octroyer le droit de parole, si on se réfère à l'aveu du fils aîné à propos de Sévérine («Le chat Sauvage», 34). La femme est donc déchirée entre le désir de se donner gratuitement aux siens et le besoin de se réaliser elle-même comme individu. Par ailleurs, autant l'homme admire la femme autonome, autant il aspire à une femme soumise. Dans la nouvelle «Comme une fable errante» (8.1)

de Réjean Bonenfant, le héros est déboussolé par l'attitude de la jeune femme délurée qu'il rencontre par hasard sur la route: «Ça y est, pense-t-il, elle a déjà peur; elle verrouille la portière. Il est désemparé parce qu'il doit bien admettre qu'elle s'est plutôt penchée pour la déverrouiller et non pour le contraire comme il l'avait secrètement espéré. Il tremble. Il n'a pas le choix: il monte près d'elle sans la regarder» (p. 70-71).

Cette fascination teintée d'inquiétude s'observe également dans «La clôture» (5.4, 1988) où un Italien s'interroge sur la liberté de la voisine qui contraste avec sa perception quant à la place de la femme dans la cuisine. L'inquiétude devient nostalgie dans «Le bal masqué» (10.2, 1988) où Émeric Duleu compare sa Véronique d'hier à celle d'aujourd'hui:

Ce constat tout récent se superposait, dans sa mémoire, au souvenir d'une Véronique épousée brune et rondelette, toute pétrie d'admiration touchante pour lui, et débordant d'une sensualité naïve et gourmande. Devenue blonde, mince, sportive, indépendante, elle se révélait, aujourd'hui, experte en tout, voluptueuse avec réserve, un brin autoritaire, d'esprit volontiers critique et très fière de sa réussite personnelle dans l'immobilier (10.2, p. 50).

Émeric regrette la première et admire la deuxième. En deux paragraphes, Rosaline Cardinal résume l'évolution de Véronique en faisant alterner les deux pôles: brune - blonde; rondelette - mince; pétrie d'admiration - sportive et indépendante; naïve - autoritaire et critique; gourmande - réservée. Ces oppositions marquent une évolution mais suggèrent aussi un détachement. Véronique se détache d'Émeric pour se tailler une place, telle Odile («L'éclosion» 10.1) qui doit se détacher de Florent pour évoluer socialement. Par ces deux nouvelles, «Le bal masqué» (10.2) et «L'éclosion» (10.1), Rosaline Cardinal exprime la confusion dans le clan masculin comme dans le clan féminin et la relation conflictuelle qui s'en dégage. Dans «Le bal masqué», Émeric déplore et admire tout à la fois la nouvelle autonomie de Véronique; dans «L'éclosion»,

Odile veut se détacher de Florent envers qui elle entretient une attitude maternelle sans, pour autant, se décider à quitter le nid familial. Ce déchirement traduit l'impossibilité d'être à la fois en dedans et au dehors ou, du moins, la nécessité d'assumer cette apparente dualité. De telles polarités s'attirent et se repoussent tour à tour. Ne reste plus que l'image de la spirale pour concilier l'esprit avec ce principe d'évolution: «Et quelle spirale que l'être de l'homme! Dans cette spirale que de dynamismes qui s'inversent! On ne sait plus tout de suite si l'on court au centre ou si l'on s'évade.»²⁹

Le processus d'évolution implique, avons-nous dit précédemment, un cheminement de la conscience, une remise en question des valeurs acquises. Ceci ne peut se faire sans aucune opposition. Dans le cadre de cette recherche, les obstacles tant intérieurs qu'extérieurs sont imputables au dressage psychologique qui privilégie la place de la femme au foyer. Le renversement social causé par l'accession de celle-ci au marché du travail génère de l'incertitude et des doutes aussi bien dans le clan masculin que dans le clan féminin. Ceci se répercute sur le type de mouvement. Le rôle féminin traditionnel exprime une forte tendance à l'intériorisation et au mouvement circulaire autour de l'axe masculin. La période de doute et d'incertitude reliée à la prise de conscience se manifeste par des va-et-vient qui annulent tout progrès. Indécis, le personnage féminin se tient à cheval entre les polarités: avant-arrière, intérieur-extérieur, haut-bas qui se traduisent sur le plan psychologique par des sentiments aussi opposés: sécurité-insécurité, dépendance-autonomie, silence-parole, spiritualité-matérialité. Ces polarités sont d'ailleurs fort bien exprimées par Émeric Duleu au sujet de Véronique («Le bal masqué», 10.2). Avec des nouvelles comme «Le visiteur» de Sernine et «Éliane et Fred» d'André Berthiaume, l'ambiguïté semble levée. Ne subsistent plus que de légers spasmes attribuables aux réminiscences. Ainsi, dans «Le

²⁹ Gaston Bachelard, *op. cit.*, p. 193.

visiteur», un aïeul décédé hante l'esprit d'un célibataire apparemment converti au principe de l'égalité de la femme.

Dans le prochain chapitre, nous tracerons plus en détail le chemin parcouru en mettant l'accent sur tout ce qui personnifie le mouvement circulaire: le cercle, la laisse et les gestes routiniers. Ce faisant, nous cernerons le mécanisme même de l'évolution en nous référant toujours à la nouvelle «Le cercle métallique» de Aude. Alors que, pendant des générations, les hommes et les femmes ont suivi sans s'interroger le schéma traditionnel représenté par le cercle métallique, ils doivent désormais franchir le cercle en provoquant l'éclatement des valeurs ancestrales.³⁰ Pour ce faire, ils doivent vaincre des réticences et changer les habitudes. Entre le symbole et sa représentation se crée un fossé de plus en plus large. L'anneau ne suffit plus pour retenir le couple. De même, la femme rectifie son symbole: d'objet inanimé elle se mue en personnage animé revendiquant un statut égal à celui de son confrère masculin. Si on se réfère à la nouvelle «Le cercle métallique», on peut supposer que l'héroïne du cube descend dans la salle occupée par les hommes pour observer la représentation de son image et en dénoncer l'inexactitude.

³⁰ Le chapitre V traitera plus en profondeur du thème de l'éclatement.

CHAPITRE III

LE MOUVEMENT

L'être animé implique nécessairement la notion de mouvement. Il s'agit là de son caractère essentiel. Cependant, ce mouvement peut s'effectuer à partir des deux axes: vertical et horizontal. Or, dès le début de cette analyse, nous avons associé l'axe vertical à la spiritualité et l'axe horizontal à la matérialité. Si le déplacement physique ou matériel est directement observable, il n'en est pas de même pour le mouvement vertical ou spirituel qui prend souvent l'apparence de l'immobilité. L'arrêt sur le plan horizontal peut découler de différents motifs dont la peur et l'attente ou suggérer une période de réflexion préliminaire au mouvement horizontal. Cependant, dans le cas de l'évolution humaine, on ne saurait passer directement du mouvement vertical au mouvement horizontal car la véritable évolution implique une prise de conscience qui ne saurait s'effectuer en faisant abstraction de l'axe vertical (spiritualité). Elle s'effectuera donc par des circonvolutions ou mouvements périphériques rendus possibles dès l'ouverture du cercle. Tant et aussi longtemps que le cercle demeure étanche, le mouvement s'annule de lui-même car le point d'arrivée se confond avec le point de départ. L'ouverture créée par la prise de conscience entraîne un mouvement périphérique s'élargissant de plus en plus, ce qui annonce une évolution aussi bien horizontale que verticale. La spirale se substitue au cercle pour permettre à l'être humain, homme ou femme, de se réaliser matériellement et spirituellement. Voyons donc comment cela se manifeste dans les nouvelles québécoises parues entre les années 1954-1992.

III.1. Attente

L'état d'esprit des femmes quittant un lieu connu, le foyer, pour un milieu traditionnellement réservé aux hommes influence le mouvement évolutif qui sera parsemé d'arrêts volontaires ou involontaires. Sur l'axe horizontal, l'arrêt volontaire peut correspondre à un moment de réflexion tandis que l'arrêt involontaire est attribuable à un obstacle ou à une embûche. Mais, avant le mouvement, il y a l'attente: attente de la poussée intérieure ou extérieure qui déclenchera le processus. La poussée intérieure, c'est le cheminement normal de l'esprit qui évalue une situation tandis que la poussée extérieure implique une influence externe.

La poussée intérieure renvoie à l'axe vertical et elle est orientée soit vers le haut («La tricheuse»), soit vers le bas («Le visage clos»), pour ne citer que ces deux exemples. Quant à la poussée extérieure, elle provient évidemment d'une influence externe négative ou positive qui provoque le désir de changement. Dans «La mort de Monsieur Leroy» (31.2), c'est l'attitude grossière (influence négative) de Monsieur Leroy qui éveille la colère de la mère et provoque, dans l'esprit de la jeune fille, une opposition au modèle féminin traditionnel. Dans «Jeux olympiques à l'horizon», c'est le Grand Kid Lanctôt (influence positive) qui déclenche la poussée extérieure en plaidant pour la réussite sociale de sa fille.

Cependant, il va sans dire que la poussée extérieure affecte le cheminement intérieur comme la poussée intérieure régit le mouvement extérieur. Par conséquent, le mouvement horizontal (poussée extérieure) alterne avec le mouvement vertical (poussée intérieure). Les deux mouvements s'imbriquent pour suggérer la spirale. S'amorce alors une sorte de zigzag qui donne l'impression de stagner ou de piétiner sur place. Dans le cas où le mouvement s'effectue sur un seul axe, le personnage a l'impression d'évoluer très vite. C'est le cas de Mlle Bellerose (20.1), qui progresse très rapidement

dans l'échelle sociale (axe horizontal) en rivalisant avec ses confrères masculins, et de la tricheuse (20.2), qui se perd en contemplation (axe vertical). Dans les deux cas, cependant, les héroïnes effectuent un mouvement de recul: Mademoiselle Bellerose s'enfuit tandis que «La tricheuse» avoue sa faute à son fils. On peut également souligner le cas d'Éliane, dans «De miel et de fiel» (5.1), qui se substitue à son mari dans une course au leadership avec une telle opiniâtreté qu'elle en perd le contrôle de son entreprise. En voulant absolument copier le modèle masculin pour faire progresser son entreprise, elle en sacrifie le côté humain. C'est également le cas de la coiffeuse (20.3) qui, à force de vouloir se montrer à la hauteur de la compétence masculine, pousse son ambition tellement loin qu'elle scandalise un croque-mort véreux. Projetées subitement de l'axe vertical sur l'axe horizontal, ces femmes abandonnent toute mesure pour atteindre à la réussite matérielle et n'en sont pas plus appréciées que l'écrivain qui, dans «Pas mon bébé» (16.1), semble dévalorisé, voire défavorisé matériellement malgré ses talents d'auteur: «Il me raconta comment il devait louvoyer, bricoler, rafistoler, improviser, se trahir, se priver et s'endurcir pour survivre à cette occupation que la plupart des gens trouvaient tout à fait ridicule ou méprisaient carrément» (16.1, p. 28).

Dans cette nouvelle, c'est la femme qui atteint la réussite matérielle (professionnelle) alors que l'homme vise le spirituel en se contentant du minimum sur le plan matériel. Il s'avère très difficile de concilier les valeurs spirituelles, qui sont du ressort de la femme et de l'artiste (représentation spatiale du Type II), avec les valeurs matérielles, qui caractérisent particulièrement l'univers masculin (représentation spatiale du Type I). Les deux semblent pourtant indispensables. Une véritable évolution doit s'effectuer à partir des deux axes, c'est-à-dire en permettant au cercle (cellule corporelle) de s'élargir et de s'allonger en spirale.

De par sa forme circulaire, la spirale donne malgré tout l'impression de stagner ou de piétiner. La stagnation suppose l'immobilité sur l'axe horizontal tandis que le piétinement suggère un mouvement sur place qui, par analogie avec l'activité sportive, pourrait se comparer à une sorte de réchauffement préliminaire au déplacement réel. Or, comme l'immobilité absolue ne peut s'appliquer à un être animé, elle se traduit par un mouvement vertical ou arrêt volontaire sur l'axe horizontal. Or, dans la spirale, les mouvements vertical et horizontal s'effectuent simultanément même si, dans certain cas, l'un des deux semble interrompu.

La tricheuse (20.2), qui simule la paralysie afin de mieux évoluer sur le plan spirituel (axe vertical), en constitue un exemple patent. L'héroïne profite de ce moment d'arrêt volontairement choisi pour faire le bilan de sa vie et pour évaluer son entourage dans une perspective d'évolution sociale. Tout en cheminant sur l'axe vertical, elle tente de rectifier le mouvement horizontal. La pression intérieure qui la pousse à remettre en question des valeurs traditionnelles vise à influencer le milieu extérieur, voire à le transformer: «On voit émerger ainsi concurremment un mouvement très différent et qui est métamorphose, changement organique, mutation qualitative de l'être, considéré au fond comme cellule».³¹

Cette métamorphose s'effectue dans la solitude mais, pour la tricheuse, l'isolement n'est pas absolu car sa pensée demeure tournée vers les autres. Contrairement à Brigitte («Le visage clos», 27.2), qui ferme graduellement tous ses sens au monde extérieur pour s'isoler dans son corps, la tricheuse affirme qu'il est «embêtant d'être prisonnier dans son seul corps sans savoir ce que les autres ressentent dans le leur» (20.2, p. 45).

³¹ Jean Weisgerber, *op. cit.*, p. 239.

À partir de ses réflexions (axe vertical), elle transmet des conseils à son fils quant à l'importance d'intégrer la femme dans des postes de direction. Son cheminement rejoint le mouvement de la spirale: «Auparavant, ma vie était une ligne rigide surélevée qui tombait bêtement au bout de ma trajectoire dans une fosse. Maintenant, elle fait des courbes nonchalantes, des ronds fantaisistes» (20.2, p. 52).

Ce passage oppose la femme soumise jusqu'à la mort à un modèle exemplaire, à une nouvelle génération de femmes libres. À la ligne droite surélevée se substitue la courbe nonchalante. La tricheuse abandonne les contraintes matérielles reliées au premier archétype pour se laisser porter par une rêverie constructive, voire évolutive.

Elle s'oppose ainsi aux héroïnes de Claire Martin (Valérie, la petite madame Landry, la jeune madame Jacob et Brigitte) qui, après s'être maintenues le plus longtemps possible sur la «ligne rigide surélevée», abandonnent le combat. Les héroïnes de Claire Martin ont absolument besoin d'une poussée extérieure provenant de l'axe masculin pour réagir. Quand cette poussée ne vient pas, elles abandonnent et se laissent mourir: Brigitte, dans son lit d'hôpital, la petite madame Jacob, sur son tabouret, Valérie, autour de l'empreinte du pied de Casimir et, finalement, la petite Madame Landry qui fige carrément sur place: «Elle était devenue froide et lisse comme une pierre. Ni le bonheur, ni la souffrance» (27.7, p. 53).

Comme elles se montrent incapables d'autonomie, leur attente est stérile. Alors que la tricheuse s'arrête pour réviser ses valeurs, Brigitte, Valérie, la jeune Madame Jacob et la petite Madame Landry demeurent figées dans l'attente d'une poussée extérieure.

L'attente implique l'immobilité dans l'espace et dans le temps. Les héroïnes qui attendent prennent l'allure des statues de femmes coulées dans le bronze dont parle Claudette Charbonneau-Tissot dans «Le cercle métallique». Elles ont renoncé à tout mouvement vertical ou horizontal et se résignent à mourir. Comme leur vie est axée sur une seule personne ou uniquement sur leur famille, si celle-ci vient à partir ou si celle-là se désagrège, elles se trouvent tout à fait désorientées ou désaxées, c'est-à-dire incapables de percevoir une orientation tant verticale qu'horizontale. Dans la plupart des cas, cette personne qui leur sert d'axe³² est un homme aimé et épousé dont elles sont entièrement dépendantes tant au plan financier qu'au plan affectif. Les contraintes sociales et religieuses périmées se muent en contraintes psychologiques. Les valeurs inculquées par la tradition produisent, avec le temps, une sorte de dressage. L'héroïne se conforme au modèle appris jusqu'à ce qu'un événement ou une personne lui rappelle que ce modèle est désormais révolu.

La peur d'affronter le monde extérieur ou de s'opposer à quelqu'un retarde l'évolution. C'est, en effet, par la friction des polarités que naît la prise de conscience indispensable à toute évolution. Avant de sortir, il faut prendre la décision de le faire. Puis, une fois sorti, il faut avoir le courage d'avancer malgré les obstacles et les frictions. La tentation demeure grande de s'emballoter douillettement dans son nid, dans son moi, dans son corps. À l'action on préfère l'attente.

Bien que statique, l'attente peut marquer une orientation extérieure ou intérieure. Dans «Françoise Simard et l'homme d'action» (24), «L'éclosion» (10.1), «Éliane et Fred»(4) et dans bien d'autres nouvelles, il y a des moments d'attente qui invitent à une remise en question d'une valeur acquise. Le personnage féminin observe et analyse dans l'espoir d'une amélioration. En attendant Luc,

³² Voir chapitre IV.I.3.

Françoise revoit sa vie et constate qu'elle est en laisse, c'est-à-dire qu'elle a perdu toute initiative personnelle au profit de son couple. Dans «L'éclosion», Odile attend son mari impatientement et non sans agressivité comme s'il était responsable de sa stagnation, de son attitude maternelle. «Éliane et Fred» (4) présente le schéma inverse: Éliane veut entreprendre une vie commune avec Fred, qui réfléchit à sa peur de s'engager dans une vie commune et décide finalement, quoique trop tard, de vaincre cette peur. L'autre a cessé d'être un obstacle à l'évolution.

L'attente constitue un espace temporel paralysant. Elle implique une suspension dans le temps auquel on ne peut échapper qu'en refusant la routine quotidienne, ce à quoi s'acharnent la plupart des héroïnes, voire des héros, des nouvelles choisies. C'est précisément dans le but de rompre cette routine meurtrière que Constance propose à Vital («Vous», 16.4), après vingt-cinq ans de mariage, de reprendre le vouvoiement: «Même les questions banales prendraient une teinte moins quotidienne» (16.4, p. 132). Expérience difficile au début mais qui s'avère très efficace par la suite: le pronom «vous» produit un tel changement dans la vie du couple qu'il permet d'éviter un divorce. «Vous pourriez me perdre. Le savez-vous? Je pourrais partir du jour au lendemain. Mais je reste là et tout ce que je vous demande, c'est d'employer un mot que vous n'avez jamais prononcé pour moi seule» (16.4, p. 133), dit Constance à Vital pour le convaincre. Le vouvoiement permet au couple de rompre le cercle marital afin de le rebâtir à nouveau: «Il y a fort longtemps que Constance a envie de quelques changements dans sa vie, de ces petites différences qui transforment tout d'un seul coup» (16.4, p. 130). Cette formule toute simple aurait-elle pu sauver les couples Françoise-Luc (24, 1977), Ariane-Claude (5.1, 1991); Odile-Florent (10.1, 1988), Paul-Louise (22.1, 1991)? Pour Odile et Françoise qui aspirent encore à l'homme-héros, le vouvoiement ne ferait que confirmer leur subordination. Or, ces deux femmes ont d'abord besoin de s'affirmer comme individus autonomes avant de créer une relation d'égalité

avec leurs partenaires. Pour le couple Ariane-Claude, il semble déjà trop tard puisque la haine a déjà supplanté l'ennui. Ariane nourrit une telle méfiance vis-à-vis de Claude que le vouvoiement ne ferait qu'élargir l'écart entre eux. Quant au couple Paul-Louise, une bonne discussion devrait précéder la décision de se vouvoyer car le manque de communication empêche tout consensus. Le vouvoiement vise à rafraîchir une relation ternie par la routine et non à établir une relation nouvelle ou à rallumer celle qui est déjà éteinte.

Le vouvoiement représente une façon parmi d'autres de rompre la routine. Comme tel, il ne suffit pas toujours pour rompre le cercle paralysant. Dans certains cas, la rupture est radicale et imprévisible. Après avoir voulu assassiner son mari, Odile avoue sa crainte d'abandonner le confort de sa maison pour rechercher un emploi à l'extérieur; Françoise, (24) qui a reporté tous ses rêves d'action sur Luc, s'enfuit le jour de son anniversaire; Michèle Trock (16.5), qui se sent soudain étrangère parmi les siens, s'enfuit comme une automate dans la petite ville de Munich; Maurice et Berthe (30.2) partent chacun de leur côté dans le but de s'affranchir du quotidien; Esther, qui attend en vain une amélioration de ses conditions de travail (21.2), met le feu à l'école qui l'emprisonne alors qu'Yvette (27.8), excédée par la routine journalière, planifie son départ en compagnie de son amant et à l'insu de son mari. Elisabeth (6) quitte brusquement sa famille et son foyer qui lui ont volé ses rêves: «Elle n'a jamais rêvé d'être ménagère...» Il est inutile de relever les nombreuses tentatives des personnages féminins pour s'évader du quotidien, pour abolir l'attente mille fois plus contraignante que l'espace physique de la cuisine.

III.2 La cellule corporelle ou intériorisation

L'attente suppose une hésitation imputable à des craintes intérieures d'ordre psychologique ou à des appréhensions vis-à-vis du monde extérieur.

Parfois, il suffit d'un regard ou d'un silence pour provoquer la paralysie. Le regard de Monsieur Ducasse (12.3) en constitue un exemple: «Car il faisait parfois le tour de nous trois, si j'ose dire, d'un pesant regard sous lequel défaillaient les femmes de sa maison» (12.3, p. 142). Ce regard glacial exprime un profond mépris qui empêche toute initiative, élimine toute confrontation, brime la liberté d'expression et freine, par conséquent, l'évolution. Monsieur Ducasse combine le silence au mépris pour opprimer les siens: «Parlant peu chez lui, par une sorte d'indifférence hautaine dont je fus longue à déceler l'immense dédain secret, le maître communiquait, par signes brefs, souvent cassants, à sa femme et à Blanche, sa volonté» (12.3, p. 125).

Monsieur Ducasse apparaît comme un type violent et dominateur, qui abuse évidemment de son titre de «chef de famille». Les femmes qui l'entourent sont condamnées au silence par crainte de représailles: «Jamais aucune d'elles ne révélerait ce qui se passait, ce qui s'était passé entre quatre murs» (12.3, p. 143). En se taisant, les femmes Ducasse s'isolent non seulement du monde extérieur mais ne communiquent que très peu entre elles malgré une puissante solidarité. La mère ne parvient pas à protéger ses filles contre la dictature paternelle. Si la solidarité entraîne la libération des deux femmes victimes du dressage psychologique dans «Le cercle métallique» (11.1), celle des femmes Ducasse demeure impuissante à cause de la domination physique du père. La visiteuse elle-même n'ose pas dénoncer l'oppression dont sont victimes les femmes Ducasse et reconnaît que cela fait partie d'un consensus social qui octroie au chef de famille un pouvoir excessif dont il peut abuser en toute impunité. Les femmes Ducasse sont maintenues dans leurs cellules corporelles par des contraintes à la fois physiques et psychologiques. «L'intrus» (11.3, 1987) met le lecteur en présence d'une famille (mère et enfants), victime d'une situation analogue: «En sa présence, on ne peut plus rien dire. À peine respirer. L'air se raréfie d'un coup comme si ses poumons drainaient tout, ne laissant

aux autres que l'air vicié qu'il rejette et qui, souvent, pue l'alcool. Sa voix occupe tout l'espace» (11.3, p. 111).

La terreur crée un isolement corporel rompu par le regroupement des individus opprimés (femmes et enfants, femmes entre elles et même, dans certains cas, homme-femme («La fée des étoiles», 29.2). Ainsi, dans «Le cercle métallique» (11.1), l'héroïne est poussée à l'action par une autre femme qui a déjà fendillé son cube à force de crier, imitant ainsi le langage des hommes: «Au loin, une femme parla: <Tu connais le langage des hommes?> Les mots entrèrent en moi comme lorsque les hommes parlaient. Je les compris, mais on ne m'avait jamais appris à répondre. Je restai là, figée, la bouche stérile» (11.1, p. 15).

L'initiation à la parole se fait graduellement jusqu'à ce que les deux femmes s'évadent du cercle métallique. De même, dans «L'intrus», les trois enfants se regroupent pour combattre la dictature de leur père. Ils découvrent qu'à eux trois ils sont plus âgés que leur mère, ce qui leur octroie le pouvoir de mettre fin à la domination paternelle. Ils ont tenté sans succès d'éveiller leur mère, de lui faire prendre conscience de l'abus dont ils sont tous victimes, mais la mère demeure impassible et présente un visage aussi lisse que celui de la petite madame Landry (27.7) ou de Brigitte (27.3): «Les enfants savent que demain la mère entrera dans son silence de pierre et dans son agitation frénétique, qu'elle aseptisera la maison et la rendra neutre et froide, qu'elle se stérilisera elle-même et se déshumanisera jusqu'à n'être plus qu'un robot que le père pourra téléguider» (11.3, p. 115). Cette femme-robot rompt sa cellule corporelle en l'absence du père et la réintègre en sa présence comme une tortue en face du danger.

Les enfants s'appêtent à briser le cercle du silence pour échapper au règne de la terreur. Ils s'opposent ouvertement à leur père et incitent leur mère

à s'en séparer. Mais cette femme, profondément aliénée, n'ose pas s'opposer, soumise à une forme de dressage psychologique qui n'est pas sans rappeler l'héroïne qui se laisse manipuler dans «Le cercle métallique» (11.1). Le jugement des enfants est sans appel. La mère, qui se laisse téléguider se comporte comme un objet soumis à une force extérieure. Comme les héroïnes des nouvelles «Le mauvais oeil» (12.3) et «Le chat sauvage» (34), elle ne sait pas, n'ose pas se défendre physiquement ou verbalement et elle demeure repliée sur elle-même. Dans «Le mauvais oeil» (12.3), la solidarité féminine entre la visiteuse, madame Ducasse, et ses filles Blanche et Laura ne suffit pas à ébranler le joug masculin que représentent le beau-père, le père et le fils. Dans «Le chat sauvage», le fils aîné s'allie à son frère et sa belle-mère contre le père. Plus de vingt-cinq ans se sont écoulés entre la publication des nouvelles «Le mauvais oeil» (12.3), «Le chat sauvage» (34), «À la fin» (27.7), «Le visage clos» (27.3) et la parution de «L'intrus» (11.3) en 1987. L'évolution s'effectue à travers la prise de conscience de la nouvelle génération. Mais alors que, dans les premiers cas, l'action semblait impossible, dans le dernier, les enfants décident d'intervenir, non pas de la façon accidentelle et défensive du fils aîné, dans «Le chat sauvage» (34), mais d'une façon organisée. Ils conçoivent ensemble un moyen de se débarrasser de l'emprise paternelle en entreprenant une action commune. Il s'agit d'un geste conscient et justifié qui renversera les polarités inanimé-animé, dedans-dehors, silence-parole. En éliminant le père, ils autorisent les autres membres de la cellule familiale à s'extérioriser par des gestes et des paroles.

Le silence est souvent, voire presque toujours, ressenti comme un mépris et une marque d'indifférence à l'égard de l'opprimé. Il provoque un malaise chez la femme qui se perçoit comme une charge financière pour la famille, ce qui est plus évident à partir du moment où la tâche ménagère diminue soit en raison du départ des enfants, soit en raison du progrès technologique (ex.: «La mort de Monsieur Leroy», 31.2, «Jutor», 1.2). La dépendance financière de la femme la

place sur le même pied que les enfants. Le cas d'Alexandrine, dans «L'imprévisible» (16.3), ne permet pas d'en douter. Cette femme est traitée comme une petite fille capricieuse par son mari qui contrôle jusqu'aux présents qu'elle reçoit de ses enfants.

Le silence, tout comme l'espace physique de la cuisine, est oppressant dans la mesure où il est imposé. Les héroïnes de la nouvelle «Le cercle métallique» (11.1) entament leur libération par la parole qui les solidarise et leur octroie un pouvoir jusqu'alors réservé aux hommes. Au fur et à mesure que les héroïnes prononcent un mot, le cube dans lequel elles se trouvent prisonnières se fendille: «Je ne m'allongeais plus sur le lit-nacelle. J'habitais l'espace étroit entre lui et la paroi avant dont le verre avait commencé, au fur et à mesure que j'apprenais à parler par moi-même, à se couvrir de fines lézardes» (11.1, p. 17).

Ainsi le langage devient synonyme de libération et de mobilité. Il provoque l'éclatement des polarités: silence-parole; intérieur-extérieur; immobilité-mobilité; dépendance-autonomie. Il se rattache au prototype masculin qui, lui-même, rejoint la représentation spatiale de Type I opposant le milieu urbain au milieu rural. Refuser de s'en servir, c'est refuser d'évoluer. Aucune nouvelle n'exprime mieux ce refus que «Le visage clos» (27.2) où Brigitte, une jeune femme trompée, s'exhorte au silence et à l'immobilité pour oublier sa souffrance: «Elle n'était pas très intelligente et n'avait que de toutes petites armes, le silence, l'inertie (27.2, p. 43). (...) Tout l'acharnement du monde est impuissant contre une femme qui dort» (p. 42).

En fait, Brigitte s'enferme à double tour dans son corps pour se protéger de la douleur que lui cause l'infidélité de son mari. «Le visage clos» (27.3), comme le titre l'indique, constitue un espace psychologique mille fois plus contraignant que la cuisine. Aucun obstacle extérieur, si ce n'est la mauvaise

humeur sporadique et l'attitude méprisante de son mari, ne retient Brigitte. Comme celui-ci est absent la plupart du temps et qu'il la méprise totalement, elle pourrait «prendre la clé des champs» mais elle préfère se réfugier dans son corps dont elle condamne peu à peu toutes les ouvertures: vue, ouïe, odorat... Ce corps est décharné, faible et pâle: «Depuis que tout son corps avait pris cette couleur de paille» (27.3, p. 44).

Le corps représente la cellule la plus étroite qu'un être humain puisse occuper. Il est possible de s'en évader par le biais des sens, comme le fait la tricheuse qui observe, écoute, analyse son environnement, ou de s'y enterrer vivant en condamnant les issues (les sens), comme le fait Brigitte, qui préfère la mort, alors que la tricheuse opte pour la vie.

Cependant, la cellule corporelle ne peut en aucune façon être verrouillée de l'extérieur. Monsieur Ducasse lui-même (12.3) ne saurait empêcher les femmes de sa maison de voir et d'entendre. Bien qu'intimidée, la visiteuse observe, commente et s'informe auprès des femmes Ducasse, qui révèlent quelques faits par des monosyllabes et des attitudes effrayées. De par sa verticalité, le corps n'autorise qu'un déplacement dans ce sens (vers le haut ou vers le bas). Clouée dans un lit (position horizontale), la tricheuse chemine vers le haut alors que Brigitte choisit la chute. Freiné sur l'axe horizontal, le mouvement s'effectue sur l'axe vertical malgré l'entêtement de Brigitte à vouloir s'immobiliser définitivement sur les deux plans. Cette dernière choisit la régression dans la mort (bas) tandis que la tricheuse vise la progression (haut) ou l'amélioration de la vie pour les générations futures.

La cellule corporelle, tout comme la cuisine elle-même, peut revêtir différents aspects: prison, refuge ou royaume. Si Brigitte (27.3) se love à l'intérieur d'elle-même, la tricheuse (20.2) s'y complaît comme dans un royaume qui, en l'excluant des tâches ménagères et de la routine quotidienne,

lui permet d'observer en toute lucidité les gens et les choses qui l'entourent. Installée dans sa berceuse près d'une fenêtre ou dans le jardin, la tricheuse jouit enfin de la vie et règne en quelque sorte sur son entourage. Contrairement à Brigitte, elle a les sens et la conscience entièrement ouverts sur le monde qu'elle n'a toutefois jamais eu l'occasion de contempler quand elle se trouvait dans le «feu de l'action». Elle profite de son isolement corporel pour mieux s'approprier le monde extérieur. Elle choisit l'immobilité afin de progresser sur l'axe vertical comme le dit clairement la lettre qu'elle adresse à son fils: «Depuis vingt-deux ans, couchée dans ce lit, mon fils, je triche» (20.2, p. 44). En transmettant ses réflexions à son fils, elle choisit de survivre à sa propre mort à travers les générations de femmes à venir. Elle prépare une voie nouvelle. Contrairement à Brigitte, qui attend la mort avec frénésie, l'héroïne de Madeleine Ferron semble avoir dépassé cette préoccupation: «Depuis que je vis dans cette chambre, (...) je ne pense plus à l'au-delà» (20.2, p. 44).

Ainsi la cellule corporelle s'ouvre vers le haut («La tricheuse») ou vers le bas («Le visage clos»), c'est-à-dire vers la vie ou vers la mort. Dans une position corporelle apparemment semblable (toutes les deux sont immobilisées sur un lit), les deux héroïnes atteignent des polarités complètement opposées: haut-bas; vie-mort; parole-silence; mobilité-immobilité; extérieur-intérieur. La tricheuse ouvre la porte du silence par le biais d'une lettre qu'elle adresse à son fils alors que Brigitte s'exhorte au mutisme absolu.

Brigitte et la tricheuse s'isolent volontairement dans une chambre. Cependant, la deuxième accueille ses petits-enfants, qui sont les représentants de l'avenir, du mouvement évolutif, alors que l'autre préserve farouchement sa solitude. La tricheuse veut surtout se libérer de la cellule familiale avec son cortège d'obligations et d'abnégations. Brigitte est une femme seule, sans enfant et délaissée par son mari. Les motifs qui incitent la tricheuse à s'intéresser à l'évolution féminine sont tout à fait absents pour la dernière. Il n'en va pas

autrement pour Michèle Trock («Une femme s'en va», 16.5), qui abandonne sa famille, ses enfants et sa maison pour se réfugier dans une petite chambre à Munich ou Élisabeth («Scandale chez les bourgeois», 6) qui rompt la coque familiale pour retrouver son identité. Pourtant, la tricheuse n'entame aucun déplacement extérieur. Elle demeure, physiquement du moins, présente aux siens alors que Michèle Trock s'enfuit en pleine nuit pour un lieu inconnu et qu'Élisabeth part consciemment en provoquant un scandale. Michèle Trock semble égarée, amnésique. Son isolement ne sous-tend aucun désir d'évolution et ne soulève aucune réflexion particulière. Il s'agit d'une fuite temporaire. Elle n'a pas choisi de mourir comme Brigitte, ni de vivre comme la tricheuse. Elle ne veut pas nécessairement rompre la cellule familiale comme Élisabeth. Malgré l'apparence de déplacement horizontal (envol pour l'Allemagne), on perçoit chez elle un arrêt de mouvement encore plus évident que celui de Brigitte ou de la tricheuse. D'abord, le lieu physique (la petite chambre en Allemagne) est comme perdu dans un brouillard qui évoque l'atmosphère du roman *Le grand Meaulnes* d'Alain Fournier. Ensuite, Michèle survit sans chercher d'emploi dans la petite ville de Munich, isolée parmi des inconnus dont elle ignore la langue: «Elle marche au milieu des gens, mais les gens sont entre eux et l'ignorent. Personne ne sait qu'elle s'en va, parce qu'ici personne ne la connaît. Pourtant, elle a vécu longtemps dans cette ville (16.5, p. 157).

Le mur du silence est imposé de l'extérieur. L'absence de communication, attribuable à la barrière de la langue, devient un obstacle à l'évolution. La différence perceptible entre Brigitte (1958), la tricheuse (1977), Élisabeth (1983) et Michèle Trock (1990) se situe au niveau de la conscience. Or, comme nous l'avons dit, la prise de conscience est indispensable à l'évolution matérielle (horizontale) ou spirituelle (verticale).

Brigitte s'enferme dans son corps et lutte contre ceux qui veulent la garder consciente (p. 47). La tricheuse, au contraire, devient éveilleuse de

conscience. Son corps est un temple où elle s'isole pour aiguïser sa conscience du monde. Cependant, cette conscientisation se limite au plan spirituel, donc à l'espace qualitatif de Type II qui privilégie le symbole et la projection psychologique. Quant à Élisabeth, elle vient tout juste de percevoir le fossé entre ses rêves et la réalité. Son action est concrète et physique, ce qui la rattache au Type I. Pour ce qui est de Michèle Trock, elle traverse une période d'amnésie qui se traduit par une absence tant physique que psychologique. Elle n'a qu'un seul souhait: «sortir du temps et entrer dans l'oubli total» (16.5, p. 168).

En d'autres mots, la tricheuse se prononce en faveur de l'évolution féminine tandis qu'Élisabeth prend conscience des obstacles à sa propre évolution et que Michèle est tout à fait perdue. La tricheuse tente de promouvoir l'évolution sociale de la femme dans la nouvelle génération. Elle emprunte l'axe vertical pour jeter un regard objectif sur l'axe horizontal. Son cheminement personnel s'effectue uniquement au niveau de la conscience, ce qui la distingue encore une fois de Brigitte, qui refuse de progresser même à ce niveau et se rebelle intérieurement quand les autorités médicales lui retirent la morphine: «Qu'elle reste bien consciente, et le plus longtemps possible, c'est à cela qu'on s'était efforcé» (27.3, p. 47).

Celle-ci perçoit le monde extérieur comme un ennemi à fuir. À l'entendre, tous se sont ligués pour étirer sa souffrance. Elle perçoit le personnel de l'hôpital comme des tortionnaires qui maintiennent ses sens en alerte et l'empêchent de sombrer dans l'inconscience à laquelle elle aspire. L'ouïe est la dernière porte qu'elle ferme au monde:

Du corridor lui parvenait le bruit familier de la voiturette sur quoi l'on transportait les plateaux. (...) Mais pour elle, c'était l'heure du dégoût, de la désespérance. (...) De toute la journée, elle n'avait encore rien pris, malgré l'insistance, les

supplications, la petite cuiller tendue. Hier non plus (27.3, p. 46).

Comme dans «Le cercle métallique», la parole constitue une étape indispensable dans le cheminement de la conscience en vue de l'évolution de l'espace féminin. En optant pour le silence, Brigitte choisit la mort: «Il ne s'agissait que de faire, d'un système de vie, un système de mort» (27.3, p. 46). Michèle Trock ne choisit pas la mort. Elle ne fait aucun choix, préférant se laisser guider par une force extérieure: «Dehors, au fond de la nuit, quelque chose l'appelle» (16.5, p. 158). Brigitte sait qu'elle s'en va vers la mort alors que Michèle part sans aucun préparatif, sans but et sans destination précise.

Une brève analyse chronologique par ordre de parution des nouvelles mettant en vedette ces trois personnages féminins nous révèle ceci: Brigitte (27.3, 1958) précède de dix-neuf ans la tricheuse (20.2, 1977), qui est suivie sept ans plus tard par Élisabeth (6, 1983) et encore sept ans après par Michèle Trock (16.5, 1990). Or, Michèle Trock a quitté sa famille, il y a plus de quinze ans. Elle est née au milieu du siècle et elle a quarante ans au moment de son retour. Élisabeth a quarante ans au moment de sa fugue. Le départ de Michèle Trock se produit, grosso modo, à peu près à l'année de publication de «La tricheuse». La dernière est une personne d'un certain âge (grand-mère) alors que Michèle n'a que vingt-cinq ans. La première triche, la deuxième succombe apparemment à l'amnésie, ce qui suppose un lent éveil de conscience. Quant à Élisabeth, elle semble avoir bénéficié des recommandations de la tricheuse en abandonnant son rôle traditionnel de mère exemplaire.

Peut-on voir dans l'attitude de Michèle Trock une incapacité d'assumer le quotidien? Peut-on y reconnaître une fugue psychologique semblable à celle de la tricheuse avec la différence que, dans le dernier cas, la fugue reflète une prise de conscience, alors que, dans le premier cas, il s'agit plutôt d'une perte de conscience? On l'a dit, l'évolution est toujours précédée d'une prise de

conscience qui traduit l'opposition antérieure à un ordre établi. Or, Michèle ne s'oppose à rien. Elle se laisse aspirer par une force extérieure inconnue tout comme Brigitte («Le visage clos») se laisse entraîner par une force de destruction et refuse l'état de conscience. L'attitude de Michèle peut se comparer à celle des femmes reléguées aux oubliettes dans «Le cercle métallique». Dans ces quatre nouvelles, deux des quatre personnages féminins choisissent l'évolution. Le choix de la tricheuse vise les générations futures et non l'héroïne elle-même. Il se crée une distance chronologique entre la prise de conscience et le mouvement réel d'évolution, ce qui confère à ce dernier un caractère incertain. La prise de conscience de la tricheuse parviendra-t-elle à influencer les générations futures? L'éveil d'Élisabeth semble vouloir le confirmer. À partir de cette date, on assiste effectivement à des remises en question de plus en plus fréquentes.

«Le visage clos», nouvelle de Claire Martin, publié en 1958, révèle l'enfermement psychologique auquel se condamne Brigitte, qui ne tente absolument rien pour s'en sortir. Son cheminement est carrément à l'opposé de celui des héroïnes de la nouvelle «Le cercle métallique». Alors que ces dernières passent du silence à la parole, de l'immobilité au mouvement, de l'inconscience à la conscience, Brigitte refuse la parole, le mouvement, la conscience. Elle n'écrit pas une lettre comme «La tricheuse» (20.2), ne manigance pas un meurtre comme Louise («L'oeil», 22.1) ne brise pas sa coque comme Élisabeth («Scandale chez les bourgeois», 6), ne tente aucune fugue extérieure comme d'autres héroïnes. Comme nous le verrons plus loin, certaines fugues se résument à tourner en rond par le phénomène de l'aller-retour. Malgré la prise de conscience (axe vertical) de la tricheuse, des obstacles extérieurs (ex.: «La plume qui tue») ou intérieurs (ex.: «L'éclosion») empêchent parfois d'évoluer sur le plan physique (axe horizontal).

Brigitte («Le visage clos») est enfermée dans son corps comme les femmes Ducasse le sont dans leur maison de ferme. Cependant, contrairement à ces dernières, elle s'improvise elle-même geôlier. La cellule corporelle n'est jamais fermée de l'extérieur. Les verrous se trouvent à l'intérieur, même si le mécanisme semble parfois commandé du dehors. Il est possible d'empêcher quelqu'un de sortir de la maison mais non de voir, d'entendre et de penser. Cette commande appartient à chacun, individuellement. La polarité intérieur/extérieur détermine donc le passage de l'inconscient au conscient, du silence à la parole, de la dépendance à l'autonomie, de l'inanimé à l'animé.

Dans «La portion congrue» (27.1), Valérie a, tout comme Brigitte, connu un mariage néfaste et un mari abusif, expériences qui l'amènent à s'isoler. Toutefois, avant d'abandonner, elle effectue une dernière tentative amoureuse et fixe la porte de sa maison dans l'espoir d'y voir entrer Casimir, son amoureux platonique. Elle va même, après beaucoup d'hésitations, frapper à la porte de l'homme qui la voit venir et lui laisse savoir par la concierge qu'il est parti en voyage. Acculée à l'échec, Valérie se referme non pas sur elle-même mais sur l'empreinte du pied de Casimir. Avant de renoncer, elle a tenté quelques gestes pour entrer en contact avec un autre. D'abord, on la voit se maquiller, se coiffer, revêtir ses plus belles robes dans l'attente de l'homme qu'elle aime. Elle esquisse, sans y parvenir vraiment, un mouvement autour de l'axe masculin alors que Brigitte se cloisonne en elle-même Valérie se maquille pour plaire à Casimir tandis que Brigitte ne le fait que pour effacer le reflet extérieur de sa fatigue et de sa maladie, en d'autres mots, pour passer encore plus inaperçue.

Maison-chambre-lit-corps : Voilà un abîme qui renvoie obligatoirement à l'axe vertical et plus précisément à une spirale qui se rétrécit vers la mort («Le visage clos»,27.3) ou s'étire vers le haut («La tricheuse, 20.2), vers une conscience sociale favorisant l'évolution de l'espace féminin. L'espace intérieur

peut se dissoudre autrement que dans la mort si on l'emprunte dans une perspective d'évolution et non dans un but de destruction.

Dans le premier cas, nous assistons à l'expansion de la cellule corporelle vers l'extérieur. Cela implique que la cellule ne soit pas entièrement close. Voyons maintenant comment s'effectue l'évolution de l'espace féminin de périphérie en périphérie.

III.3 Le mouvement circulaire

L'individu refermé sur lui-même forme une cellule compacte dont l'accès s'effectue par les sens. La vue, le goût, l'ouïe, l'odorat et le toucher lui permettent de percevoir le monde et d'entrer en contact avec lui. Or, Brigitte (27.3) les condamne tous, les uns après les autres, tandis que la tricheuse (20.2) les maintient grands ouverts. L'ouverture des sens favorise l'expansion de la cellule corporelle vers l'extérieur. Le cercle se transforme alors en spirale qui s'étire de plus en plus: autour de la cellule corporelle, se superpose la périphérie familiale, la périphérie sociale (ami(e)s, voisin(e)s, compagnons de travail) jusqu'au périmètre national et international. Plus l'individu s'éloigne de son centre, plus il évolue.

À partir du moment où le personnage accepte de s'ouvrir au monde extérieur, il aspire à une évolution de plus en plus grande. Ainsi Élisabeth («Scandale chez les Bourgeois», 6) a déjà quitté sa cellule corporelle en observant ce qui se passe autour d'elle. Ensuite, elle franchit les portes de sa maison qui représente la seconde périphérie. La cellule corporelle se prête surtout à l'évolution spirituelle tandis que les autres périphéries supposent un cheminement progressif sur l'axe horizontal (matériel). Plus on accède à des périphéries, plus on évolue socialement et matériellement sur le plan horizontal. À l'opposé, plus l'espace est réduit, plus il invite au cheminement

spirituel (axe vertical). Or, chacune des périphéries peut se refermer comme un cercle pour constituer une prison. Aux sens, qui représentent les ouvertures dans la cellule corporelle, se substituent alors les fenêtres et les portes dont la thématique est si importante dans le contexte de cette analyse. «La dernière porte» (11.5) nous permet d'entrevoir les issues donnant accès d'une périphérie à une autre, issues qui suggèrent sans contredit la spirale.

Cette forme géométrique implique une ouverture dans le cercle, ce qui met en face des polarités fermé-ouvert, intérieur-extérieur, dépendance-indépendance, inanimé-animé. Le cercle confine et retient à l'intérieur alors que la spirale offre une issue. Elle est un cercle qui s'élargit ou se rétrécit. Malgré le sentiment d'oppression qu'elle dégage, il demeure toujours possible de s'en échapper car la spirale invite au mouvement horizontal et vertical.

Certains gestes quotidiens traduisent des mouvements circulaires. Ce sont la danse, le tricot, la broderie, l'art culinaire, la berceuse, le magasinage et, finalement, tous les aller-retour. Certains se rapprochent davantage de la spirale, d'autres, du cercle. La tradition encourage la continuité dans le mouvement circulaire. La transmission des valeurs fait que d'une génération à l'autre, les personnes de même sexe répètent les mêmes attitudes. C'est le cas des Ducasse, hommes et femmes, qui illustrent de manière radicale les stéréotypes masculins et féminins. Cette tendance à répéter des comportements représente le mouvement cyclique ou circulaire. En raison de leur habitude de soumission aux chefs de famille, les femmes Ducasse sont impuissantes à rompre le cercle tandis que les deux héroïnes de la nouvelle «Le cercle métallique» parviennent, elles, à se trouver une issue.

Ainsi les points de départ et d'arrivée se confondent dans le cercle et se croisent dans la spirale. Ils s'annulent, dans le premier cas, et se superposent, dans le deuxième. En s'annulant, ils suppriment le mouvement évolutif alors

que, en se superposant, ils amorcent un mouvement évolutif ou régressif. Le cercle reprend toujours la même courbe, qui correspond à la voie tracée par les prédécesseurs. La tradition tente d'éviter la rupture du cercle à cause de ce que cela entraîne d'incertitude et d'insécurité. C'est ce qui explique l'attitude de l'Italien (5.4), celle d'Odile (10.1) et celle de Françoise (24). Dans ces nouvelles, les héros et héroïnes craignent avant tout le changement dans leur mouvement cyclique. Tout en se sentant aspirés à l'extérieur du cercle, ils s'accrochent apparemment aux parois. D'autres toutefois iront de l'avant comme Élisabeth (6) brisant sa coque et la grand-mère (20.2) feignant la paralysie pour mieux s'appropriier le monde extérieur.

Par surcroît, l'évolution de l'espace féminin vise tout simplement à rompre le cercle fréquemment représenté par des gestes ou des objets circulaires, tels la broderie, le tricot, le trou, l'anneau, la montre, le collier, le lac. Quant à la danse, elle apparaît souvent comme un mouvement de libération où l'individu abandonne la routine quotidienne pour s'évader dans le rêve. Cette façon de voir est perçue dans «Samedi soir» (29.1), où des jeunes filles s'abandonnent un instant à leurs illusions, et, dans le «Journal de Julie» (31.3), où une autre jeune fille revit le bal de Cendrillon. Cependant, la magie de la danse est particulièrement bien rendue dans «La femme de sable» (28) où le mari prétend ne plus reconnaître sa femme quand elle danse.

La danse, tout comme la broderie, le tricot, les courses au magasin, l'art culinaire (mélange d'ingrédients) et le bercement, constitue un mouvement quasi statique sur l'axe horizontal et sur l'axe vertical. Elle semble traduire un refus de choisir entre les deux. Le danseur épouse le mouvement de la spirale. La danse représente un acte de séduction, une fête pour les sens.

L'état d'apesanteur que la danse procure et l'impression d'irréel qu'elle suggère produisent, en effet, une sorte de séduction dangereuse. Ce danger est

perceptible dans «La femme de sable» (28) de Madeleine Ouellette-Michalska, où le mari ne peut s'empêcher de comparer sa femme aux chevrettes: «Barbara leur ressemblait lorsqu'elle dansait. Elle était gracieuse, légère, presque diaphane. Mais parce qu'elle était sa femme, il ne pouvait supporter cette transparence offerte à la convoitise des hommes qui se l'arrachaient» (28, p. 22).

En dansant, Barbara emprunte le mouvement de la spirale et s'écarte ainsi de l'axe représenté par son mari. Si elle ne tournait qu'au bras de ce dernier (à considérer comme une laisse), il n'aurait aucune raison de s'inquiéter mais elle tournoie sans s'occuper de lui. Dès lors, nous serons tenté de comparer la danse (mouvement vertical) à l'acte d'amour (mouvement habituellement horizontal). Ces deux mouvements se confondent de manière implicite dans la nouvelle intitulée «Samedi soir» (29.1), où deux adolescentes sont séduites durant la danse qui se termine sur la banquette de la voiture (29.1, p. 37) :

Il a une sinueuse façon de t'enserrer de toutes parts, tu deviens fondante comme du caramel contre son corps que tu épouses de toutes les parois émues de ta peau... l'odeur fauve du cuir de sa veste mêlée à celle plus subtile, de son cou, indescritiblement troublante..., ses mains bougent un peu sur toi et tu roulerais par terre en gémissant, comme dans les rêves les plus osés qui peuplent tes nuits solitaires d'étrangers aux visages brouillés mais aux doigts si habiles qu'ils réveillent dans ton ventre des régions incroyablement explosives, avant de te réveiller tout à fait (29.1, p. 39).

Tout comme l'acte sexuel, la danse semble représenter la fusion de la femme avec l'axe vertical masculin dont nous traiterons dans le prochain chapitre. Or, cette fusion suggère une prise de possession appréhendée dans le discours du mari de Barbara («La femme de sable», 28, p. 22) et dans «Samedi soir» (29.1, p. 39). Légèrement contestée dans ces deux cas, l'emprise du mâle est nettement rejetée dans "L'oeil" (22.1), où Louise, excédée par les ardeurs

sexuelles de son mari, décide de l'éliminer. Après la mort de ce dernier, «elle put enfin aller se coucher, certaine pour la première fois depuis très longtemps de passer une nuit complète de sommeil sans craindre d'être soudain réveillée» (22.1, p. 20). Ce geste radical sous-tend un refus de soumission. Louise s'oppose aux gestes répétitifs qui rendent contraignant et exaspérant l'acte le plus intime. Elle refuse d'être réduite à un simple objet sexuel. Son acte de libération ressemble à celui des deux femmes, dans «Le cercle métallique». Louise rompt le cercle marital associé à l'anneau pour retrouver son autonomie et emprunte un détour très compliqué, une mise en scène visant à pousser son mari au suicide.

Ce geste demeure tout à fait isolé, voire extrême, et rejoint le fantastique dans ce sens que, pour arriver à ses fins, elle recourt à des moyens sophistiqués, voire tout à fait inattendus, une voix dissimulée surgissant au rythme des préoccupations de l'homme au sujet de la présence inopinée d'un point noir dans un oeil.

Par la fusion du point de départ avec le point d'arrivée, le mouvement circulaire donne l'impression de stagner, de piétiner sur place. Certains travaux spécifiquement féminins font appel à ce type de mouvement: tricot, broderie, couture, tissage, art culinaire. Le rond devient quasi obsessionnel et se manifeste dans des formes tels les bagues, les colliers, les chaînes, la montre, l'anneau de mariage. «Le temps des Caramilk» (15.1) dévoile la perception d'une petite fille qui compare l'anneau de mariage à un lac fermé. De même, dans «Rose théière» (16.2), une petite fille est obsédée par les trous. Le cercle représente l'enfermement, l'incapacité d'avancer, si ce n'est par un contrôle interne: «À la forme cyclique se rattachent les notions de milieu, d'axe et de centre». ³³

³³ Jean Weisgerber, *op. cit.*, p. 178.

Pour qu'un déplacement soit perceptible, il doit être rectiligne, car un mouvement circulaire ou de va-et-vient annule le progrès évolutif. C'est sans doute ce qui explique «La dernière porte» de Aude, «Les grilles» (23) de Jean Hamelin, le dédale du grand Hôtel que décrit Anne Dandurand, dans «Des milliers de minotaures» (18). Dans «La dernière porte», l'héroïne se bute à une nouvelle porte jusqu'à l'épuisement; dans «Les grilles», le héros doit subir d'interminables périodes d'attente avant de franchir grilles et couloirs. Or, un malheureux oubli le contraint à rebrousser chemin: «Votre demande ne peut être agréée si vous ne nous présentez pas la lettre. Je voulus protester, disant que je me sentais incapable de recommencer toutes ces démarches, l'interrogatoire, l'antichambre, la cour, la grille, l'autre grille. Mais elle me fit taire» (23, p. 283). Le héros revient à son point de départ après avoir franchi maints obstacles.

Il en va de même pour l'héroïne de la nouvelle «Des milliers de minotaures» (18) qui, après une longue enquête infructueuse, franchit les dédales d'un grand hôtel: «Elle atteint le parc de stationnement des trois gratte-ciel de La Cité par le centre commercial du rez-de-chaussée. Sous le luxe, la désolation, toujours» (18, p. 57). Finalement, juste comme elle va atteindre son but, elle s'endort et s'éveille trop tard pour sauver la victime.

L'attente, le piétinement, la stagnation, le mouvement circulaire sont imposés par des règles et des structures matérielles réfractaires à l'évolution. L'héroïne de «La dernière porte» s'épuise avant d'atteindre son but; le héros de la nouvelle «Les grilles» se résigne mal à recommencer le long processus, tandis que l'héroïne de la nouvelle «Des milliers de Minotaures» n'entrevoit pas de fin: «Un minotaure de moins. Combien de milliers encore?» (18, p. 61).

Le piétinement donne l'impression qu'il n'y a aucune évolution réelle entre le point de départ et le point d'arrivée, qu'on ne fait que tourner en rond.

Dans «Des milliers de minotaures», l'héroïne n'est parvenue qu'à éliminer un minotaure sur des milliers. À l'instar de l'héroïne de «La dernière porte», elle se décourage.

En d'autres cas, l'action rebondit par un va-et-vient qui annule le mouvement. Dans «Une femme s'en va» (16.5, 1990), Michèle Trock quitte son milieu familial pour s'expatrier dans une petite chambre en Allemagne et revenir à son point de départ, quinze ans plus tard. Dans «La fracture» (31.2, 1962), Madame Dupont, qui suffoque dans sa maison, se réjouit de pouvoir profiter d'un séjour à l'hôpital où elle réévalue sa vie familiale et conjugale. Elle a hâte de retourner à la maison mais, dès qu'elle y met les pieds, elle perd de nouveau son enthousiasme (maison - hôpital - maison). Dans «Printemps» (27.4, 1978), la vieille demoiselle Amélie est transformée momentanément par l'amour mais sa mauvaise nature reprend aussitôt le dessus: «Mademoiselle Amélie avait retrouvé sa démarche de cavale sauvage, son visage coléreux et son regard en coup de fouet» (27.4, p. 68).

«Intermittences» (30.2, 1961) raconte comment, désabusés de la routine, Berthe et Maurice s'offrent, chacun de son côté, une escapade, occasion d'une prise de conscience qui les réunit à nouveau: «Mais ce fut Maurice que, stupéfaite, elle aperçut; un Maurice nouveau qui la contemplait d'un air tendre et la hélait joyusement. Machinalement, elle hâta le pas et agita la main dans sa direction» (30.2, p. 79).

Ils se réconcilient et reviennent ensemble au bercail. Le même schéma d'évolution s'observe dans «Faux départ» (27.8, 1970), qui se résume ainsi: maison - gare - maison. Yvette se rend à la gare avec l'intention de fuir avec Jacques, son amoureux. Arrivée à la gare, elle apprend que son amant a succombé à une crise cardiaque et que, par conséquent, elle doit revenir à son lieu d'origine et détruire la lettre d'adieu qu'elle avait adressée à son mari: «Il

fallait se remettre à la tâche. D'abord préparer le dîner. Et puis vivre, vivre tous les jours, avec l'ardeur inutile et si lourde à porter de ses quarante ans» (27.8, p. 64).

La réconciliation est, dans ce dernier cas, imposée par les événements. Par ailleurs «Portion congrue» (27.3, 1978) confine Valérie dans une attente douloureuse qu'elle rompt un instant pour aller frapper à la porte de Casimir d'où elle revient bredouille (maison - porte de Casimir - maison).

Ces projets avortés se traduisent par un va-et-vient sur une trajectoire. Le but rêvé est-il inaccessible ? Comme on l'a vu dans «L'avancement» (20.1), mademoiselle Bellerose accède à une promotion qui lui permet de concurrencer ses confrères masculins dans le rôle d'inspecteur des caisses populaires. Alors «qu'elle convoitait ce poste» depuis deux ans, «qu'elle jouait d'intrigues et de conspiration», elle s'enfuit dès la première journée. Elle aussi semble retourner à son point de départ. Ce milieu qu'elle avait tant convoité lui apparaît désormais comme une prison: «Un édifice immense vers lequel elle leva un regard nouveau. Il était coulé d'un seul bloc, hermétique avec des rectangles de mur vitrifiés en guise de fenêtre» (20.1, p. 95). Mademoiselle Bellerose se frappe aux murs de l'édifice comme l'héroïne de «La dernière porte» se heurte aux portes closes et comme celle de «Des milliers de minotaures» se bute à l'impossibilité d'abattre tous les minotaures. L'évolution est freinée par ces portes et ces murs, réels ou symboliques, ce qui conduit au découragement. Il faut beaucoup de ténacité pour franchir le cercle métallique.

La fuite s'avère souvent sans destination précise. Dans «Une femme s'en va», on passe d'une chambre à une autre. Deux espaces fermés. Deux couvoirs. Deux pôles qui se fondent. Le point d'arrivée se confond avec le point de départ. Comme nous l'avons observé, plusieurs personnages féminins de nouvelles

analysées adoptent ce mouvement circulaire qui sera, dans plusieurs cas, assujetti à l'axe masculin.

Quelle est donc l'importance de l'axe masculin dans les nouvelles publiées entre les années 1955-1980? Pour évoluer sur le plan horizontal, nos héroïnes devront se détacher de cet axe qui les maintient dans un mouvement circulaire dont elles ne possèdent pas le contrôle.

III.4 L'axe masculin

À la cellule corporelle se superpose la cellule familiale dont le noyau central est le chef de famille. Sa présence n'explique certes pas tous les mouvements circulaires et de va-et-vient ; cependant, il en constitue souvent le principal moteur. Ainsi, jusqu'à l'intégration graduelle de la femme au marché du travail, le mouvement féminin s'effectue autour de cet axe. «Le cercle métallique» montre bien l'importance pour la femme de se conformer aux désirs de l'homme sous peine de disparaître dans les ténèbres de l'entrepôt. En effet, dès que sa beauté commence à se faner, l'héroïne exposée au regard des hommes est transportée dans un entrepôt où elle se décompose. Sa raison de vivre cesse dès que les hommes constatent la détérioration de sa beauté. L'importance du verdict masculin dans l'évolution de l'espace féminin est confirmée dans plusieurs nouvelles parues au cours des années antérieures à 1980, parfois même au-delà. C'est ainsi que Valérie (27.3, 1958) fixe longtemps sa porte dans l'espoir de voir entrer Casimir, son amoureux: «Son visage apprêté, elle vint s'asseoir dans le même fauteuil, attendant la suite, l'oreille aux aguets, tout son corps prêt à bondir vers la porte d'entrée» (27.3, p. 12).

Il est bien question d'une «porte d'entrée» et non d'une «porte de sortie», car Valérie ne tient pas à sortir. Son objectif est de s'occuper d'une maison dont l'homme serait le pilier. Le fauteuil représente un point d'arrêt sur l'axe vertical.

Elle s'y maintient en attendant l'arrivée de Casimir. Or, il ne vient pas. Désespérée, elle ramasse tout son courage pour aller frapper à la porte fermée de l'homme qu'elle aime. Geste ultime qui la fait échouer autour de l'empreinte du pied de Casimir. Le pied de Casimir représente ici la base de l'axe autour duquel gravite momentanément la pensée de Valérie. Cependant, ce mouvement centripète est voué à l'échec. Valérie est recroquevillée sur elle-même ou, plus précisément, sur le souvenir d'un geste de Casimir (une tape sur les fesses). Elle attend en vain d'autres gestes qui la maintiendraient en mouvement. Que dire aussi de la jeune Madame Jacob qui attend «assise près de la caisse, le jour où elle ne pourra plus descendre» («L'inventaire», 27.1,1958, p. 35)? Victime des manigances de sa belle-mère, la trop douce jeune femme renonce à une liaison amoureuse pour respecter son engagement marital malgré l'attitude grotesque de son mari. Assise sur un tabouret, dans le magasin de tissus, elle se résigne à laisser couler le temps. Le tabouret qui représente un point fixe sur l'axe vertical la maintient dans une position semblable à celle de Valérie attendant Casimir ou de l'héroïne de la nouvelle «Le cercle métallique» placée dans un cube, sur un socle. Le cube de la jeune madame Jacob, c'est sa cellule familiale et, plus précisément, son anneau de mariage. Èlie demeure immobile parce que l'homme qui devait lui servir d'axe l'ignore totalement. C'est aussi le cas de la petite madame Landry qui, par suite de la trahison de son mari, devient «froide et lisse comme une pierre» (27.7,p. 53). La fin du mouvement autour de l'axe masculin compromet la vie de la petite madame Landry, qui se fige comme les femmes dans l'entrepôt: «Dans l'une des cages près de la mienne, il ne restait sur le satin taché du lit qu'un long squelette blanc paré de bagues, de bracelets, de colliers et de soie» (11.1, p. 16).

Quant à Brigitte (27.3), elle se laisse couler vers la mort dès qu'elle apprend l'infidélité de son mari. Elle n'oppose aucune résistance et s'empresse de laisser la place à sa rivale. L'attente d'Esther (21.2,1975) se rattache aussi,

quoique d'une manière différente, à l'axe masculin. Cette jeune enseignante s'expatrie dans un petit village rebelle du Nouveau-Brunswick afin d'assister financièrement son mari dans ses recherches. Elle se conforme à tous les désirs de ce dernier et supporte les mauvais traitements de la direction de l'école en attendant le moment où elle pourra enfin réintégrer le noyau familial.

Or, le pilier central de la famille, c'est Jérôme. Esther attend qu'il revienne au foyer pour se retrouver sous sa protection. Elle se dit pour cela disposée à renoncer à toute autonomie: «D'ailleurs je te promets, dès que tu auras pu reprendre ta place au foyer, de redevenir bien docile. En attendant l'heureux jour où tu me protégeras de nouveau» (21.2, p. 148).

Cependant, l'attente d'Esther n'est pas passive comme celle de Valérie, de la jeune madame Jacob, de la petite madame Landry et de Brigitte. Au contraire, la jeune institutrice se débat de toutes ses forces contre un système scolaire mal administré et périclète finalement dans l'incendie qu'elle a provoqué pour détruire l'école. Tous les efforts d'Esther pour s'adapter au milieu s'avèrent donc inutiles et équivalent à une absence de progrès ou à un piétinement. Se butant à un obstacle majeur (les préjugés raciaux), Esther souhaite retrouver le calme de son foyer. Même si l'enseignement l'intéresse beaucoup, le travail de son mari est le principal moteur de son action. Elle aspire à se retrouver dans la sphère de l'axe que représente Jérôme. Cependant l'attente, trop longue, la conduit à la violence et au suicide.

Dans «Françoise Simard et l'homme d'action» (24), l'héroïne a préparé une jolie table pour accueillir son mari. Son attente est prolongée par la mise en scène de ce dernier, qui lui fait miroiter une rupture d'avec le quotidien. Se sentant en laisse, Françoise aspire à un mouvement qui serait orchestré par Luc. Elle compte sur le pouvoir de décision de son mari. Or, cet homme, qu'elle souhaite propulser sur l'axe vertical dans un rôle de héros (rêve), la contraint à

une réalité banale impliquant un déplacement horizontal et terre-à-terre: une réunion intime pour souligner l'anniversaire de sa femme. À l'instar de Madame Leroy (31.1,1962) qui se réfugie dans la lecture et les achats superficiels, Françoise Simard (24,1977) transcende la banalité du quotidien par un rêve patriotique. Or, étant donné son état d'esprit, ce rêve ne peut se réaliser que par l'entremise de celui qui tient la laisse, c'est-à-dire Luc, son mari. Cette dépendance affective témoigne de l'aliénation de Françoise: «Françoise évolue, vieillit, change, en tournant autour de lui» (24,1977, p. 86).

Le champ d'action de Françoise est délimité par les gestes de Luc. Le mouvement circulaire à partir d'une laisse permet de voir Luc comme un axe vertical; c'est volontairement, ou par un effet de dressage, que Françoise tourne autour de lui. Aucune contrainte extérieure n'exerce une influence sur Françoise qui possède un emploi à l'extérieur et n'a pas d'enfant. Luc, son mari, apparaît comme un chic type soucieux de montrer son appréciation en organisant une fête surprise pour elle. L'héroïne rêve d'une action d'éclat propre à justifier sa soumission aux directives de Luc. Si ce dernier était investi d'une mission patriotique importante, la position de Françoise serait valorisée. Elle consacrerait sa vie à appuyer l'oeuvre de son mari. Mais, dans la réalité, le quotidien ne justifie pas cette consécration. Françoise doit bien admettre qu'elle ne sert aucune cause, que l'axe autour duquel elle tourne n'est qu'un homme, son égal, que son mouvement giratoire constitue une farce, voire une négation de son potentiel humain. Au lieu de se réaliser comme individu, elle s'est, jusque-là, contentée de tourner autour de son mari, un homme ordinaire. La prise de conscience de son état d'aliénation la fait paniquer et provoque sa fuite. Un fait banal (réception pour son anniversaire) renverse son rêve du prototype masculin. Françoise est dans un cul-de-sac. Elle est confrontée à une vérité qu'elle ne peut plus nier. Sous cet aspect, elle rejoint Odile (10.1), qui voudrait bien, elle aussi, pouvoir justifier sa dépendance vis-à-vis de Florent.

Dans des nouvelles antérieures, telles «Le mauvais oeil» (12.3, 1954), «Le chat sauvage» (34,1961), «La mort de monsieur Leroy» (31.1,1962), une conscience extérieure dénonçait une contrainte extérieure, ce qui n'est pas le cas dans «Françoise Simard et l'homme d'action» (24,1977), pas plus d'ailleurs que dans «L'éclosion» (10.1,1988).

La prise de conscience de Françoise face à son aliénation s'apparente à celle d'Odile dans «L'éclosion» (10.1, 1988). Tout comme Françoise, Odile réagit très brusquement et sans raison apparente à une situation banale parce qu'elle vient de s'éveiller à une réalité qu'elle refusait d'admettre. Elle constate brusquement qu'elle a reporté tous ses rêves sur Florent, qu'elle lui a imputé à tort la réussite de sa vie. Pendant des années, elle s'est consacrée au succès de Florent en s'oubliant elle-même. Elle s'est effacée inutilement derrière le poète et n'a pas su assumer sa propre vie.

Onze années se sont écoulées entre la publication de ces deux nouvelles. Françoise occupe un emploi à l'extérieur alors qu'Odile n'a pas encore osé franchir son intérieur douillet. Odile enrobe Florent pour le protéger alors que Françoise évolue dans le sillage de Luc sur qui elle projette son rêve d'action. Toutes deux tournent bien volontairement autour de l'axe masculin représenté par le mari. Elles empruntent machinalement l'attitude de Valérie (27.1), Brigitte (27.3), la jeune madame Jacob (27.2) et la petite madame Landry (27.7) qui reportent entièrement leurs ambitions et leurs rêveries sur un homme et qui se trouvent déboussolées par le départ, la trahison ou la négligence de celui-ci. L'évolution de ces quatre dernières par rapport à Françoise et à Odile est perceptible au niveau du phénomène de la prise de conscience.

Odile et Françoise se rendent subitement compte de leur aliénation et choisissent de s'en sortir alors que les autres demeurent inertes et inconscientes, acceptant leur sort avec résignation. Odile et Françoise peuvent

être comparées aux deux héroïnes franchissant le cercle métallique, tandis que les héroïnes des nouvelles de Claire Martin continuent à adopter les poses apprises dans les cubes: des poses de soumission et de recroquevillement, comme c'est le cas de Valérie autour de l'empreinte du pied de Casimir. Le parallèle est d'autant plus plausible qu'il s'agit d'une empreinte, d'une simple réminiscence du pied de Casimir:

Je compris le sens du long dressage qu'on m'avait, depuis la naissance, imposé: il conduisait ici, à ce salon et à ces hommes dont le regard me pénétrait enfin.

Bien que ma vie fût inerte, je l'aimais et n'espérais rien que rester là, indéfiniment, comme les statues de bronze (11.1, p. 13).

Cette aspiration représente exactement celle de Françoise et d'Odile, affolées par la nécessité d'assumer leur autonomie. Le mouvement des statues de bronze dépend entièrement des hommes jouant aux dames. De même, l'axe masculin détermine le mouvement féminin des années soixante, antérieurement et bien au-delà. Cet axe vertical que prolonge et suggère la laisse dans «Françoise Simard et l'homme d'action», suppose un mouvement giratoire d'ailleurs fort bien illustré, à maintes reprises, dans les nouvelles. Or, ce mouvement giratoire est commandé de l'extérieur et non de l'intérieur. La volonté féminine n'ose pas s'affirmer. Dans «Femmes» (27.6, 1958), Valentine souffre de ne pouvoir effectuer le moindre pas dans ce sens: «Cette contrainte que les femmes doivent s'imposer de ne pas faire le premier pas quand c'est de tourner autour d'un homme qu'elles ont envie, comme le fait si simplement la fillette autour d'un garçonnet qui lui plaît » (27.6, p. 229).

Nous abordons ici un autre aspect de la relation homme-femme. En attendant que l'homme prenne les initiatives impliquant action et parole, la femme choisit le silence et l'immobilité. Même ce mouvement giratoire manque d'autodétermination. La maigre tentative de Valérie pour contacter Casimir

marque un faible jalon sur le chemin de l'autonomie. Odile et Françoise fuient la laisse dans un coup de tête injustifié et aussi imprévisible que le geste de Louise (22.1) manigançant le suicide de son mari pour s'affranchir de ses exigences. À ces dernières se greffe aussi Élisabeth (6,1983), rompant brutalement la coque familiale. L'initiative féminine prend toutefois un essor remarquable dans «La louve-garou» (19.2,19.3,19.4), mais ce mouvement relève de la fantaisie. Les tactiques de chasse utilisant la magie et l'incantation, qu'emploie la femme dans «Danger: désir de glace» (19.2) ne convainquent personne et s'annulent d'elles-mêmes: «La fiole maudite de Renée éclata, acérée, glaciale. (...) Une puanteur renversante s'étala entre lui et moi, une macération infâme de sueurs cadavériques.» (19.2, p. 44)

Malgré une tactique savamment préparée grâce à la complicité féminine, l'expérience échoue. L'héroïne, qui investit toute son énergie pour conquérir l'homme de ses désirs, ne fait pas confiance à son propre pouvoir et essuie un échec (la fiole que prépare une amie éclate et se renverse). Encore une fois, il y a absence d'autonomie et l'audace est poussée à outrance, aussi irrationnelle que les réactions d'Odile (10.1) et de Françoise (24). La crainte entretenue dans «Le chat sauvage» et «Le mauvais oeil», l'appréhension devant l'inconnu observée dans «L'éclosion» et «L'avancement», l'habitude de dépendance physique et affective décelée chez les héroïnes de Claire Martin, découlent du dressage psychologique tel que dénoncé dans «Le cercle métallique». Le personnage féminin attend l'autre ou attend de l'autre au lieu de s'affranchir et de s'approprier:

(...) je me souvins du long dressage et m'étendis sur le satin, la tête appuyée avec grâce sur mon bras replié. J'y demeurai des jours et des nuits entières, tantôt debout, la tête légèrement rejetée vers l'arrière, les reins cambrés comme ceux de félines en rut; tantôt assise, une main négligemment posée sur le montant du lit et l'autre sur l'émeraude de la robe; tantôt couchée, la poitrine juste assez soulevée pour que s'entrouvre le corsage, et le genou gauche à demi replié

pour que sur le noir du satin se découpe l'ivoire de l'autre
jambe» (11.1, p. 13).

Les techniques de séduction, efficaces aussi longtemps que la femme se comporte en objet («Le cercle métallique»), échouent dès que celle-ci affiche ses désirs en renversant la situation de chasseur-chassé («La louve-garou», 19.2).

Le couvoir où sont prisonnières les femmes du «Cercle métallique» suggère le mouvement vertical lent et symbolique propre à la cellule corporelle. Cependant, la prise en charge et la manipulation dont l'héroïne fait l'objet donnent l'impression d'un corps inanimé. L'héroïne est retirée d'une serre vitrée, puis nettoyée, maquillée, habillée et couverte de bijoux avant d'être installée dans un cube de verre meublé uniquement d'un lit-nacelle fixé aux parois. Les mouvements se limitent aux gestes de séduction. L'héroïne se complaît dans ce rôle d'objet d'art jusqu'à ce que l'âge, en grugeant sa beauté, la condamne au rancart, à la chute du rideau noir. On la transporte alors dans un entrepôt où sont entassés les cubes des femmes aux beautés fanées. Ces femmes, toutes aliénées soient-elles, ont le loisir d'observer ce qui se passe aux alentours. L'héroïne finira par comprendre le langage des hommes grâce à une autre femme, parvenue à fêler son cube de verre à force de contester. Cette fêlure dans le cube aboutit à l'ouverture du cercle métallique. Le mouvement de prise de conscience aboutit à une fuite. Par opposition à ces deux femmes qui parviennent à s'échapper, d'autres demeurent inertes, momifiées: «Dans les cages autour de moi, des femmes bougeaient à peine, figées dans les poses apprises devenues, ici, grotesques et inutiles. «D'autres femmes gémissaient en bavant et se cognaient la tête contre les murs de verre» (p. 16, 11.1).

La femme manipulée que l'on reconnaît dans «Le cercle métallique» rejoint toutes celles qui se tiennent volontairement ou pas au bout d'une laisse. Une nouvelle intitulée «L'intrus» met clairement en présence de ce type de femme:

«(...) elle se stérilisera elle-même et se déshumanisera jusqu'à n'être plus qu'un robot que le père pourra téléguider» (11.3, p. 115).

L'héroïne de «L'intrus» est une femme que terrorise son mari. Elle se comporte, en sa présence, comme un objet téléguidé mais on apprend par les enfants, qu'en l'absence de l'homme, elle s'humanise de nouveau.

Claudette Charbonneau-Tissot brosse, dans son recueil *Banc de brume*, le portrait psychologique de la majorité des héroïnes des nouvelles québécoises de 1954-1992. Les sept pages de la nouvelle «Le cercle métallique» résument l'évolution de l'espace féminin pour les trente-huit dernières années. Les polarités dedans-dehors, inanimé-animé, silence-parole, dépendance-autonomie sont partiellement franchies par les deux héroïnes quittant le cercle métallique. La prise de conscience leur permet d'accéder à une liberté équivalente à celle des hommes qui sont aussi, à leurs manières, prisonniers du cercle métallique. L'éducation familiale, qui encourage la soumission des femmes, autorise du même coup la domination masculine, assujettie au rôle de chef de famille, de pourvoyeur et de protecteur. La société a mis la laisse entre les mains de l'homme sans qu'il ait vraiment choisi de l'avoir. La femme qui décide de s'affranchir lui donne donc, à lui aussi, la chance de se libérer du rôle traditionnel de pourvoyeur qui ne semble pas toujours reluisant si l'on se réfère à la nouvelle «La maîtresse» de Paule Saint-Onge. Il y a de moins en moins de Françoise Simard encourageant le prototype de héros ou d'Odile imposant à son homme les rôles contradictoires de pourvoyeur et d'enfant. Cependant, il subsiste encore des Jim Rancourt («La plume qui tue») et des directeurs de caisse populaire («L'avancement») réfractaires à l'intégration de la femme au marché du travail. Subsistent aussi des dictateurs («Le chat sauvage», «Le mauvais oeil», «L'intrus», «Pourquoi les marmottes ?») des abuseurs («Le temps des caramilk», «Samedi soir», «Des milliers de minotaures»), des chasseurs («Le cercle métallique», «La Dora d'argile» et enfin, des hommes possessifs («La

femme de sable») encourageant le prototype de la femme-objet. À ces individus réfractaires à l'évolution de l'espace féminin s'opposent des femmes et des enfants de plus en plus conscients de leurs droits. Ces oppositions visent à rétablir l'égalité en rompant la laisse qui les assujettit à l'axe masculin. Cette rupture se manifeste de différentes manières, parfois verbale et parfois physique, parfois calme et souvent violente. Dans le chapitre suivant, nous analyserons plus en profondeur les causes et les conséquences de l'éclatement ainsi que les bienfaits sur l'évolution de l'espace féminin, voire de la race humaine. En effet, ni l'homme, ni la femme ne gagne à maintenir l'autre au bout d'une laisse. Cet entêtement possessif prive l'humanité de l'apport de sa moitié et contraint l'autre à assumer l'entière responsabilité. C'est le cas de l'oncle Jules qui, dans «La maîtresse» de Paule Saint-Onge, maintient son épouse dans un état d'infantilisme qui provoque l'insatisfaction de part et d'autre. Cette femme qui se comporte comme une enfant gâtée devient une charge financière insupportable pour l'homme qui doit se priver pour satisfaire ses caprices. La plupart des nouvelles analysées expriment le désir de la femme d'être traitée comme une personne adulte et responsable. En effet, elle se sent en cage dès que les responsabilités inhérentes à la vie de famille diminuent. Cependant, elle ne peut les assumer toutes, comme on l'a vu dans «Bébé bleu» et «Dualité». L'évolution ne saurait être confondue avec le renversement de situation. En effet, des femmes telles Mlle Moche («Les grilles»), la coiffeuse («La coiffeuse») et Éliane («De miel et de fiel») n'apporteNT aucun bienfait à l'évolution de l'humanité. Elles se glissent dans le modèle masculin aussi sûrement que les héroïnes de la nouvelle «Le cercle métallique» sont coulées dans le bronze. Elles imitent le despotisme de certains hommes dans le but, semble-t-il, de prouver leur égalité. Or, les victimes sont encore les innocents et les faibles: le poète dans le cas de «De miel et de fiel», l'homme ordinaire dans «Les grilles», l'époux exemplaire dans «La coiffeuse». C'est pourquoi l'évolution intérieure semble si importante. Il apparaît primordial pour la femme de trouver la voie qui lui permettra d'évoluer selon sa propre perception des valeurs. Aussi longtemps

qu'elle n'aura pas acquis une véritable autonomie de pensée, elle ne pourra atteindre la satisfaction et ce, malgré un cheminement réel sur le plan matériel (axe horizontal). Il est permis de croire que le mode d'évolution de la femme permettra d'enrichir l'humanité tout comme l'axe vertical donne de l'expansion à l'axe horizontal et que la représentation spatiale du Type I enrichit celle du Type II. Cependant, pour atteindre cette plénitude, il faut d'abord briser les cercles et rompre les laisses. Le chapitre suivant tente de démontrer de quoi sont faites les laisses, leur utilité, ce qu'elles représentent et quels sont les moyens utilisés pour s'en dégager. Il tente de dégager les méfaits de la matérialisation de l'être humain et les conséquences néfastes sur son évolution.

CHAPITRE IV

ÉCLATEMENT

L'attente, l'intériorisation et le mouvement autour de l'axe masculin s'atténuent ou disparaissent dès qu'on en prend conscience. Quand elle est trop brutale, cette prise de conscience provoque des réactions imprévisibles, comme ce fut le cas d'Odile (10.1), lançant une pierre à Florent, de Françoise (24), quittant brusquement la salle où ses parents et amis s'étaient réunis pour fêter son anniversaire, d'Élisabeth (6), brisant la coque familiale, de Louise (22.1), provoquant le suicide de son mari, de Michette (26), écrasant le grand personnage sous les roues de la Jeep. Ces réactions brutales visent à faire éclater le joug qui maintient le personnage féminin dans un état d'objet soumis à la manipulation et réduit à la dépendance. Elles annoncent le passage de l'inanimé à l'animé, du silence à la parole, de la dépendance à l'indépendance, de l'intérieur à l'extérieur. Le personnage féminin perçu ou traité comme un objet d'art, de séduction ou de service revendique la reconnaissance de sa nature humaine. Les héroïnes de la nouvelle «Le cercle métallique» parviennent à briser le cercle aliénant qui les maintient dans la pérennité, l'immobilité et le silence des objets en apprenant à dire «NON». Le cercle aliénant impose un arrêt dans l'évolution psychologique d'un individu. Cet arrêt est imputable à l'espace réduit qui condamne à tourner en rond selon le modèle traditionnel. Il implique une relation de dominant-dominé et une complaisance superficielle dans une situation d'objet.

La relation de chasseur-chassé que décrit Claudette Charbonneau-Tissot dans «Le cercle métallique» découle de la perception matérialiste de l'être humain. Mises à part quelques fantaisies sur le sujet, les parties de chasse invitent à une violence offensive et défensive. La routine contribue à cristalliser

les relations humaines et, ce faisant, à les déshumaniser. De là à créer des objets-humains, il n'y a qu'un pas.

IV.I. Routine et matérialisation

En tant que gestes et pensées répétitives, la routine rejoint le cercle et suggère la stagnation. Elle enlise dans des habitudes qui s'opposent au mouvement évolutif. Que ce soit en amour ou dans les occupations quotidiennes, les habitudes freinent l'évolution et s'apparentent au piétinement. Elles opposent les mouvements du coeur (psychologiques et spirituels) à ceux du corps (physiques et matériels). Si elles conviennent assez bien aux derniers, elles sont néfastes aux premiers.

De même, plus l'espace physique est restreint, plus les tâches se répètent et se ressemblent. Dans la maison, les activités ménagères et culinaires sont toujours à renouveler. Elles créent un rite rassurant, si on en croit Bachelard dans *La poétique de l'espace*, mais en même temps, ce rite devient obsédant pour celui ou celle qui l'exécute. Incapable de s'adapter au rythme du corps, l'esprit cherche l'évasion de toutes les manières.

La plupart des fugues et des séparations enregistrées, dans les nouvelles étudiées, traduisent le besoin de quitter la routine. «Intermittences» (30.2, 1963) exprime particulièrement bien l'opposition entre le désir de liberté et celui d'enracinement: «Nous ne sommes tous, songeait Maurice, que de grands enfants qui rêvent, toute leur vie, de s'affranchir du quotidien et se vengent ainsi, obscurément, de leur éducation janséniste ou puritaine» (30.2, p. 65).

Maurice constate, en même temps que Berthe, l'usure de leur couple: «Il ne se sent plus, devant elle, qu'un homme pareil à tous les autres, avec sa petite besogne quotidienne, sa charge de petits soucis et les ambitions en série

de tous les ménages bourgeois» (30.2, p. 48). De même, le héros de «Comme une fable errante» lutte désespérément contre le risque d'être avalé par le cercle de la vie familiale. Il «espérait surprendre tout le monde en montrant qu'il n'était pas ancré très profondément dans ses habitudes, mais que toute sa vie procédait d'un choix toujours renouvelé et ressenti.» (8.1, p. 62). Ce personnage qui occupe un emploi des moins routiniers, le journalisme, et dont l'épouse occupe un emploi dans une clinique, s'ennuie. Il répugne à être perçu comme casé, c'est-à-dire coupé du mouvement et de l'évolution. En d'autres mots, il tente de résister à la routine qui menace de momifier l'individu trop statique.

La routine vise une sorte de permanence. Le mouvement répétitif correspond à une absence de progrès. La routine contribue à retarder l'échéance ou plutôt à donner l'impression que rien n'a changé. Ce que semble souhaiter l'Italien, dans «La clôture» (5.4), et Odile, dans «L'éclosion» (10.1). Tous les deux veulent évoluer sans pour autant renoncer à leurs acquis. En d'autres mots, ils souhaitent profiter des bienfaits de l'évolution tout en conservant la sécurité que dispense la tradition. Ils aimeraient briser les barreaux de leurs cages tout en la conservant intacte pour le retour. Ils voudraient s'assurer de pouvoir y revenir n'importe quand pour s'y réfugier.

Or, cette permanence repose sur des assises matérielles. Seuls les objets sont inaltérables. Les femmes des cubes, dans «Le cercle métallique», ont une durée de vie très limitée comparativement aux statues de bronze ou d'ivoire de même qu'aux tableaux. Pour les conserver intactes, il faut les matérialiser en les coulant dans le bronze, par exemple: «J'appris que des femmes dont les cages étaient vides, avaient été enfermées sous une mince couche de bronze pour que leur corps parfait ne périclisse jamais» (11.1, p. 16).

Ces femmes exposées au regard des hommes ont une valeur d'objets d'art. Elles sont perçues de la même manière que «les scènes bucoliques ou les

reines de jade», que les statues de bronze et les bustes de plâtre. Elles sont manipulées de la même façon que les «petites statuette de femmes sculptées dans l'ébène» dont les hommes se servent pour jouer aux dames. Or, contrairement à ces objets, la femme réelle subit l'usure du temps: «Mais, comme si la paroi de verre s'était soudain transformée en loupe, ils virent que les pores de ma peau s'étaient dilatés et que le fauve de ma chevelure s'était un peu terni. Ma voix finit par agacer leurs tympan» (11.1, p. 14).

L'observateur ne peut pardonner ce flétrissement de la beauté, cette atteinte à l'oeuvre d'art. Le cube sera donc retiré de la grande salle et relégué aux oubliettes. Ce n'est pas sans raison que Claudette Charbonneau-Tissot établit le parallèle entre ces femmes réelles soumises aux ravages du temps et les statues servant au jeu de dames. Les premières doivent être remplacées régulièrement alors que les autres ont un statut permanent. Cette permanence renvoie automatiquement au monde des objets, et c'est précisément ce besoin de maintenir la stabilité qui incite à s'approprier des individus par une matérialisation plus ou moins consciente et plus ou moins consentie. Pour le posséder et, surtout, pour le conserver intact, il faudra réduire l'animé en inanimé, ce qui suppose la négation de l'être humain. L'opposition animé/inanimé implique à son tour les oppositions parole/silence, mobilité/immobilité, autonomie/dépendance.

La matérialisation dans le but de posséder n'est pas toujours consciente et mal intentionnée. L'individu qui désire posséder et retenir un autre individu ne souhaite pas réellement le priver de la parole et du mouvement. Il s'agit plutôt d'un besoin de contrôler l'autre en le maintenant sous sa dépendance. Ainsi Odile («L'éclosion», 10.1, 1988) voit au bon fonctionnement de son mari comme s'il s'agissait d'une machine: «Car Florent était une machine humaine délicate, d'un équilibre complexe, qui exigeait d'elle un travail et une attention

de tous les instants, et dont le bon fonctionnement l'emplissait d'un juste sentiment de réussite et de fierté possessive» (10.1, p. 33).

Bien qu'amplement consentie par Florent, cette possessivité freine l'évolution de l'un et l'autre des deux protagonistes, car chacun d'eux y perd son autonomie: la première en se sacrifiant à l'autre, le deuxième en se laissant manipuler.

Dans «Le cercle métallique», l'héroïne se complaît dans sa dépendance. Aussi longtemps qu'elle est exposée dans la grande salle sous le regard admiratif des hommes, elle ne songe même pas à revendiquer son autonomie. La prise de conscience s'effectue plus tard dans le dépôt du musée quand elle se trouve entreposée avec les autres femmes. C'est alors qu'elle voit les conséquences de s'être laissée traiter comme un objet. L'évolution s'accommode mal de la matérialisation: un être inanimé dépend entièrement de celui qui l'anime. Comme nous l'avons vu précédemment, cette attitude est très souvent adoptée par le personnage féminin soumis à l'axe masculin. Abandonnées par celui qui tient la laisse, certaines femmes, telles les héroïnes des nouvelles de Claire Martin (Brigitte, 27.3, Valérie, 27.1, la petite madame Landry, 27.7, la jeune madame Jacob, 27.2) se laissent tout bonnement mourir. De même les héroïnes abandonnées dans des cubes de verre au dépôt du musée se fanent et se décomposent car elles ne peuvent plus évoluer ni sur l'axe horizontal ni sur l'axe vertical en raison du désintéressement des hommes et, plus précisément, de leur statut d'objet: «Je n'étais pas seule. Il n'y avait plus d'hommes, mais des femmes enfermées elles aussi dans des cubes de verre. Des femmes vivantes. Des femmes mortes, en train de se décomposer. Ou bien osseuses et nettes. Certaines décapitées ou amputées» (11.1, p. 14).

Cette vision macabre oppose la pérennité des objets à la brièveté de la vie humaine. Claudette Charbonneau-Tissot déclenche une prise de conscience

brutale des polarités mobilité/immobilité, stabilité/instabilité, permanence/intermittence, silence/parole, dépendance/autonomie découlant toutes de l'opposition principale entre inanimé/animé. Dans «Le cercle métallique» (11.1), l'héroïne se fait laver, maquiller, habiller et est placée sur un piédestal. Longtemps figée dans des poses de séduction qui la confondent avec les oeuvres d'art, elle ne voit pas venir l'âge qui altère tranquillement sa beauté. C'est la chute du rideau noir qui lui fait prendre conscience de sa disgrâce et l'amène à s'interroger sur son statut. Au fur et à mesure qu'elle apprend à parler, le cube de verre se fendille et se brise. Elle peut dès lors quitter le cercle métallique. L'autonomie du mouvement et l'accès à la parole restaure l'être animé dans sa nature humaine. Or, si les caractéristiques de l'être animé (autonomie, mouvement, parole, mobilité) sont facilement reconnus de tous, il en est une qui semble plus difficile à admettre. Il s'agit de l'instabilité. C'est elle qui freine le plus le mouvement évolutif et qui motive l'instinct de possessivité. Elle explique l'attitude du voisin dans «La clôture» (5.4, 1988), celle de la mère dans «Jeux olympiques à l'horizon» (13.2) et celle de tous ceux veulent maintenir la tradition à tout prix. Or, la stabilité est du ressort de la matière, soit de l'objet comme nous l'avons vu plus haut.

Si Éliane devient un objet sexuel pour Claude («De miel et de fiel», 5.1), si, dans «Service compris» (15.2), l'héroïne s'offre comme objet de réconfort, si, dans «Inventaire» (25.1), la femme se perçoit elle-même comme un objet à peine reconnu dans l'inventaire de son amoureux, il y a des exemples où la matérialisation de l'individu se déroule directement sous les yeux du lecteur. «La femme de sable» (28, 1987) et «La Dora d'argile» (8.2, 1987) en sont des exemples patents auxquels nous nous attarderons un peu plus loin.

Voyons d'abord brièvement comment les héroïnes des premières nouvelles se perçoivent elles-mêmes dans la situation d'objet. Dans «Service

compris» (15.2), on détecte l'ironie de la femme-objet mettant en garde ceux qui voudront se servir d'elle :

Mais surtout, ne vous inquiétez pas: même muette et sans âme, je peux encore servir. Et je vous jure que vous ne serez pas déçus. Pas plus que les trois autres.

Cependant, avant que le prochain n'apparaisse dans ma vie, j'aimerais vous dire une chose: lorsque vous vous approchez de moi en murmurant que vous m'aimez, ne vous étonnez pas si je tremble un peu au début, et si je m'agite et si je m'affole. C'est que je ne sais pas toujours tout de suite à qui vous vous adressez: à l'encrier, à l'oreiller de plumes, à la carquette, à la pause-café, au calmant, au laxatif, au broyeur d'aliments, à la pâte à papier, à l'instrument de massage, à la fabrique de rêves, au tympan bilingue, à la chaise berceuse, à la couverture de laine, ou bien à moi, tout simplement (15.2, p. 122).

Dans ce passage, l'héroïne, qui se dit «muette et sans âme» comme tous les objets, s'offre comme si elle en était un. Cependant, elle fait preuve d'une lucidité surprenante pour un objet. Elle tente de démontrer qu'elle n'est pas dupe de l'usage que les hommes ont fait d'elle antérieurement. Au cours de ses expériences amoureuses, elle s'est sentie utilisée et abandonnée comme un objet. Il en est de même pour l'héroïne d'«Inventaire» (25.1) qui, après avoir accueilli chez elle un homme qui s'approprie rapidement son univers, se voit abandonnée avec moins d'égard qu'un objet:

Un jour, sans prévenir, il remballe tout: la brosse à dents, le kit de pêche, la tondeuse à gazon, les chemises, les chaussettes, les vingt-trois locomotives et l'encyclopédie exhaustive de la pêche en Amérique du Nord. Elle ne fait pas partie de l'inventaire. «Tu prenais trop d'espace dans ma vie, tu comprends?» (25.1, p. 93).

Ces femmes réduites au rang d'objet subissent le même sort que les héroïnes de la nouvelle «Le cercle métallique». Elles sont mises au rancart dès qu'elles perdent leur efficacité ou se détériorent.

Dans «La Dora d'argile» (8.2) et «La femme de sable» (28), la femme devient, d'une manière encore plus tangible un objet pour l'homme qui tente de la façonner à sa mesure. Il veut se l'approprier en la dessinant dans le sable ou en la modelant dans l'argile, s'assurant ainsi de la permanence et de la docilité propre à l'objet inanimé. On remarque beaucoup de similitudes entre ces deux nouvelles parues la même année que «Le cercle métallique». D'abord, les titres renvoient immédiatement à l'image d'une femme sculptée à la manière des statuettes: «D'autres jouaient aux dames. Mais au lieu de pièces rondes, noires et rouges, ils faisaient bouger entre leurs doigts de petites statuettes de femmes sculptées dans l'ébène» (11.1, p. 11).

Dans «La Dora d'argile» (8.2), Blaise, conquis et intrigué par sa voisine, l'observe à la dérobée, la dessine et la sculpte: «Il avait façonné La Dora d'argile à son image et ressemblance à lui. En admiration devant l'illusoire perfection de sa créature, devant l'éclat des attributs féminins de la poupée de glaise, il ne s'était pas rendu compte qu'elle lui ressemblait» (8.2, p. 85).

Insatisfait de sa créature, il continue à observer sa voisine et va dérober ses vêtements sur la corde à linge pour revêtir sa Dora d'argile et renforcer l'illusion de femme authentique. Finalement désabusé de ce jeu, il décide d'éliminer l'objet de ses désirs et de l'amener dans son repaire: «Il allongea la Dora de chair aux côtés de celle d'argile, flanc contre flanc puis, agenouillé sur le prie-dieu qu'il maculait du sang du sacrifice, il contempla la femme et son image. Blaise s'extasiait devant l'objet de son amour et la représentation de cet objet» (8.2, p. 89).

Ainsi la femme se confond définitivement avec l'objet. Dans «La femme de sable» (28), se produit un événement semblable quoique moins violent. Pour

s'approprier une touriste qui lui semble inaccessible, un autochtone la reproduit sur le sable et assouvit ses instincts sur elle.

Le recueil entier de Madeleine Ouellette-Michalska présente la femme comme un être étrange, insaisissable pour l'homme qui tente de se l'approprier en la matérialisant. «Il violentait le sable pour assouvir l'instinct qui le poussait vers la femelle, la femme éternelle, l'épouse du grand épervier qui siégeait là-haut et lui mordait la nuque» (28, p. 13).

Déjà, il y a une nuance entre cette femme inaccessible, aux attributs divins et la femelle exploitée pour son corps qu'illustre «Le cercle métallique» (11.1). La difficulté d'établir une relation d'égal à égal semble à l'origine de la matérialisation et dénote que l'individu est conscient de la différence entre un être humain et un objet matériel. Pour posséder le premier, il doit le convertir en objet.

Dans «Le cercle métallique» la femme qui se complaît dans un rôle d'objet d'art réagit en prenant conscience de cette situation: elle abandonne tout ornement, sauf la chaîne qui persiste à son pied comme le symbole d'une liberté incomplète. Dans «Service compris» (15.2), la femme n'est plus un objet de convoitise mais plutôt un support psychologique ou moral. On peut sans doute y voir une certaine évolution. Ce qui est intéressant, dans cette nouvelle, c'est que la situation d'objet ne semble pas imposée à l'héroïne qui s'offre et qui insiste pour s'offrir dans le but de se rendre utile. Cependant, elle le fait avec un souci du détail qui montre qu'elle a déjà été utilisée et s'attend à ce qu'on le fasse encore. Malgré l'aliénation apparente, on y perçoit une prise de conscience qui ne peut déboucher que sur le changement. L'héroïne de «Service compris» prend la parole pour dénoncer l'exploitation dont elle fait l'objet. Elle s'offre lucidement comme un objet après avoir fait le décompte de ses relations antérieures. En s'offrant elle-même, elle fait preuve d'une certaine autonomie et

en dénombrant ses nombreuses utilités elle exprime l'idée de malléabilité, ce qui déroge au statut d'objet inanimé. De plus, elle franchit le mur du silence, ce qui représente déjà un pas important dans l'évolution, celui qui permettra à nos héroïnes de franchir «Le cercle métallique» (11.1).

La matérialisation vise, dans plusieurs cas, à combler le fossé entre le rêve et la réalité: pour posséder le rêve, l'individu tente de lui donner une forme solide et durable. On alléguera qu'il s'agit du principe même de l'art: immortaliser la beauté, transformer le rêve en objet solide et inaltérable. Or, ce qui est valable pour le rêve ne saurait être applicable à un être vivant animé que régit un principe d'évolution indépendant. La femme inaccessible devient palpable dès qu'on la façonne dans l'argile ou la coule dans le bronze. Cependant, elle continue à évoluer selon ses propres règles et échappe, par conséquent, à celui qui veut la posséder. Cette femme, objet de désir, représente un stéréotype dont l'équivalent, dans l'univers masculin, serait le héros que convoitent Françoise (24) et Odile (10.1). Attirance et incompréhension qui traduisent une quête de vérité, voire une enquête sur l'identité. Qu'est devenue la femme symbole de beauté, de bonté et de dévouement? Qu'est devenu l'homme héros protecteur et pourvoyeur? L'enquête s'effectue de part et d'autre en provoquant des incidents inévitables. Elle fait partie du long et indispensable cheminement de la conscience.

IV.2. La violence pour briser le cercle

Pour évoluer, le personnage matérialisé revendique son statut d'animé en secouant les polarités silence/parole, immobilité/mobilité, dépendance/autonomie, intérieur/extérieur. Ces oppositions s'effectuent par le biais d'une inévitable violence verbale ou physique. L'héroïne de la nouvelle «Le cercle métallique» prête docilement son corps au regard admiratif des hommes jusqu'à ce que, reléguée aux oubliettes, elle prenne conscience de son

aliénation et décide de s'affranchir. Son inaptitude à rivaliser en beauté et en durée avec les objets d'art l'amène à briser son cube dans le cercle métallique qui est tissé d'habitudes insufflées par la tradition et les conventions sociales. Elle renverse allègrement les polarités en passant du statut d'inanimé à l'animé. Elle comprend qu'elle ne peut échapper à l'usure du temps et que, par conséquent, il ne lui sert à rien de rivaliser avec les objets. Ne pouvant profiter des avantages de l'inanimé (permanence, conservation, stabilité), elle n'a pas non plus à en subir les désavantages (immobilité, mutisme, dépendance). Pour évoluer, elle doit absolument briser le cube de verre qui la retient prisonnière. Il s'agit là d'un premier geste de violence, qui fait écho à Éva (31.2) voulant briser les barreaux de sa cage et à Élisabeth (6) rompant sa coque. Le personnage momifié doit rompre avec la routine quotidienne qui l'empêche d'évoluer. Après en avoir fait le tour, il désire quitter le cercle qui ne représente plus aucun intérêt. C'est ainsi qu'Éliane («De miel et de fiel», 1988) constate la détérioration de son mariage: «Il n'existait plus rien de ce temps paisible, de ces dons de la table et de l'amour qui les unissaient mieux que l'alliance encerclant l'annulaire de leur main gauche» (5.1, p. 26).

Si on doit absolument briser des liens pour rompre avec la routine, c'est que ces liens sont devenus des contraintes. Ils se sont vidés des sentiments qui ont présidé à leur naissance. Ils sont désormais perçus dans leur matérialité tout comme l'anneau qui survit à l'amour. L'exemple de la laisse («Françoise Simard et l'homme d'action», 24, 1977) apparentée à l'expression populaire de la chaîne au cou est très représentative de cet état de chose.

Parmi les objets circulaires, l'anneau acquiert une importance symbolique particulière surtout à cause de sa similitude avec le cercle métallique. Il maintient l'homme et la femme à l'intérieur des prototypes masculins et féminins encouragés par les valeurs traditionnelles. Il retient le couple dans une routine paralysante. Confinée à l'intérieur et privée de liberté à

cause de sa dépendance financière, la femme est la plus affectée par cette paralysie. C'est ce qui explique les gestes de colères refoulés et de violence imprévisible. L'anneau de mariage devient une chaîne au cou. La nostalgie de l'amour qui accompagnait l'échange des anneaux empêche encore une fois d'aller de l'avant. Le tiraillement entre le désir de rester dans l'anneau et celui d'y échapper est très bien exprimé par Maurice dans «Intermittences»: «Comme tout deviendrait simple si, pour chacun de nous, le port d'attache et l'évasion avaient le même irremplaçable visage...» (30.2, p. 64-65)

On le devine, la nostalgie, le retour sur le passé ne sont pas propres uniquement à l'évolution de l'espace féminin et touchent toute vie humaine à travers le temps et l'espace. Ils concernent également la plupart des unions. En s'usant, les liens deviennent insupportables. Comment expliquer cette apparente contradiction? Quand ils enchaînent l'âme et le cœur, quand ils maintiennent l'être entier dans son étreinte, les liens semblent doux et légers. Ils deviennent insupportables au moment où, justement, ils commencent à se relâcher. Séparés de leur objet, l'amour, les liens représentés par la montre («La montre», 21.1, 1975), la chaîne («Le cercle métallique», 11.1, 1987) et, le plus souvent par l'anneau de mariage («De miel et de fiel», 5.1, 1988, «Le temps des Caramilk», 15.1, 1988) deviennent des cercles aliénants. Dans «La montre» (21.1), une jeune fille offre au garçon qu'elle aime une montre comme symbole d'engagement. Or, l'engagement est refusé: la jeune fille se noie et le garçon récupère sa vieille montre. Cette nouvelle suggère donc le refus plus ou moins conscient pour le garçon d'entrer dans le cercle métallique.

Dans «Le temps des Caramilk» (15.1), une petite fille de 4 ans qui a été victime d'inceste compare le lac où elle a été assaillie à un anneau de mariage ou à un cercle vicieux: «En quittant le canot, je me suis retournée une dernière fois pour voir le lac: il était toujours aussi refermé sur lui-même. Comme un

anneau de mariage. Ou un cercle vicieux. Il ne serait peut-être jamais possible d'en sortir» (15.1, p. 43).

L'association anneau de mariage et cercle vicieux ou aliénant est ici clairement identifiée. Le viol semble correspondre, dans l'esprit de la petite fille, à un trou délimité par le contour du lac dont la forme circulaire rappelle l'anneau de mariage. La perception de la petite fille met en évidence les opposants: intérieur/extérieur, fermé/ouvert, haut/bas. Le cercle est alors perçu non seulement sur le plan de la fermeture mais également sous celui de la profondeur, ce qui nous amène à parler de «Roses théières» (16.2), nouvelle qui met en vedette une autre petite fille obsédée par les trous. Alors que la première («Le temps des Caramilk», 15.1) a été violée, la deuxième («Roses théières», 16.2) a été témoin du viol de sa mère. Pour venger ce viol, la petite fille réagit violemment en tuant son père par balle, ce qui, évidemment, se traduit encore une fois par un trou qui obsède l'enfant :

Depuis le drame, des trous, il y en avait partout. Le placard, un grand trou noir. Les tiroirs, des trous cachés. Puis cela ne suffit plus et elle se mit à trouser elle-même tout ce qui lui tombait sous les yeux, feuilles de papier, serviettes de table, vêtements, billets de banque, tout y passa, mais ce n'était pas encore assez et elle s'attaqua bientôt aux objets plus résistants, mutilant les meubles, les murs, les arbres (16.2, 1990, p. 116).

Le trou constitue, sur l'axe vertical, l'élément négatif par excellence. Il représente l'anéantissement du centre. Rappelons-nous le cheminement de Brigitte («Le visage clos», 27.3) s'enfonçant volontairement dans la mort qui suppose l'arrêt de toute évolution verticale ou horizontale. L'anneau peut donc être associé à l'enfermement (trou, cercle) comme il peut aussi représenter la sécurité, la stabilité en rejoignant ici l'idée de «nid» si chère à Bachelard: «Le nid

- nous le comprenons tout de suite - est précaire et cependant il déclenche en nous une rêverie de la sécurité.»³⁴

Le symbole, tout comme le prototype, réfère à la permanence. Il fournit un cadre rigide ou matériel à une ou des valeurs spirituelles ou affectives dans le but de les immortaliser. Or, tout comme les individus eux-mêmes, les sentiments ne sont jamais définitivement acquis. Ils se détériorent ou s'améliorent selon des règles propres à chaque individu. Dans le monde des symboles, l'anneau rejoint la laisse. Il autorise deux individus à se retenir mutuellement tandis que la laisse vise à maîtriser un être animé, pour le soumettre à la volonté de celui ou celle qui tient la laisse, ce qui revient à le traiter comme un objet inanimé ou, tout au moins, maniable et dépourvu de volonté individuelle. Ce faisant, il active les polarités immobilité/mobilité, dépendance/autonomie, intérieur/extérieur, liberté/enchaînement, brièveté/pérennité. Le sentiment qui préside au mariage relève de l'animé par le choix qu'il suppose. En l'empêchant d'évoluer, on le range au niveau de l'inanimé et le condamne par surcroît à la mort. Il étouffe et s'éteint dans le cercle aliénant de l'anneau.

Pour posséder un être humain, il faut d'abord le réduire à l'état d'objet. Or, cette appropriation de l'autre équivaut à un viol. C'est ce qu'exprime un passage de la nouvelle «Le mauvais oeil» (12.3). Parce qu'elle a accepté d'être l'épouse d'Éphrem, soit d'entrer dans le cercle marital que représente l'anneau, Lucie ne possède plus son propre corps. L'acte d'amour devient un acte de violence: «Ce soir, ajoutait Lucie, aux vingt ans violés chaque nuit de la plus effroyable façon, celle qui réduit une créature sensible à une condition au-dessous de l'animal» (12.3, p. 149). Éliane («De miel et de fiel», 5.1, 1988) exprime à son tour cette transformation de l'amour véritable où le don de soi est converti en acte de violence qui réduit l'autre en objet de plaisir: «De femme,

³⁴ Gaston Bachelard, *op. cit.*, p. 102.

elle devint objet, puis esclave» (5.1, p. 25). Éliane se prête de moins en moins aux exigences sexuelles de son mari: «Il exigeait trop d'elle, de son corps qui ne réclamait qu'un peu de répit» (5.1, p. 25). Quant à Louise («L'oeil», 22.1, 1991), elle manigance la mort de son mari pour se libérer de son emprise. Entre le symbole de l'union (l'anneau) et son objet (l'amour), se crée un fossé qui s'élargit de plus en plus, rendant la vie commune impossible malgré les exigences sociales et religieuses sanctionnées par le mariage. L'amour devient viol qui, à son tour, s'associe au trou, à l'enfermement et à la mort. Sans vouloir extrapoler, il faut admettre que la tendance à vouloir matérialiser un autre individu pour se l'approprier, pour l'utiliser et pour le conserver constitue l'une, sinon la plus grande cause de violence.

Les nouvelles faisant l'objet de cette analyse mettent presque toutes en cause des couples mariés. Il s'agit moins d'une coïncidence que d'un phénomène d'époque. Pour les périodes étudiées, surtout celles qui s'étalent entre les années 1954-1980, sortir de l'anneau ou sortir de la maison semble aller de pair puisque l'un motive l'autre. Ce qui retient la femme à l'intérieur de sa maison ou de sa cuisine, ce sont les liens familiaux renforcés par la venue des enfants. L'anneau constitue un espace symbolique qui rejoint la cuisine et la maison. C'est un cercle métallique que tous ne se décident pas à franchir même après la chute du rideau noir, même quand le quotidien a terni l'amour, même quand cet amour est devenu un souvenir, comme le déplore Éliane (cf. p. 151). Des hommes et des femmes resteront figés dans des poses apprises (la jeune madame Jacob dans «L'inventaire», 27.2). D'autres, telle Élisabeth (6), briseront leur coque et quitteront le cercle marital. Quant aux reines du foyer (Madame Plantier, 12.1, Madame Laviolette, 33, Madame Dupont (31.1), elles seront coulées dans le bronze, c'est-à-dire maintenues sur une ligne rigide surélevée («La tricheuse», 20.2). D'ailleurs, le fait qu'elles portent le nom de leurs maris démontre cette fusion qui n'est pas loin de ressembler à une couche de bronze et qui implique une renonciation définitive à leur propre identité.

L'anneau, cercle métallique par excellence, est tout ce qui reste du mariage quand l'amour s'en est allé: une représentation matérielle. La plupart des héroïnes de la nouvelle de Claudette Charbonneau-Tissot (11.1) demeurent prisonnières des cubes entreposés dans une pièce obscure. Seules, les deux héroïnes ont retiré les bagues et les colliers qui sont, eux aussi, une représentation physique du cercle aliénant. Elles n'ont cependant pas encore réussi à se libérer de leurs chaînes aux chevilles car il semble impossible de rompre radicalement avec des habitudes issues de la tradition.

Plusieurs personnages féminins ou masculins s'étiolent dans un mariage dont ne subsiste que l'anneau. Dans «Le bal masqué» (10.2, 1988), Émeric Duleu exprime ainsi la transformation de l'alliance en corde au cou: «Alors, de l'éblouissement disparu naissait le désenchantement et l'insupportable. À sa suite pointaient la notion de mangeur et de mangé, la revendication de son territoire et la guerre du pouvoir» (10.2, p. 63).

La notion de mangeur et de mangé rejoint celle de chasseur et de chassé dont nous parlerons plus loin. La revendication, la guerre du pouvoir s'effectue bien sûr par la fuite, voire par la tricherie, mais de plus en plus souvent aussi par la violence. Voyons donc comment s'extériorise cette violence dans des nouvelles québécoises publiées entre 1954-1992.

IV.3 La violence, comme mécanisme de défense

Dans «Le cercle métallique», les femmes apprennent à dire «non» avant de commencer à dialoguer, ce qui provoque des fissures dans les cubes de verre qui se fendillent. Il s'agit d'une forme de violence orientée contre un système de valeurs périmées qui les maintient dans un état d'objet inanimé. Cette action témoigne d'une prise de conscience aiguë de leur aliénation de même que de

celle des hommes et des enfants qui sont, eux aussi, prisonniers du cercle métallique: «Quelque part, au loin, il y avait peut-être des femmes, des enfants, des hommes échappés eux aussi de cercles aliénants» (11.1, p. 18).

Vu de loin, le cercle métallique suggère le camp de concentration à l'intérieur duquel la violence sournoise relève d'un dressage psychologique qui semble la justifier. Pour contrer ce type de dressage, les héroïnes recourent à la solidarité. La première initie la deuxième au langage et l'invite à la suivre à l'extérieur du cercle. «Des milliers de minotaures» (18) soulève un autre cas de solidarité féminine. À la femme qui, dans «Le cercle métallique», tente d'éveiller la conscience de ses compagnes traitées comme des objets s'ajoute ici une femme sans formation (femme de ménage) qui s'improvise détective pour porter secours aux jeunes filles victimes d'un maniaque sexuel. Cela ne se fait toutefois pas sans inquiétude et sans doute: «Elle doutait de sa quête, du succès de sa quête. (...) Comment réussirait-elle là où la police se cassait les dents?» (18, p. 57).

À force de stratagèmes et d'astuces, elle réussit pourtant à terrasser l'assassin sans parvenir à sauver la victime. Sa réussite peut se comparer à celle de Mademoiselle Bellerose (L'avancement, 20.1, 1977) qui, à force de conspirations, finit par obtenir le poste convoité depuis deux ans. Sans outil, sans argent, sans formation et sans force particulière, l'héroïne de la nouvelle «Des milliers de minotaures» (18) parvient par le courage et la patience à vaincre tous les obstacles conduisant à Joe l'éventreur. Malgré cela, «(e)lle ne jubile pas. Son âme s'étiolle. Pourquoi vivre» (p. 61). Tout comme Mademoiselle Bellerose, elle ne se laisse pas décourager par les obstacles et ne tire aucune vanité de son geste mais plutôt une sorte de tristesse humanitaire. Elle aboutit à une impasse: la jeune victime est déjà morte et, même si l'héroïne a vaincu le meurtrier, elle déplore la présence de milliers d'autres minotaures. Sa victoire partielle s'apparente à celle de nos héroïnes quittant le cercle métallique avec

des chaînes aux chevilles et à Mademoiselle Bellerose qui appréhende les dangers de l'évolution technologique:

Qui produira, pensa-t-elle, après diverses mutations génétiques, un type d'homme nouveau: long, vert, avec une grosse tête, des mains qui transpirent et une peau moite sentant la mort. Et des femmes de même venue qui auront ainsi atteint à l'égalité des sexes! (p. 95).

Ces préoccupations humanistes découlent d'une prise de conscience féminine face au milieu traditionnellement réservé aux hommes.

La brutalité des éveils de conscience recèle une colère et un sentiment d'impuissance susceptibles de déboucher sur de la violence. Il s'agit, la plupart du temps, d'une violence défensive visant à briser le cercle des habitudes imputables à la tradition. Les réactions violentes se manifestent dès 1961 avec «Le chat sauvage» (34) où le fils aîné met fin accidentellement à la domination paternelle et à la tyrannie conjugale. De même, dans «Le grand personnage» (26,1963), Michette élimine son mari afin de se soustraire à son despotisme: «Michette, cependant, mûrissait à son égard la haine la plus féroce; elle avait décidé de le tuer. C'était, pensait-elle, le seul moyen d'en finir avec le malheur des gens du village, le seul moyen aussi de se purifier de sa faute» (26, p. 59).

À l'instar des héroïnes de la nouvelle «Le cercle métallique» (11.1), de Mademoiselle Bellerose («L'avancement» 20.1) et de l'héroïne de «Des milliers de minotaures» (18), Michette prouve qu'elle est dotée d'une conscience sociale. Elle désire venger les gens du village qui sont sous l'emprise de son mari. Après avoir elle-même été écrasée et méprisée par l'étranger, elle utilise la jeep pour l'écraser à son tour. Après «Le grand personnage» (26), il faut souligner «Un petit village bien tranquille» (21.2, 1975) où une jeune institutrice, Esther, victime de préjugés raciaux, met le feu à l'école où elle est victime d'une machination diabolique visant à la faire démissionner d'un emploi qu'elle aime.

Sa réaction s'avère à la fois d'ordre personnel et social: elle s'élève contre l'intransigeance administrative et contre l'injustice dont elle est personnellement victime.

Par ailleurs, «Ce sexe équivoque» (20.3, 1977) met en scène une femme froide et calculatrice qui manigance la mort de son mari dans le but de profiter de son assurance: «- J'ai eu l'intuition d'un accident possible, vous explique-t-elle sans aucune pudeur. Après notre séparation, j'ai pris tout de suite une police d'assurance sur sa vie. Une grosse. Double indemnité en cas de mort accidentelle!» (20.3, p. 63).

Il faut cependant souligner que cette femme recourt à la violence, non pas pour s'affranchir du rôle traditionnel; son métier de coiffeuse lui octroyant une autonomie égale à celle de son mari dont le salon de barbier côtoie le sien, mais plutôt par une sorte de revanche féminine. La coiffeuse n'aspire pas à l'égalité mais à la domination. Son manque de scrupule scandalise le croquemort estomaqué devant le «comportement de cette femme redoutable qui monnayait son défunt à la pièce, aux morceaux» (20.3, p. 66). L'ambition de la coiffeuse sous-tend un désir de dépasser ses confrères masculins. Rappelons que Mademoiselle Bellerose («L'avance-ment») n'agissait pas autrement avant de prendre conscience de la futilité de sa course sur l'axe horizontal (plan matériel et social).

Quant à Émilie-Marie («Emma», 25.1, 1986), elle succombe à une blessure par balle en voulant abattre l'homme qu'elle aime parce qu'il refuse de lui remettre les clefs de la voiture. Son impuissance la pousse à commettre un acte de violence démesurée. Cependant, ce qui oppresse le plus cette femme, c'est le pacte conclu avec sa soeur jumelle pour faire revivre leur jeune soeur morte en bas âge. Les jumelles doivent tout partager, jusqu'à l'amoureux. Confrontée à une dualité continue, Émilie aspire à une existence banale et

quotidienne: «Elle voulait vivre comme tout le monde, vous vous rendez compte? Entrer dans le plat quotidien de la médiocrité, voilà quel était le désir profond de ma soeur» (25.1, p. 84).

Contrairement donc à la majorité des héroïnes qui s'insurgent contre la routine quotidienne, Émilie-Marie y reconnaît surtout les bienfaits du refuge: sécurité, stabilité et paix. Son geste de violence vise une libération plus intérieure qu'extérieure. Émilie-Marie (Emma) ne conteste pas son espace physique (maison) ou social (ménagère), mais bien plutôt le manque d'autonomie, l'incapacité d'être un individu à part entière à cause du pacte scellé avec sa jumelle. Instable, elle aspire à la stabilité. La violence se retourne contre elle, comme ce fut le cas pour Esther («Un petit village bien tranquille», 21.2). Dans les deux cas, les gestes de violence sont plus des témoignages de désespoir que des tentatives d'affirmation de soi et, conséquemment, ils se retournent la plupart du temps contre l'auteur lui-même. Aucune comparaison avec l'attitude despotique du père, dans «Le chat sauvage» (34), ou des Ducasse, père et fils, dans «Le mauvais oeil» (12.3).

Dans «L'intrus» (11.3,1987), ce sont les enfants qui décident de s'opposer à la violence de leur père puisque la mère est devenue un «robot téléguidé» par le tyran (p. 115). Dans «L'éclosion» (10.1,1988), Odile lance une pierre dans le but d'atteindre Florent, cet homme qu'elle «porte depuis dix-huit ans, comme une mère qui ne se déciderait pas à accoucher» (p. 38). La colère et la violence d'Odile sont subites, imprévisibles et déclenchées par un événement banal: perdu dans sa poésie, Florent n'entend pas l'appel d'Odile qui, impatiente, révisé sa vie conjugale avec le poète dont elle assume volontairement la maternité: «Odile avait pesé le pour et le contre des joies et des soucis liés à la présence d'un enfant, et avait opté...pour son époux! «Florent est mon tout!», proclamait-elle avec une ardeur de mère-amante» (10.1, p. 31).

Après avoir pris Florent en charge, Odile lui reproche de l'avoir laissé faire. Maintenant que l'objet est devenu trop difficile à porter, elle souhaite s'en départir. Ce geste de violence déclenché par une prise de conscience individuelle demeure inaperçu car elle manque sa cible. Elle «mesura, au plus secret d'elle-même, la rouge éclosion de cette violence avec laquelle, désormais, il lui faudrait apprendre à vivre» (10.1, p. 42).

Il s'agit d'une colère refoulée, d'une forme d'impatience qui peut également expliquer l'attitude de Louise dans «L'oeil» de Robert Gurik (22.1, 1991). De même que la violence d'Odile semble injustifiée, celle de Louise, manigançant le suicide de son mari, se rattache à un motif inattendu: elle veut échapper aux ardeurs amoureuses qui l'empêchent de dormir la nuit. Pour ce faire, elle échafaude une mise en scène à l'aide d'un magnétophone relié à plusieurs haut-parleurs disséminés dans l'appartement. Sur la bande sont enregistrés des messages démoralisateurs: «Paul obéit au commandement. Il ouvrit la porte-fenêtre et se rendit à la rampe du balcon. L'appartement était au huitième étage. Il regarda en bas puis vers le haut...

- Sautel sautel cria la voix, saute et finissons-en!» (22.1, p. 20).

Les assauts nocturnes de Paul s'inscrivent, dans l'esprit de Louise, comme des gestes routiniers qui font d'elle un objet de plaisir: «Paul, après quelques caresses plus rituelles que passionnées, était déjà sur elle» (22.1, p. 9).

On ne peut s'empêcher d'établir la relation entre la femme objet de plaisir («L'oeil», 22.1, «De miel et de fiel», 5.1), de servitude («Service compris», 15.2, «L'éclosion», 10.1) et la femme objet d'art («Le cercle métallique», 11.1, «La Dora d'argile», 8.2). Chacune d'elles conteste la manipulation dont elles font l'objet. Quant à Odile («L'éclosion», 10.1), c'est elle-même qui a fait de Florent un objet à entretenir. En se consacrant au service de son mari, elle renonce à son

individualité et à son autonomie. Elle choisit de vivre volontairement par procuration comme le faisait Françoise Simard («Françoise Simard et l'homme d'action», 24).

En résumé, la violence féminine vise des objectifs mal définis où l'impatience et la colère refoulées jouent un rôle important. Elle semble gouvernée par un souci de justice sociale et débouche la plupart du temps sur une impasse («Des milliers de minotaures», 18, «L'éclosion», 10.1), sinon sur la mort de la protagoniste («Emma», 25.2, «Un petit village bien tranquille», 21.2). Dans l'univers de Madeleine Ferron perçu à travers les nouvelles du recueil *Le chemin des dames*, la coiffeuse (20.3) se situe entre la tricheuse (20.2), qui effectue un arrêt sur l'axe vertical dans le but d'évaluer le progrès, et Mademoiselle Bellerose (20.1) qui, après une féroce compétition, abandonne la course sur l'axe horizontal. En effet, contrairement aux deux autres, la coiffeuse se trouve en plein coeur de la compétition. Ces héroïnes aspirent à une évolution rapide sur le plan matériel et social, dans le but de rejoindre, voire de dépasser les hommes dans la course sur l'axe horizontal (matériel).

Les gestes violents visent parfois à vaincre une oppression qui ne relève pas d'une contrainte physique mais plutôt d'un malaise psychologique. C'est ce qui se passe dans «Beach blues» (29.3) de Monique Proulx où l'héroïne est prisonnière d'un cauchemar pendant un séjour au bord de la mer, lieu d'évasion par excellence. Le cauchemar plonge l'héroïne dans un endroit sombre, sans porte ni fenêtre et soudain la salle se métamorphose et se transforme en cercueil. Les murs se rapprochent puis se dissolvent. L'héroïne est opprimée, confinée dans ses angoisses. Pour se libérer, elle tentera de se suicider.

Comme nous le constatons, le sentiment d'oppression n'est pas exclusif à la femme. Maurice (30.2) étouffait lui aussi dans le cercle marital. Il n'est pas

non plus imputable qu'au mariage. Le milieu de travail d'Éliane (4), l'édifice à bureaux décrit par Mlle Bellerose (20.1), l'École du Nouveau-Brunswick à laquelle Esther mettra le feu (21.2), le grand hôtel parcouru par l'héroïne de la nouvelle «Des milliers de minotaures» (18) représentent eux aussi des cercles aliénants. De même, la nouvelle «Les grilles» (23) est construite sous la forme d'un labyrinthe comportant des anneaux (salles) reliés entre eux par des chaînes (couloirs) alors que les grilles constituent les noeuds. Un cercle qui ne semble pas avoir de fin. Un véritable «cercle métallique», froid et silencieux, marqué par l'indifférence et la dureté. Cependant, cette fois, la victime est un homme tandis que l'autorité glaciale et inhumaine émane d'une femme (Mlle Moche) dont, heureusement, on trouve le pendant humain dans la préposée. Écrite au début des années soixante, «Les grilles» semble vouloir exprimer l'appréhension de l'homme face à l'ouverture de l'espace féminin. Nous notons une semblable inquiétude dans «La clôture» (5.4) et dans «Comme une fable errante» (8.1) pour ne citer que ces deux-là.

Or, il faut bien le reconnaître, la vengeance représente un phénomène d'enchaînement propice au mouvement circulaire. Y adhérer marque un refus d'évolution. En copiant l'attitude dictatoriale de son ex-mari, Éliane («De miel et de fiel») s'oppose au progrès. De même, par des exigences outrées, Mlle Moche (23) empêche les choses d'évoluer. Ces femmes reproduisent le modèle abhorré chez des individus masculins. Elles ne font qu'invertir les rôles en renversant les prototypes, ce qui les distingue de la plupart des héroïnes qui usent de violence dans le seul but d'échapper au cercle qui les retient dans une situation d'objets inanimés.

La femme qui use de violence pour se défendre renvoie aux deux héroïnes fendillant leurs cubes pour fuir le cercle métallique. Elles tentent de se libérer du piège où elles s'étaient laissé prendre par suite d'un savant dressage. Rappelons-nous l'héroïne se laissant manipuler comme un objet (laver, habiller,

orner de bijoux et placer dans un cube) pour être ensuite offerte au regard des hommes. Rappelons-nous aussi les allusions répétées aux parties de chasse et aux jeux de dames. Ceci nous amène à parler de la relation de chasseur-chassé mainte fois illustrée dans les nouvelles étudiées. Cette relation qui implique nécessairement la réduction d'un individu de l'état d'être animé à celui d'inanimé suppose presque inévitablement l'usage de la violence.

IV. chasseur-chassé

La matérialisation issue du désir d'un être humain d'en posséder et d'en conserver un autre sous-tend l'idée de chasse. La notion de mangeur et de mangé dont parle Émeric Duleu dans «Le bal masqué» (10.2) correspond à la fin de l'amour et au début de l'esclavage. Du moment où le lien affectif n'existe plus, il faut enchaîner physiquement ou psychologiquement l'autre pour le retenir. Mais, avant de retenir la proie, il faut la capturer. C'est le début de la relation de chasseur/chassé.

Femmes chassées, sculptées, exposées dans des cubes ou recroquevillées dans des poses apprises, femmes manipulées et cloîtrées, brisant leurs cubes et fuyant sans but, femmes enchaînées aux chevilles, se trouvent donc éparpillées dans les nouvelles des années 1954-1992. En nous référant à plusieurs de ces nouvelles, dont «Le cercle métallique» (11.1) en particulier, nous constatons que le rôle de chasseur est traditionnellement dévolu à l'homme. Pour renverser ce modèle, certaines femmes tentent de se substituer à l'homme en adoptant des attitudes dominatrices.

Offensives (Eliane dans «De miel et de fiel», 5.1; Louise dans «L'Oeil», 22.1), franchement autoritaires (Mlle Moche dans «Les grilles», 23, la coiffeuse dans «Ce sexe équivoque», 20.3) ou réellement abusives (Tante Éva dans «La maîtresse», 30.1), elles ne semblent pas résignées à se laisser chasser. Parfois

les rôles en sont totalement inversés: Éliane et Claude dans «De miel et de fiel», Alice et Benoît dans «La fée des étoiles» et toutes les héroïnes de *La louve garou* qui s'improvisent chasseresses. De chassée («Le cercle métallique» (11.1), «La Dora d'argile» (8.2), «La femme de sable» (28) «Des milliers de minotaures» (18), «Samedi soir» (29.1)) la femme devient chasseresse: *La louve-garou* (19) regorge de parties de chasse dépourvues de malice et à connotation érotique. Ces parties de chasse sont tout à fait anodines contrairement aux chasses violentes de Blaise («La Dora d'argile», 8.2), de Minou Roux («La fée des étoiles», 29.2) et de Joe l'éventreur («Des milliers de minotaures», 18). Ainsi «Danger, désir de glace» (19.2) ironise les tactiques du chasseur pour capturer sa proie: «Je tissai un réseau serré autour de lui, mettant à contribution mes cousines et mes amies» (19.2, p. 42).

Évidemment, cette partie de chasse s'effectue par le biais de la magie et de l'incantation, des armes féminines qui relèvent de la manigance dont se sert habilement déjà Mariette, dans «Femmes» (27.6). Pour s'emparer d'un homme riche et influent, cette dernière n'hésite pas à dénigrer sa meilleure amie. Elle dresse un portrait déformé de la vie maritale de l'absente afin d'attirer sur elle-même l'attention de l'homme susceptible de lui assurer prestige et confort (axe masculin).

À l'époque (1982) où Claire Dé et Anne Dandurand ont publié *La louve-garou*, la femme a déjà acquis une certaine autonomie et n'a plus à tourner autour de l'homme pour évoluer. Dans le clan féminin, les parties de chasse s'apparentent à de simples intrigues amoureuses qui consistent à amener l'être aimé à se soumettre à des désirs sexuels sans user d'aucune violence.

Dans le clan masculin, la chasse vise un objectif semblable tout en prenant un aspect plus brutal: elle s'effectue par la capture physique ou

psychologique de la femme convoitée. La chasse a pour objectif de réduire la proie vivante (autonome) en objet inanimé.

La laisse retient un animal déjà capturé ou domestiqué tandis que la chasse implique un mouvement de la part du chasseur et une fuite désordonnée de la proie. On pourrait dire que la chasse est une étape préliminaire à la prise en laisse. Dans «Le Cercle métallique» (11.1), Claudette Charbonneau-Tissot fait maintes fois référence à cette activité reproduite sur des peintures et des coupes.

Fixées sur des toiles ou des coupes, ces femelles symbolisent la femme-objet telle qu'illustrée dans «La Dora d'argile» (8.2, 1987) de Réjean Bonenfant et «La femme de sable» (28,1987) de Madeleine Ouellette-Michalska. Est-ce un hasard si ces trois nouvelles sont parues la même année? Elles témoignent toutes trois d'une prise de conscience aiguë de l'exploitation de la femme-objet. Le message y est clair. D'autres nouvelles illustrent de manière plus diffuse la poursuite de la femme comme objet de consommation.

Dans «Samedi soir» (29.1,1983), un type à l'allure aguichante de Clint Eastwood abuse de la naïveté des jeunes filles pour les violer. Aucune délicatesse, aucun égard n'accompagne ses gestes de mâle chassant sa proie: «Un gars comme Clint Eastwood a autre chose à faire qu'à extraire les tampax du corps des filles; un gars comme Clint tire son coup, net et précis, et s'en va, le revolver fumant au poing»(29.1, p. 42).

Cette attitude méprisante qu'exprime la scène de chasse dans «Le cercle métallique» (11.1) et perçue comme normale chez les jeunes filles de «Samedi soir» (29.1) est de nouveau dénoncée dans «La fée des étoiles» (29.2, 1993) où Alice est sauvagement violée par Minou Roux (à noter le surnom de Minou, évoquant le chasseur félin): «Minou Roux qui est seul et qui regarde vers la

piste de danse; il a mis son beau visage pervers, son beau visage de fauve en quête d'une proie» (29.2, p. 86).

Or, Minou Roux ne chasse pas que la femelle, il chasse aussi le mâle car il est bisexuel. Monique Proulx abat les stéréotypes sexuels à grands coups de situations ambivalentes fusionnant (ou façonnant) mâles et femelles dans un même tissu humain. Les personnages stéréotypés du Père Noël (viril et généreux) et de la fée des étoiles (belle et douce) échangent leurs rôles et leurs costumes. Tout deux deviennent objets de convoitise pour le «Minou» chasseur.

Cette guerre aux stéréotypes n'empêche pas la publication en 1991 d'une nouvelle d'Anne Dandurand intitulée «Des milliers de minotaures» (18). Dans cette nouvelle, la proie par excellence demeure la femelle. Entre la juste quête et la chasse meurtrière, la barrière est radicalement franchie. La chasse sanglante de Blaise dans «La Dora d'argile» (8.2), celle de Minou Roux dans «La fée des étoiles» (29.2) et l'attitude outrageante du type au charme de Clint Eastwood dans «Samedi soir» (29.1) atteignent le comble de l'horreur dans cette nouvelle de Dandurand, où de jeunes et naïves adolescentes sont insidieusement attirées dans des pièges et victimes d'affreux carnages: «La petite est déjà éventrée. Une homme nu se remue sur le cadavre en ricanant. Il masque de son corps velu l'horrible plaie. Il va éjaculer» (p. 61).

Cette scène monstrueuse révèle jusqu'où peut conduire le mépris découlant de la matérialisation de l'être humain. Les parties de chasse ironiques et sans malice relatées dans *La Louve-garou* font contrepartie aux chasses légendaires du mâle envers la femelle. L'attitude de Blaise («La Dora d'argile», 8.2) qui assassine la femme de ses désirs parce qu'elle se substitue au chasseur en lui proposant une relation sexuelle en dit long sur le danger des stéréotypes. Incapable d'accepter le renversement, Blaise assassine la jeune

femme et transporte son corps comme un gibier dans sa cabane, le place à côté de sa sculpture d'argile et les possède toutes les deux.

Bref, l'éclatement du cercle métallique, pour reprendre le titre de la nouvelle de Claudette Charbonneau-Tissot, amorce la libération de l'individu, homme ou femme, des contraintes de la matérialisation imputables à la tradition. Celle-ci implique un désir conscient ou non de maintenir les individus dans des structures pré-établies qui s'opposent à l'évolution. Or, par leur caractère permanent, ces structures retiennent l'individu dans un état inanimé (silence, immobilité, dépendance), ce qui s'oppose à sa véritable nature animée (parole, mobilité, autonomie). La chasse vise à réduire l'animé en inanimé tandis que la matérialisation freine l'animé en le maintenant de gré ou de force dans un état d'objet inerte.

L'éclatement du cercle relève donc directement de l'opposition entre inanimé/animé d'où surgissent, à leur tour, les polarités dedans/dehors, silence/parole, immobilité/mobilité, dépendance/autonomie. En d'autres mots, l'éclatement du cercle restaure l'être humain dans sa dignité, l'autorisant du même coup à choisir sa propre voie en refusant d'endosser l'immuabilité des objets. La liberté de choisir constitue l'une des valeurs fondamentales de l'être humain et la stabilité (pôle positif de la permanence) fait partie de ces choix tant qu'elle n'est pas imposée par une force extérieure. Dans ce dernier cas, elle se mue en prison psychologique interdisant toute évolution.

CONCLUSION

Cette recherche sur l'évolution de l'espace féminin s'étale entre la publication en 1954 de la nouvelle «Le mauvais oeil» d'Adrienne Choquette et celle de «La dernière porte» de Claudette Charbonneau-Tissot, publiée dans la revue XYZ en hiver 1992.

Dans la première, les femmes sont confinées dans une cuisine percée de trois portes condamnées par la présence de trois générations d'hommes abusifs. Terrorisées, elles n'osent même pas envisager la fin de leur claustration. Elles n'osent ni parler, ni agir. Elles ressemblent aux femmes en voie de décomposition dans l'entrepôt du cercle métallique.

Dans la dernière, l'héroïne franchit des portes qui ne mènent nulle part ou, plutôt, qui mènent sans cesse à une autre porte. Tout se passe comme si, par dérision ou par une cruauté savante, le père Ducasse avait permis aux femmes de franchir les portes de sa maison après avoir pris soin de bien barricader les alentours. Dans la nouvelle de Aude, l'héroïne, qui attend devant chaque porte, finit par abandonner. Épuisée, elle se retrouve au point zéro, rejoignant ainsi les femmes Ducasse qui, paralysées par la peur, n'ont encore effectué aucun pas en avant. Voilà qui nous invite à conclure qu'après trente-huit ans la femme en est toujours au point de départ (représentation spatiale du Type II) sur le plan de la satisfaction.

L'expression populaire «Se frapper le nez à une porte» prend ici tout son sens. À défaut de trouver la bonne clef pour la serrure, de nombreuses femmes du répertoire choisi, de même que celles du recueil *La femme de gouttière*, se frappent le nez sur des portes déjà condamnées: suicide («Le visage clos», «La

tache de confiture»³⁵), violence («L'oeil»), folie («Une femme s'en va», «Le pouvoir de Thérèse»*), tricherie («La tricheuse»), itinérance («Une femme s'en va», «L'abribus»*), silence («Le visage clos», «La portion congrue»).

Pourtant, comme nous l'avons constaté au cours de cette analyse, il y a eu prise de conscience, opposition et changement. À partir des nouvelles de Madeleine Ferron parues en 1977, la plupart des personnages féminins ont quitté, du moins temporairement, l'espace physique de la cuisine.

Il semblerait toutefois que l'espace physique n'est pas aussi important qu'on l'aurait pensé: en le quittant, on n'enraye pas son influence. On ne brise pas instantanément un cercle renforcé par le passage de plusieurs générations. Les traces en sont gravées profondément dans les esprits. Aussi, en s'attaquant au cercle, on s'attaque à la tradition qui relève de la temporalité. C'est ce qui explique l'hésitation des personnages féminins (voir chapitre II) à franchir l'espace intérieur de leur maison. Sans négliger l'importance des obstacles matériels, il faut reconnaître qu'ils sont plus faciles à surmonter que ceux qui proviennent du dressage psychologique. C'est en prenant conscience de son aliénation et non par une ordonnance judiciaire que l'héroïne du cercle métallique parvient à s'échapper, ce qui n'affecte en rien l'importance des lois qui découlent précisément de cette prise de conscience. Nous pouvons présumer que si, dès le départ, l'héroïne avait refusé d'être manipulée comme un objet, ses geôliers n'auraient pas réussi à l'enfermer dans un cube. Parce qu'elle se soumet et se complaît dans la dépendance, on la traite comme un objet. Pour la même raison, les autres femmes prisonnières des cubes sont reléguées aux oubliettes. Les héroïnes ne parviennent à s'échapper que par leur propre détermination car aucune puissance extérieure ne peut secourir quiconque accepte sa situation. Cependant, le silence et la soumission de certaines femmes ne signifient pas qu'elles se complaisent dans leur situation

³⁵ Toutes les nouvelles marquées de l'astérisque sont incluses dans la partie création..

de dominées. Les nouvelles «Le mauvais œil» (12.3,1954) et «L'intrus» (11.3, 1987) le démontrent bien. Ces dictateurs eux-mêmes sont aux prises avec un dressage psychologique dont ils n'ont retenu que certains aspects. «La cervelle de plomb»* témoigne de l'usage pathologique du pouvoir de chef de famille par des individus violents qui ne peuvent tolérer aucune dérogation à leur autorité et n'hésite pas à recourir à la force physique pour garder leur mainmise sur ceux à qui ils devaient protection.

Or, l'évolution de l'espace féminin et, par extension, l'évolution de l'humanité elle-même sous-tend un désir personnel d'améliorer sa qualité de vie. Si, au cours des trente-huit dernières années, l'espace féminin n'a pas évolué autant qu'on l'aurait souhaité, le désir de changement s'est tout de même étendu à toutes les couches de la société. En même temps que le milieu urbain imprègne le milieu rural, la représentation spatiale du Type I influence graduellement celle de Type II dans le sens évolutif.

Une nouvelle comme «Intermittences» (1963) de Paule Saint-Onge se compare aisément à «Éliane et Fred» (1991) d'André Berthiaume. Bien sûr, on note une modification au niveau de l'espace physique: Berthe est une femme qui se sent prisonnière de sa cellule familiale tandis qu'Éliane est prisonnière de son bureau. Sur le plan matériel (axe horizontal), on présume qu'Éliane a atteint la représentation spatiale du Type I alors que Berthe occupe celle du Type II qui, dans cette analyse, correspond à l'espace physique de la maison. Or, sur le plan de la satisfaction, elles se trouvent relativement au même point. Par ailleurs, la première souhaite échapper au piège du mariage tandis que la deuxième aspire à une vie de couple. Le mariage, perçu comme un cercle métallique dans des nouvelles antérieures, semble revalorisé dans la nouvelle de Berthiaume. Cette transformation est sans doute due au fait que le cercle n'est plus imposé par la tradition mais qu'il provient d'un choix individuel. Ainsi donc, le véritable cercle métallique ne correspond pas à un espace

physique mais bien plutôt à un espace temporel renfermant des stéréotypes masculins et féminins responsables de l'ancrage psychologique

En comparant ces deux nouvelles, nous sommes tenté de conclure que, en définitive, même si l'espace physique et l'espace psychologique s'influencent réciproquement, leurs modes d'évolution diffèrent. Sur le plan matériel, il y a effectivement un progrès, ce qui ne semble pas le cas sur le plan psychologique où les héroïnes sont aussi insatisfaites que la majorité des héroïnes rencontrées au cours de cette analyse.

Toutefois, même si «La dernière porte» clôture négativement ma recherche, le dépouillement systématique d'un grand nombre de nouvelles invite à y apporter des nuances. Le chemin est long, les portes, innombrables, mais le fait d'en franchir quelques-unes ne représente-t-il pas en soi un indice d'évolution? Est-ce une consolation de penser que les hommes aussi se butent contre des portes? «Les grilles» montre un homme freiné par des portes, des couloirs et par une femme imbue de son autorité. Cependant, si la nouvelle de Aude s'applique à plusieurs héroïnes, celle de Jean Hamelin présente le cas isolé d'une femme, qui comme la coiffeuse («Ce sexe équivoque») et Éliane («De miel et de fiel»), tente de reproduire le modèle masculin dans ce qu'il a de plus négatif.

L'évolution sur l'axe horizontal correspond-elle aux aspirations profondes de la femme ou n'a-t-elle pas plutôt été rendue nécessaire pour démontrer l'égalité entre les sexes? Pour mesurer les valeurs en cette époque matérialiste, fallait-il pencher l'axe vertical sur l'axe horizontal afin d'en comparer la longueur? «L'avancement» de Madeleine Ferron présente une femme qui, à force d'efforts, parvient à surpasser l'homme sur l'axe horizontal. Or, elle n'y trouve aucune satisfaction et rebrousse chemin devant la menace d'étouffement représentée par la vision de l'arbuste coincé entre deux murs. En grandissant,

l'arbuste se condamne à être écrasé par les murs de ciment. Est-ce aussi le sort réservé à Mademoiselle Bellerose? La polarité dehors/dedans est particulièrement intéressante dans cette nouvelle. Mademoiselle Bellerose quitte son dedans pour aller dehors et s'aperçoit, peu après, que le dehors risque de devenir une prison encore plus oppressante. Aux murs intérieures succèdent des murs extérieurs. L'arbuste qui croît dans la fente d'un mur de ciment, c'est la femme qui s'allonge pour mieux être écrasée. Doit-elle rebrousser chemin ou prendre une autre direction? Fuir. Mais pour aller où?

Cette interrogation force l'héroïne à réévaluer son orientation: comment évoluer sur l'axe horizontal sans décrocher de l'axe vertical? N'y a-t-il pas risque d'écartèlement? Même l'homme semble déchiré entre ces deux tendances: tout en étant attiré par la femme autonome et indépendante, il regrette la traditionnelle femme au foyer. Dans «Le bal masqué» de Rosaline Cardinal (1988), Émeric prend conscience des stéréotypes qui handicapent le modèle masculin. Il ira même jusqu'à conclure: «L'homme fort du couple, c'est maintenant Véronique» (p. 56). Cette perception masculine rejoint celle de Monique Proulx dans «La fée des étoiles» quand Benoît propose à sa jeune consœur d'échanger leurs rôles: fée des étoiles *versus* Père Noël. Benoît est convaincu que la jeune femme possède une compétence supérieure à bien des hommes de «l'anusvérité» et déplore que cette compétence ne soit pas reconnue.

L'éveil de conscience dans le clan masculin oriente à son tour l'homme vers l'axe vertical, vers des valeurs spirituelles, telle l'éducation des enfants. C'est ainsi que le héros de «Séjour au bord de la mer» (1.5, 1986), frustré dans son désir de paternité, décide d'aller travailler dans une garderie.

Par contre, dans «Ce sexe équivoque» (20.3), la coiffeuse ne recule devant rien pour parvenir à ses fins matérialistes. Dans «De miel et de fiel», Éliane renverse la situation de dominant-dominé en reportant sur son beau-frère poète

le mauvais traitement que lui a fait subir son mari. De même, «La méprise»³⁶ met en vedette une femme qui se déguise en macho afin de faire sentir aux hommes combien cette attitude est méprisante et humiliante pour la femme. Ces nouvelles tentent de renverser le stéréotype pour solliciter la prise de conscience. Cette technique par ailleurs si souvent exploitée par Monique Proulx, permet de vérifier l'assertion suivante de Weisgerber:

Chez l'homme comme chez la femme, l'être (blanc ou noir) est exactement aux antipodes du paraître (noir ou blanc); mais, que le noir se superpose au blanc ou inversement, les deux se complètent pour définir chaque fois un même individu, c'est-à-dire simultanément ce qu'il laisse voir et ce qu'il dissimule.³⁶

Comme le soutient le théoricien allemand: «[...] l'antithèse peut se réduire à la simple complémentarité ou, à la limite, s'évanouir et céder sa place à la synonymie.»³⁷

L'évolution de la femme sur l'axe horizontal correspondant à la représentation spatiale du Type I, amène l'homme à réviser sa propre position et, par le fait même, à emprunter à son tour l'axe vertical, associé à la représentation spatiale du Type II. Le personnage de Françoise, qui devient Benoît au cours du recueil *Avec ou sans amour*, illustre parfaitement ce phénomène. Mais, pour que cette transformation ait lieu, il faut avoir dépassé l'état d'aliénation qui rend acceptable une situation où l'individu ne s'appartient plus et est traité comme une chose, ce qui est le cas de l'héroïne dans «Le cercle métallique». À l'aliénation il y a des milliers de causes, comme «Des milliers de minotaures», pour rappeler le titre de la nouvelle d'Anne Dandurand.

Si on s'en tient à la définition de Marx et de Hegel, l'aliénation provient d'une cause économique, politique ou religieuse. Or, comme ces pouvoirs

³⁶ Jean Weisgerber, *op. cit.*, p. 16.

étaient et sont encore le plus souvent entre les mains des hommes, ils ne répondent pas forcément aux aspirations féminines. La tricheuse (20.2) exprime bien cette difficulté: «Qui pourrait mieux décider qu'elles-mêmes ce dont elles ont besoin? Et comment le feraient-elles puisqu'on ne leur confie pas les postes de décision» (20.2, p. 53). Mademoiselle Bellerose émet un commentaire imprégné de scepticisme: «Que gagneraient les femmes à accéder à ce Pouvoir exercé si désastreusement par les hommes?» (20.1, p. 90). L'accès limité au pouvoir politique, économique et religieux empêche donc la femme d'évoluer pleinement sur l'axe horizontal, ce qui la maintient malgré elle dans une pose aliénante, voire grotesque pour employer l'expression de Claudette Charbonneau-Tissot.

Tel que nous l'avons vu au cours de cette analyse, l'évolution de l'espace féminin est également freinée par les liens affectifs assujettis aux impératifs sociaux et aux engagements qui détériorent leur fluidité. Les sentiments qui relèvent de l'axe vertical semblent étouffés par des contraintes matérielles et sociales propres à l'axe horizontal et deviennent des facteurs de manipulation. Ils s'extériorisent par des mouvements circulaires contrôlés par l'axe masculin et se concrétisent par des cercles dont l'anneau de mariage est le plus symbolique. Les sentiments perdent ainsi la liberté de s'étirer ou de s'étendre, ce qui amène les héroïnes à fuir vers le sommet de l'axe vertical au moyen du rêve, du silence, de la folie et de la tromperie ou à fuir de manière désordonnée.

Le dieu qui se trouvait au sommet de l'axe vertical semble descendu sur l'axe horizontal. Le dieu Matérialité (dollars) propre à la société de consommation a remplacé le dieu spiritualité. Ce nouveau dieu d'abord fréquenté par l'homme dans le but de servir l'autre s'est mis à tourner sur lui-même en accaparant toutes les valeurs. Pour devenir quelqu'un, la femme doit

³⁷ Ibid.

à son tour s'agenouiller devant lui en descendant sur l'axe horizontal. Les valeurs affectives et familiales sont reléguées au second plan.

Mais voilà! Sur l'axe horizontal, l'homme a déjà quelques longueurs d'avance, contraint qu'il était, antérieurement, de nourrir sa famille selon la volonté du dieu religion. Aussi, de loin, la femme semble parfois prendre l'homme pour Dieu lui-même. Il est le pourvoyeur, celui qui détient le pouvoir d'acheter le confort et de garantir la sécurité. Ce pouvoir masculin donnant droit au titre de chef de famille reçoit l'appui de l'Église et fait de l'homme l'intermédiaire entre le milieu familial et le monde extérieur. Il devient, avons-nous dit, un axe autour duquel la femme tourne.

Au fur et à mesure de son cheminement, la femme («L'éclosion» et «Françoise Simard et l'homme d'action») se rend compte que ce représentant de l'autorité divine n'est pas un dieu mais un individu dont les forces et les faiblesses se mesurent aux siennes. Comme on l'a vu, l'homme en arrive à une conclusion identique. Il reconnaît l'égalité de la femme («Jeux olympiques à l'horizon», «Le bal masqué», «intermittences», «Comme une fable errante», «La fée des étoiles», «Le visiteur») et tente de la faire reconnaître. Cependant, tout comme la femme, il se bute souvent au mur aliénant du dressage psychologique («La clôture», «La cervelle de plomb»^{*}). Les principes inoculés par l'éducation faussant le jugement des personnes impliquées, les abus sont dénoncés par des gens de l'extérieur, les enfants compris. Tout comme la femme du cube fendillé dans «Le cercle métallique», ceux-ci dénoncent l'inégalité et invitent les autres femmes à sortir de leurs cubes, symboles d'aliénation, pour franchir ensuite le cercle.

Les hommes les plus sensibilisés à la condition féminine sont des artistes («Le bal masqué», «Comme une fable errante», «Pas mon bébé») ou des homosexuels («La fée des étoiles»). Leur sensibilité particulière les ramène à

l'axe vertical ou à la spiritualité. C'est le cas du poète Florent dans «L'éclosion», de Benoît dans «La fée des étoiles», de Maurice dans «Intermittences», de l'écrivain dans «Pas mon bébé» et de Philippe dans «Le visiteur».

À l'opposé de ces artistes se dressent des femmes dotées de caractéristiques masculines comme les premiers semblent affublés de qualités féminines. En essayant de s'affirmer, ces dernières se révèlent provocatrices et menaçantes. C'est le cas de Mlle Moche («Les grilles»), d'Éliane («De miel et de fiel»), de la coiffeuse («La coiffeuse») et du macho («La méprise*»). Le gérant qui se fait dépasser sur la route par Mademoiselle Bellerose ne trouve rien de mieux comme compliment que de la comparer à un homme: «- Félicitations, vous conduisez comme un homme» (20.1, p. 94). Cette remarque rappelle celle d'Émeric Duleu qui prétend que Véronique est l'homme de la maison.

Que de combats, que d'humiliations, que de mépris, que de cruauté (inceste, viol, meurtre), que de fugues avant que l'on réalise que les deux axes ne peuvent se mesurer, que le Type II enrichit le Type I, qu'on ne peut humainement se permettre de choisir le spirituel en niant le matériel, que l'élément féminin et l'élément masculin sont faits pour se compléter (animus-anima) et non pour se détruire.

La femme qui se dévoue corps et âme pour son foyer jouit parfois d'une grande appréciation, mais l'avènement de la société de consommation privilégiant les valeurs matérielles rend cet idéal désuet. Le dévouement, la générosité, la gratuité deviennent synonymes d'ignorance, d'infériorité. C'est ce qui explique l'attitude de Violette («La tache de confiture*»), de Thérèse («Le pouvoir de Thérèse») et de l'héroïne de «L'abribus*»

La friction de l'axe vertical (valeurs spirituelles) sur l'axe horizontal (valeurs matérielles) se traduit souvent par de la violence. L'abus du pouvoir physique provoque la révolte et signale l'urgence d'une évolution.

Pour se libérer de l'axe vertical qui la maintient dans un état de dépendance matérielle et qui est devenu une potence psychologique («La tache de confiture»*, «Une femme s'en va»*, «La tricheuse», «De miel et de fiel», «L'abribus»*, «Le pouvoir de Thérèse»*, «Scandale chez les bourgeois», etc.), la femme emprunte parfois des armes psychologiques (stratagème de Louise dans «L'oeil», tricherie dans «La tricheuse», silence et immobilité dans «Le visage clos», mégalomanie dans «Le pouvoir de Thérèse»*, etc.) ou des techniques de séduction (*La louve-garou*).

Malgré tout, à maintes reprises, et c'est là un combat encore inachevé, la femme tente de concilier les deux axes. Si elle parvient à se détacher de certains devoirs, elle ne peut renier sa maternité. Or, le soin des enfants exige une abnégation, une compréhension, une disponibilité qui ne sont pas très valorisées sur l'axe horizontal. Les haltes au jardin ne sont plus permises quand on veut atteindre la réussite matérielle, demeurer compétitif et avoir des chances de remporter la course. Les enfants constituent donc une nouvelle source de ralentissement sur la route de l'évolution. Les fugues nombreuses («Une femme s'en va», «La tricheuse», «L'abribus»*, «La tache de confiture»*, «Scandale chez les bourgeois» etc.) expriment le besoin de la femme de fuir cette obligation parentale d'autant plus contraignante qu'elle provient d'un modèle profondément enraciné. De même, dans «L'enfant monstre»*, Rolande est tiraillée entre le désir de fuir la maison et l'obligation morale de prendre soin de son enfant. Dans «Les amulettes»*, la mère se sent responsable du suicide de son fils tandis que l'héroïne de «Époussetage»* tente de le prévenir. De même, le «Bébé bleu» et «Dualité» illustrent la difficile tentative de concilier travail et enfant. Encore une fois et malgré une vision anticipée, la femme écope de la

plus grande part des responsabilités dans le rôle parental ce qui l'amène, dans certains cas, à renoncer à la maternité («Séjour au bord de la mer») ou à développer une sorte de folie possessive («Mon bébé»). Son maternalisme s'étend même parfois à son conjoint («L'éclosion» et «Le gouffre»).

L'accession de la femme à la vie sociale (axe horizontal) entraîne une certaine rivalité avec les hommes qui en détenaient jusqu'ici tout le contrôle («La révolution», «La plume qui tue»). À la totale soumission («Le mauvais oeil», «Le chat sauvage», «L'inventaire», «Services compris») succède parfois un renversement qui déconcerte l'homme («La cartomancienne», «Ce sexe équivoque», «Le bal masqué», «La clôture», «L'avancement» «La révolution, «La méprise», etc.). Entre ces deux extrêmes persistent des relations harmonieuses («Vous», «Bonchien», «Un départ»).

Quel que soit leur sexe, nous constatons que les individus ressentent des besoins d'évoluer différemment. Pour certains, c'est la carrière et l'argent (axe horizontal) pour d'autres, les arts, la famille, l'amour, la spiritualité (axe vertical). Certains ne se sentent en équilibre que sur l'axe horizontal, d'autres ont besoin de cheminer vers le haut. Les nouvelles illustrent plusieurs exemples d'hommes blasés, insatisfaits de leur routine, excédés par les exigences matérielles («Le départ», «Le bal masqué», «Intermittences», «La maîtresse»). Les héroïnes du «Cercle métallique» sont conscientes du fait que les hommes aussi sont prisonniers du modèle ancestral. Si cette nouvelle ne tient pas compte de toutes les nuances de l'évolution, elle en trace un contour intéressant tant sur le plan matériel (axe horizontal) que sur le plan spirituel (axe vertical). Comme on le constate, l'évolution vise à rompre le cercle ou, plus précisément, à le transformer en spirale en lui faisant subir une pression qui a pour effet de l'étendre en longitude et en latitude.

Incidentement, l'espace-temps perçu dans le sens de la tradition constitue le pire ennemi de l'évolution. Cependant, on ne peut le dissocier de l'espace physique, qui représente le décor littéraire indispensable à l'incarnation des personnages. Ceux-ci sont le plus souvent victimes du temps qui les fige dans une sorte d'immuabilité semblable à celle des femmes coulées dans le bronze («Le cercle métallique»).

Michèle Trock, tout comme l'héroïne de «l'abribus»*, est une femme errante qui part sans autre but que d'échapper à la routine quotidienne. Son départ s'effectue dans un espace et un temps imprécis, voire dilués: «Quelque chose, dehors, l'attire, quelque chose qui semble plus vrai que cette chambre, cette maison où ce soir elle se sent une parfaite étrangère, plus vrai que Louis et les enfants, plus vrai qu'elle-même, peut-être» (16.5, p. 159).

Ce «plus vrai» pourrait bien être ce qu'a découvert la tricheuse: un arrêt dans le temps, un besoin de réflexion qui habite la majorité des héroïnes. Un désir de penser (évoluer sur le plan vertical) encore plus urgent que celui de réussir (cheminer sur l'axe horizontal). Un besoin de comprendre: «Dans cette chambre refermée sur soi comme un bunker, elle pourra laisser libre cours à son angoisse, souffrir, pleurer, mourir à volonté. Suspendre ses pensées. Douter de l'existence. Ici, elle se sent dégagée de toute responsabilité obligeant à faire des choses qui sonnent faux. Aucune urgence» (16.5, p. 161). On croit entendre la tricheuse qui feint la paralysie pour échapper aux obligations quotidiennes qui, à son sens, camouflent la réalité des choses en les enrobant dans une sorte de pérennité.

Le sentiment d'urgence marque un point sur la courbe du temps et incite à l'action. Il amène les femmes à réévaluer le monde dans lequel elles vivent. Mademoiselle Bellerose (20.1), profondément engagée dans la course à la réussite matérielle (axe horizontal), recule et s'enfuit juste après avoir atteint

son but. Le prix à payer lui semble trop lourd. Cette réaction suppose une quête, une recherche d'identité qui explique aussi, sans doute, l'attitude de Michèle Trock qui, après avoir fui les liens familiaux pour se retrouver, revient vers eux dès qu'un autre lien commence à s'amorcer. Sa première fugue a lieu pendant une tempête de neige, la deuxième s'effectue à la suite d'un incendie. Dans les deux cas, il s'agit d'une atmosphère trouble, aussi confuse que le personnage lui-même. Michèle Trock ne fuit pas un espace physique mais un espace temporel, «où, tout le temps, elle n'eût qu'un seul et même souhait, même pas un désir, rien qu'un vague souhait, celui de sortir du temps et d'entrer dans l'oubli total» (p. 168).

L'oubli, c'est le néant temporel, pire que la mort elle-même. C'est un espace psychologique équivalant au gouffre ou à un trou dans l'espace lieu. N'est-ce pas ce que recherche Brigitte, dans «Le visage clos», quand elle s'enferme à double tour dans son corps? Violette, dans «La tache de confiture»*, choisit, quant à elle, de disparaître par les tuyaux de la baignoire et la «Riche mendicante» s'imagine glissant dans les grilles d'écoulement en même temps que les gouttes de pluie.

L'opposition temps-espace réside dans la perception que l'on a de l'un et de l'autre: du premier on déplore la longueur alors que du deuxième on se plaint de l'étroitesse. Le temps trop long est aussi oppressant qu'un espace trop restreint. Tout deux invitent à la verticalité, par le bas ou par le haut. La tricheuse choisit le haut alors que Brigitte et Violette choisissent le bas. Quant à Michèle Trock, il semble bien qu'après avoir aspiré au bas (oubli total ou chute temporelle) elle ait décidé de remonter à la surface et de se faire reconnaître par les siens. Elle répète les noms de son mari et de ses enfants comme une incantation susceptible de la faire émerger à la surface. Dans «La portion congrue», Valérie revient à sa position initiale après avoir tenté une maigre démarche extérieure. Quand l'attente de Casimir s'avère inutile, elle se

recroqueville sur elle-même, offerte à la mort, semble-t-il. Le cas de la jeune Madame Jacob (27.2) s'apparente à celui de Valérie (27.3). L'héroïne résignée attend que la mort vienne la délivrer. Le temps qui a permis à Mlle Bellerose (20.1) d'atteindre la réussite sociale produit un effet contraire sur les héroïnes de Claire Martin.

Ce que l'on peut retenir sur le plan chronologique, relativement à l'évolution de l'espace féminin des années 1954 à 1992, est dans ce sens très révélateur. Du milieu des années 1950 jusqu'aux environs de 1977, les personnages féminins sont confinés à un espace de Type II où le temps semble suspendu. Ils répètent machinalement et sans s'interroger les gestes dictés par la tradition. Ils sont victimes de l'ancrage psychologique tout comme l'héroïne qui se laisse manipuler dans «Le cercle métallique» et se contentent de tourner autour de l'axe masculin. Vers le milieu de 1970, un éveil est perceptible qui les pousse à remettre en question les valeurs traditionnelles. Elles tentent de s'affranchir de la tutelle masculine, de se détacher de l'axe masculin pour tracer leurs propres voies. Elles commencent à verbaliser leurs besoins, ce qui provoque des fissures dans le cercle familial ou dans le cube, pour employer l'expression de Claudette Charbonneau-Tissot. Finalement, elles parviennent à quitter le cercle métallique tout en conservant encore une chaîne aux chevilles. L'ajustement se fait lentement, avec des aller-retour inattendus et des frictions inévitables. Les premières font partie de la catégorie des femmes aliénées qui se tiennent sagement dans leurs cubes de l'entrepôt, tandis que les suivantes ont commencé à fendiller leurs cubes et à fuir le cercle métallique.

Une nouvelle de Claudette Charbonneau-Tissot, parue en même temps que «Le cercle métallique» et qui s'intitule précisément «Fêlures», rend tangible ce point clé de l'évolution féminine en mettant en vedette une femme qui tente de dessiner son corps, de le «projeter intégralement sur une feuille, un carton

ou une toile», au risque d'être anéantie. Le bruit de verre brisé l'empêche de s'inventer. Or, ce bruit vient de l'intérieur :

Ce jour-là, je sus que le bruit venait de l'intérieur. Il s'était élevé depuis très loin, dans mon ventre.

Le temps passa et de fines lézardes apparurent sur mes jambes, mes seins, mon front.

Plus je me fissurais, plus je cherchais à me recréer ailleurs»
(11.4, p. 120-121).

Claudette Charbonneau-Tissot démontre qu'une image vaut bien mille mots. La libération sociale doit s'accompagner d'une libération intérieure sans quoi toute évolution est impossible. L'évolution intérieure se prépare lentement et relève de l'axe vertical (spiritualité). L'évolution sociale ou matérielle lui est assujettie, ce qui permet de conclure que l'évolution de l'espace féminin, dans les nouvelles québécoises des années 1954-1992, s'effectue principalement sur l'axe vertical et vise avant tout à briser le cercle des habitudes imputables aux valeurs traditionnelles.

Comme on l'a vu, Michèle Trock n'a qu'un seul souhait, «celui de sortir du temps et d'entrer dans l'oubli total.» Le temps ainsi spatialisé est, contrairement à l'espace physique, d'autant plus contraignant qu'il s'étend davantage. Il provoque alors de l'impatience («Françoise Simard et l'homme d'action»), du découragement («La portion congrue», «La dernière porte», «Le gouffre»*) ou de la résignation («L'inventaire»). Sur le plan chronologique, on note que la résignation cède peu à peu la place à l'impatience. Devant une situation d'attente et de frustration, la femme a de plus en plus souvent la tentation de fuir le cercle («L'abribus*», «De miel et de fiel», «Scandale chez les bourgeois», «Le pouvoir de Thérèse») au lieu de s'y laisser mourir comme les héroïnes de Claire Martin et celles d'Adrienne Choquette. Si on se reporte à la nouvelle «Le cercle métallique» de Claudette Charbonneau-Tissot, on voit nettement les femmes aliénées attendant la mort dans des poses grotesques en

opposition avec celles qui brisent leurs cubes et s'enfuient. Cette opposition s'observe particulièrement lors d'un changement de génération représenté par la fille d'Éva dans «La mort de M. Leroy», par Julie dans «Le journal de Julie» et par le fils aîné dans «Le chat sauvage» et le fils dans «Époussetage»*.

Le temps se mesure de la vie à la mort et relève plus de l'axe vertical que de l'axe horizontal. Symbolisé par le cercle (tradition), il exprime la stagnation tout autant que le mouvement circulaire ou d'aller-retour sur l'axe horizontal. Plus il s'étire, plus il devient piège. La nouvelle intitulée «Comme une fable errante» de Réjean Bonenfant (8.1, 1987) révèle un homme enlisé dans son mariage: «Ça lui pesait parfois d'être vu comme le marié, le casé...» (p. 61).

Pour se donner le courage de tolérer cet enlèvement, il tente des mouvements superficiels tels que changer de marque de bière pour montrer qu'«il n'était pas ancré trop profondément dans ses habitudes mais que toute sa vie procédait d'un choix toujours renouvelé et ressenti» (8.1, p. 62). Il suffit de rompre le cercle pour le réapprivoiser et le transformer en une spirale favorable à l'évolution spirituelle (verticale) et matérielle (horizontale). Tout arrêt, qu'il soit sur le plan spatial («Le visage clos», «La tricheuse») ou temporel («Une femme s'en va», «Le pouvoir de Thérèse»*), sous-tend une usure: un choix entre la vie et la mort, entre rester et partir, s'impose.

Dans «De miel et de fiel», Éliane (5.1, 1988) voit son mariage se transformer de miel en fiel. Après la mort de son mari, elle reprend le modèle abhorré pour faire subir à son beau-frère (poète) l'humiliation qu'elle a subie dans les dernières années de son mariage. Au lieu de briser le cercle, elle inverse le mouvement circulaire. Le poète devient la victime d'Éliane comme elle croit l'avoir été de son mari. Elle reprend le cercle que la mort de Claude aurait dû rompre, ce qui anéantit toute possibilité d'évolution et sur le plan spirituel et sur le plan matériel. Une simple répétition, une simple vengeance comme on

le constate aussi dans «Ce sexe équivoque». L'évolution ne peut se faire qu'à partir d'une prise de conscience réelle. Or, dans ces deux cas, le souci de vengeance l'emporte sur le désir de comprendre. «La cartomancienne» joue un rôle identique quand elle profite des confidences de son client pour lui rafler son emploi.

La spirale, cercle qui va en s'élargissant et, par conséquent, cercle ouvert, implique une évolution à la fois spirituelle et matérielle. Elle se distingue du cercle fermé représenté par différents objets (colliers, anneaux, chaînes, montre) qui représentent des liens prétendument indissolubles.

Il s'agit de se rappeler comment nos deux héroïnes se départissent de leurs bijoux dans «Le cercle métallique» de Aude. C'est l'aspect matériel et formel de ces liens qui les rend insupportables. L'union amoureuse devient alors une contrainte sociale basée sur un contrat, un besoin de sécurité matérielle, une attitude possessive qui transforme l'humain en objet. Coulés dans le bronze, les sentiments les plus nobles se transforment en contraintes «parce que l'amour, quoiqu'on en dise, ça laisse des traces, ça crée des liens»(16.5, p. 169). Avec le temps, la relation ne tient plus que du pique ou du lasso. «De miel et de fiel» de Dominique Blondeau traduit bien cette polarité à l'intérieur même du lien: amour - haine, miel - fiel. Cette dualité est provoquée par le temps ou, plus précisément, par la durée de l'union (liens indissolubles du mariage). Consécration volontaire au début et contrainte imposée par la suite. Or, cette consécration relève d'un modèle ancestral aussi immuable que le cercle métallique.

En faisant allusion aux pages jaunes de la Bible (15.2, p. 114), Esther Croft dénonce les formules apprises qui freinent la prise de conscience à l'origine de toute évolution. La Bible devient l'équivalent du bronze dont on recouvre les jolies femmes du cercle métallique pour les conserver intactes. La

prise de conscience que l'on peut associer aux rides qui affectent la beauté, est enrobée de principes anciens qui empêchent l'individu d'évoluer. Or, un être humain qui cesse d'évoluer, meurt: d'animé il devient inanimé. Les principes extérieurs qui régissent le comportement deviennent l'équivalent de la couche de bronze qui empêche la beauté de se faner.

À l'image d'Éva («La mort de M. Leroy») qui tourne dans sa cage après le départ des enfants, Violette («La tache de confiture»*) ne sait plus où aller sans landau à pousser, l'héroïne de «L'abribus»* et Thérèse («Le pouvoir de Thérèse»*) refusent de rester plus longtemps à la solde de leurs maris, l'héroïne de «Mon bébé»* s' imagine un complot social qui camoufle l'enlèvement des bébés à leur mère sous le prétexte du vieillissement. Bref, ces personnages féminins semblent aux prises avec la nécessité de modifier leur mode de vie à cause des changements que le temps a produit autour d'eux.

Bref, la prise de conscience, à l'origine de toute évolution spirituelle (axe vertical) ou matérielle (axe horizontal), implique une reconnaissance de la nature humaine. Un objet ne peut évoluer que propulsé par une force extérieure alors que l'humain doit trouver en lui sa propre force de propulsion; c'est sans doute ce qui explique l'intériorisation de la démarche féminine. Voilà pourquoi «La tricheuse» se réfugie dans son corps de même que l'héroïne de «Fêlures» perçoit les bris de verre dans son ventre. La femelle insaisissable que l'on perçoit dans «La femme de sable», dans «Comme une fable errante», dans «La clôture» et dans «La Dora d'argile» n'est-elle pas justement cette femme en train de se créer de l'intérieur en se débarrassant de tous les acquis antérieurs qui visaient à faire d'elle un objet?

L'évolution de l'espace féminin implique le rejet du modèle traditionnel en vue de l'instauration d'un nouveau modèle. Au cours des trente-huit dernières années, plusieurs tentatives ont été effectuées qui ne semblent pas satisfaire

entièrement le personnage féminin. Le cheminement se fait donc de l'intérieur et relève surtout de l'axe vertical tout en débouchant sur une évolution plus extérieure, comme en témoigne le souci de rompre les cercles. À la rigueur, on pourrait même affirmer que cette évolution pourrait se réaliser dans l'espace fermé de la cuisine comme elle s'amorce à l'intérieur de la tricheuse.

Michèle Trock («Une femme s'en va») pourrait bien se contenter de rêver sur place son refuge dans une petite chambre de Munich. L'aller-retour ne saurait être perçu comme un simple indice de nostalgie comme le prétend Weisgerber dans *L'espace romanesque* portant sur les romans du XVIII^e siècle. Bien que cette nostalgie subsiste dans certains cas, les aller-retour observés dans les nouvelles québécoises des années 1954-1992 sont davantage l'expression d'une recherche d'orientation. «La dernière porte» semble vouloir transmettre un message. Pour atteindre la satisfaction, la femme ne doit-elle pas envisager des issues différentes de celles que les hommes empruntent depuis des générations? Ces portes qui ne conduisent nulle part invitent à suivre une voie différente ou à créer sa propre voie. Cette recherche nous a mis en face des trois étapes de l'évolution: prise de conscience, opposition et transformation. En voulant copier un modèle, on ne peut que perpétuer le cercle métallique ou y ajouter des murailles. L'évolution de la femme et de l'humanité en général dépend de cette capacité de regarder au-delà des livres d'images anciennes, quitte à en déchirer quelques pages pour en inventer de nouvelles. Ce faisant, il deviendra possible d'atteindre la synonymie, c'est-à-dire la capacité pour l'homme et pour la femme d'évoluer simultanément sur les deux axes.

BIBLIOGRAPHIE

1. Ouvrages critiques

- BACHELARD, Gaston, *L'air et les songes*, Paris, Librairie José Corti, 1943, 306 p.
- - -, *L'eau et les rêves*, Paris, Librairie José Corti, 1942, 265 p.
- - -, *La poétique de l'espace*, Paris, Presses universitaires de France, 1972, 214 p.
- BAKHTINE, Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1975, 488 p.
- BELLEAU, André, *Surprendre les voix*, Montréal, Les Éditions Boréal Express, 1986, 237 p.
- BOUCHER, Jean-Pierre, *Le recueil de nouvelles*, Québec, Fides, 1992, 216 p.
- GODENNE, René, *Études sur la nouvelle française*, Genève-Paris, Éditions Slatkine, 1985, 302 p.
- LOTMAN, Iouri, *La structure du texte artistique*, Paris, Gallimard, 1973, 415 p.
- MATORÉ, Georges, *L'Espace humain*, Paris, Éditions du Vieux Colombier, coll. Sciences et techniques humaines, 1962, 299 p.
- O'NEILL, Michel, Line ROSS, Hélène TARDIF, *Le Roman québécois contemporain, attitudes et réactions de 84 personnages, suivi de Romans et téléromans québécois: éléments de comparaison*, Laboratoire de recherches sociologiques, cahier 13, Département de Sociologie, Faculté des Sciences sociales, Université Laval, 1975, 159 p.
- RICHARD, Jean-Pierre, *Proust et le monde sensible*, Paris, Éditions du Seuil, coll. Points, 1990, 309 p.
- TODOROV, Tzvetan, *Théorie de la littérature*, Paris, Seuil, 1965, 315 p.

WEISGERBER, Jean, *L'Espace romanesque*, Lausanne, Éditions l'Age d'Homme, 1978, 265 p.

2. Instruments de travail et ouvrages généraux

BESSETTE, Gérard, *De Québec à Saint-Boniface*, Toronto, Macmillan of Canada, 1968, 286 p.

DES RIVIÈRES, Marie-Josée, *Châtelaine et la littérature 1960-1975*, thèse présentée à l'École des Gradués de l'U.L. pour l'obtention du grade Philosophiae Doctor (PH.D), septembre 1988, Xiii, 452 p.

DUFOUR, Michel, *Écrire la nouvelle*, mémoire présenté à l'École des Gradués de l'U.L., pour l'obtention du grade de Maître ès arts (M.A.), avril 1983, ix, 108 p.

ÉMOND, Maurice, *Anthologie de la nouvelle et du conte fantastiques québécois au XX^e siècle*, Montréal, Fides, coll. Bibliothèque québécoise, 1987, 276 p.

3. Revues

- *Imagine*
- *Lettres québécoises*
- *Québec français*
- *Stop*
- *XYZ*

4. Articles

BERTHIAUME, André, «Notes sur un genre présumé mineur», *La Nouvelle Barre du jour*, n° 74, janvier 1979, p. 38-50.

- BOIVIN, Aurélien, «Bibliographie (1900-1945) du conte et de la nouvelle», *Revue de l'Université d'Ottawa/ University of Ottawa Quarterly*, vol.49, nos 1-2, janvier-avril 1979, p. 67-69.
- - -, «Un choix de nouvelles québécoises», *Québec français*, no 36, décembre 1979, p. 46.
- CARRIER, Roch, «Ceci n'est pas un conte», *Études françaises*, vol.12, n° 1-2, avril 1976, p. 85-89.
- COSSETTE, Gilles, «Tranches de vie, tranches de néant. Le Conte et la nouvelle au Québec en 1981», *Lettres québécoises*, n° 23, automne 1981, p. 24-29.
- PIVATO, Joseph, «The novella and the short story as canadian genres», *Comparative literature in Canada/ Littérature comparée au Canada*, vol. 9, nos 1-2, Spring-Fall, 1977, p. 5-7.
- RICARD, François, «Le Recueil», *Études françaises*, vol.12, nos 1-2, avril 1976, p. 113-133.
- TALBOT, Raynald, «Le conte et la nouvelle. Essai de spécification», *Nord*, n° 7, automne 1977, p. 137-148.
- TOUPIN, Robert, «Introduction», *Laurentian University Review/ Revue de l'Université Laurentienne*, vol. 8, n° 2, february 1976, p. 3-5.
- VONARBURG, Élisabeth, «Écrire de la S-F, 1: où allez-vous chercher tout ça?», *Solaris*, vol. 6, n° 2, avril 1980, p. 27-29.

5. Corpus

- ALARIE, Donald, *Un homme paisible*, Montréal, Pierre Tisseyre, 1986, 183 p.
- ARCHAMBEAULT, Gilles, *Enfances lointaines*, Montréal, Cerle du livre de France, 1972, 97 p.
- BERTHIAUME, André, *Incidents de frontière*, Montréal, Leméac, 1984, 144 p.

- - - , *Presqu'îles dans la ville*, Montréal, XYZ, coll. l'Ère nouvelle, 1991, 160 p.
- BLONDEAU, Dominique, *Femmes de soleil*, Montréal, VLB éditeur, 1988, 152 p.
- BOISJOLI, Charlotte, *Le dragon vert*, Montréal, éditions de la pleine lune, 1983, 87 p.
- BONENFANT, Christine, *Pour l'amour d'Émilie*, Montréal, éditions de l'Hexagone, 1989, 121 p.
- BONENFANT, Réjean, *La part d'abîmes*, Montréal, VLB éditeur, 1987, 159 p.
- BRAULT, Jacques, «Le Narrateur», dans *Nouvelles*, Montréal, cahiers no.6, A.G.E.U.M., 1963, 139 p.
- BREARLEY, Katherine T. et Rose-Blanche MCBRIDE, *Nouvelles du Québec*, Scarborough, Prentice-Hall of Canada, 1977, 236 p.
- CARDINAL, Rosaline, *Juliette et les autres*, Ville de LaSalle, Hurtubise HMH, coll. L'Arbre, 1988, 137 p.
- CHATILLON, Pierre, *La vie en fleurs*, Montréal, XYZ, coll. l'Ère nouvelle, 1988, 137 p.
- CHOQUETTE, Adrienne, *Le temps des villages*, Québec, Les Presses laurentiennes, 1975, 215 p.
- - - , *La nuit ne dort pas*. Nouvelles, Les Presses Laurentiennes, 1979, 189 p.
- CHARBONNEAU-TISSOT, Claudette, *Banc de brume*, Montréal, Les Éditions du roseau, 1987, 144 p.
- COLLECTIF, *La Maison d'éclats*, Montréal, Éditions Triptyque, 1989, 116 p.
- CROFT, Esther, *La mémoire à deux faces*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 1988, 133 p.
- DANDURAND, Anne, *Petites âmes sous ultimatum*, Montréal, XYZ, coll. l'Ère nouvelle, 1991, 108 p.

- DAVIAU, Diane-Monique, *Dernier accrochage*, Montréal, XYZ, 1990, 170 p.
- DÉ, Claire, *Chiens divers (et autres faits écrasés)*, Montréal, XYZ, coll. l'Ère nouvelle, 1991, 116 p.
- DÉ, Claire et Anne DANDURAND, *La louve-garou*, Montréal, Éditions de la Pleine Lune, 1982, 154 p.
- FAILLE, Armand, *Contes et nouvelles*, Montréal, Agence de distribution populaire, 1969, 224 p.
- FERRON, Madeleine, *Le chemin des dames*, Montréal, La presse, 1977, 166 p.
- GAGNON, Daniel, *Circumnavigatrice*, Montréal, XYZ, coll. l'Ère nouvelle, 1990, 95 p.
- GÉRIN, Pierre, *De boue et de sang*, Québec, Éditions Garneau, 1975, 205 p.
- GÉVRY, Gérard, *L'esprit en fureur*, Montréal, XYZ, coll. l'Ère nouvelle, 1990, 86 p.
- GURIK, Robert, *Être ou ne pas être*, Montréal, XYZ, coll. l'Ère nouvelle, 1991, 173 p.
- JOLICOEUR, Louis, *L'araignée du silence*, Québec, L'Instant même, 1987, 127 p.
- LAFRANCE, Micheline, *Le fils D'Ariane*, Montréal, Éditions de la Pleine Lune, 1986, 148 p.
- MAJOR, André, *La folle d'Elvis*, Montréal, Québec/Amérique, 1981, 139 p.
- - -, «Le grand personnage», dans *Nouvelles*, Montréal, Cahiers no.6, A.G.E.U.M., 1963, 139 p.
- MARTIN, Claire, *Avec ou sans amour*, Montréal, Cercle du livre de France, 1970, 187 p.
- OUELLETTE-MICHALSKA, Madeleine, *La femme de sable*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, Coll. Typo nouvelles, 1987, 96 p.
- PROULX, Monique, *Sans coeur et sans reproches*, Montréal, Québec/Amérique, 1983, 247 p.

- ROY, Gabrielle, *La route d'Altamont*, Montréal, HMH, 1966, 255 p.
- SAINT-ONGE, Paule, *La maîtresse*, Montréal, Le cercle du livre de France, 1963, 84 p.
- SAINT-ONGE, Paule, *Le temps des cerises*, Montréal, Centre de psychologie et de pédagogie, 1962, 96 p.
- SERNINE, Daniel, *Nuits blêmes*, Montréal, XYZ, coll. l'Ère nouvelle, 1990, 126 p.
- SIMARD, Jean, *Treize récits*, Montréal, HMH, 1964, 201 p.
- TEASDALE, Christiane, *À propos de l'amour*, Montréal, Éditions du Boréal, 1990, 177 p.
- TH ÉRIO, Adrien, *Mes beaux meurtres*, Montréal, Le cercle du livre de France, 1961, 185 p.

INDEX CHRONOLOGIQUE

- 1954 «Les voyageurs» d'Adrienne Choquette
 «Les étrangers» d'Adrienne Choquette
 «Le mauvais oeil» d'Adrienne Choquette
- 1958 «La portion congrue» de Claire Martin
 «L'inventaire» de Claire Martin
 «Le visage Clos» de Claire Martin
 «Printemps» de Claire Martin
 «Lettre à Werther» de Claire Martin
 «Femmes» de Claire Martin
 «A la fin» de Claire Martin
 «Faux départ» de Claire Martin
- 1961 «Le chat sauvage» d'Adrien Thério.
- 1962 «La mort de Monsieur Leroy» de Paule Saint-Onge
 «La fracture» de Paule Saint-Onge
 «Journal de Julie" de Paule Saint-Onge
- 1963 «La maîtresse" de Paule Saint-Onge
 «Intermittences» de Paule Saint-Onge
 «Le grand personnage» d'André Major
 «Le narrateur» de Jacques Brault
- 1964 «Les grilles» de Jean Hamelin
 «Un départ» de Jean Simard
 «Le fichu de laine» d'Yves Thériault

- 1972 «Curriculum Vitae» de Gilles Archambault
- 1973 «Les ennemis de Joualburn» d'Emmanuel Cocke
- 1975 «Arthuriette» d'Adrienne Choquette
«Jeux olympiques à l'horizon» d'Adrienne Choquette
«Bonchien» d'Adrienne Choquette
«La montre» de Pierre Gérin
«Un petit village bien tranquille» de Pierre Gérin
- 1977 «Françoise Simard et l'homme d'action» de Claude Jasmin
«L'avancement» de Madeleine Ferron
«La tricheuse» de Madeleine Ferron
«Ce sexe équivoque» de Madeleine Ferron
- 1982 «Le fétichiste» de Claire Dé et Anne Dandurand
«Danger: désir de glace» Claire Dé et anne Dandurand
«Métro d'octobre», Claire Dé et Anne Dandurand
«La causeuse orientale», Claire Dé et Anne Dandurand
- 1983 «Samedi soir» de Monique Proulx
«La fée des étoiles» de Monique Proulx
«Beach Blues» de Monique Proulx.
«Scandale chez les bourgeois» de Charlotte Boisjoli
- 1986 «Emma» de Micheline Lafrance
«L'inventaire» de Micheline Lafrance
«Le bonheur» de Donald Alarie
«Jutor» de Donald Alarie

- «Le vent dans les arbres» de Donald Alarie
 «Lettre du pays du froid» de Donald Alarie
 «Séjour au bord de la mer» de Donald Alarie
- 1987 «Comme une fable errante» de Réjean Bonenfant
 «La Dora d'argile» de Réjean Bonenfant
 «Le cercle métallique» de Claudette Charbonneau-Tissot
 «L'interdite» de Claudette Charbonneau-Tissot
 «L'intrus» de Claudette Charbonneau-Tissot
 «Fêlures» de Claudette Charbonneau-Tissot
 «La femme de sable» de Madeleine Ouellette-Michalska
- 1988 «De miel et de fiel» de Dominique Blondeau
 «Dualité» de Dominique Blondeau
 «L'une et l'autre» de Dominique Blondeau
 «La clôture» de Dominique Blondeau
 «L'éclosion» de Rosaline Cardinal
 «Le bal masqué» de Rosaline Cardinal
 «Le temps des caramilk» d'Esther Croft
 «Service compris» d'Esther Croft
- 1989 «Aparté» de Christyne Bonenfant
 «Bébé bleu» de Christyne Bonenfant
 «Chasse au trésor» de Chrystine Bonenfant
 «Loïs Fay» de Michelle Allen
- 1990 «Pas mon bébé» de Diane-Monique Daviau
 «Roses théières» de Diane-Monique Daviau
 «L'imprévisible» de Diane-Monique Daviau
 «Vous» de Diane-Monique Daviau

«Une femme s'en va» de Diane-Monique Daviau

«Le visiteur» de Daniel Sernine

1991

«Éliane et Fred» de André Berthiaume

«Monomanie» de Claire Dé»

«Pourquoi les marmottes» de Claire Dé

«Des milliers de Minotaures» d'Anne Dandurand

«L'oeil» de Robert Gurik

«La plume qui tue» de Robert Gurik

1992

«La dernière porte» de Claudette Charbonneau-Tissot

INDEX ALPHABÉTIQUE PAR TITRE

- «A la fin», Claire Martin, 1958
- «Aparté», Chrystine Bonenfant, 1989
- «Arthurette», Adrienne Choquette, 1975
- «L'avancement», Madeleine Ferron, 1977
- «Le bal masqué», Rosaline Cardinal, 1988
- «Bébé bleu», Chrystine Bonenfant, 1989
- «Le bonheur», Donald Alarie, 1986
- «Bonchien», Adrienne Choquette, 1975
- «Beach blues», Monique Proulx, 1983
- «La causeuse orientale», Claire Dé et Anne Dandurand, 1982
- «Le cercle métallique», Claudette Charbonneau-Tissot, 1987
- «Ce sexe équivoque», Madeleine Ferron, 1977
- «Chasse au trésor», Chrystine Bonenfant, 1989
- «Le chat sauvage», Adrien Thério, 1961
- «La clôture», Dominique Blondeau, 1988
- «Comme une fable errante», Réjean Bonenfant, 1987
- «Curriculum vitae», Gilles Archambault, 1972
- «Danger: Désir de glace», Claire Dé et Anne Dandurand, 1982
- «De miel et de fiel», Dominique Blondeau, 1988
- «Des milliers de minotaures», Anne Dandurand, 1991
- «La Dora d'argile», Réjean Bonenfant, 1987
- «Dualité», Dominique Blondeau, 1988
- «L'éclosion», Rosaline Cardinal, 1988
- «Éliane et Fred», André Berthiaume, 1991
- «Emma», Micheline Lafrance, 1986
- «Les ennemis de Joual», Emmanuel Cocke, 1973.
- «Les étrangers», Adrienne Choquette, 1954.

- «Faux départ», Claire Martin, 1958
- «La fée des étoiles», Monique Proulx, 1983
- «Fêlures», Claudette Charbonneau-Tissot, 1987
- «La femme de sable», Madeleine Ouellet-Michalska, 1987
- «Femmes», Claire Martin, 1958
- «Le fétichiste», Claire Dé et Anne Dandurand, 1982
- «Le fichu de laine», Yves Thériault, 1964
- «La fracture», Paule Saint-Onge, 1962
- «Françoise Simard et l'homme d'action», Claude Jasmin, 1977
- «Le grand personnage», André Major, 1963
- «Les grilles», Jean Hamelin, 1964
- «L'imprévisible», Diane-Monique Daviau, 1990
- «Intermittences», Paule Saint-Onge, 1963
- «L'interdite», Claudette Charbonneau-Tissot, 1987
- «L'intrus», Claudette Charbonneau-Tissot, 1987
- «Inventaire», Micheline Lafrance, 1986
- «L'inventaire», de Claire Martin, 1958
- «Jeux olympiques à l'horizon», Adrienne Choquette, 1975
- «Journal de Julie», Paule Saint-Onge, 1962
- «Lettre du pays du froid», Donald Alarie, 1986
- «Lettre à Werther», de Claire Martin, 1958
- «L'œil», Robert Gurik, 1991
- «Loïs Fay», Michelle Allen, 1989
- «L'une et l'autre», Dominique Blondeau, 1988
- «La maîtresse», Paule Saint-Onge, 1963
- «Le mauvais œil», Adrienne Choquette, 1954
- «Métro d'octobre», Claire Dé et Anne Dandurand, 1982
- «Monomanie», Claire Dé et Anne Dandurand, 1991
- «La montre», Pierre Gérin, 1975
- «La mort de Monsieur Leroy», Paule Saint-Onge, 1962

- «Le narrateur», Jacques Brault, 1963
- «Pas mon bébé», Diane-Monique Daviau, 1990
- «La plume qui tue», Robert Gurik, 1991
- «Portion congrue», de Claire Martin, 1958
- «Pourquoi les marmottes», Claire Dé, 1991
- «Printemps», Claire Martin, 1958
- «Roses théières», Diane-Monique Daviau, 1990
- «Samedi soir», Monique Proulx, 1983
- «Scandale chez les bourgeois», Charlotte Boisjoli, 1983
- «Séjour au bord de la mer», Donald Alarie, 1986
- «Service compris», Esther Croft, 1988
- «Le temps des caramilk», Esther croft, 1988
- «La tricheuse», Madeleine Ferron, 1977
- «Un départ», Jean Simard, 1964
- «Un petit village bien tranquille», Pierre Gérin, 1975
- «Une femme s'en va», Diane-Monique Daviau, 1990
- «Le vent dans les arbres», Donald Alarie, 1986
- «Le visage clos», Claire Martin, 1958
- «Le visiteur», Daniel Sernine, 1990
- «Vous», Diane-Monique Daviau, 1990
- «Les voyageurs», Adrienne Choquette, 1954

INDEX ALPHABÉTIQUE PAR NOM D'AUTEUR

- 1.1. - ALARIE, Donald, *Un homme paisible*, 1986, «Le Bonheur».
- 1.2. - ALARIE, Donald, *Un homme paisible*, 1986, «Jutor».
- 1.3. - ALARIE, Donald, *Un homme paisible*, 1986, «Le Vent dans les arbres».
- 1.4. - ALARIE, Donald, *Un homme paisible*, 1986, «Lettre du pays du froid»
- 1.5. - ALARIE, Donald, *Un homme paisible*, 1986, «Séjour au bord de la mer»

2. - ALLEN, Michelle, *La maison d'éclats*, 1989, «Loïs Fay»

3. - ARCHAMBAULT, Gilles, *Enfances lointaines*, 1972, «Curriculum vitae»

4. - BERTHIAUME, André, *Presqu'îles dans la ville*, 1991, «Éliane et Fred»

- 5.1. - BLONDEAU, Dominique, *Femmes de soleil*, 1988, «De miel et de fiel»
- 5.2. - BLONDEAU, Dominique, *Femmes de soleil*, 1988, «Dualité»
- 5.3. - BLONDEAU, Dominique, *Femmes de soleil*, 1988, «L'Une et l'autre»
- 5.4. - BLONDEAU, Dominique, *Femmes de soleil*, 1988, «La Clôture»

6. - BOISJOLI, Charlotte, *Le Dragon vert*, 1983, «Scandale chez les bourgeois»

- 7.1. - BONENFANT, Christyne, *Pour l'amour d'Émilie*, 1989, «Aparté»
- 7.2. - BONENFANT, Christyne, *Pour l'amour d'Émilie*, 1989, «Bébé bleu»
- 7.3. - BONENFANT, Christyne, *Pour l'amour d'Émilie*, 1989, «Chasse au trésor»

- 8.1. - BONENFANT, Réjean, *La Part d'abîmes*, 1987, «Comme une fable errante»
- 8.2. - BONENFANT, Réjean, *La Part d'abîmes*, 1987, «La Dora d'argile»
9. - BRAULT, Jacques, *Nouvelles*, cahier no.6, 1963, «Le Narrateur»
- 10.1. - CARDINAL, Rosaline, *Juliette et les autres*, 1988, «L'Écllosion»
- 10.2. - CARDINAL, Rosaline, *Juliette et les autres*, 1988 «Le Bal masqué»
- 11.1. - CHARBONNEAU-TISSOT, Claudette,(AUDE), *Banc de brume*, 1987 «Le Cercle métallique».
- 11.2. - CHARBONNEAU-TISSOT, Claudette,(AUDE), *Banc de brume*, 1987, «L'interdite».
- 11.3. - CHARBONNEAU-TISSOT, Claudette,(AUDE), *Banc de brume*, «1987, L'Intrus».
- 11.4. - CHARBONNEAU-TISSOT, Claudette,(AUDE), *Banc de brume*, 1987, «Fêlures».
- 11.5. - CHARBONNEAU-TISSOT, Claudette, *XYZ, la revue de la nouvelle*, 1992, «La dernière porte».
- 12.1. - CHOQUETTE, Adrienne, *La nuit ne dort pas*, 1954, «Les Voyageurs».
- 12.2. - CHOQUETTE, Adrienne, *La nuit ne dort pas*, 1954, «Les Étrangers».
- 12.3. - CHOQUETTE, Adrienne, *La nuit ne dort pas*, 1954, «Le Mauvais oeil».
- 13.1. - CHOQUETTE, Adrienne, *Le Temps des villages*, 1975, «Arthuriette».
- 13.2. - CHOQUETTE, Adrienne, *Le Temps des villages*, 1975, «Jeux olympiques à l'horizon».
- 13.3. - CHOQUETTE, Adrienne, *Le Temps des villages*, 1975, «Bonchien».

14. - COCKE, Emmanuel, *Sexe-fiction*, 1973, «Les ennemis de Joualburn»
- 15.1 - CROFT, Esther, *La Mémoire à deux faces*, 1988, «Le temps des caramilk».
- 15.2 - CROFT, Esther, *La Mémoire à deux faces*, 1988, «Service compris».
- 16.1. - DAVIAU, Diane-Monique, *Dernier accrochage*, 1990, «Pas mon bébé».
- 16.2. - DAVIAU, Diane-Monique, *Dernier accrochage*, 1990, «Roses théières».
- 16.3. - DAVIAU, Diane-Monique, *Dernier accrochage*, 1990, «L'Imprévisible».
- 16.4. - DAVIAU, Diane-Monique, *Dernier accrochage*, 1990, «Vous».
- 16.5. - DAVIAU, Diane-Monique, *Dernier accrochage*, 1990, «Une femme s'en va».
- 17.1. - DÉ, Claire, *Chiens divers (et autres faits écrasés)*, 1991, «Monomanie».
- 17.2. - DÉ, Claire, *Chiens divers (et autres faits écrasés)*, 1991, «Pourquoi les marmottes».
18. - DANDURAND, Anne, *Petites âmes sous ultimatum*, 1991, «Des milliers de minotaures».
- 19.1. - DÉ, Claire et DANDURAND, Anne, *La Louve-garou*, 1982 «Le Fétichiste».
- 19.2. - DÉ, Claire et DANDURAND, Anne, *La Louve-garou*, 1982, «Danger: désir de glace».

- 19.3. - DÉ, Claire et DANDURAND, Anne, *La Louve-garou*, 1982 «Métro d'octobre».
- 19.4. - DÉ, Claire et DANDURAND, Anne, *La Louve-garou*, 1982 «La causeuse orientale».
- 20.1. - FERRON, Madeleine, *Le chemin des dames*, 1977, «L'Avancement».
- 20.2. - FERRON, Madeleine, *Le chemin des dames*, 1977, «La Tricheuse».
- 20.3. - FERRON, Madeleine, *Le chemin des dames*, 1977, «Ce sexe équivoque».
- 21.1. - GÉRIN, Pierre, *De boue et de sang*, 1975, «La montre».
- 21.2. - GÉRIN, Pierre, *De boue et de sang*, 1975, «Un petit village bien tranquille».
- 22.1. - GURIK, Robert, *Être ou ne pas être*, 1991, «L'oeil».
- 22.1. - GURIK, Robert, *Être ou ne pas être*, 1991, «La plume qui tue».
23. - HAMELIN, Jean, *De Québec à St-Boniface*, 1964, «Les Grilles».
24. - JASMIN, Claude, *Nouvelles du Québec*, 1977, «Françoise Simard et l'homme d'action».
- 25.1. - LAFRANCE, Micheline, *Le Fils D'Ariane*, 1986, «Inventaire».
- 25.2. - LAFRANCE, Micheline, *Le Fils D'Ariane*, 1986, «Emma».
26. - MAJOR, André, *Nouvelles*, cahier no.6, 1963, «Le Grand personnage».
- 27.1. - MARTIN, Claire, *Avec ou sans amour*, 1958, «La Portion congrue».
- 27.2. - MARTIN, Claire, *Avec ou sans amour*, 1958, «L'Inventaire».

- 27.3. - MARTIN, Claire, *Avec ou sans amour*, 1958, «Le visage clos».
- 27.4 - MARTIN, Claire, *Avec ou sans amour*, 1958, «Printemps».
- 27.5. - MARTIN, Claire, *Avec ou sans amour*, 1958, «Lettre à Werther».
- 27.6. - MARTIN, Claire, *Avec ou sans amour*, 1958, «Femmes».
- 27.7. - MARTIN, Claire, *Avec ou sans amour*, 1958, «A la fin».
- 27.8. - MARTIN, Claire, *Avec ou sans amour*, 1958, «Faux départ». (1970 au CLF)
28. - OUELLET-MICHALSKA, Madeleine, *La Femme de sable*, 1987, «La femme de sable».
- 29.1. - PROULX, Monique, *Sans coeur et sans reproche*, 1983, «Samedi soir».
- 29.2. - PROULX, Monique, *Sans coeur et sans reproche*, 1983, «La Fée des étoiles».
- 29.3. - PROULX, Monique, *Sans coeur et sans reproche*, 1983, «Beach blues».
- 30.1. - SAINT-ONGE, Paule, *La Maîtresse*, 1963, «La Maîtresse».
- 30.2. - SAINT-ONGE, Paule, *La Maîtresse*, 1963, «Intermittences».
- 31.1. - SAINT-ONGE, Paule, *Le Temps des cerises*, 1962, «La Fracture».
- 31.2. - SAINT-ONGE, Paule, *Le Temps des cerises*, 1962, «La mort de Monsieur Leroy».
- 31.3. - SAINT-ONGE, Paule, *Le Temps des cerises*, 1962, «Journal de Julie».
32. - SERNINE, Daniel, *Nuits blêmes*, 1990, «Le Visiteur».
33. - SIMARD, Jean, *Treize récits*, 1964, «Un départ».

34. - THÉRIO, Adrien, *Mes beaux meurtres*, 1961, «Le Chat sauvage».

35. - THÉRIAULT, Yves, *La Rose de pierre*, 1964, «Le fichu de laine»..